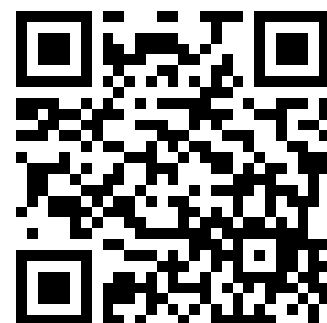

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

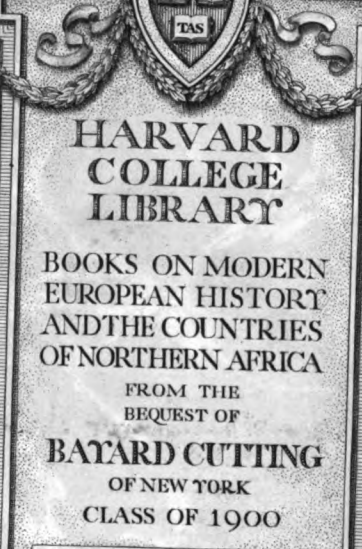
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Fr
45
9



**HARVARD
COLLEGE
LIBRARY**

**BOOKS ON MODERN
EUROPEAN HISTORY
AND THE COUNTRIES
OF NORTHERN AFRICA**

**FROM THE
BEQUEST OF**

BATARD CUTTING

OF NEW YORK

CLASS OF 1900

AD:51002002 1c



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI ARRONDEMENT

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANCS
ETRANGER E3

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

HISTOIRE — SCIENCE — ARTS — INDUSTRIE — LITTÉRATURE

AUTEURS DES ARTICLES DE LA DOUZIÈME ANNÉE

ALBRIER ALBERT, directeur du journal la *Bourgogne*.
CHEVALIER E., professeur au Grand-Séminaire d'Annecy.
DE VIGNE, homme de lettres, à Annecy.
DUCIS O , vice-président de la Société Florimontane.
DUFERNEX BENJAMIN, avocat, à Genève.
GEX, ancien professeur, à Annecy.
HAMMANN, bibliothécaire de la Société des Arts, à Genève.
MERMILLOD, garde-mines de la Haute-Savoie.
MOREL-FATIO ARNOLD, conservateur du musée cantonal, à Lausanne.

PERRIN ANDRÉ, conservateur du musée départemental de Chambéry.
REVON JAMES, naturaliste, à Genève.
REVON LOUIS , conservateur du musée d'Annecy.
RIONDEL, géomètre, à Samoëns.
SEGUIN, numismate, à Genève.
SERAND ÉLOI, archiviste-adjoint de la Haute-Savoie.
VALLIER GUSTAVE, numismate, à Grenoble.
VUY JULES, président de la section d'archéologie de l'Institut genevois.
WEBER JOHANNÈS, homme de lettres, à Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION

DUCIS — JULES PHILIPPE — LOUIS REVON

1871 — 12^{ME} ANNÉE

ANNECY
IMPRIMERIE D'AIMÉ PERRISSIN ET C^{IE}

1871

Fr 45.9



Cutting fund

TABLE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE. — NUMISMATIQUE.

	Pages.
Fonderies de bronze des palafittes du lac du Bourget, par M. A. Perrin	1
Le Pagus du bassin d'Albertville, par M. Ducis	2, 9, 17
Le nouveau trésor des Fins d'Annecy, par M. G. Vallier	18
La voie romaine et la voie celtique du Chablais, par M. Ducis.	27
Ferreyres : description de quelques monnaies du XII ^e siècle, par M. Morel Fatio	33
Les moyens d'échange employés par divers peuples, par M. F. Seguin.	52, 58, 71
Les qualificatifs gaulois dans les inscriptions romaines, par M. Ducis	69
Les troglodytes de la Souabe, par le même	75
L'habitation du chœur, le St-Sépulcre et Gevrier, par le même.	88

BEAUX-ARTS.

Le peintre Adrien Guignet, par M. L. Revon	15
Sur l'ornementation de la reliure, par M. H. Hammann	41
Chronique musicale, par M. Johannès Weber	54, 92
Les Sociétés chorales belges, par M. J.-C. de Vigne	73

BIBLIOGRAPHIE.

<i>Les Etats généraux de Savoie de l'an 1522</i> , de M. Vuy, par M. Albrier	95
<i>Les palafittes du lac de Paladru</i> , de M. E. Chantre, par M. Perrin	102

BULLETIN.

Séances de la Société, notes, etc. 8, 23, 32, 47, 56, 68, 75, 84, 95,	103
---	-----

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE.

Glanures historiques (suite), par M. Jules Vuy	5
Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy (suite), par M. Ducis.	13, 21, 38

Pages.

Un épisode de l'occupation burgonde au V ^e siècle, par le même	43, 49, 57
M. Martinet, par le même	47
Les familles de Gex et de Grenaud, à Samoëns, par M. Riondel.	63
Marie Armand, par M. Jules Vuy	77
A propos de St-François de Sales, par le même	80
Henri IV à Beaufort, par M. Ducis.	94
Le Puits Saint-Jean à Annecy, par M. Serand	102
Innocent V, pape, originaire de Tarentaise, par M. Ducis	97
Dénombrement d'Annecy en 1561, par le même.	101

LITTÉRATURE. — POÉSIE. — VARIÉTÉS. — VOYAGES.

A elle, dans ses vieux jours, poésie traduite par M. Jules Vuy.	47
Causerie sur la Belgique, par M. J.-C. de Vigne	50
Bruxelles, par le même	89
Recueillement, poésie, par M. B. Dufernex	95
Ardeur de voyage, poésie, par le même	103

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Note sur l'apparition de quelques oiseaux rares, par M. James Revon	7
Les épiphytes et les entophytes, ou les champignons du corps humain, par M. Chevalier.	11
Les insectes nuisibles et utiles de la Savoie, par le même.	25, 45, 62, 79
Note sur les jaspes de Saint-Gervais, par M. Mermillod	31
Observations sur le noyer, par M. Gex	81, 85, 98

PLANCHES HORS-TEXTE.

1 ^o Bronzes et moules des palafittes du lac du Bourget. — N ^o de janvier.	
2 ^o Trouvaille monétaire de Ferreyres. — N ^o de mai.	
3 ^o Cauris, et coupons de cuir de Russie. — N ^o de septembre.	
4 ^o Palafittes du lac de Paladru. — N ^o de décembre.	

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Fonderies de bronze des palafittes du lac du Bourget, par M. André Perrin. — Le Pagus du bassin d'Albertville, par M. C.-A. Ducis. — Glanures historiques (suite), par M. Jules Vuy. — Note sur l'apparition de quelques oiseaux rares, par M. James Revon. — Bulletin.

FONDERIES DE BRONZE DES PALAFITTES
DU LAC DU BOURGET

La découverte de moules en terre cuite, en grès (molasse) et en pierre dure, dans les divers emplacements à pilotis du lac du Bourget, a certainement fourni à la science archéologique un élément plus intéressant pour l'étude du développement industriel de ces anciennes populations de nos pays, que les riches séries d'objets de toute nature que le travail incessant de la drague au fond de l'eau ces dernières années.

Ce sont là les témoins évidents d'une industrie importée par les peuplades immigrantes et devenue locale à la suite de leur établissement permanent près des rives du lac. Elles continuèrent sans doute à recevoir par la voie du commerce l'étain des îles Cassitérides, mais elles se livrèrent à l'exploitation des mines de cuivre du pays, ou reçurent le minerai des indigènes, par voie d'échange. Les anciennes traces d'exploitation que présentent les mines de cuivre de la Tarentaise, de la Maurienne et du Dauphiné n'ont aucun caractère romain et paraissent pour la plupart appartenir à une époque antérieure; elles sont attribuées aux Sarrazins par les gens du pays. Elles ont pu fournir abondamment à ces anciens fondeurs le minerai de cuivre. Fixés d'abord sur les rives de notre lac, et plus tard répandus dans le pays, ils y ont laissé pour traces de leur industrie ces débris de fonderies, ces culots et ces objets brisés; en bronze, que l'on a retrouvés sur plusieurs points: à Drumettaz, à Clarafond en Savoie, à Meytet près d'Annecy, à Goncelin dans l'Isère, etc.

Des moules ont été retrouvés en certain nombre dans plusieurs palafittes du Léman et d'autres lacs suisses aussi bien qu'au Bourget. Le premier résultat de ces découvertes a été d'effacer l'idée émise, de la

transmission par le commerce des instruments en bronze trouvés dans nos pays. Alors que rien n'était encore venu constater l'existence d'une industrie locale, on supposait que ces objets provenaient des pays riches en étain et en cuivre, où l'art de travailler le bronze avait été plus anciennement connu et se serait perpétué sans trop se répandre par les émigrations. Les peuplades éloignées seraient restées en communication par la voie du commerce avec leur pays d'origine, auquel elles auraient fourni des pelleteries et d'autres objets en échange des instruments en bronze dont elles avaient besoin.

La matière fragile qui compose ces moules explique l'impossibilité d'en retrouver les traces dans les dépôts terrestres. Souvent d'ailleurs le sable et la terre durèrent suppléer au grès et aux pierres tendres; ceux mêmes que l'on a pu retirer du fond des lacs sont frustes, cassés et recouverts de vase.

Les premiers découverts furent ceux des objets les plus usuels et les plus répandus dans les gisements de l'époque du bronze: haches, couteaux, épingles, à l'exclusion des objets plus remarquables, comme fabrication et comme moulage: épées, objets d'ornement, etc. On tira de ce fait la conclusion, peut-être un peu hâtée, que les pièces les plus remarquables, recueillies dans les palafittes et dans les tombeaux, provenaient d'un grand commerce qui se serait étendu à toute l'Europe à une époque antérieure aux Romains.

Cette opinion prévalut contre l'idée qui attribuait aux Phéniciens le rôle de l'importation, dans nos pays, du bronze et des industries qui l'accompagnent. On chercha à retrouver le siège de cette grande industrie et l'on crut l'avoir retrouvé dans la haute Italie (1).

Sans vouloir chercher à résoudre la question à l'aide des faibles preuves que j'ai pu réunir, je crois pouvoir dire qu'elles paraissent opposées à l'opinion d'un centre de production unique; je me borne à signaler les objets qui me paraissent avoir une valeur comme pièces à l'appui du procès. J'ai été encouragé dans cette publication par M. Desor, bien qu'elle soit une preuve contre l'opinion que ses propres découvertes lui avaient fait émettre.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1870, De Quatrefages. *Le Congrès international préhistorique*, 1869, p. 139.

L'art devait perdre beaucoup par l'éloignement du foyer industriel, surtout pour les peuplades peu nombreuses obligées de lutter contre toutes les nécessités de la vie; mais il dut en être autrement pour les établissements importants et permanents; l'industrie pouvait s'y développer et atteindre un degré supérieur, et l'art s'élever bien au-dessus de la fabrication des objets usuels.

Les deux emplacements de Grésine, si voisins et si étendus, paraissent avoir atteint ce degré de développement supérieur; ils ont en effet fourni et fournissent encore le plus riche butin aux explorateurs. Un ensemble de pièces remarquables a été découvert dans le plus grand emplacement, dans un espace peu étendu. Ce fut en y recherchant les fragments de la lame d'une épée dont ils avaient découvert la poignée, que les pêcheurs ont retiré un fragment de moule d'une autre épée dont la forme, quoique très voisine, en diffère par quelques détails (1).

Au revers de ce moule est une partie d'une agrafe dont le musée de Chambéry possède aussi un similaire en bronze. Voilà les moules de deux pièces remarquables et d'un travail plus fini que les objets usuels dont la fabrication a été constatée dans plusieurs emplacements. Après avoir examiné ces moules d'épée et d'agrafe, ne peut-on pas facilement admettre que l'épée du musée, les petits vases en bronze et les plus jolis objets trouvés près de là, ont pu être produits par le même atelier (2)?

Ne peut-on pas conclure, sans attendre d'autres preuves que de nouvelles fouilles pourront nous fournir, que les populations qui ont vécu au-dessus des eaux du Bourget ont importé l'industrie du bronze et celles qui en sont la suite naturelle, qu'elles se sont développées sur place et se sont élevées à un assez haut degré de fabrication pour n'avoir pas à recourir à des échanges pour se procurer les objets de luxe et les pièces demandant un certain art de la part de l'ouvrier?

Les moules retrouvés au Bourget reproduisent presque tous les instruments de bronze en usage chez les Lacustres, sauf les faucilles, qui étaient fondues à moules perdus, et les bracelets, qui auraient été obtenus par le moulage à cire perdue.

Le plus grand nombre est en grès (molasse), que l'on retrouve abondamment aux alentours du lac; quelques-uns sont en terre réfractaire et en pierre dure. Ils sont formés de deux pièces qui se raccordaient par deux ou plusieurs trous ronds, dans lesquels s'engageait une tige; les deux pièces rapprochées et liées solidement, le bronze était introduit par une ouverture en forme de cône, ménagée à la partie supérieure du moule. Le métal une fois refroidi, l'objet était sorti, dégagé de ses bavures et parfois orné et ciselé, ou martelé, rechauffé et refroidi lentement, pour donner plus de consistance au tranchant par une trempe.

(1) M. Desor a bien voulu m'apprendre qu'il existe, au musée de Munich, un moule d'épée en bronze, provenant d'Italie, qui offre le même type que celui de Grésine et que l'épée découverte dans la même station: poignée terminée par un bouton en forme de croissant avec quelques renflements annulaires sur le corps de la poignée.

(2) Un de ces vases a été reproduit par M. Josselin Costa dans ses *Habitations lacustres du lac du Bourget*; quelques-unes des pièces trouvées sur ce point sont dessinées dans mon *Etude préhistorique sur la Savoie, spécialement à l'époque lacustre*.

La fonte et le moulage du bronze étaient exécutés par des ouvriers spéciaux, dans des cabanes isolées des groupes d'habitations; les moules n'ont été trouvés qu'à de rares emplacements, presque toujours l'on en a retiré plusieurs au même point. J'ai vu pêcher, à Châtillon, presque en même temps, un moule en pierre (au musée), un demi-moule de hache et un quart d'un autre (collection Costa).

Voici la liste des moules qui, à ma connaissance, ont été jusqu'à présent découverts dans les diverses stations du Bourget. Appartenant au musée départemental: moules en pierre: 1° objet indéterminé, peut-être un bracelet; 2° têtes d'épingles coniques; en grès: 1° pointes de lance à ailerons; 2° pointes de lance creuse; 3° 4 épingles à têtes rondes; 4° 3 bandes parallèles, peut-être des épingles, moule fruste; 5° une lame de couteau; 6° partie d'une poignée d'épée, au revers une plaque ovale (agrafe); 7° des fragments de petites haches; 8° des boutons; 9° des anneaux. Collection Costa Josselin: 1°, 2°, 3° haches en grès; 4° 4 épingles sur une seule plaque. Collection Rabut Laurent: en grès: 1° hache, 2° épingles, 3° sur un grès usé à quatre faces, sur une face est une faucille, sur l'autre une lame de poignard; vient ensuite une hache et enfin une pointe de lance. Ce dernier moule est un beau spécimen du talent des mouleurs (graveurs), et vient à l'appui de la théorie dont le moule d'épée a été le point de départ. Je dois ajouter que, pour aucun de ces moules, nous ne possédons les deux pièces correspondantes, et que la plupart sont très frustes.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE.

1° Epée en bronze demi-grandeur; un fragment a été retrouvé depuis que la planche a été dessinée, mais il ne la termine pas encore. Le bronze de la poignée et de la lame paraît présenter des proportions différentes d'étain et de cuivre; la lame est d'un jaune brillant, la poignée est plus pâle et paraît avoir une plus grande quantité d'étain. La lame a pu être fondue séparément de la poignée.

2°, 3° garde et bouton de grandeur naturelle.

4° moule de la garde d'une autre épée.

5° moule d'une agrafe, placé au revers.

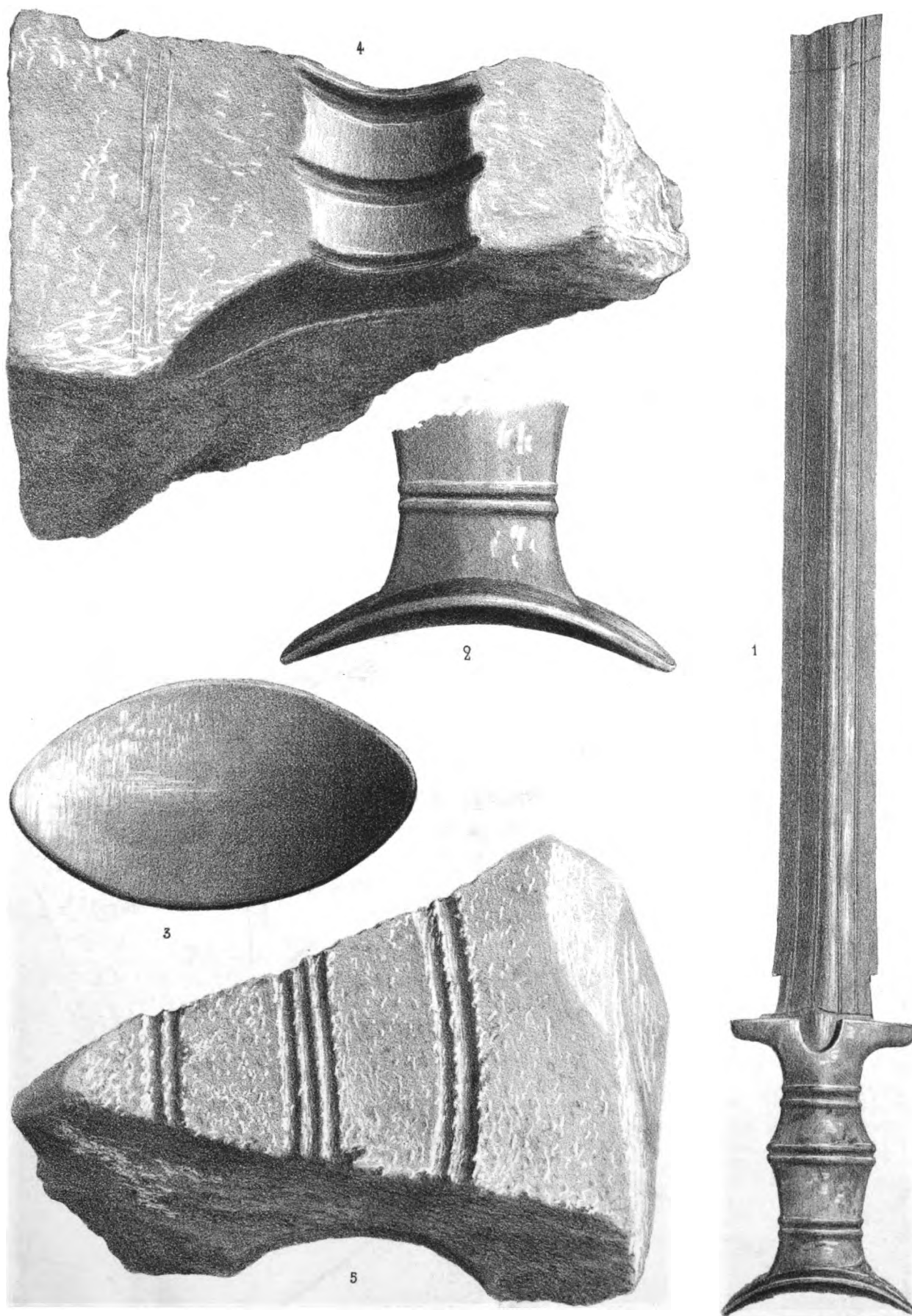
ANDRÉ PERRIN.

LE PAGUS DU BASSIN D'ALBERTVILLE

J'ai signalé à diverses reprises les nombreuses découvertes archéologiques faites depuis bien des années dans la plaine de Gilly sur une superficie d'environ trois kilomètres carrés, confinée par l'Isère, le Chiriac, le nant des Martins et Aydier, *Aquarius* (1). Cet ancien centre de population, enfermé entre quatre cours d'eaux, a gardé de cette position le nom de Gilly; *Gill*, en gaélique, *eau, ruisseau*; pluriel *Gilly*. Ce nom se retrouve sept fois et le radical se reconnaît dix fois sous les formes variées de Gilles, Gilley, Gillay, Gillois, Gillon, etc., en Irlande, en Angleterre, en Bel-

(1) *Mémoire sur les voies romaines de la Savoie*, 45-60. — *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, I. — *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2° série, VIII, xv. — *Revue savoisienne*, 1862, 23; 1870, 31. — *Congrès de Grenoble*, II, 355.

Palafittes du Lac du Bourget.



Epée en bronze. Fragment d'un moule d'épée avec partie d'une agrafe au revers.

gique, en France, dans les départements de l'Aisne, d'Eure-et-Loir, de Haute-Marne, de Côte-d'Or, du Doubs, de Saône-et-Loire, du Jura, de la Savoie, de la Haute-Savoie et dans le canton de Vaul. Les variantes Gilhac et Gilhoc de l'Ardèche rappellent la forme latine de nos chartes *Gilliacum*.

A la profondeur d'un mètre, le labour et le minage ont mis à découvert de vieilles constructions, murs, voûtes, dallage, colonnes de dimensions variées, chapiteaux, piédestaux avec ornements comme cariatides, sculptures en relief, plaques de marbre de revêtement, tuiles à rebords, tuyaux en plomb et en bronze, canaux briqués, des ustensiles comme patères, chandeliers, lampes à trois becs, boucles de ceinturons, bassins cerclés en fer, poteries de toute nature et de toutes couleurs, en pierre ollaire, albâtre, terre de Samos : ces dernières portaient les noms de fabricants CARVSSA, ICVI... ILI... OFSEVE. *Officina Severi*; plusieurs tombeaux couverts de grosses dalles brutes vers l'Isère, d'autres maçonnés plus au centre et surtout vers Aydiér; enfin des monnaies de bronze et des dents de sanglier, des débris de statuettes en bronze, etc.

Indépendamment du culte des arbres, dont la tradition s'y était conservée, on y honorait Apollon et Mercure, d'après les inscriptions qui restent. Celle-ci a été transportée de l'ancien prieuré de Gilly à la Forêt dans la commune de Chevron :

APOLLINI ·
AVG
SEX · ATILIVS
TERTIVS
EX · VOTO

Cette autre a été trouvée vers Aydiér (1) :

MERCVR
BETVTIVS
BASSINVS · ET
C · BET · GRATI · S
VOTVM

Mercurio Betutius Bassinus et Caius Betutius grati solverunt votum.

Mercure avait un temple sur le coteau supérieur, qui en a gardé le nom de Mercury. Celui de Chevron ne lui est venu qu'ensuite de la juridiction féodale du Château-Vieux, élevé sur la colline de la Chèvre, *Caprae* ou *Capridunum*, transformé dans les chartes du moyen âge en *Chabredun*, *Chipevron* et enfin *Chivron*.

Un prêtre de Mercure avait élevé à ses frais, *de sua dedit pecunia*, à Tournon, un monument dont il n'est plus possible de préciser la nature; le marbre trouvé dans l'ancien cellier de l'abbaye de Tamié n'est plus complet :

I CNOMITIVSTI
MONTANVS
SACERDOS · MERCVR
D S D

(1) Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, VI, VII.

A Aydiér, près de l'emplacement d'un *ædiculum* à quatre colonnes, dont les piédestaux étaient encore en place, les maçons ont brisé un marbre dont les morceaux raccordés n'ont plus laissé lire que ces lettres :

CVRIO
ILIVS
RO
BIRVI

La plupart des objets trouvés dans cette plaine portent les marques du feu. On attribue l'incendie de cette ville à l'invasion sarrasine, qui aurait laissé là une colonie dans le village de la Rachi.

Mais longtemps auparavant elle a dû subir les débordements de l'Isère et surtout du Chiriac. Ce nom qui, en gaélique, signifie *destructeur*, date bien du temps des Allobroges. Dans les fouilles pratiquées en 1855 par M. Faudrain, fondeur et armurier à Albertville, on trouva les débris d'une dalle de marbre, que je pus raccorder exactement, mais qui trop incomplets ne donnèrent que ce fragment d'inscription :

ITATE · ET · VICTORIA
MODI · ANTONINI · AVG
IAX · BRITANNICI
VMV II · FLVMIN
VATIS · ET · TR

Essai de lecture :

Auctoritate et victoria Aurelii Commodi Antonini augusti pontificis maximi Britannici cumuli fluminum elevatis et trusis ou transiectis fluctibus ou aquis....

La formule du commencement rappelle un peu celle de la Forclaz sur Saint-Gervais; le fait est analogue à celui du Bourg-Saint-Maurice; mais on ne peut faire que des conjectures dans l'interprétation des dernières lignes.

L'empereur Commode, fils de Marc-Aurèle, avait pris le titre de *Britannicus*, avec son quatrième consulat, par la victoire que venait de remporter Ulpius Marcellus sur les barbares qui avaient dépassé le mur d'Adrien dans la Grande-Bretagne, l'an 183 de notre ère.

A trois kilomètres au nord du torrent du Chiriac, on a découvert, à la naissance du coteau de Saint-Sigismond, d'anciennes substructions avec blocs à moulures, colonnes antiques, tuiles à rebords, etc.

On m'avait signalé, au chœur de l'église, une inscription qui n'a pu être retrouvée lors du dernier agrandissement.

Sur une pierre sépulcrale, qui portait autrefois le bénitier de l'église, et qui se voit maintenant au bas du clocher, on lit cette inscription :

SEX · IV
VOLT · SENIO
PRAEF · PAGI · VALEI
IVIR · IVR · DIC
SEX · MASVINIVS

VERINVS
 TVTORI · OPTIMO
 QVI · ME · PER · ANN · XIII
 VICE · PARENTIVM
 SVSTINVIT · ET · AD · ALI
 QVAM · FACVLTATEM
 PERDVXIT
 SANCTISSIMO · ET
 MERENTISSIMO

Sexto Julio tribu voltinia Seniori præfecto pagi valentino duumviro juridicundo Sextus Masuinnius Verinus tutori optimo qui me per annos quatuordecim vice parentium sustinuit et ad aliquam facultatem perduxit sanctissimo et merentissimo.

« Sextus Masuinnius (surnommé) Verinus (a élevé ce monument) à Sextus Julius, de la (tribu) Voltinia, (surnommé) l'ancien, préfet du pays (originaire de Valence?), duumvir chargé de rendre la justice, tuteur très bon, très vertueux et très méritant, qui, pendant quatorze ans, m'a entretenu, me tenant lieu de parents, et m'a fait acquérir quelques moyens. »

L'indication de la tribu Voltinia, dans laquelle se faisaient inscrire les Allobroges admis aux droits et honneurs de la cité romaine, reporte la date de ce monument aux premiers siècles. Cet usage tomba en désuétude dès que Caracalla eût attribué le titre de citoyen romain à tous les hommes libres de l'empire, sans qu'il fût plus nécessaire de se faire recevoir dans l'une des trente-cinq tribus.

On sait que le *pagus*, d'où le mot *pays*, était une division territoriale de la *civitas*. Deux questions se présentent ici : quel était ce *pagus*? à quelle cité appartenait-il?

Sur un monument élevé à un personnage en dehors du pays où il avait rempli des fonctions, il était naturel de les énumérer avec le nom des localités où elles avaient été exercées. Dans cette supposition, les lettres VALEI... seraient le commencement de ce nom, qu'il faudrait chercher ailleurs que dans cette contrée. Le mot peut être complété de plusieurs manières : *Valensis*, du Vallais; *Valentini*, de Valence, dans la Viennoise, la Bretagne, la Ligurie, le Bruttium, la Tarraconaise, la Mauritanie, etc.; *Valeriani*, de Valère, dans la Pannonie, la Tarraconaise, etc..

Mais, si le monument lui a été élevé dans le pays même dont il avait l'administration, l'indication du nom du lieu n'était pas absolument nécessaire, le fait étant de notoriété publique. Et, dans ce cas, le nom suivant pouvait être ou celui du *pagus* en question ou celui d'origine du préfet.

Nous n'avons, dans cette vallée de l'Isère, aucune localité dont le nom puisse compléter celui qui nous occupe, pour être reconnu comme le *vicus*, qui était habituellement le centre du *pagus*. C'est ce qui m'a fait pencher pour le lieu d'origine, que je présume avoir été Valence dans la Viennoise.

A l'appui de cette conjecture, je donne ici le nom d'un autre personnage du même lieu, que ses relations avaient amené dans ce *pagus* et qui paraît avoir eu à Thénésol, à six kilomètres au nord d'Albertville, une

villa, conservée au moyen âge sous le nom de chosaux, *casalia*. Dans l'ancienne chapelle de Saint-Jacquemoz, l'une de celles attribuées à saint Jacques d'Assyrie, fondateur du diocèse de Tarentaise en 426, la crédence était une dalle de marbre, sur laquelle j'ai copié cette inscription en 1846; il manque un fragment que je n'ai pu retrouver :

L·CASSIO·BASS
 VALENTI
 ET·DVRONIAE·GE
 VXORI

A Lucius Cassius surnommé Bassus ou Bassianus de Valence (*Valentino*) et à Duronie Ge... son épouse.

C'était l'interprétation de M. Fr. Rabut, alors professeur d'histoire au collège national de Chambéry, aujourd'hui au lycée de Dijon (1).

Les noms de *Bassus* et *Bassianus* se retrouvent en même temps à Valence et à Genève. Le nom de *Duronie* se rencontre à Vienne (2).

On a trouvé au même endroit divers objets antiques, entre autres une hache en bronze à oreillettes.

Il me semble utile de reproduire ici une inscription trouvée au *Champ des idoles*, sur la rive gauche du Fier, au bas de Marcellaz, près Rumilly (3) :

AVG·VIN....
 SACR
 T·VALERIVS
 CRISPINVS
 SACER·VINTI
 PRAEF·PAG·DIA
 AEDEM·D

Augusto Vintio sacram Titus Valerius Crispinus sacerdos Vintii præfectus pagi Dia.... ædem dicavit. Les lettres *Dia*... ne sont point le commencement du nom du *pagus*, qui s'appelait *Albinnensis*, au moyen âge *Albanensis*, du nom de son centre primitif, Albens, dont les inscriptions locales rappellent les habitants, *Vicani Albinnenses*.

Par analogie, nous croyons pouvoir conclure que le centre innommé de notre *pagus* était Gilly. Le titre de *vicus* serait justifié par son étendue et sa position centrale dans les limites que nous donnerons plus loin. On a vu déjà la mention des décurions dans un débris d'inscription à Aydier. Peut-être faut-il aussi reconnaître des *vicani* dans l'inscription d'Allondaz reproduite précédemment (4).

Matris Mithres socii quadraginta vicani ad Turnum (!) latum tredecim pedibus altum sex.

Quarante villageois, associés de Mithré, ont voué aux déesses mères près de Tournom cet antre, large de treize pieds, haut de six.

Nous donnons cette lecture sous toutes réserves. Le préfet de notre *pagus* pouvait avoir une *villa* tout

(1) *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, I, 39.

(2) Muratori, *Thesaurus*, 683. Spon, *Genève*, II, 325. Chorier, III, v.

(3) *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, VIII, XIII. L. Reyon, *Inscriptions antiques de la Haute-Savoie*, 24. *Mémoire sur les votes romains de la Savoie*, p. 111.

(4) *Revue savoisiennne*, p. 56.

près du *vicus*, et ce choix s'explique encore par le voisinage d'un autre établissement, d'un genre assez répandu sous la République et les premiers temps de l'Empire, mais dont celui-ci est un des plus rares souvenirs en deçà des Alpes.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

GLANURES HISTORIQUES

XVIII

Dans les derniers mois de l'année 1520, dom Edme, abbé de Clairvaux, entreprit, avec sept compagnons, le voyage de Rome. Il revint en France l'année suivante.

Il était chargé de visiter tous les monastères de l'ordre de Cîteaux qui se trouvaient sur son passage et dans les environs. La relation de ce voyage a été publiée, il y a une vingtaine d'années, sous le titre suivant : « *Relation d'un voyage à Rome* commencé le XXIII du mois d'août 1520, et terminé le XIV du mois d'avril 1521, par Révérend père en Dieu Monseigneur Dom Edme, XLI^e abbé de Clairvaux ; publiée et annotée par M. Harmand. Troyes. Bouquet, imprimeur-libraire, rue Notre-Dame. 1850. »

La relation, publiée par M. Harmand, donne des détails très instructifs sur la vie intime des couvents à cette époque. Elle est aussi fort intéressante, au point de vue de la langue elle-même. Elle est écrite en français à une époque où notre langue était loin d'être formée, vingt-cinq ou trente ans, dit M. Harmand, avant qu'Amiot l'eût, pour ainsi dire, tirée du chaos, en lui imprimant ce tour de naïveté gracieuse qui nous charme encore aujourd'hui.

On y remarque cette grande liberté d'expression, cette crudité de langage qui n'étaient pas rares dans le seizième siècle, même sous la plume des ecclésiastiques, et qui ne sont plus guère dans nos mœurs actuelles.

Le journal publié par M. Harmand est composé de deux relations, l'une écrite par *Jehan Gallot*, chambrier de l'abbé, et l'autre par *dom Claude de Brouseval*, son chapelain. M. Harmand s'est attaché spécialement à la première de ces narrations, en la complétant çà et là par la seconde. Il eût mieux valu les publier textuellement toutes deux. M. Harmand avertit en outre le lecteur que, excepté dans certains endroits insignifiants où il a dû abréger des longueurs et supprimer des redites, il les a laissés parler eux-mêmes sans changer un mot à leur style, une lettre à leur orthographe.

Tous les détails qui précèdent sont empruntés à l'*Introduction* qui est en tête de la relation du voyage lui-même. L'abbé de Clairvaux, en allant à Rome, passa par Genève et traversa ensuite la Savoie ; il revint également par la Savoie. La relation de son voyage nous donne des renseignements sur plusieurs monastères de ce pays. Il m'a paru utile, au point de vue historique, de reproduire textuellement tout ce que cette narration contient sur Genève et sur la Savoie. C'est cette partie de l'ouvrage qui doit particulièrement éveiller l'attention des lecteurs de la *Revue Savoisienne*, d'autant plus que les documents sur cette époque déjà éloignée de l'histoire de nos

contrées, n'abondent pas. Aussi ai-je extrait de l'ouvrage dont je parle les passages qui doivent surtout intéresser les lecteurs de la *Revue Savoisienne*, et qui ne sont probablement point connus de la plupart d'entre eux.

On y trouvera une ou deux expressions de l'ancienne langue française, qui ont disparu de notre langue contemporaine ; ainsi le mot *ors* (sale), adjectif du mot *ordure*. Nous avons conservé le substantif ; l'adjectif n'existe plus dans notre langue. L'adjectif était souvent employé dans l'ancien français ; Pibrac, en particulier, se sert de cette expression dans ses *quatrains*. Il est difficile de lire un passage de quelque étendue, remontant au seizième siècle, ou plus en arrière encore, sans constater combien notre langue s'est appauvrie ; elle a perdu beaucoup de mots utiles dont quelques-uns reparaissent de notre temps (*froidure*, *soleillé*, etc.) et tâchent de se naturaliser de nouveau chez nous. Elle a beaucoup perdu aussi au point de vue de la tournure des phrases, de leur richesse, de leur naïveté, de leur grâce.

Jules Vuy.

(Suivent les passages de ladite citation.)

Nous sommes à Genève, « logez en l'hostellerie de la Teste Noire, qui est assise sur le bord du lac.

« Le X matin (1), monseigneur fut dire messe en la grande eglise qui est en ung hault, puis alla par devers le commendataire de Bon Mont, et illec nous descheunames, et monseigneur y demeura a disner, et *prandio facto et carla data pro nichilo*, « sommes partiz dicelle ville, et veinmes passer le Rone (2) qui prend illec nom, et coucher a Bon Lieu, *monasterium monialium*.

« Le lieu est povre, situe entre grosse montaigne. Monseigneur visita, et nous fait lon bonne chière. Il y avoit une jeune abbesse et XII religieuses, toutes bien acoustrees, mais peu scavans de religion. Et elles furent assez humbles, et si promirent de bien vivre, selon quelles devoient.

« Le XII, partismes fort matin et veinmes passer parmy la ville de Nicey (3), et dillec monter au monastere de religieuses de Sainte-Katherine.

« Ce monastere est situe *in medio ascensus montis*. Monseigneur visita tout ce dict jour, et y avoit une bonne abbesse et XII religieuses assez de bonne sorte.

« Le XIII. apres disner sommes descendus a pied sans lance (car descendre a cheval ny fait pas bon) et venuz repasser a Nicey, et de la, tousjours selon le lac, passer par un chasteau nomme Douyn (4), qui est au bout du dict lac ; puis, tousjours entre terribles montaignes, jusques en ung bourg dict Faulverge (5), ou quel nous trouvames le procureur d'Estamy (6). Nous beumes, puis a cheval, et veinmes tousjours montant, *inter montes asperrimos*, au giste au dict Estamy, bon monastere ou lon nous fait bonne chière.

(1) Septembre 1520.

(2) Ou plutôt l'Arve.

(3) Annecy.

(4) Duing.

(5) Faverges.

(6) Tamié.

« Monseigneur visita illec, et y avoit pour lhors
« deux abbez et XII religieux, assez bien faisans
« l'office, mais ors et salles en leurs habitz, ignorans
« lordre et les cerimonies, pour les commendes pre-
« cedens. Nous veimes au dict monastere de leponge
« de Nostre Seigneur.

« Le XV, sommes partiz et venuz passer la riviere
« appelee Ysca, et nne aultre nommée Morienne,
« fort dangereuse en temps dyver, et aussy passer
« par devant ung chasteau nomme La Chambre, puis
« coucher a Bethons, ou quel lieu il y avoit une
« bonne et maitresse abbesse avec XX ou XXII re-
« ligieuses, assez bien chantans, mais mal accordans,
« tesmoing les respons des matines.

« Labbesse receut Monseigneur et traicta beni-
« gnement et doucement durant la visitation, et il
« trouva les religieuses auculnement (un peu) dis-
« posees a bien.

« Le XVII, partismes et veinmes disner a Mont-
« melian, bonne et grosse ville et clef de Savoye.

« Apres disne, partismes et veinmes boire a la
« Marche, et estoit avec nous le procureur de la
« grand Chatrouze (1). De la dicte Marche com-
« mencâmes a monter une terrible montaigne, la-
« quelle nous ne povyons monter ny a pied ny a
« chevall et nestoit pas sans souffler; et dicelle mon-
« taigne, par ung diable de chemin, veinmes par au-
« pres dun chasteau nomme Apremont, et de la,
« coucher a Saint-Pierre, ung bon gros bourg.

« Nous fusmes assez mal traictez de vivres, mais
« bien logez sur de beaux lictz de parlements, et
« pour plus honestement parler, sur lictz de feuilles
« de chasteniers.

« Le XVIII, veinmes par mont, rochz et caillotz
« disnez en la grand Chatrouze ou nous fumes vo-
« luntiers veuz, et monastiquement traictez de
« beaux œufz.

« Donne a Monseigneur, aupres dicelle Chat-
« trouze, pour donner a nostre guide, en ung teston
« X s. tourn.

« Après que mon dict seigneur eut dict messe,
« disne et nous avec, le père Dom vint pour nous
« conduire par les lieux reguliers, et mesmement
« la chambre ou se tenoit Saint Bernard, quant il
« passoit illec. Le cloistre est le plus long que je
« veis jamais, car il a deux centz quatre-vingt et
« deux passees de long et trente de large, et je (Gal-
« lot) qui parle lay mesure aux enseignes, et en le
« mesurant Monseigneur me vint tres bien tenses, et
« appela gros fol. Somme cest une belle maison et
« une merveilleuse situation, et si nay volente dy
« retourner.

« Le XIX, veinmes per neiges d'environ deux
« piedz (lesquelles estoient tombees celle nuyct)
« descendre en une belle maison de la dicte Chat-
« trouze, nommee la corroyerie. ou est tout leur
« domaine, qui est une chose bien ordonnee. Puis
« par neiges, montaignes et vallees, et quazi sans
« voye, descendimes en la belle vallee de Gre-
« noble (2).....

(Les passages qui suivent contiennent la relation

(1) La Grande Chartreuse.

(2) P. 23 à 26.

*du voyage des religieux de Clairvaux, à travers la
Savoie, à leur retour d'Italie.)*

« Après que heusmes bien tribouille, gamboye et
« faict soubresaulx par la neige, estant dessus le
« dict mont de Signy (1), nous veinmes refaire nos
« osserios en un bon village dict Nolenbourg, qui
« est au pied du dict mont. du coste de nostre pays,
« ou nous trouvames Monseigneur qui sen estoit
« venu tout seul, et nous avoit fait faire du feu et
« preparer le soupper, car de ce avions nous bien
« besoing. Somme ce mont est une terrible chose et
« indicible; qui ne la veu a peine le peut croire.

« Le XXIII, partismes fort matin et veinmes tous-
« jours selon la riviere et entre terribles montaignes,
« disner a S. Andrie, ou nous fumes mal disnez et
« bien comptez.

« En ce chemin nous trouvames une croix de bois
« qui est erigee sur ung roch rond; et dit lon quelle
« a este mise illec miraculeusement, car il ny a
« point dacez au lieu ou elle est.

« Apres disner nous veinmes par chemins moult
« terribles et difficiles, descendre bien tard en la
« citey de Saint Jehan de Mauriane.

« Le XXIII, jour de Pasques flories, Monseigneur
« dict messe, fait leau benoiste, begnist des rameaux
« pour nous en leglise canoniale. Apres disner vein-
« mes, selon la vallée assez bonne, au giste a Ai-
« guebelle, bon bourg au fond dun grand val.

« Le XXV, par pluye et vents, nous veinmes
« disner au monastere de Bethons, ou la bonne ab-
« besse nous traicta bien, et nous reteint ce jour.

« Le XXVI, veinmes coucher a Montmelian, ou
« nous demorasmes ce jour, attendant le viel et le
« jeune abbez de Estamy, lesquelz viendrent illec le
« soir.

« Le lendemain, partismes ensemble du dict Mont-
« melian, et veinmes a Chambery de bou matin.
« Incontinent que fumes desbringues, allames au
« chasteau de Monseigneur le duc de Savoye, pour
« lui faire la reverence. Monseigneur dict messe en
« leglise canoniale du dict chasteau, ou pose le
« Saint Suaire de Nostre Seigneur Jesus Crist.

« Le XXVIII, jedy saint, Monseigneur fait dire
« messe en la secretaierie des Jacopins, puis il fit le
« mande (lavement des pieds) a XIII povres, et ses
« deux religieux a deux povres, et puis furent traic-
« tez aussi bien ou mieux quilz fussent estez a Cle-
« revaulx.

« Le XXIX, jour de Vendredi Saint, Monsei-
« gneur se leva matin et dismes nos heures et le
« psautier tout dun train. Apres quil fut jour, sur
« les six heures, nous allames au chasteau prendre
« place pour veoir le Saint Suaire, qui estoit la
« cause pourquoy nous sejourneys tant au dict
« Chambery. Mais on ne monstra pas le dict S.
« Suaire pour ce dict jour, obstans les pluyes, neige
« et grans vents; toutesfois pour nous reconforter,
« Monseigneur le Duc de sa grace dict a Monseigneur
« quil le verroit, et le monstreroit lon au peuple le
« jour suyvant.

« Le XXX, matin, le grand Samedi, Monseigneur

(1) Mont Cenis.

« fait l'office aux Jacopins, puis veinmes au chasteau. Apres l'office, trois evesques revestuz prindrent le S. Suaire, enveloppe en soye rouge, et le porterent en procession en une chambre ou lon avoit fait un eschaffault dehors les fenestres, pour le montrer au peuple qui estoit en bas. Quant vint sur les dix heures monseigneur levesque de Belley, commendataire ou monastere de Haulte Combe, et monseigneur de Saint Claude, sortirent sur cet eschaffault et illec desployarent le precieux S. Suaire. Et y en eut plusieurs quilz ne veirent point, mesmement noz aultres qui estions dedans le dict chasteau. Et en allant sur le dict eschaffault, monseigneur le Duc tenoit Monseigneur par la main : en retournant, Monseigneur lui dict que les ceulx de dedans ne lavoyent point veu.

« Le bon Seigneur Duc dict à ceulx quilz portaient le dict S. Suaire, quilz le montrassent en leglise dessus lautel. Ce quil fut fait; et est la chose la plus digne et la plus piteuse que je veis jamais, et nest pas crestien a mon advis que en la voyant na cremeur (crainte) en soy et plus nen dis. Ce dict jour partismes et veinmes passer par le Bourget, puis commencames a monter le mont du Chat, le pire chemin qui fut oncques, par mont et valles jusques dessus labbaye de Haulte Combe, et au descendre y eust ung terrible tintamarre, car il ny avoit gens ne bestes qui en peussent venir a bout. Toutesfois nous veinmes en bas, et trouvames le couvent qui receut Monseigneur comme leur pere abbe.

« Le dict monastere est assis sur le bord dun lac, et d'autre coste le roch y est bien fort. Somme, la situation est terrible, combien qu'il ne laisse pas a estre bon de rentes au commandataire.

« Incontinent nous fumes deshabillez, et subitement Monseigneur teint chapitre et visita les sacremens et aultres lieux.

« Le jour de Pasques Monseigneur fait le service, fus disne en couvent et ne mengeoit ne ses religieux aussi, synon comme a Clerevaux, combien que les religieux du dict monastere mengassent chair, de quoy mon dict Seigneur fut fort marry. Il y avoit ou dict monastere XXXIIII religieux, tous peu scavans et assez ingratz, ad ce que jen sceu cognoistre. Et ce dict jour, apres disner, Monseigneur mena le couvent jouer et veoir une fontaine nommee la Fontaine de Merveilles : aussi certes elle est merveilleuse, car visiblement elle terit, et tout subit elle court en grande abundance.

« Le second il tint chapistre et fit lire sa chartre, puis nous dinames et *iterum* fut a chapistré, pour quelque rebellion qui estoit survenue, puis partismes du dict monastere, et veinmes passer par Hyenne, petite ville, de la par aupres dune maladrerie bien belle, qui est assise sur le bord de la riviere du Rone, et entre deux rochz, ung lieu fort dangereux.

« De la dicte maladrerie nous voyons ung monastere de Chartreuz, au dessus dun gros roch, une terrible situation; puis nous veinmes environ demye lieue entre les dictz Rone et roch, et au giste a S. Genys, petite ville, laquelle avoit este bruslee

« du tout ny avoit que deux ans, et *restabant vestigia*, et estoit la derriere ville de Savoye.

« Nous fumes logez *taliter qualiter*, cheuz de bonnes povres gens, et fut este damage sils fussent este riches.

« Le III, matin, montames a cheval et passames une grosse riviere qui est fort dangereuse, laquelle divise les pays de Daulphine et de Savoye; et alors fumes en France, et veinmes disner a Lan, ung petit bourg ferme (1). . . . »

JULES VUY.

NOTE SUR L'APPARITION DE QUELQUES OISEAUX RARES

L'hiver exceptionnel que nous traversons a conduit dans nos contrées des oiseaux qu'on n'y voit qu'à de longs intervalles; et même une espèce paraît y figurer pour la première fois : c'est l'Oie égyptienne (*Anser aegyptiacus*). Habitant l'Afrique et la Turquie, l'Oie d'Egypte se montre quelquefois vers les bouches du Danube, dans l'Archipel et en Sicile; on prétend qu'elle a été vue aussi dans quelques parties de l'Allemagne. Un magnifique représentant de cette espèce, le seul peut-être dont la présence ait été constatée sur les rives du Léman, a été pris le 30 décembre 1870 à la pointe de Promenthoux, près de Nyon. Il est venu enrichir la belle collection ornithologique de M. Edouard Bonnet, de Genève.

Quelques Bruants de neige (*Emberiza nivalis*) ont été tués dans les environs de Genève. Ordinairement cette espèce, qui fréquente les régions arctiques, ne dépasse guère le nord de l'Allemagne et de la France, et ne se montre en Suisse et en Savoie que dans les hivers très froids.

Le Bruant montain (*Emb. calcarata*), habitant les mêmes régions que le précédent, et également rare dans nos parages, a été tué récemment dans le canton de Genève.

Dans son *Ornithologie de la Savoie*, M. Bailly disait qu'à l'époque de la publication de son bel ouvrage aucune Mouette pygmée (*Larus minutus*) n'avait encore paru en Savoie, mais qu'il pourrait arriver que ces oiseaux y vinssent un jour en traversant la Suisse. Cet hiver et même dans quelques-unes des années précédentes, les chasseurs ont fourni la confirmation de cette prévision : plusieurs Mouettes pygmées ont été prises sur la côte savoissienne aussi bien que sur la côte suisse du Léman. Le Musée d'Annecy en possède une qui provient des environs de Thonon.

L'Hirondelle de mer Caugek (*Sterna cantiaca*), très rare chez nous, a apparu dernièrement sur le lac de Genève.

Sur le même lac on a remarqué des passages tout à fait inusités, au point de vue de la quantité, de Plongeurs imbrim, lumme et cat-marin.

Dix-huit Cygnes sauvages (*Cygnus musicus*), réunis en une seule troupe, se sont montrés en Suisse, comme l'avaient fait plusieurs de leurs congénères dans les hivers rigoureux de 1830, 1839, 1844 et

(1) P. 86-90.

1854. Le 2 janvier de cette année, on a réussi à en capturer un dans le haut Valais; il est destiné à la riche collection de M. Crompt, à Sion.

Dans les environs d'Annecy, M. Thabuis nous signale des vols de Corneilles mantelées (*Corvus Cornix*). Elles ne sont pas très rares à Annecy, et le Musée de cette ville en possède deux beaux exemplaires pris dans la plaine des Fins, mais depuis bien des années on n'en avait pas aperçu des bandes aussi nombreuses.

Pour terminer, signalons en fait de mammifères, l'apparition dans la partie du Jura qui nous avoisine, d'un assez grand nombre de chevreuils et celle d'un très gros sanglier, tué près de Givrins sous Saint-Cergues; il pesait 398 livres. Le bruit des canons des armées de l'Est n'est probablement pas étranger à la présence de ces animaux, qui auront émigré de la Franche-Comté pour venir se réfugier dans nos contrées.

JAMES REVON,
Naturaliste à Genève.

BULLETIN

La *Revue savoisonne* publiera dans ses prochains numéros : A. Morel-Fatio. Le trésor monétaire de Meillerie (avec planche). — Ducis. Documents tirés des archives départementales d'Annecy; — Etudes archéologiques sur les Alpes de Savoie. — Docteur Thonion. Les effets du froid sur les corps vivants; — Etudes sur l'hygiène, la physiologie, la toxicologie. — B. Duferney. Poésies. — James et Louis Revon. Les oiseaux utiles et les oiseaux nuisibles. — E. Serand. Les châteaux du Genevois en 1730. — L. Revon. Les jardins d'enfants et la méthode Froebel. — Divers travaux de MM. J. Vuy, E. Chevalier, A. Perrin, Riondel, etc., sur l'histoire, la botanique, la numismatique, la biographie de familles savoisiennes, etc.

La percée des Alpes est un fait accompli. Le 25 décembre 1870, à 4 heures après midi, les ouvriers de France et d'Italie se sont rencontrés; la percée a été dirigée avec une telle précision qu'il y a eu à peine quelques centimètres de différence dans la rencontre des lignes d'axe et de pente. Le lendemain, à 4 heures 25 minutes, la dernière mine a sauté et une large brèche a livré passage à 3,000 ouvriers, ayant à leur tête les ingénieurs. La rencontre devait avoir lieu le 23, d'après le calcul qui avait porté la longueur du tunnel à 12,220 mètres; mais cette longueur s'étant en réalité trouvée de 12,232 mètres, ce n'est que deux jours plus tard que les ouvriers ont pu se donner la main.

Dans 18 mois, les chemins de fer qui doivent aboutir aux extrémités du tunnel seront achevés, et l'on pourra se rendre en dix-huit heures de Paris à Turin.

Par décret du 27 décembre, le roi a nommé M. Germain Sommeiller grand croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, M. Grattoni, grand officier du même ordre, et M. Grandis, grand officier de la Couronne d'Italie. Le principal ingénieur, M. Germain Sommeiller, est un enfant de la Savoie: il est né à Saint-Jeoire, en Faucigny, et a fait ses premières études au collège d'Annecy.

Nous empruntons les détails qui suivent à une intéressante notice publiée par M. J. Bonjean, de Chambéry.

Après une étude suffisante du tracé à suivre pour l'exécution de ce grand travail, un projet de loi fut présenté au Parlement sarde au commencement de 1857, et le 5 juillet de la même année le Sénat approuvait le rapport de la commission.

Les travaux de percement commencèrent immédiatement.

En 1858 et 1859 on créa, non sans d'énormes difficultés, dans une localité dénuée de ressources, les routes, logements pour les hommes, bâtiment pour les usines de construction et de réparations de machines, dérivation d'eau, constructions hydrauliques, etc.; et, en 1861, on fit à Bardonnèche, côté de l'Italie, les premières expériences avec les nouveaux perforateurs mus par l'air comprimé. La réussite fut complète.

Ce n'est qu'en 1863 que les perforatrices remplacèrent, du côté de Modane, le travail à la main.

Toutes les espèces de roche, composant la masse à percer, avaient été préalablement désignées par la science; ce sont entre Fourneaux et Bardonnèche :

- 1° Des grès micacés et talqueux;
- 2° Des quartzites;
- 3° Des masses gypseuses anhydres et cristallisées;
- 4° Des calcaires grenus;
- 5° Des schistes argileux et calcaires.

Ici, la science a été mathématique. Les géologues avaient annoncé un banc de quartzite, en pierre dure, d'une épaisseur approximative de 400 mètres environ. Cette épaisseur s'est trouvée être de 414 mètres. La traversée de ce banc de quartzite, commencée le 15 juin 1865, et achevée en mars 1867, a ainsi coûté vingt-deux mois de travail, retardant de près d'un an l'achèvement de la percée.

Le nombre des accidents survenus pendant ces douze à treize ans de travaux périlleux, comprenant, tant à Modane qu'à Bardonnèche, trois mille ouvriers environ par jour, a été relativement minime. Ainsi, on ne compte jusqu'à ce jour que 55 blessés, dont 28 morts et 17 qui ont pu reprendre leur service. Ces chiffres font assez l'éloge des ingénieurs, en tête desquels M. Copello, qui ont dirigé les travaux.

Le tunnel est à deux voies. Le vide en œuvre a six mètres de hauteur au-dessus du rail, huit mètres de largeur à la naissance de la voûte, et sept mètres soixante-douze centimètres à la base des pieds droits.

La grande serre des orchidées, au Jardin des plantes de Paris, a été détruite par les Prussiens. Elle avait coûté 600,000 francs et renfermait une superbe collection de végétaux exotiques.

Notre collaborateur, M. Sadi Carnot, ingénieur des ponts et chaussées de la Haute-Savoie, vient d'être nommé préfet de la Seine-Inférieure.

M. Jules Barni a été nommé inspecteur général de l'instruction publique.

M. Ponson du Terrail est mort à Bordeaux à l'âge de 42 ans. — On annonce également la mort de M. Anicet Bourgeois, le fécond auteur dramatique.

Le *Courrier de l'Ain* annonce la mort, à Lausanne, de M^{lle} Henriette d'Angeville, dont le nom a reçu quelque illustration, soit de la parenté de son frère Adolphe d'Angeville, ancien et laborieux député de l'Ain, soit de sa courageuse ascension au Mont-Blanc, qui a eu lieu il y a plus de 30 années. M^{lle} d'Angeville est la première femme qui ait accompli cette périlleuse ascension. Les phases et les incidents de ce pittoresque voyage entrepris avec tant de résolution ont été reproduits dans un album précieux que conserve sa famille.

M^{lle} d'Angeville avait quitté l'Ain pour habiter successivement Ferney, puis Lausanne. Elle était âgée de 77 ans.

Le peintre Minardi vient de mourir à Rome à l'âge très respectable de 83 ans. Minardi naquit à Faenza; il habitait Rome depuis sa jeunesse et y forma une école d'où sont sortis des artistes d'un mérite hors ligne. Le génie du maestro éclatait surtout dans les compositions au fusain et à l'estompe: il en laisse des milliers, et de magnifiques, que l'on se propose de photographier et de réunir en albums. Le premier jet de son inspiration une fois esquissé sur le carton, Minardi passait à un autre sujet. On a très peu de tableaux de ce grand dessinateur. Il laisse aussi quelques manuscrits sur des questions d'art.

On vient de recevoir en Angleterre de bonnes nouvelles du docteur Livingstone.

Il ressort d'une lettre adressée le 8 décembre 1870, de Zanzibar, par le docteur Kirk à sir Rod. Murchison, président de la Société de géographie de Londres, que l'illustre voyageur était attendu à Ujiiji à la fin de l'année dernière. Il achevait un grand voyage entrepris à l'ouest du lac Tanganyka et durant lequel il lui avait été impossible de donner de ses nouvelles. Des hommes et des provisions avaient été envoyés à sa rencontre à Ujiiji.

Sir R. Murchison, qui communique ces faits au *Times*, se déclare complètement rassuré sur le sort du docteur Livingstone.

Si la planche qui accompagne l'article de M. A. Perrin ne nous parvient pas assez tôt pour être expédiée avec ce n^o, elle sera jointe au n^o de février.

Le Directeur gérant, L. REVON.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Le Pagus du bassin d'Albertville (suite), par M. C.-A. Ducis. — Les épiphytes et les entophytes ou les champignons du corps humain, par M. E. Chevalier. — Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy (suite), par M. C.-A. Ducis. — Le peintre Adrien Guignet, par M. L. Revon.

LE PAGUS DU BASSIN D'ALBERTVILLE

(Suite)

D'après l'itinéraire d'Antonin et la table théodosienne, en partant de *Lemencum*, Chambéry, on arrivait, avec seize milles de marche, à la station de *Mantala*, dont les ruines se retrouvent entre Saint-Jean-de-la-Porte et Albigny; puis, après seize autres milles, on atteignait à la station dite *Ad Publicanos*, que l'évaluation des mesures romaines place au sommet de Saint-Sigismond près d'Albertville, trois kilomètres au nord du torrent du Chiriac (1).

En partant de *Darentasia*, Moûtiers, on arrive en treize milles romains à Gubigny, où devait se trouver la station qui prenait son nom du village voisin, *Obilunum*, au moyen-âge Oblène ou Ablène, aujourd'hui Arbines, ancien centre de la paroisse, qui a porté depuis le nom de la Bâthie. Près de Gubigny se trouve un hameau appelé encore les *Roumains*.

De là à la rivière d'Arly il y a neuf kilomètres, qui font six milles romains : c'est bien le chiffre VI qu'il faut lire entre la station d'*Obilunum* et celle de *Ad Publicanos*, bien que les deux jambages du premier caractère soient disjoints, comme il arrive assez souvent dans les copies faites au moyen-âge, et qu'on ait lu par erreur III au lieu de VI.

La situation du bureau des publicains est donc bien justifiée sur les bords de l'Arly, et ne doit pas être confondue avec la ville allobrogo-romaine de Gilly, non plus qu'avec le bourg romain établi sur le plateau naturellement fortifié, au bas duquel s'effectuait autrefois le confluent de l'Arly et de l'Isère, d'où son nom latin de *Confluens*, Conflans. Les noms de ces deux villes ont survécu, celui des publicains, quoique postérieur, a disparu, probablement à la suppression de leur bureau, dont les ruines ont servi plus tard à un établissement plus hospitalier.

(1) Mémoires sur les voies romaines de la Savoie, 43-60.

Les stations des courriers romains se plaçaient généralement en dehors des villages indigènes. On voit qu'ici elle ne se confondait pas même avec l'établissement de ces fermiers des deniers publics, puisqu'elle était située tout auprès, *Ad publicanos*. Et comme les mesures la placent au fond d'Albertville, les publicains devaient avoir leur bureau, plus haut, près du passage sur l'Arly.

Les publicains, on le sait, étaient des chevaliers romains qui s'associaient pour affermer les revenus de la république ou de l'empire, et qui, avec le numéraire considérable dont ils pouvaient disposer, se livraient aux opérations financières (1). Parmi les nombreux employés qu'exigeaient toutes les variétés d'impôts indirects on remarque les *portitores* ou receveurs des droits de péage, *vectigalia*, sur les routes, aux passages des rivières, lorsqu'elles marquaient une limite de province; c'est ce que la loi appelait *portorium pontis* et que rappelle également Sénèque : *Nec indignabitur Sapiens aliquid impendere ut limen transeat, cogitans et in pontibus quibusdam vectigal pro transitu dari* (2). On payait pour tout, même pour le transport d'un cadavre du lieu de sa mort à celui qu'il avait choisi pour sa sépulture, le déplacement ne pouvant se faire sans l'autorisation de l'empereur, en sa qualité de *pontifex maximus*.

L'Arly a inondé tant de fois cette vallée qu'il serait difficile de retrouver quelques débris qui pussent constater la place du pont romain. On peut conjecturer qu'il avait précédé celui qui reliait autrefois la rue dite pour cela du vieux Pont au sommet du quartier des Adoubes sur la rive gauche, où se trouvait une chapelle de la Maladière. Il est à observer néanmoins que, lors de la reconstruction du pont actuel de la rue Neuve, on a trouvé, en creusant les fondations des culées, près de 100 monnaies romaines sur la rive gauche, et un blocage de béton sur la rive droite. Ce dernier travail pourrait aussi être attribué à la construction de la digue d'Arly, après les inondations de 1740, et exécutée aux frais des paroisses de l'Hôpital et de Saint-Sigismond.

On a trouvé, il y a bien des années, au sommet

(1) Pierre Burmann, *De vectigalibus populi romani*, V. IX. Chassignot, *Traité des finances des Romains*, IX.(2) L. LX. § 8. ff. *Locat.* Sénèque, *De Constant.* Sap. XIV. — L. VIII. ff. *De relig.*

d'Albertville, dans un bloc de tuf, une tête de bronze bien barbée, avec les yeux en cuivre jaune et les lèvres en argent. La présence de ce tuf indique évidemment que le dépôt des eaux a dû enfuir bien d'autres objets.

Si l'établissement des publicains était en face du vieux pont, il est probable que les ruines que l'Arly n'aura pas emportées auront été utilisées au commencement du ^{xiv}^e siècle pour la construction de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont le nom resta au quartier de l'église. Le bourg qui se forma autour de cet établissement porta le nom de *Villa nova Hospitalis*, puis *Villa franca Hospitalis*, ville franche de l'Hôpital, depuis l'octroi des franchises accordées à l'ordre et à sa colonie par les comtes de Savoie, à condition de recevoir les pestiférés de leur hôpital de Conflans, appelé depuis *Hospitailles* ou le petit hôpital.

Au ^{xv}^e siècle, l'église de Saint-Jean fut érigée en paroissiale, et le territoire, détaché de la paroisse de Saint-Sigismond, l'une des anciennes du diocèse de Tarentaise, puisqu'elle date du premier royaume burgonde.

Il ressort évidemment de tout ce qui précède quelques différences de succès entre la station romaine des courriers et celle des publicains. La première avait fini par grouper autour d'elle une certaine population par le concours des fournisseurs, des hôtelleries et autres industries, et, à l'avènement du christianisme, était devenue le centre d'une paroisse du titre de Saint-Sigismond, l'avant-dernier roi burgonde. L'église avait été élevée sur les ruines d'un temple dont on a découvert les murs et les blocs de marbre à deux mètres sur le devant de l'église. Une inscription relatant le nom et les fonctions d'un prêtre païen a été perdue.

La seconde était de sa nature odieuse aux populations. Peut-être s'agissait-il déjà de ceux-ci dans le discours de Cicéron pour Fonteius, gouverneur de la Narbonaise, dont faisaient partie les Allobroges. Que de soulèvements n'ont pas provoqué les exactions des publicains ? Si le choix de cette situation avait été motivé par une limite provinciale, elle a dû être supprimée lors du remaniement des provinces sous Constantin. De là son infériorité à côté de la station des courriers et la disparition de son nom.

La ville de l'Hôpital et celle de Conflans ont été le siège des premières autorités du duché de Savoie pendant les derniers mois de 1814 et les premiers de 1815, et dès lors sont restées le chef-lieu d'une nouvelle province détachée de celle de Savoie, aujourd'hui l'arrondissement d'Albertville, dont le nom a été donné en 1835 par Charles-Albert aux deux villes réunies.

La position admirable de Conflans a dû être appréciée à toutes les époques. La plupart des *oppida* gaulois étaient sur des hauteurs.

L'idée d'élévation entre deux eaux s'exprimait en gaélique par le mot de *condate*, que nous retrouvons sous le nom de *Condote* à Seyssel, entre les confluentes des Usses et du Fier dans le Rhône, à Lyon du coteau de la Croix-Rousse au confluent du Rhône et de la Saône. Le premier Condat n'a disparu qu'à l'invasion des Burgondes, dans la langue desquels *Sessel* signifie station. Le second a cédé à l'importance donnée par le gouvernement romain au quartier de *Lugdunum* du coteau de Fourvière (For-Vieil, *forum vetus*).

Ici l'appellation latine semble provenir d'une coloni-

sation toute romaine, comme les *Confluentes*, Coblentz, de la Moselle et du Rhin, Confolens, de la Vienne et de la Goire, comme les *Confluens*, Conflans, du Breuchin et de la Semoise, Conflans, de la Marne et de la Seine, Conflans-Sainte-Honorine, de l'Oise et de la Seine, etc.

Au moyen-âge, on lit dans les chartes *in loco Confluentium*, le plus souvent *Conflentum*.

Les monuments romains ont disparu en grande partie dans les constructions féodales des châteaux et des murs d'enceinte.

A l'angle extérieur de la sacristie, on lit encore ce reste d'inscription romaine sur un tronçon de marbre avec moulures au-dessous :

NIOP

VE·S

On a trouvé plusieurs tombeaux soit dans les constructions de la ville, soit dans les dépendances du fort, détruit par François I^{er}; malheureusement ils n'ont pas été respectés. M. Perrier de la Bathie seul a conservé divers objets recueillis dans des tombeaux, tels que fioles, monnaies, tuiles à rebords. Il m'a signalé, entre autres, un squelette couché au milieu d'ustensiles de table, tels que verres à pieds de facture délicate et de formes variées, oxydés, de tuiles et d'ardoises recourbées, à ce qu'il paraissait, par l'action du feu.

Quant à l'inscription qui se lit sur un mur de la Maison-Rouge :

PARTHENIS·PRINCIPIBUS
DE·PROPHANO·PHANVM

le caractère des lettres, l'orthographe et le calembourg, tout atteste le ^{xvii}^e siècle. Et, de fait, ce château du ^{xiii}^e siècle, construit en briques avec beaucoup d'élégance, fut donné en 1620 aux sœurs Bernardines, et l'inscription ne fait peut-être que constater l'appropriation d'une salle à la chapelle de cette congrégation, sans rapport avec aucun souvenir romain.

Arrivons maintenant à la seconde question. Le *pagus*, que nous appellerons provisoirement de Gilly, touchait aux trois cités romaines de *Tarentasia*, *Genava* et *Cularo* ou Grenoble. A laquelle des trois appartenait-il ?

Ce ne pouvait être un *pagus* des Ceutrons. Ptolémée ne leur attribue que deux villes principales, *Axima*, Aime, et *Foros Klaudiou*, que j'ai démontré être la même que *Darentasia* (1). C'était comme deux *pagi*, dont la distinction s'est maintenue au moyen-âge sous le titre de deux vice-châtellenies en amont et en aval du détroit du Saix, *supra et subius Saxum*, et désignées vulgairement sous les noms de haute et basse Tarentaise; elles avaient conservé des usages juridiques aussi différents que le caractère des habitants (2).

Plinie et Strabon s'accordent également à faire des Ceutrons un peuple alpin, c'est-à-dire confiné dans les gorges et sur les hauts plateaux des Alpes (3).

La topographie même semble faire des cours de l'Isère et de l'Arly un chemin de ronde à l'extrémité du pays

(1) Ptol. *Geogr.* III, 1.

(2) *Codex Fabrianus*, Lib. VII, Tit. I, *Definit.* xxii.

(3) Strabon, *Geogr.* IV. Plinie, *Hist. nat.* III, xx, XI, XLII, XXXIV. II.

des Allobroges, entre leurs deux villes secondaires, Genève et *Cularo* ou Grenoble.

La mention, dans l'inscription de Saint-Sigismond, soit de la tribu *Vollinia*, affectée spécialement aux citoyens romains allobroges, soit des fonctions de *duumvir juridicundo*, que l'on retrouve à Passy, à Bons, à Genève, à Grenoble, à Vienne et dans toute la province viennoise (1), vient à l'appui des observations précédentes. Car les Ceutrons, soumis à la République romaine longtemps après les Allobroges, furent annexés à l'Italie, ainsi que l'attestent Pline et Ptolémée, et reçurent d'abord une autre organisation que les Allobroges, annexés à la Narbonaise dès leur défaite par Fabius Maximus, l'an 121 avant notre ère. Les titres que je viens de rappeler ne se rencontrent pas, en effet, dans les inscriptions de la Tarentaise, ainsi qu'on a pu le voir.

Il n'est pas nécessaire de faire observer que Valence ayant été de la Viennoise, *Sextus Julius Senior* et *Lucius Cassius Bassianus* de nos inscriptions de Saint-Sigismond et de Thénésol, étaient toujours dans leur province, si réellement ils étaient originaires de Valence, comme il paraît.

On comprend maintenant le motif de l'établissement des publicains près de l'Arly, sur une frontière, non pas politique ni peut-être ethnographique, mais administrative.

Il reste à déterminer à laquelle des deux cités allobroges notre *pagus* ressortissait, ou Genève, comme le *pagus albinensis*, mentionné plus haut, ou Grenoble, comme le *pagus sabaudia*, dont j'ai établi l'antiquité (2). Une présomption en faveur de la seconde de ces villes, c'est l'extension du comté de Savoie jusque dans le bassin d'Albertville dès les premiers actes connus de la famille de Savoie. Une autre présomption, c'est que, si le plateau des Bauges appartenait à la cité de Genève parce qu'il incline au nord-ouest par le cours du Chéran, le bassin d'Albertville, qui commence la magnifique vallée du Grésivaudan, devait aussi appartenir à la cité vers laquelle tendaient ses eaux.

Nous n'insisterons pas trop sur l'application rigoureuse de ces principes; car il faudrait y comprendre non seulement le plateau de Flumet, qui était allobroge, il est vrai, dépendant autrefois de la cité de Genève par le Faucigny, mais encore la vallée de Luze, appelée, dès le moyen-âge, de Beaufort, inclinée au bassin d'Albertville par le cours du Doron, et que les comtes de Savoie et de Genève ont disputée aux archevêques de Tarentaise.

Quant à l'ancienne province de Savoie, elle avait pour limites sur la gauche de l'Isère le torrent de Bayère, entre Rognax et Saint-Paul, et sur le bord duquel le vieil hameau de *Savoie* demeure comme témoin de cette ligne; sur la droite le torrent de Barrot ou de Bornand, dont le nom est un autre témoin, entre la Roche et la Bâthie, puis le Grand-Mont, la *Piera menta* ou pierre limite, le Bonhomme, *Mons Mercurii*, les Aiguilles, le Mont-Joly, *passus Juria*, le mont Charvin au nord d'Ugines, etc. La ligne sur la rive droite de l'Isère a varié jusqu'au torrent de Glaise.

Les détroits de Briançon, de Fessons, de la Roche-

Cevins ont dû être les plus forts boulevards des Ceutrons contre les Allobroges, et l'espace compris dans le bas de cette vallée, jusqu'à Conflans, a pu être une zone disputée de part et d'autre aux époques de guerre et d'invasion. Elle correspond parfaitement à la vallée de Beaufort, que les chartes du XII^e siècle appelaient encore *marchionatus Lucia*, une marche, une frontière litigieuse.

En fait de monuments romains, on a trouvé à la Bâthie des dalles de tombeaux romains avec moulures, le titre D. M. *Diis Manibus*, la capsule cinéraire et l'*ascia* en relief. Le château a des caractères de la première époque romane.

A Beaufort, sur la route de Roselenc, entre les Cernix et Fontanus, au lieu dit la Portettaz, on voyait encore, il y a peu d'années, un tronçon d'*actus* romain, de deux mètres de largeur, bordé contre le torrent d'un trottoir de 0^m,40 de hauteur et de largeur; contre la montagne une entaille à la hauteur de 0^m,45 semble destinée à faciliter le passage d'un essieu de chariot.

Le cippe funéraire à oreillettes sans inscription conservé au village du Praz vient, dit-on, de Trécols.

Enfin, le village des Outtars, de *Altaribus*, dont une branche de la famille de Beaufort portait le nom, rappelle le village du même nom de la commune de Passy, où se trouvait un temple de Mars avec deux inscriptions relatives à des sujets allobroges (1). Celui de Beaufort est sur un demi-plateau des mieux orientés et je ne doute pas que des fouilles archéologiques donnassent les meilleurs résultats.

J'ai émis ailleurs l'opinion que le plateau de Venthon, au-dessus d'Albertville, qu'on écrirait dans les chartes *Vantzon*, pourrait bien avoir été le *Vatusicum* dont les Ceutrons avaient fait leur dépôt central pour l'écoulement de leurs fromages. Sa position au débouché des deux vallées de Tarentaise et de Beaufort, si riches en productions de ce genre, à la frontière viennoise, en face du bureau des publicains, semble justifier pleinement le récit de Pline à ce sujet (2).

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

LES ÉPIPHYTES ET LES ENTOPHYTES

OU LES CHAMPIGNONS DU CORPS HUMAIN

En botanique médicale on donne le nom d'*épiphytes* aux végétaux parasites qui se développent à la surface du corps de l'homme, et le nom d'*entophytes* à ceux qui naissent dans les cavités du corps. Les premiers attaquent la peau et vivent en contact avec l'air; les seconds s'établissent surtout sur les muqueuses et vivent dans les liquides du corps humain.

Depuis quelques années, plusieurs savants anglais, suédois, allemands et français ont étudié avec succès ces plantes microscopiques, surtout Charles Robin, qui a publié un ouvrage *ex professo* sur cette branche difficile de la botanique médicale, ouvrage couronné par l'Académie des sciences (3).

(1) *Revue savoisonne*, 1866, 13.

(2) Pline, *Hist. nat.*, XI, XLII, XIV, 1. *La vallée de Beaufort en Savoie. Promenade archéologique à Belleville de Hautecluse.*

(3) *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et sur les animaux vivants*, in-8° avec planches.

(1) *Revue savoisonne*, 1864, 118, 1866, 13, 21, 32.

(2) *Revue savoisonne*, 1867, 41, 49.

Les *épiphytes* vivent par troupes et forment des agglomérations, des touffes, des croûtes qui occupent quelquefois une étendue considérable. Leur structure est très simple et fort curieuse : ils se présentent sous la forme de tubes plus ou moins allongés, simples ou rameux, continus ou divisés en loges par des cloisons transversales, renfermant des *sporules* extrêmement petites, au moyen desquelles ils se reproduisent. Ils puisent leur alimentation dans les organes envahis et probablement aussi dans l'atmosphère environnante, car dans plusieurs espèces on n'a découvert aucun prolongement des radicelles dans le tissu attaqué, ce qui indique que tous les *épiphytes* ne sont pas de véritables *parasites*.

Les principaux *épiphytes* sont :

1° La *Puccinie du favus* (*Puccinia favi*, Ardst.), découverte à Christiania par Ardstein, qui l'a observée dans plusieurs maladies de la peau, surtout sur les écailles du *pityriasis* et sur les croûtes de la *teigne favuse*.

2° L'*Achorion de Schoenlein* (*Achorion Schoenleinii*, Remak.). Ce parasite, appelé vulgairement *Champignon de la teigne*, se développe principalement sur la peau de la tête, et quelquefois aussi sur celle des autres parties du corps, telles que la face, les épaules et le conduit auditif. Il constitue le *favus* ou *teigne favuse*, et se multiplie à tel point qu'il forme des plaques qui atteignent quelquefois un diamètre de 25 centimètres, des croûtes jaunâtres qui ressemblent à certains lichens et qui exhalent une odeur analogue à celle de la souris.

3° L'*Oïdium* blanchâtre (*Oidium albicans*, Ch. Rob.) ou *Champignon du muguet*, qui se développe sur la membrane muqueuse des enfants à la mamelle. Il attaque surtout la surface dorsale de la langue, le palais et les lèvres et produit l'affection malade connue sous le nom de *muguet*.

On a observé aussi cet *Oïdium* chez les adultes, pendant les derniers jours de la vie, principalement dans les phtisies et les fièvres typhoïdes.

L'Ecosais Bennett a découvert le *Champignon des poumons* (*Oidium pulmoneum*, Bennett) dans les crachats et les cavernes pulmonaires d'un individu atteint de pneumothorax.

4° Le *Microspore d'Audouin* (*Microsporum Audouini*, Gruby), qui est la source de la maladie appelée *teigne décalvante*. Il recouvre la base des cheveux et se multiplie avec une telle rapidité qu'il suffit qu'un point de la peau soit atteint pour qu'en peu de jours une plaque de trois à quatre centimètres soit couverte de ces champignons. Cette maladie débute par le cuir chevelu et gagne quelquefois les sourcils, les favoris et les moustaches.

Une autre espèce de *Microspore* (*Microsporum mentagrophytes*, Ch. Rob.) donne naissance à la maladie désignée sous le nom de *mentagre* et se développe sur les follicules pileux de la barbe, particulièrement sur le menton, sur ceux de la lèvre supérieure et des joues. On l'a remarqué aussi sur les dartres pustuleuses qui affectent le menton des enfants, surtout à l'époque de la première dentition. On attribue au développement d'une espèce de *Microsporum* la *pellagre*, maladie de la peau fréquente dans le Milanais et le Piémont.

5° Le *Trichophyte tonsurant* (*Trochophyton tonsurans*, Malmest) ou *Champignon des cheveux*. C'est un petit végétal de forme ovoïde qui se développe dans l'intérieur de la racine des cheveux et s'étend dans leur tissu dans le sens de leur longueur. Les cheveux attaqués paraissent d'abord plus gros que d'ordinaire, deviennent grisâtres, perdent leur élasticité et se brisent facilement. C'est ce petit champignon qui produit la maladie qu'on appelle *teigne tondante*.

Bazin a observé que cette maladie contagieuse attaque aussi les chevaux; il parle d'un cheval qui l'a communiquée à huit autres chevaux de la même écurie, et ceux-ci l'ont transmise à six gendarmes.

6° La *Moississure vulgaire* (*Mucor mucedo*, L.). Horn a remarqué plusieurs fois chez des vieillards atteints de gangrène sénile des touffes de *moississure vulgaire*, d'un brun verdâtre. Il a aussi constaté le développement de cette plantule sur diverses parties du corps enflammées et exposées à l'air libre, sur des ulcères et sur la peau en suppuration à la suite d'un vésicatoire.

On a également découvert plusieurs espèces d'*aspergilles*, voisines des *moississures*, dans les gangrènes de poumons et dans le conduit auditif des personnes scrofuleuses. C'est ce qu'on a dénommé le *Champignon du conduit auditif*.

Tous les *épiphytes* appartiennent à la famille des *mucédinées*, excepté le genre *Puccinia*, qui fait partie des *urédinées*.

Plusieurs parasites, voisins des *épiphytes*, nuisent aussi à l'homme en attaquant et détruisant ses productions les plus utiles, tels que l'*Oïdium tucheri* Bert., qui engendre la maladie de la vigne et détruit depuis quelques années les graines du raisin; le *Botrytis infestans* Desmaz., qui produit la maladie des pommes de terre, dont il infecte les tubercules; le *Botrytis bassiani* Turpin, qui donne naissance à la *muscardine*, maladie qui se développe fréquemment dans les magnaneries et détruit annuellement plus du quart des vers à soie.

Les *entophytes* sont des végétaux microscopiques de la famille des algues, dont l'organisation est encore plus simple et plus élémentaire que celle des *épiphytes*; aussi leur détermination est très difficile et encore fort incomplète.

Voici les espèces les plus connues :

1° Le *Leptomite épidermique* (*Leptomitius epidermidis*, Küch.).

Le micrographe Gubler a observé cette algue sur la main d'un jeune homme traversée par une balle. Au bout de quelques jours il remarqua des boutons blancs qui étaient formés par des amas de *Leptomites épidermiques*.

Ch. Robin a donné le nom de *Leptomitius oculi* à une algue qu'Helmbrecht a découverte dans l'œil d'un homme de 42 ans. Cet homme observait dans l'œil gauche un trouble en forme de fleur et dans l'œil droit des figures en forme de mouches volantes. L'opération de la paracentèse, pratiquée à la partie inférieure de la cornée, fit sortir les *Leptomites* et le malade fut guéri.

Une autre espèce de *Leptomites* a été trouvée par Hannover dans plusieurs cas de typhus, ainsi que

dans un dépôt mucilagineux qui tapissait un œsophage couvert d'excoriations.

2° Le *Leptotrix buccal* (*Leptotrix buccalis* Ch. Rob.).

Ce petit végétal, composé de filaments très minces et rameux, vit dans la matière blanchâtre qui s'accumule entre les dents, ainsi que dans les cavités des dents gâtées. Sur 49 individus pris dans toutes les classes de la société, dont aucun n'avait la bouche malade, Bonditch a observé que cette cryptogame en affectait 47. Quelquefois le *Leptotrix* recouvre la surface de la langue et passe même dans l'estomac et les intestins, où toutefois il se développe peu et reste à l'état de tubes très courts.

3° La *Mérismopédie stomacale* (*Mérismopedia ventriculi* Ch. Rob.), vulgairement *Sarcine de l'estomac*.

Ce végétal bizarre présente de petites masses cubiques qui se développent dans l'estomac de l'homme. On le remarque surtout dans les personnes atteintes d'abcès gangréneux du poulmon.

4° Le *Cryptocoque du ferment* (*Cryptococcus fermentum*, Kütz), qu'on appelle *Champignon du ferment*. Cette algue, qui se présente sous la forme de petits globules et qu'on regarde comme constituant la levûre de la bière, se développe dans les liquides de l'œsophage, de l'estomac et des intestins, où il est souvent introduit par la bière. On l'a observé dans l'enduit noirâtre de la langue des typhoïques, dans les matières rejetées par les cholériques et par les diabétiques.

On doit regarder cette plante comme une suite de l'altération des humeurs, qui en favorisent le développement, plutôt que comme la cause de cette altération.

E. CHEVALIER.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE D'ANNECY

(Suite. — V. les nos d'octobre et de décembre 1870.)

Les comtes de Genevois allaient à Genève même faire hommage de leur comté au changement de chaque évêque, leur suzerain. Amé III avait refusé d'abord d'accomplir ce devoir féodal à l'avènement de Pierre de Faucigny (1). Il ne se pressait pas de le remplir à l'égard de son successeur, Alamand de Saint-Jeoire, sacré en 1342; ce dernier, pour sauvegarder les droits de l'évêché et la susceptibilité de son vassal, voulut bien recevoir cet hommage au château de Clermont en 1346 (2).

Amé III ne s'en tint pas là. Ne pouvant plus, comme ses prédécesseurs, s'emparer des biens de l'évêché, convoités désormais par les comtes de Savoie, dont la prépondérance s'était accrue dans ces contrées sous le règne court et faible de Guillaume III, et surtout depuis la cession des fiefs mouvants du Faucigny, du Genevois et de Gex par le Dauphin de France, en 1345, Amé III essaya de secouer le joug de son suzerain en faisant battre monnaie, contre les droits régaliens de l'évêque, sur les confins des communes de Poisy et d'Epagny, dans un atelier

dont les ruines ont conservé le nom de *Château des Monnaies* (1).

Les frais de construction de l'église et du clocher de Notre-Dame dépassaient-ils ses ressources? Espérait-il que ses pieuses largesses, au sanctuaire et à l'hôpital, feraient oublier l'acte d'usurpation et que le fait accompli inaugurerait un droit, grâce aux embarras que la Maison de Savoie donnait alors à l'évêché de Genève?

Mais GuiHaume de Menthonnay et Rodolphe de la Mure vinrent protester au nom de Mgr d'Alamand en 1356, et ensuite d'un arbitrage, Amé III dut reconnaître les droits régaliens de l'évêque de Genève, stipulés dans l'accord de Seyssel en 1124, comme Louis de Savoie avait été obligé de le faire précédemment pour son atelier monétaire de Nyons (2).

Quatre ans après, Amé III faisait son testament. Il chargeait son héritier de faire construire, si lui-même n'avait pu le faire de son vivant, une chapelle dans l'église de Notre-Dame-de-Liesse, dans laquelle serait placé son tombeau. Entre autres fondations il ordonne d'y faire célébrer trois messes par jour, avec commémoration de saint Antoine, et s'il mourait avant l'achèvement de cette chapelle, elles devaient être célébrées au maître-autel qui, comme on l'a vu, était précisément dédié à saint Antoine (3).

A la date de ce testament, 1360, le chœur était donc achevé avec la sacristie et le bas du clocher, puisque le service religieux s'y faisait. Le comte vécut encore sept ans, pendant lesquels il put lui-même faire construire sa chapelle sépulcrale.

Après le règne éphémère de ses enfants, Aimon IV, Amé IV et Jean, les derniers survivants, Pierre et le cardinal Robert, de concert avec leur mère Mathilde de Boulogne, nommèrent pour l'exécution de toutes les fondations d'Amé III trois commissaires qui, le 5 septembre 1371, remirent au recteur de cette chapelle tous les deniers nécessaires à l'accomplissement des vœux du testateur (4). Le procès-verbal ne fait aucune mention des frais de construction de la chapelle et du tombeau. Amé III avait donc tout acheminé lui-même de son vivant et l'achèvement aura figuré dans les comptes de ses premiers successeurs, s'il ne l'a pas acquitté lui-même.

Les finances de cette maison avaient dû souffrir sous un gouvernement de tutelle par le décès de quatre princes en quatre ans. Les commissaires durent faire opérer des rentrées dans les mandements de Chaumont, de Cruseilles, de Thônes, de Talloires et d'Annecy pour pouvoir livrer au desservant de la chapelle les titres pouvant produire la somme annuelle de 85 livres 13 sols 4 deniers de Genève, dont 60 livres pour le service religieux de 1095 messes, 9 livres pour vingt-quatre corsets blancs destinés à autant de pauvres la veille de Noël, et le reste à distribuer à un millier de nécessiteux à quatre deniers chacun le jour de l'Assomption.

Dans son testament Amé III avait affecté à ses legs pieux la monnaie genevoise et s'était bien gardé de

(1) Besson, *Mémoires*, etc., 36, 37.

(2) Spon, *Hist. de Genève*, preuve, xxxv.

(1) Levrier, *Chronol. du Genevois*, I. *Revue savoisienne*, 1863, p. 61.

(2) Spon, *preuves*, I, II, XX, XXVII, XXXI.

(3) Archives de la Société Florimontane.

(4) *Testament d'Amédée III*, par M. Lecoy de la Marche, dont j'ai dû contredire plusieurs assertions, à l'aide de nouveaux documents. — Archives de la Société Florimontane.

spécifier celle qu'il avait fait frapper illégalement. Ses héritiers et exécuteurs testamentaires ne se crurent pas obligés à la même prudence : le procès-verbal fait plusieurs fois mention des sols, deniers et oboles de Poisy en Genevois. En tout cas il avait fait bon usage de sa fortune et les pauvres y eurent une large part.

On sait que Robert, le cadet de la maison de Genève, avait été nommé évêque de Thérrouenne, dans un fief mouvant de sa mère, en 1364, et que l'église du Saint-Sépulcre, fondée en 1340 sous les auspices de son père, avait été mise sous sa protection (1). En 1371 il fut promu au cardinalat par Grégoire XI et envoyé légat en Italie pendant le séjour du pape à Avignon.

Ce fut probablement à ses instances que les fondations affectées au tombeau de sa famille reçurent la même année leur accomplissement.

La chapelle sépulcrale était placée dans le chœur, du côté gauche, en face de la porte de la sacristie. Une visite pastorale de 1646 constate que les ducs de Genevois y exerçaient alors le droit de patronage, réservé par le fondateur aux comtes de Genevois. L'autel était dédié à saint Blaise, encore un saint invoqué pour les maladies dans les hôpitaux, et devenu le titre d'un ordre chevaleresque en Arménie pendant les croisades. Saint Blaise était surtout le protecteur du passage du Mont-Sion, entre Cruseilles et Pomiers. Le second titulaire était saint Adrien, officier romain, devenu martyr et honoré le 8 septembre, le même jour que Notre-Dame-de-Liesse.

Où en était alors la construction du reste de l'église, nous ne pouvons le préciser. Le document cité plus haut assure qu'elle était restée imparfaite à la mort du comte, en 1367, et que les travaux ne furent repris qu'après l'exaltation du cardinal Robert au souverain pontificat.

Evidemment les finances de la maison de Genève ne permettaient pas de continuer ces travaux, puisque les fondations pieuses d'Amédée III n'avaient pu être mises à exécution que quatre ans après sa mort.

Robert de Genève sollicita alors Grégoire XI, qui venait de le créer cardinal du titre des XII Apôtres, de venir en aide à cette œuvre par des faveurs spirituelles. Déjà quelques-uns de ses prédécesseurs avaient enrichi ce sanctuaire de privilèges pour la fête de la Nativité de la sainte Vierge, ainsi qu'on le verra par la bulle de Clément VII de 1388. Le pape accueillit sa demande et accorda à tous ceux qui, ayant reçu les sacrements, visiteraient l'église de Notre-Dame-de-Liesse et donneraient pour sa fabrique, une indulgence d'un an et quarante jours chaque fois aux fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de Pâques, de l'Ascension, du Corps-Dieu, de la Pentecôte, et à celles de la Nativité, Annonciation, Purification et Assomption de la sainte Vierge, de la Nativité de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre et saint Paul, de la Toussaint et pendant leurs octaves, et aux dimanches de Carême, et une indulgence de cent jours pour les mêmes œuvres accomplies aux fêtes de saint Maurice, de saint Antoine, de sainte Magdelaine et les jours de Carême.

(1) Besson, *Mémoires*, etc., 172, 435. *Album de la Collégiale*, dans les Archives de la Société Florimontane.

Ces faveurs furent étendues plus tard aux visites et aumônes faites les mêmes jours à l'hôpital de Notre-Dame-de-Liesse, lorsque le cardinal de Genève devint Clément VII, comme on va le voir (1).

Cédant aux impatiences de l'Italie, au mécontentement de ses Etats et à l'opinion publique, Grégoire XI avait clos cette période inaugurée 70 ans plus tôt par un pape français, Clément V, stigmatisée par les Romains du nom de *Captivité de Babylone*, et avait ramené la cour pontificale à Rome, où il mourut (2).

Pour éviter le retour au siège d'Avignon, les cardinaux, au nombre de seize, soit onze français, quatre italiens et un espagnol, réunis en conclave, élurent librement et à l'unanimité, ce sont les expressions de leur rapport à leurs collègues absents, le 8 mars 1378, non un Romain, comme l'aurait voulu une petite faction de Rome, mais un Napolitain, l'archevêque de Bari, qui, pressé par ses électeurs après un premier refus, accepta et prit le nom d'Urbain VI.

L'élection n'avait pas été surprise, puisque les cardinaux l'avaient désigné d'avance et que le scrutin, renouvelé trois fois, donna toujours le même résultat. Indépendamment des lettres collectives d'annonces aux cours, etc., le cardinal de Genève le recommanda personnellement à l'empereur d'Allemagne, aux rois de France et d'Angleterre. Tous les cardinaux absents et toutes les cours le reconnurent et il le traita avec elles et eux sans aucune opposition.

Cinq mois après les cardinaux français, mécontents des allures réformatrices et un peu rudes du nouveau pape, lui demandèrent la permission d'aller passer la villégiature d'été à Anagny, où il devait les rejoindre, et de là ils protestèrent contre son élection et offrirent la tiare au roi de France, devenu veuf; Charles V eut la sagesse de refuser en proposant un concile. Urbain VI, voyant cette défection, proposa également un concile. Mais la coterie française le refusa et, apprenant que le pape, pour maintenir sa cour en face de cette sécession, avait nommé aux titres vacants vingt-neuf cardinaux, dont plusieurs français, se retira à Fondi; là, protégés par les bandes mercenaires gasconnes et bretonnes que le cardinal de Genève avait amenées pour réprimer les insurrections, en sa qualité de légat en Italie, les cardinaux français et celui d'Espagne élurent, le 20 septembre 1378, l'un d'entre eux, ce même Robert de Genève, qui accepta avec regret, dit son épitaphe, prit le nom de Clément VII et alla résider à Avignon (3).

Parvenu à ce pontificat problématique, Robert de Genève eut assez d'embarras pour le faire reconnaître de quelques Cours avant de pouvoir s'occuper de l'œuvre de prédilection de son père. La guerre de Bresse, à laquelle dut prendre part son frère Pierre, comte de Genevois, en 1380, pour le comte de Savoie, la campagne d'Italie que firent ensemble ces deux comtes savoyards, en 1382, pour soutenir Louis d'Anjou, l'élus de Clément VII, pour roi de Naples, contre Charles Duras, nommé par Urbain VI, ne permirent peut-être pas encore de reprendre les travaux de l'église. La somme de 2,000 florins dépensés

(1) Archives de la Société Florimontane.

(2) Rohrbacher, *Histoire universelle*, t. XX, 1. LXXX.

(3) Rohrbacher, *Hist. univ.* t. XXI, 1. LXXXI. Cf. les sources qu'il indique.

cette année par Humbert du Colombier, bailli du pays de Vaud, pour le compte du pape Clément VII et quittancée par cinq cardinaux français et Henri de Arenis son secrétaire, me paraissent avoir été employés pour les frais de cette guerre plutôt que pour la construction de l'église (1). Malheureusement les comptes rendus par Guillaume, châtelain d'Annecy, d'où j'extrais ce détail, sont incomplets, et les dépenses de la future église collégiale se trouvaient peut-être dans la partie qui manque.

Les origines de l'hôpital se confondent avec celles du sanctuaire. Aussi s'appelait-il l'hôpital de *Notre-Dame-de-Liesse*. Son agrandissement devait donc marcher de pair avec celui de l'église dans les traditions de la Maison de Genève, naturalisée à Annecy.

Par bulle donnée à Avignon le 27 avril 1381, Clément VII accordait à ceux qui visiteraient cet hôpital et y feraient une aumône aux jours désignés par la bulle de Grégoire XI, pour la visite et l'aumône à faire à l'église, les mêmes indulgences (2). C'était donc pendant cent trente-six jours de l'année un redoublement de faveurs spirituelles offert et non imposé à la piété et à la charité des fidèles : car il y avait défense, sous peine de nullité, de faire colporter la bulle par des quêteurs.

Mais si la quotité compensait, en quelque sorte, la mesure restreinte de chacune, elles ne pouvaient par là même attirer que les habitants de la ville et des environs. Aussi Clément VII crut-il devoir intéresser tous les pèlerins étrangers en rendant perpétuelles et périodiques les indulgences accordées par ses prédécesseurs.

D'ailleurs Urbain VI venait de réduire le jubilé quinquagénaire de Rome à 33 ans, période de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, ce qui le portait à l'année 1390. Ce prochain concours de catholiques de toutes nations pouvait être favorable à son obéissance. Mais, sous le rapport politique, certains actes de ce pontife lui avaient aliéné un grand nombre de personnages.

L'occasion était donc favorable pour le pape d'Avignon d'essayer une diversion. Quels qu'en aient été les vrais motifs, le résultat en fut tout à l'avantage de sa patrie.

Par bulle du 17 février 1388, donnée à Avignon et promulguée à Genève le 27 mai par Girard Trombert, official du diocèse et délégué spécial, sur requête de Jacques Truffier, procureur de l'église de Notre-Dame et de l'hôpital des pauvres, Clément VII assimilait l'église de Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy à la basilique de Sainte-Marie Majeure de Rome pour les privilèges attachés au 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge, moyennant les dispositions requises, la visite du sanctuaire et une aumône à la fabrique ou à l'hôpital ou à quelques autres bonnes œuvres. Cette faveur était non seulement pour la fête prochaine, mais dorénavant pour le même jour, de sept ans en sept ans, à perpétuité (3).

Ce jubilé septennal a pris dans la tradition locale le

nom historique de *Grands pardons d'Annessy*. Il se célébrait avec beaucoup d'éclat. Nous donnerons plus loin le récit de tout le cérémonial. Pour cette première fois l'affluence fut si grande que le jubilé de Rome, célébré en 1390, en fut considérablement diminué (1).

C.-A. DUCIS.

LE PEINTRE ADRIEN GUIGNET

En feuilletant le *Magasin pittoresque* de 1869, nous avons eu la surprise d'y trouver la biographie d'un artiste né à Annecy vers 1817, et à peu près inconnu en Savoie.

Selon la notice due à la plume de M. Théophile Gautier, Adrien Guignet, appartenant à une famille établie à Salins, serait né à Annecy le 24 décembre 1817. Muni de cette indication, un de nos amis, M. Serand, alla aussitôt consulter les registres de l'état civil. Il ne put y découvrir que les deux actes suivants, relatifs à cette famille :

« L'an 1814 et le 16 mars, sur les 2 heures après-midi, par devant nous Pierre François Collomb, Maire officier de l'état civil de la ville d'Annecy, Dép^t du Mont-Blanc, est comparu Sr Jacques Marie Guignet, âgé de 32 ans, ébéniste, domicilié de cette ville, qui nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le jour d'hier à onze heures du soir, de lui déclarant et Jeanne Verahgene son épouse, auquel il a déclaré donner le prénom de *Louis*, la dite présentation et déclaration faite en présence du Sr Jean Gaspard Amblet, âgé de 53 ans, secrétaire commis de la Mairie, et Jean Marie Lachenal, âgé de 33 ans, appariteur de la Mairie, tous deux domiciliés de cette ville le père et les témoins ont signé avec nous le présent acte de naissance, après que lecture leur en a été faite.

« Annecy hotel de ville les dits jours et ans.

« Signé GUIGNET, J.-G. AMBLET, LACHENAL et COLLOMB maire. »

« Le vingt un janvier mil huit cent seize est né à deux heures du matin et a été baptisé *Jean Adrien*, fils de Jacques Marie Guignet de Salins, et de Jeanne Veracgène d'Autun, se disant mariés : parrain Adrien Jullien, marraine Jeanne Dupraz sa femme. »

En examinant aujourd'hui le registre des actes de naissance de la paroisse de Saint-Maurice, je n'ai également trouvé que deux pièces analogues :

« L'an mil huit cent quatorze et le quinze mars, à onze heures du soir, est né et le lendemain a été baptisé *Jean-Louis*, fils de Jacques-Marie-Francillon Guignet, de Salins, et de Jeanne Verhagen, se disant mariés : parrain, Louis-Francillon Guignet ; marraine, Jeanne Gasparola. — Bouvet, curé. »

« L'an mil huit cent seize et le vingt-un janvier, à deux heures du matin, est né et a été baptisé *Jean-Adrien*, fils de Jacques-Marie Guignet, de Salins, et de Jeanne Veracgène, d'Autun, se disant mariés : parrain, Adrien Jullien ; marraine, Jeanne Dupraz, sa femme. — Bouvet, curé. »

Les registres des naissances de 1817, soit à la mairie, soit à la cure de Saint-Maurice, ne mentionnent aucune naissance sous le nom de Guignet. Il est

(1) *Archives de la Société Florimontane*.

(2) *Id.* L'original de cette bulle, la seule qui reste de Clément VII, a été sauvée par M. Serand.

(3) *Archives municipales de la ville d'Annecy, Collégiale*.

(1) Rohrbacher, *xxi*, 101.

donc permis de croire qu'il y a eu une erreur dans l'article de M. T. Gautier. Adrien Guignet serait né le 21 janvier 1816 et non le 24 décembre 1817.

D'après ce que nous ont dit des voisins encore vivants, le père est le premier ébéniste de talent qui soit venu s'établir à Annecy ; il travaillait avec un nommé Lomprez. A Paris j'ai appris qu'il avait fait fixer dans son contrat de mariage le croquis d'un projet de chaire à prêcher ; il venait sans doute de recevoir cette commande et avait jugé bon d'en consigner la valeur dans le contrat, sous forme de dessin.

On ne sait pas exactement à quelle époque la famille quitta Annecy. Elle retourna à Salins, où elle fut ruinée par l'incendie de 1825.

Adrien avait 16 ans lorsqu'il fut placé chez un géomètre-arpenteur. Il n'y resta que quelques jours et obtint, à force de sollicitations, d'être envoyé à Paris pour étudier la peinture. La famille comptait déjà un peintre, Jean-Baptiste Guignet, auteur des portraits de Pradier et de Lincoln.

Après avoir débuté dans l'atelier de Blondel, qu'il fréquenta de 1832 à 1839, le jeune artiste entreprit de travailler seul. En 1840, il exposa cinq compositions remarquables par leur énergie et leur originalité ; c'étaient des *Prisonniers lancés dans un précipice*, un *Moïse exposé sur le Nil*, des *Voyageurs surpris par un ours*, *Joseph expliquant les songes*, et *Agar dans le désert*. En 1841, il envoya au salon son *Cambyse vainqueur de Psamméticus*. Dans les expositions suivantes on compta, parmi ses œuvres les plus importantes, un *Combat de barbares*, la *Retraite des dix mille*, *Salvator Rosa chez les brigands*, la *Défaite de Xerxès*, les *Condottieri*, une *Forêt*, des *Gaulois dans un marécage*, le *Mauvais riche*, la *Frûte en Egypte*, *Deux philosophes*, un *Chevalier errant*, etc.

De 1848 à 1854, il travailla à la décoration du château de Dampierre, propriété du duc de Luynes. Il avait déjà composé plusieurs panneaux qui révélaient en lui un artiste de génie, lorsqu'en 1854 il fut enlevé par la petite vérole, laissant son œuvre inachevée.

Sachant que M. Théophile Gautier avait recueilli les matériaux de sa notice chez M. Mouilleron, je profitai d'un voyage à Paris pour interroger l'habile peintre-lithographe qui a reproduit les compositions de Guignet. Il ne se fit pas prier pour parler d'un ami auquel il a voué une sorte de culte et pour me montrer ce qu'il possède de ses travaux ; à force de fureter chez les parents de l'artiste et chez les brocanteurs, M. Mouilleron a réussi à acheter pour douze à quinze mille francs d'esquisses, d'études, de peintures plus ou moins achevées. La plupart avaient été enlevées, dès qu'elles étaient finies, par le frère de Guignet, mort il y a peu d'années, et dont j'ai transcrit l'acte de naissance au début de cet article.

Voici d'abord des fusains, genre dans lequel Guignet excellait. Ils représentent des sites sauvages, de sombres forêts, des rochers nus et crevassés ; de gros nuages orageux roulent dans le ciel et donnent à toutes les scènes un aspect sinistre. L'artiste s'est inspiré là de son propre caractère : le petit nombre de ceux qui l'ont fréquenté disent que c'était une nature tourmentée, inquiète, cherchant la solitude. Souvent il allait se réfugier dans les gorges les plus

désolées de la forêt de Fontainebleau, et là, assis sur un roc, il se plaisait à rêver pendant de longues heures.

Il affectionnait les types de brigands. Nous en avons admiré quelques études, jetées avec une vigueur de brosse étonnante. Elles rappellent en plus d'un point la manière de Decamps et celle de Salvator Rosa.

M. Mouilleron me fit voir la dernière esquisse du peintre. C'est un Gaulois qui se campe fièrement, une main sur la hanche, faisant ressortir le puissant biceps d'un bras nu. Il incline sa tête rêveuse, hérissée de longs cheveux où s'implantent des plumes rouges. Chez Guignet, les Gaulois, les brigands et les chevaliers ont fréquemment un faux air d'Iroquois, avec leurs guenilles pendantes, leurs oripeaux et leurs nattes empanachées de bouquets de plumes.

L'étude en question est exécutée sur un panneau où l'on voit encore les traces d'un ancien paysage. Cette particularité révèle une habitude qui explique pourquoi il ne reste pas un plus grand nombre d'œuvres de Guignet : à peine avait-il achevé de peindre un panneau qu'il le retournait pour commencer là-dessus une nouvelle composition. Toute surface lui paraissait assez bonne pour recueillir ses inspirations. Un soir, en allant visiter un ami malade, il dessina sur la porte un superbe type de guerrier, coiffé d'un casque et s'appuyant en arc contre une muraille. M. Mouilleron a religieusement détaché ce panneau, qui figure aujourd'hui dans son atelier.

Guignet semblait ne faire aucun cas de ses productions. Un jour, en voulant montrer son portrait, fraîchement peint à l'huile, il le laissa tomber sur le plancher ; la poussière s'y attacha. Relevant nonchalamment la toile, il y allongea un coup de pied d'un air indifférent et la mit en pièces.

Un autre portrait de Guignet, exécuté par lui-même, a été sauvé de la destruction. C'est un grand fusain. La figure offre une belle coupe accentuée. Sous les arcades sourcilières s'enfoncent des yeux songeurs ; dans ce regard intelligent il y a je ne sais quoi d'inquiet et de nostalgique.

La plupart des reproductions de ses œuvres sont des lithographies exécutées par M. Mouilleron, dans la collection des artistes anciens et modernes. De ce nombre est le sujet intitulé : *Brigands s'exerçant à l'arc* ; le *Magasin pittoresque* a donné de nouveau en 1869 cette belle composition et a publié la même année le *Portrait de Guignet* et la *Vedette*. La reproduction la plus rare est la scène du *Mauvais riche*, lithographiée par Eugène Leroux et donnée en prime par la Société des amis des arts ; comme la planche a été détruite, il est difficile d'en trouver une épreuve à moins de vingt-cinq francs. Les autres lithographies se rencontrent dans le commerce à un prix très abordable ; on m'a cité comme principal éditeur M. Bertaud, rue Rodier, près de l'avenue Trudaine.

Tels sont les renseignements que je dois en grande partie à l'accueil obligeant de M. Mouilleron le peintre et de son frère le photographe. Je les donne seulement à titre de notes inédites, pour compléter l'étude au style imagé consacrée par M. Théophile Gautier à l'artiste que le hasard des voyages fit naître au milieu de nos montagnes. LOUIS REVON.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Ancey.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANCEY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Le Pagus du bassin d'Albertville (suite et fin), par M. C.-A. Ducis. — Le nouveau trésor des Fins d'Ancey, par M. G. Vallier. — Notre-Dame-de-Liesse d'Ancey (suite), par M. C.-A. Ducis. — Bulletin.

LE PAGUS DU BASSIN D'ALBERTVILLE

(Suite et fin)

La station des courriers *Ad Publicanos* formait un *bivium*, d'où la voie des Alpes graies se bifurquait d'une part vers *Bautas* et Genève, de l'autre vers *Lemencum* et Vienne (1). C'est à cette circonstance qu'elle dut d'être le théâtre d'une collision l'an 69 de notre ère.

Après la mort de Galba, la bataille de Bédriac entre les partisans d'Othon et ceux de Vitellius avait ravivé d'anciennes aigreurs entre la quatorzième légion, originaire de la Grande-Bretagne et dévouée au premier, et les auxiliaires bataves qui avaient été victorieux pour le second.

Vitellius se défît des uns et des autres en les renvoyant dans leurs foyers. Mais, craignant une insurrection des Allobroges attachés à Galba, et qui, de fait, se rallièrent à Vespasien, Vitellius avait donné ordre qu'après avoir traversé les Alpes graies on suivrait l'embranchement de route qui s'écartait de Vienne, capitale des Allobroges, *legionem, Gratis Alpibus tractam, eo flexu itineris ire jubet, quo Viennam vitarent, namque et Viennenses timebantur* (2).

Les deux corps se seraient déjà battus à Turin sans l'intervention de deux cohortes prétoriennes. Mais, en partant, ils mirent le feu à la ville.

Arrivés à notre *bivium*, ce fut un soulèvement général de la quatorzième légion, dont les porte-enseignes étaient poussés vers *Mantala*, sur la route de Vienne. Mais les plus sensés eurent enfin raison des mutins, et la légion dut se tourner au nord et prendre la direction de Genève pour la Grande-Bretagne.

Les diocèses ont porté primitivement les titres, et leurs territoires ont compris généralement ceux des cités romaines. Or, le diocèse de Tarentaise, comme on l'a vu, dépassait la ligne de l'Arly-Isère, qui avait marqué

d'abord la limite entre la province des Alpes graies et celle de la Viennoise. Il comprenait le bassin d'Albertville depuis la Forclaz sur Queige et le confluent de la Chaise dans l'Arly sous Ugine, par les crêtes de la Dent-de-Cons, de la Belle-Etoile, de la Grande-Sambuy et le ruisseau de Formeux qui se jette dans l'Isère entre Saint-Vital et Montailleur. Cet agrandissement peut avoir eu sa cause dans les modifications provinciales qui ont eu lieu dès Dioclétien.

Dans la tétrarchie organisée par ce dernier le gouvernement des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne échut à Constance Chlore, dont le prétoire fut à Trèves.

Probus ayant été obligé de repousser les Burgondes de la rive gauche du Rhin, en 277, Dioclétien voulut renforcer la province séquanais, en y ajoutant la cité d'*Aventicum* ou le pays des Helvètes.

Le pays des Ceutrons, compris jusqu'alors dans l'Italie, fut annexé à la Viennoise; le Vallais l'était déjà à la Rhétie.

Constantin, en séparant le pouvoir administratif du pouvoir militaire, fit une nouvelle démarcation de provinces pour chacun de ces deux pouvoirs. La province des Alpes graies et pénines fut composée des cités de Tarentaise, d'Octodure (Valais) et d'*Aventicum* (Suisse occidentale) et attribuée au préfet du prétoire des Gaules.

Son fils Constance, après la chute de Magnence et du parti gaulois, voulut renforcer l'Italie en lui rendant les Alpes graies et pénines, soit la Tarentaise et le Valais, ayant leur centre à la cité d'Aoste. Mais Julien, qui aimait la Gaule, lui attribua de nouveau les Alpes graies et pénines telles que Constantin les avait organisées avec Avenches, et sans la vallée d'Aoste, qui restait toujours à l'Italie.

L'invasion allamane et burgonde de la Séquanais, sous le règne de Valentinien, en 376, obligea cet empereur à renforcer cette province. La cité d'Avenches fit retour à la Séquanais, et la province des Alpes graies et pénines n'eut plus que la Tarentaise et le Vallais, avec Tarentaise pour métropole (1).

Si, dans un certain nombre d'exemplaires de la Notice des Gaules, la métropole de cette province, ainsi res-

(1) Mémoires sur les voies romaines de la Savoie, 44. 138.

(2) Tacite, Hist., II. LXVI.

(1) Groevius, *Thes. antiq.* II, vi, Rabortelli, D. Bouquet, *Script. rer. Gall.* I, S. Rufus Festus. Gotofredus, *Libellus prov. rom.* Am. Marcellin, *Hist.*, VX, xi, XXV. Bocard, *Hist. du Vallais*. Valckenaër, *Géogr. comparée des Gaules*, I. Thierry, *Hist. des Gaulois*, II.

treinte, n'est pas nommée, ce n'est peut-être pas, comme l'avance Lacarrius, parce qu'*Aventicum* en avait été métropole et que son droit n'avait pas été transporté à l'une des deux autres; mais c'est plutôt parce que, au commencement du cinquième siècle, le *forum* fut détruit, et que cette destruction emportait la perte du titre de *Forum Claudii Ceutronum* et des droits de métropole qui y étaient attachés, la ville ayant repris son nom primitif vulgaire *Darentasia* (1).

Cette démarcation des gouvernements de Gaule et d'Italie par les crêtes de montagnes, limites naturelles de ces deux pays, a peut-être été suivie de quelques modifications analogues dans les démarcations des provinces. Ainsi, les vallées de Montjoie et de Chamonix, qui avaient dépendu de la cité des Ceutrons (2), furent attribuées désormais au diocèse de Genève. La cité d'Aoste fut limitée par le Petit-Saint-Bernard et le col de la Seigne d'avec la cité de Tarentaise, qui, en échange, acquit le bassin d'Albertville.

Elle le possédait encore lors de la fondation du diocèse en 426, puisque l'église, autrefois paroissiale, de Saint-Jaquemoz à Thénésol, et celle de Gemilly sous Chevron sont attribuées au fondateur, saint Jacques d'Assyrie.

Mais les Burgondes considéraient toujours cette vallée comme allobroge ou viennoise; car la dotation faite alors au diocèse ne dépassait pas la ligne d'Arly-Isère. En effet, des cinq vallées données au premier évêque de Tarentaise et que les empereurs d'Allemagne ont garanties, dans le même ordre, à ses successeurs, aussi bien que les donations de Rodolphe III au x^e siècle, par leurs chartres d'investiture et de protection, trois se trouvent dans la basse Tarentaise, c'étaient les vallées de Bozel, des Allues et des Bellevilles, deux autres dans le territoire limitrophe ou neutre dont j'ai parlé plus haut, ce sont les vallées de la Bâthie et de Beaufort (3).

Si le chef burgonde ne donna rien dans la haute Tarentaise, c'est qu'il n'y possédait rien encore, les Romains tenant alors jusqu'au détroit du Saix. D'ailleurs cet établissement religieux ne fut pas le seul que les Burgondes prirent sous leur protection (4). Mais les Burgondes, en gratifiant l'église de leurs premières conquêtes, lui en laissaient, pour ainsi dire, la garde et la responsabilité en face de l'Empire romain.

Une question analogue se présente pour le diocèse de Maurienne. On a vu plus haut que les limites placées l'an 588 donnent pour confins avec le diocèse de Grenoble la rivière de Brayda. Il reste à déterminer le *Castrum berientinum quod vocatur Sabaudia*. A moins que ce soit celui de la Bertonière, qui commandait au cours de la Brayda, et qui ne paraît pas avoir été très important, il faudrait le chercher parmi ceux qui ont changé de nom, comme celui de Sainte-Hélène-du-lac, celui de Châteauneuf et d'autres.

En tout cas, d'autres actes confirment l'étendue du diocèse jusqu'à l'Isère depuis Sainte-Hélène-du-lac jusqu'à Grignon-Nevaux (5).

(1) Ducis, *De l'origine et de l'organisation provinciale des diocèses de Savoie*. Lacarrius, *Hist. Coll. sub. præf. præf. xvi*.

(2) *Revue savoissienne*, 1864, 117, 1866, 13, 21.

(3) Bolland. *Acta sancti*. II, 16, Jamarit. Besson, *Mémoires*, p. 191, preuves, 33, 38, 45, 48, 49.

(4) D. Plancher, *Discours préliminaire*, 6.

(5) Besson, *Preuves*, 109, 112. Mgr Billiet, *Mémoire sur les premiers évêques de Maurienne*. *Revue savoissienne*, 1867, p. 41.

Cette démarcation représentait-elle, et à quelle époque, les confins de la cité de Suse, ou a-t-elle été le fait des commissaires du roi Gontran, qui, dans la dotation du diocèse, a fait figurer la moitié des Millièrès? Nous ne savons (1).

Mais le *pagus Savogensis* comprenait au xii^e siècle les deux versants du Mont-Raillant, sur les crêtes duquel s'élevaient encore les tours de Montmayeur, et la vallée de la Rochette. Les mandements de Montmélian et d'Aiguebelle de l'ancienne province de Savoie comprenaient également tout ce territoire.

Le *pagus Morienna* proprement dit ne devait donc pas dépasser le château de Charbonnière. Ce détroit formait une limite naturelle surtout pour la vallée de Maurienne, qui faisait partie de la cité de Suse annexée à l'Italie.

Le *pagus Savogensis*, où se trouvait le *castrum Sabaudia*, devait appartenir au pays des Allobroges dans la Viennoise. C'est ce que semble confirmer une inscription du plateau adossé au Mont-Raillant, relative à un citoyen de la tribu *Vollinia* affectée, comme on le sait, aux citoyens romains de la Viennoise (2).

C.-A. DUCIS.

LE NOUVEAU TRÉSOR DES FINS D'ANNECY

A M. Louis Revon, conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Annecy.

Monsieur et cher confrère,

Dans une lettre publiée par la *Revue savoissienne* le 25 septembre 1867, j'ai donné un résumé des trouvailles faites à Annecy ou dans ses environs, et j'y ai renfermé un état du trésor monétaire découvert le 26 mars 1866 chez M. Bonetto. Depuis lors, des découvertes bien autrement importantes ont été opérées par la même personne, et les lecteurs de la *Revue savoissienne* ont pu apprendre, grâce à un article substantiel que vous avez publié dans ce recueil (3), comment, malgré ses promesses, l'inventeur de ce trésor archéologique a su trouver le moyen de le vendre à un tiers.... Hélas! mon cher confrère, le nerf de la guerre opère souvent des miracles de ce genre!...

Quoi qu'il en soit, M. Bonetto ayant fait une nouvelle découverte de médailles dans son champ des Fins d'Annecy, le 24 décembre 1867, un mois environ après celle des bronzes dont les archéologues annéciens ne sauraient trop pleurer l'exil sans retour, ceux-ci, — c'est vous, monsieur, qui nous l'apprenez encore par une nouvelle communication faite à la *Revue* (4), — réussirent non sans peine à acheter pour le Musée ce bloc de 3,828 pièces qui réclamait à cor et à cris sa place auprès de la trouvaille monétaire du 26 mars 1866. Ce nouveau trésor paraissait, en effet, composé des mêmes éléments que le premier et avait été découvert à quelques mètres seulement

(1) *Académie de Chambéry, Documents*, II, n^{os} 20 et 23.

(2) *Revue savoissienne*, 1870, 39.

(3) *Revue savoissienne* de 1867, p. 109.

(4) Id. de 1868, p. 25.

du gîte occupé par celui-ci, dans une urne en terre dont vous m'avez montré les débris et qui m'a rappelé, d'une façon singulière, celle dont j'ai donné le dessin dans mon premier article.

Mais, de même que l'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions, la bonne volonté de la Société Florimontane ne suffit point, et ces nombreuses médailles restèrent enfouies dans les cartons du Musée, attendant avec une louable quiétude, malgré les espérances des premiers jours, l'heure de leur résurrection à la vie de ce monde. Près de 1,500 ans d'enfouissement leur avaient infusé une certaine dose de patience, bien faite pour les doter de l'impassibilité, ou tout au moins du calme nécessaire à l'attente d'un classement qu'elles devaient considérer comme prochain, eu égard au péril d'une détention perpétuelle qu'elles avaient frisé de si près. Qu'est-ce, en effet, que 15 siècles de purgatoire à côté de la série sans fin des peines éternelles !..... Elles continuèrent donc à se croiser les bras avec une placidité à faire envie aux gens doués de peu de patience. J'avoue que je suis du nombre de ceux-ci, et que, pour mon compte, il me tardait bien de connaître le résultat d'un classement, considéré par moi comme une suite nécessaire, obligatoire, forcée de celui que j'avais déjà fait en septembre 1867. Je songeais surtout à certaines pièces de Probus, au R de Tétricus (1), et j'ambitionnais quelque nouvelle découverte de ce genre.

Le hasard des événements m'ayant amené dernièrement à Annecy, vous m'avez, monsieur, renouvelé des ouvertures dont vos précédentes lettres avaient été le bienveillant écho, et j'ai saisi avec bonheur cette occasion d'offrir à la Société Florimontane un témoignage de bonne confraternité de l'un de ses membres, en consacrant une quinzaine de jours à un examen consciencieux et minutieux de ce nouveau trésor. C'est ce travail que je la prie d'agréer avec les habitudes d'hospitalité auxquelles elle m'a depuis longtemps accoutumé.

Malheureusement, rien — si ce n'est l'ordre substitué à la confusion, — n'est venu rémunérer les instants passés à ce long classement : aucune pièce nouvelle n'a surgi de ce chaos. Il se trouve, dans cette masse de monnaies, bien des types qui ne se rencontreraient point dans le premier trésor ; aucun, pourtant, ne sort de la banalité désespérante des types connus. Par contre, beaucoup de ceux que j'ai décrits dans l'état de 1867 se font remarquer ici par leur absence. Rien d'important d'ailleurs. Au moins, si j'avais découvert quelque nouvel exemplaire du Probus au R de Tétricus dont je parlais plus haut ! Peut-être aurais-je pu ajouter quelques observations nouvelles à ce que j'ai dit, dans le temps, de ces curieuses monnaies et à ce que j'y ai ajouté dans un article plus récent que la *Société française de numismatique et d'archéologie* doit publier dans la seconde partie de son dernier *Annuaire*, en donnant la gravure de ces singuliers petits bronzes. Mais cette consolation ne m'a point été donnée, et je dois me contenter de la mince satisfaction de vous adresser une nomenclature, sèche et sans beaucoup d'attrait, des 3,828 pièces dont vous m'avez confié le classement.

Voici, monsieur, le résultat de mon travail. Vous remarquerez sans doute qu'il ne s'y trouve aucune trace des règnes de Caracalla, Sev. Alexander, Her. Etruscus, Treb. Gallus, Mariniana, Quietus, Severina, Tacitus, Florianus et Probus, qui avaient leurs représentants dans la découverte de 1866 ; mais l'absence, de notre nouveau trésor, des trois derniers de ces empereurs ne changera rien à mes conclusions sur l'époque probable de son enfouissement, que je considère comme fait à la même époque que le premier : cela se comprendra facilement, si l'on veut bien se donner la peine de relire les considérations sur lesquelles je m'appuyais alors pour m'arrêter à l'année 277, comme étant sa date probable.

VALERIANVS (255-260)

	BILL.	BR.
<i>Apollini conser.</i> , Apollon	1	
<i>Felicitas avgg.</i> , la Félicité	3	
<i>Laetitia avgg.</i> , la Joie	1	
<i>Liberalitas avgg.</i> , m?, la Libéralité debout	4	
<i>Liberalitas av.</i> , la Libéralité assise	1	
<i>Oriens avgg.</i> , le Soleil debout, levant la main et tenant un globe	1	1
<i>Pax avgg.</i> , la Paix		1
<i>Providentia avgg.</i> , la Providence	1	
<i>Victoria avgg.</i> , la Victoire, la main sur un bouclier	1	
<i>Vict. part.</i> , la Victoire, la main sur un captif	1	
<i>Virtus avgg.</i> , Mars cost., ten. la haste et un trophée.	1	

GALLIENVS (253-268)

<i>Abundantia avg.</i> , l'Abondance		69
<i>Aequit. vel aequitas avg.</i> , l'Équité tenant une balance		22
<i>Aetern. vel aeternitas avg.</i> , le Soleil ten. un globe.		57
<i>Annona avg.</i> (2 types)		3
<i>Apollini cons. avg.</i> , Centaure à gauche tenant une lyre et un globe		36
Id. Centaure à droite tirant de l'arc.		34
Id. Griffon		18
<i>Apollo conser.</i> , Apollon tenant un rameau	5	
<i>Bon. even. avg.</i> , Bonus-Eventus tenant une patère sur un autel		5
<i>Concor. avg.</i> , la Concorde assise		8
<i>Conservat. pietat.</i> , l'Empereur relevant une figure agenouillée		4
<i>Conserot. (sic) avg.</i> , Apollon ten. un rameau et la lyre.		2
<i>Dianae cons. avg.</i> , Cerf à gauche ou à droite		37
Id. Biche à gauche ou à droite se retournant à droite ou à gauche.		53
Id. Antilope à gauche ou à droite		135
<i>Diana felix</i> , Diane chasseresse	4	
<i>Fecunditas avg.</i> , la Fécondité tenant la main sur la tête d'un enfant.		3
<i>Felici. vel felicit avg.</i> , la Félicité debout (2 types).		4
<i>Felicitas saeculi</i> , id.		4
<i>Felicit. publ. vel fel. publica</i> (2 types)		5
<i>Fid. militom. vel fides milit. vel militom</i> (3 types).		27
<i>Fort. redux</i> , la Fortune assise		15
<i>Fortuna red. vel redux</i> , la Fortune debout		70
<i>Herculi cons. avg.</i> , sanglier		1
<i>Indolg. vel indulgentia avg.</i> , l'Indulgence debout (2 types)		6
<i>Indolgent. vel indulgentia avg.</i> , l'Indulgence assise.		3
<i>Jovi cons. avg.</i> , Chèvre à gauche		16
Id. Chèvre à droite		16
<i>Jovi conser. vel conservat.</i> , Jupiter tenant un foudre et la haste.		33
<i>Jovi propugn.</i> , Jupiter march' et lanc. la foudre.		17
<i>Jovis stator.</i> , Jupiter tenant la haste et un foudre		3
<i>Jovi vltori.</i> , Jupiter lançant la foudre		7
<i>Laetitia avg.</i> , la Joie	18	22
<i>Leg. i. min. vi p. vi f.</i> , Minerve	1	
<i>Liberal. avg.</i> , la Libéralité		17
<i>Libero p. cons. avg.</i> , Panthère		57
<i>Libertas avg.</i> , la Liberté		7

A reporter . . . 42 795

(1) *Revue savoisienne* de 1867, p. 82.

	BILL.	BR.		BILL.	BR.
Report.	42	795	Report.	115	1546
<i>Mars vltor</i> , Mars nu tenant la haste et un trophée.		1	<i>Fides eqvit.</i> , la Foi mil. assise, ten. une patère et la haste.		10
<i>Marti pacife. vel pacifero</i> , Mars costumé tenant un rameau et la haste	4	49	<i>Fides militum</i> , la Foi mil. deb.		4
<i>Mercurio cons. avg.</i> , Capricorne		1	<i>Hercoli pacifero</i> , Hercule ten. une br. d'olivier	2	
<i>Moneta avg.</i> , la Monnaie		1	<i>Imp. x. cos. p. p.</i> , la Victoire deb. à d.		2
<i>Neptuno cons. avg.</i> , Cheval marin.		32	<i>Jovi statori</i> , Jupiter deb. ten. la haste et un foudre	1	
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil marchant et ten. un manteau	29		<i>Jovi victori</i> , Jupiter marchant, lançant la foudre et ten. la haste		1
Id. le Soleil debout tenant un fouet		3	<i>Moneta avg.</i> , la Monnaie debout	4	
Id. le Soleil debout tenant un globe	8	6	<i>Oriens avg.</i> , le Soleil levant la main et ten. un fouet.		2
<i>Pax aeterna avg.</i> , la Paix debout.		17	<i>Pax avg.</i> , la Paix à g. (2 types)		9
<i>Pax avg.</i> , la Paix marchant	6		<i>Pax eqvit.</i> , id.		1
Id. la Paix assise		2	<i>P. m. tr. p. cos. ii. p. p.</i> l'Empereur costumé, ten. le globe et la haste	1	
Id. vel <i>avgg.</i> , la Paix debout	6	66	<i>P. m. tr. p. x. cos. p. p.</i> l'Empereur togé, deb. à g.		4
<i>Pax Publica</i> , la Paix assise		1	<i>Providentia avg.</i> , la Providence	4	1
<i>Pietas avg.</i> , la Piété devant un autel	24		<i>Saeculi felicitas</i> , l'Empereur ten. la haste et le globe	3	
<i>P. m. tr. p. vii. cos.</i> l'Empereur togé, assis et ten. un globe		5	<i>Salus avg.</i> , Esculape		5
<i>P. m. tr. p. vii. cos.</i> l'Empereur togé, deb. et sacrif.	15		<i>Victoria avg.</i> , la Victoire pass. à g., à ses p. un captif	3	
<i>Provi. vel Provid avg.</i> , la Providence (3 types)	56		<i>Virtus eqvit.</i> , Mars costumé, passant à d. et ten. la haste et un trophée		13
<i>Restitutor orbis</i> , l'Empereur deb. relevant une figure agenouillée	1		VICTORINVS. (265-267)		
<i>Salus avg.</i> , Hygiène deb. à d. et tenant un serpent		19	<i>Aequitas avg.</i> , l'Équité deb. à g., ten. une balance		1
Id. Hygiène deb. à g. devant un autel d'où s'élance un serpent		5	<i>Comes avg.</i> , la Victoire		4
<i>Salus avg.</i> , Esculape		11	<i>Fides militum</i> , la Foi mil. deb., ten. 2 enseignes		4
<i>Securit. perpet.</i> , la Sécurité	48		<i>Invictus</i> , le Soleil ten. un fouet		12
<i>Secur. tempo.</i> , (même type)	9		<i>Pax avg.</i> , la Paix debout		20
<i>Soli cons. avg.</i> , Pégase à g. ou à d.	44		<i>Pietas avg.</i> , la Piété sacrifiant sur un autel		16
<i>Spes publica</i> , l'Espérance	1		<i>Providentia avg.</i> , la Providence ten. une baguette sur un globe.		17
<i>Vberitas avg.</i> l'Abondance	79		<i>Salus avg.</i> , Hygiène ten. un serpent		16
<i>Vic. Gall.</i> Victoire deb. à d. ten. un bouclier sur lequel on lit : III.	1		Id. Hygiène dev. un autel d'où s'él. un serpent		9
<i>Victoria aet.</i> , la Victoire		22	<i>Virtus avg.</i> Mars deb. à d.		11
<i>Victoria avg.</i> id.		5	Incertaines		5
<i>Victoria avg. iii.</i> id.	4	2	MARIVS (267)		
<i>Victoria germ.</i> id.; un captif à ses pieds	1		<i>Victoria avg.</i> , la Victoire passant à d.		1
<i>Virtus avg. vel avgg.</i> , Mars deb. (2 types)	22	45	TETRICVS P. (267-273)		
Id. Mars passant, ten. la haste et un trophée		2	<i>Comes avg.</i> , la Victoire deb. à g.		12
<i>Virtus avg. vel avgg.</i> Hercule debout	4		<i>Fides militum</i> , le Foi militaire ten. 2 enseignes		7
<i>Virtus augusti</i> , Mars ten. un rameau et la haste, le pied sur une proue		31	<i>Invictus</i> , le Soleil passant à g. et ten. un fouet		21
Incertaines	2	16	<i>Laetitia avg.</i> , la Joie		26
SALONINA. (253-268)			<i>Pax avg.</i> , la Paix		34
<i>Avg. vel augusta in pace</i> , Femme assise, ten. une branche d'olivier	1	4	<i>Pietas avg. vel avgg.</i> , la Piété devant un autel		5
<i>Fecunditas avg.</i> , la Fécondité		27	<i>Salus avg.</i> , Hygiène deb. devant un autel d'où s'élance un serpent.		3
<i>Juno avg.</i> , Junon assise, ten. un enfant sur la main d. et un enfant emmaillotté sur le bras g.		7	<i>Spes publica</i> , l'Espérance		16
<i>Juno conservat.</i> , Junon deb.; à ses pieds un paon		8	<i>Victoria avg.</i> , la Victoire passant à g.; à ses pieds un captif		5
<i>Jenoni cons. avg.</i> , chevreuil		16	<i>Virtus avg.</i> , Mars deb. à g.		8
<i>Juno regina</i> , Junon deb. (2 types).	6	11	Incertaines		34
<i>Pietas avg.</i> la Piété	2	2	TETRICVS F. (267-273)		
<i>Pietas avgg.</i> , la Piété assise, tendant la main à 2 enf.	3		<i>Pax avg.</i> , la Paix		4
<i>Provid avg.</i> , la Providence		1	<i>Pietas avgg. vel augustor.</i> , Vases de sacrifice		20
<i>Podicitia</i> , la Pudeur debout		9	<i>Princ. iuvent.</i> l'Empereur deb. à g. ten. un sce.		1
Id. la Pudeur assise		6	<i>Spes publica</i> , l'Espérance		46
<i>Securit. perpet.</i> , la Sécurité		1	Incertaines		10
<i>Venus felix</i> , Vénus deb. ten. un enfant sur la main.	1	1	CLAVDIVS, Gothicus. (268-270)		
<i>Venus genet. vel genetrix</i> , Vénus deb. ten. la main sur un enfant	2	2	<i>Adventus avg.</i> , l'Empereur à cheval à gauche		4
<i>Venus victrix</i> , Vénus deb., appuyée sur une colonne et vue par derrière	1		<i>Aequitas avg.</i> , l'Équité		112
<i>Venus vict. vel victrix</i> , Vénus deb. ten. un casque et la haste		19	<i>Aeternitas avg.</i> , le Soleil deb. à g., ten. un globe		6
<i>Vesta</i> , Vesta debout		3	<i>Annona avg.</i> , l'Abondance, le pied sur une proue		80
Id. Vesta assise	1	3	<i>Apollini cons.</i> , Apollon, la main sur sa lyre		1
SALONINVS. (253-259)			<i>Consecratio</i> , Autel allumé		96
<i>Consecratio</i> , Autel allumé	1	4	Id. Aigle éployé		62
POSTVMVS. (258-267)			<i>Diana Iucif.</i> , Diane à droite, ten. une longue torche		5
<i>Concord eqvit.</i> , la Concorde debout	14		<i>Fecunditas avg.</i> , la Fécondité debout à gauche, tenant la main sur un enfant		1
<i>Cos. iii.</i> , la Victoire deb. à d.		1	<i>Felicitas avg.</i> , la Félicité debout, tenant un long caducée et une corne d'abondance.		41
<i>Felicitas avg.</i> , la Félicité		2	<i>Felicitas tempo.</i> , la Félicité, tenant un petit caducée et la haste		52
<i>Felicitas saeculi</i> , id.		1	<i>Concor. exerci.</i> , la Concorde militaire tenant une enseigne verticale et une transversale		2
A reporter	115	1546	A reporter	130	2598

	BILL.	BR.
Report.	130	2398
<i>Fides exerci.</i> , la Foi militaire tenant une enseigne verticale et une transversale	87	
<i>Fides militum</i> , la Foi milit. ten. 2 ens. vertic. (2 typ.)	44	
<i>Fortuna redox.</i> , la Fortune debout à gauche.	12	
<i>Fortunae red.</i> , id.	5	
<i>Genius avg.</i> , Génie debout devant un autel	39	
<i>Genius exerci.</i> , Génie debout tenant une patère	77	
<i>Jovi conserva.</i> , Jupiter tenant la haste et un foudre.	2	
<i>Jovi statori.</i> , Id.	56	
<i>Jovi victori.</i> , Jupiter tenant un foudre et la haste	82	
<i>Laetitia avg.</i> , la Joie (2 types)	9	
<i>Liberalitas avg.</i> , la Libéralité	18	
<i>Libert. avg.</i> , la Liberté	41	
<i>Mars ultor.</i> , Mars nu passant à droite, tenant la haste et un trophée	61	
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil tenant un globe	7	
<i>Pax avg.</i> , la Paix passant à gauche (3 types)	59	
<i>Pax avgsti.</i> , la Paix debout à gauche	13	
<i>P. m. tr. p. n. cos. p. p.</i> , l'Empereur togé, deb. à g. Id. l'Empereur passant à droite, tenant la haste et un globe	23	1
<i>Provid. vel providen. vel provident. avg.</i> , la Providence (4 types)	106	
<i>Salus avg.</i> , Hygiène d'env. un autel d'où s'él. un serp.	34	
<i>Securit. avg.</i> , la Sécurité	4	
<i>Spes avg.</i> , l'Espérance	1	
<i>Spes publica.</i> , id.	56	
<i>Vberitas avg.</i> , l'Abondance	9	
<i>Victoria avg.</i> , Victoire passant à droite	36	
Id. Victoire debout à gauche.	89	
<i>Virtus avg.</i> , Mars nu passant à droite, tenant la lance et un trophée	19	
Id. Mars costumé, debout à gauche, tenant un bouclier et la haste	4	
Id. Mars costumé, debout à gauche, tenant un rameau et la haste	97	
Incertaines	41	
QVINTILLVS . (270)		
<i>Aeternit. avg.</i> , le Soleil lev. la main et ten. un globe.	2	
<i>Apollini cons.</i> , Apollon tenant un rameau et la main sur sa lyre.	3	
<i>Conco. vel concord. exer.</i> , la Concorde mil. tenant une enseigne et une corne d'abondance	7	
<i>Concordia avg.</i> , la Concorde tenant une patère sur un autel et une corne d'abondance	4	
<i>Diana lucif.</i> , Diane tenant une longue torche à dr.	3	
<i>Fides milit. vel militum</i> , la Foi militaire (2 types)	15	
<i>Fortuna red. vel redox.</i> , la Fortune debout à gauche	8	
<i>Laetitia avg.</i> , la Joie	2	
<i>Marti paci. vel pacif.</i> , Mars à gauche (2 types)	8	
<i>Pax avgsti.</i> , la Paix debout à gauche	7	
<i>Provident. avg.</i> , la Providence.	5	
<i>Securit. avg.</i> , la Sécurité	2	
<i>Temporum feli.</i> , la Félicité	1	
<i>Victoria avg.</i> , la Victoire debout à gauche	1	
Id. la Victoire passant à droite.	2	
<i>Virtus avg.</i> , Mars à gauche, la main sur son bouclier et tenant la haste	2	
Incertaines	2	
AVRELIANVS . (270-275)		
<i>Conco. exer.</i> , la Concorde debout, tenant une enseigne et une corne d'abondance	1	
<i>Concordia militum</i> , l'Empereur donnant la main à la Concorde	15	
<i>Dacia felix.</i> , la Dacie tenant un bâton à tête d'âne.	1	
<i>Fides milit.</i> , la Foi militaire tenant 2 enseignes	1	
<i>Fortuna redox.</i> , la Fortune debout.	1	
Id. la Fortune assise	25	
<i>Genius illy.</i> , Génie debout, tenant une patère sur un autel et une corne d'abondance	1	
<i>Jovi conser. vel conservatori.</i> , Jupiter présentant le globe à l'Empereur	15	
<i>Laetitia avg.</i> , la Joie	2	
<i>Marti paci.</i> , Mars passant à gauche, tenant un rameau et la haste	1	
A reporter	430	3608

	BILL.	BR.
Report.	130	3608
<i>Pietas avg.</i> , 2 person. en reg. sacr. sur un trépié		12
<i>Restitut. orbis.</i> , Femme deb. couronnant l'Empereur		7
<i>Restitut. orientis.</i> , id.		5
<i>Romae aeter. vel aeternae.</i> , l'Empereur togé, debout devant Rome-Nicephore assise sur un bouclier		5
<i>Virt. vel virtus militum</i> , l'Empereur tenant le globe devant Mars-Nicephore		50
PIÈCES frustes.		15
PIÈCES éparpillées, en diverses mains, lors de la trouvaille, environ		300
Total	130	3998

Soit, Billon. 130 }
Bronze 3998 } 4128

Cette masse de monnaie se décompose ainsi pour chaque règne, en y ajoutant les pièces frustes ou éparpillées avant l'établissement de l'état ci-dessus :

Valerianus	16
Gallienus	1487
Salonina	137
Saloninus	2
Postumus	79
Victorinus	115
Marius	1
Tetricus p.	169
Tetricus f.	81
Claudius	1514
Quintillus	73
Aurelianus	142
PIÈCES frustes	43
PIÈCES éparpillées (V. ci-dessus)	300
TOTAL ÉGAL	4128

Dans l'attente d'une nouvelle découverte monétaire à Annecy, découverte dont vous m'avez donné le droit de réclamer par anticipation le dépouillement, veuillez, monsieur et cher confrère, agréer la nouvelle assurance de mon affectueux et entier dévouement,

G. VALLIER, de Grenoble,
Membre correspondant de la Société Florimontane.

Lausanne, le 20 mars 1871.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE D'ANNECY

(Suite.)

Il serait intéressant de pouvoir comparer le premier et le dernier jubilé de Notre-Dame à quatre siècles de distance. Mais les statistiques nous font défaut pour le premier. Quant au dernier, bien qu'il ait été célébré à une époque peu favorable aux fêtes religieuses, le concours des étrangers dépassa encore le chiffre de quarante mille, sans donner lieu à aucun désordre, d'après une lettre de M. Tochon, avocat fiscal, du 11 septembre 1787 (1).

Dans le courant du XII^e siècle, Annecy avait vu s'établir au bas du château, sur la route de Chambéry, une église, un hôpital et un chapitre de chanoines du Saint-Sépulcre. Son antiquité lui valut de n'être pas attribué, en 1484, aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui ne datait à Annecy que de l'an 1290. Cet établissement avait reçu du pape

(1) Archives départ. B. Lettres. On se rappelle qu'aux fêtes du deuxième centenaire de la canonisation de saint François de Sales, en 1865, le concours, grandissant chaque jour de cette huitaine, s'éleva, le 26 avril, au chiffre de cent mille personnes, et que l'ordre le plus parfait ne cessa de régner tout le temps.

Célestin III des privilèges importants, renouvelés par Alexandre V (1). Les prieurs du Saint-Sépulcre avaient été quelque temps curés de Saint-Maurice, et c'est probablement ensuite de cette administration paroissiale qu'ils avaient acquis des droits féodaux jusque dans le quartier de la Perrière (2).

Amédée III, à son retour de la guerre de Flandre pour le roi de France contre celui d'Angleterre, et dans laquelle il avait couru de grands dangers, aida les chanoines du Saint-Sépulcre à reconstruire leur église, qui servait de paroisse aux hameaux environnants jusqu'à Vovray. Pendant la nuit, lorsque les cinq portes de la ville étaient fermées, c'était les chanoines du Saint-Sépulcre qui administraient les sacrements dans leur faubourg, celui de Bœuf et la banlieue (3).

C'est probablement l'utilité de ce service qui inspira au même comte l'établissement d'un chapitre séculier pour la ville et l'agrandissement de Notre-Dame-de-Liesse vers la même époque, 1340.

Plus tard Amédée III mit le Saint-Sépulcre d'Annecy sous la protection de son fils Robert, devenu évêque de Téroüenne et de Cambray. C'est le même qui devait compléter les projets de son père sur l'église de Notre-Dame.

Depuis un temps immémorial, Annecy était le titre du troisième décanat rural du diocèse de Genève, dont le siège avait été fixé à Gévrier, la plus ancienne paroisse établie sur les ruines de la ville romaine (4).

Les nombreuses antiquités découvertes à Gévrier se rattachent évidemment par le théâtre à celles découvertes dans la plaine d'Annecy; un monument de ce genre n'a pu appartenir qu'à une ville déjà considérable. L'emplacement en est encore assez reconnaissable aujourd'hui. Parmi les six inscriptions de Gévrier celle qui signale le *theatrum* est précisément gravée sur un tronçon du *podium*. D'autres tronçons ont servi à la construction de l'église, ainsi que ceux des gradins circulaires. En face du théâtre, sur la rive droite du Thioux, on a trouvé les ruines d'un temple, dont quelques beaux reliefs sur marbre blanc ont été transportés à Sévrier. Deux inscriptions de Gévrier relatent les générosités, *de sua pecunia dedit*, d'un flamine de Mars, Sextus Julius Optatus, qui a laissé également des souvenirs dans un autre quartier de la plaine, le mas des Allouèges.

A Annecy, comme à Vienne, à Pompéï, etc., le théâtre était donc adossé au coteau voisin, et la ville s'étendait ainsi du milieu de la plaine au plateau de Gévrier. L'église, construite avec des débris de monuments romains, était bien antérieure à celle du château d'Annecy et conséquemment la première dans les ruines de la ville romaine. C'est, je crois, le motif qui l'avait fait attribuer au doyen rural.

Toutefois le chanoine titulaire de ce décanat résidait à Annecy. Tout s'y réunissait donc pour en faire un centre ecclésiastique, comme le séjour des comtes de Genevois en avait fait un centre politique. Il y

manquait encore un chapitre séculier, à la tête duquel fût le doyen rural, comme on venait de l'établir en Faucigny.

A la demande d'Aimon de Chissé, évêque de Grenoble, et de plusieurs familles notables de Sallanches, Clément VII y avait autorisé en 1389 l'érection d'une collégiale, qui fut organisée par le même Aimon de Chissé, et l'avait approuvée en 1391.

Clément VII ne pouvait faire moins pour sa patrie. Le chœur de Notre-Dame avait été disposé à cette fin. Il avait été fermé par un balustre surmonté d'un jubé, dont la galerie de dix mètres de longueur sur quatre mètres de largeur, était destinée aux chantres et aux musiciens. Le vestiaire trouvait place dans une vaste sacristie, qui allait servir de grande salle capitulaire. De là on entrait dans le pourtour du chœur, destiné à devenir la seconde salle capitulaire pour les chanoines seuls.

Déjà il avait assimilé cette église de prédilection à Sainte-Marie-Majeure pour le premier jubilé, qui avait attiré un si grand nombre d'étrangers. Le second devait avoir lieu en 1395. Il voulait le rendre plus solennel encore, soit par un surcroît de grâces qui prolongerait leur séjour, soit en mettant à leur disposition tout le personnel d'un chapitre collégial, soit peut-être encore en venant lui-même en rehausser l'éclat par sa présence et celle de la cour pontificale.

Un fait qui, au premier abord, aurait paru concourir à ses visées vint, au contraire, précipiter sa chute.

Le 24 mars 1394, Pierre comte de Genevois mourait sans enfants, après avoir institué pour héritier Humbert de Thoire de Villars, fils de Marie, l'aînée de ses sœurs. Mais Robert, comme unique survivant des enfants d'Amédée III, revendiqua le comté de Genevois. Peut-être que, fatigué des observations qui lui arrivaient des cours de France et d'Angleterre, de l'Université de Paris et de son entourage même sur le schisme, il nourrissait le projet d'établir sa résidence au château de sa famille à Annecy, comme plus tard un antipape, Félix V, de la maison de Savoie, établit la sienne à Lausanne et à Genève. De fait, le comté de Genevois, touchant à la France, à l'Allemagne et à l'Italie, dont les limites naturelles ne sont que les contreforts du Mont-Blanc, était une position plus centrale et plus indépendante qu'Avignon.

Ce changement, on le voit, loin de modifier ses projets sur Annecy, ne tendait qu'à les activer. D'ailleurs les largesses spirituelles du pontife ne pouvaient que favoriser les prétentions du comte.

Or, huit jours après la mort de son frère, Clément VII, par bulle du 1^{er} avril 1394, ajoutait au jour de la nativité de la Vierge la veille et le lendemain de la fête, assignant ainsi trois jours, les 7, 8 et 9 septembre, comme temps utile pour profiter du jubilé septennal en faisant les œuvres prescrites, toujours par assimilation à Sainte-Marie-Majeure de Rome (1).

La bulle pour l'érection du chapitre allait également être publiée lorsque la mort vint enlever le

(1) Besson, *Mémoires*, 118. *Preuves*. 94.

(2) Archives de la Société Florimontane. Archives de l'Hôpital.

(3) Archives départementales. H.

(4) *Bautas et Annecy*. Revon, *Inscriptions de la Haute-Savoie*. Statuts de la Collégiale.

(1) Archives municipales de la ville d'Annecy.

pontife au moment de placer le couronnement sur l'édifice.

Il avait contracté une maladie de langueur par suite des chagrins que lui causaient cette année son pouvoir temporel et son pontificat.

Humbert de Thoire de Villars avait bien voulu céder ses droits à son oncle Robert sur promesse de retour par héritage. Mais le Conseil de Savoie, pendant la minorité d'Amédée VIII, suzerain d'une partie du Genevois, avait fait saisir les fiefs jusqu'à ce que Robert de Genève eût prêté l'hommage de vassalité, auquel il répugnait à Clément VII de se soumettre personnellement. Enfin le comte de Savoie accepta l'hommage prêté par procuration (1). Mais le pontife n'eut pas le temps d'en jouir.

Les oppositions étaient plus graves encore dans l'Eglise. Urbain VI était mort le 15 octobre 1389. Le 2 novembre suivant le conclave de Rome lui avait donné pour successeur un autre cardinal napolitain, qui prit le nom de Boniface IX. Après avoir notifié aux puissances son exaltation, il les avait intéressées à l'extinction du schisme. Des prières publiques avaient été ordonnées à cet effet dans les deux obédiences. L'Université de Paris proposa trois moyens, ou la décision d'un Concile, ou la voie du compromis, ou celle de la renonciation des deux prétendants pour une nouvelle élection. Les cardinaux d'Avignon ayant trouvé cette dernière proposition raisonnable, Clément VII en fut si affecté qu'il tomba frappé d'un coup d'apoplexie le 16 septembre 1394 et mourut le lendemain (2). Il était né en 1342.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

BULLETIN.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 27 mars 1874.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

M. le Président lit :

1^o Une lettre de M. l'abbé Lacroix, à Modène, nommé membre correspondant ;

2^o Une communication de M. G. Vallier, de Grenoble, au sujet d'un titre daté du 7 août 1601, signé de Henry de Savoie, confirmant d'anciens privilèges accordés aux habitants de Veyrier, Annecy-le-Vieux, Sévrier et Seynod ;

3^o Une longue et intéressante causerie adressée de Tampico par M. Tripp, membre correspondant. Dans sa lettre, M. Tripp décrit l'état actuel du Mexique, ses productions, ses antiquités, les mœurs de ses habitants, et donne des détails sur les migrations des populations primitives. — Les membres présents expriment le vœu que M. Tripp donne suite à ses communications sur une contrée qu'il étudie depuis de longues années.

M. le Secrétaire expose le compte-rendu financier de la Société pour l'année 1870. La réunion approuve à l'unanimité la gestion de M. le Secrétaire et de M. le Trésorier.

M. Serand présente un don de M. Samuel Girod : c'est un volume manuscrit, portant la date de 1761, et relatif aux us et pratiques de l'abbaye de Talloires.

M. l'Archiviste dépose également quelques acquisitions faites pour la bibliothèque de la Société ; on y remarque un manuscrit du XIII^e siècle, divers documents imprimés et manuscrits, et un certain nombre de brochures et de journaux publiés pendant la première Révolution.

(1) Levrier, *Chronologie des comtes de Genevois*. Archives du Genevois, à Turin, dont je possède une copie de l'inventaire.

(2) D'Achéry, *Spicilegium*, VI. Baluze, Som. VI. Calendrier de la Colégiale d'Annecy.

M. Ducis signale un détail d'organisation judiciaire à la fin du XIV^e siècle. C'est l'existence d'un juge d'appel résidant à Rumilly et réformant un jugement du juge-mage du Genevois résidant à Annecy. Cette hiérarchie pourrait être une suite de l'organisation du *pagus albanensis*, dont le plateau d'Annecy faisait partie d'après deux chartes du XI^e siècle.

Il signale également les comptes des châtelains d'Annecy sous le règne de Pierre comte de Genevois et relatifs à ses rapports avec son frère l'antipape Clément VII.

M. Revon informe la Société que M. Morel-Fatio et M. Gustave Vallier ont mis la plus grande obligeance à classer une partie de notre médailler : le premier a déterminé diverses séries du moyen âge, et le second, la collection romaine. Des remerciements sont votés à MM. Vallier et Morel-Fatio.

M. Revon rend compte de quelques acquisitions récentes de médailles anciennes et modernes, d'antiquités lacustres, gauloises et romaines ; — il présente une extrémité de conduit, en bronze, et divers autres objets découverts en 1870 dans une construction romaine, à Thorens ; — et une tête osseuse donnée par M. Dégerine et exhumée d'un cimetière burgonde, près d'Hautevillotte.

Il est procédé ensuite à la nomination des membres du bureau pour 1871. Sont élus :

Président, M. Camille Dunant.

Vice-président, M. C.-A. Ducis.

Secrétaire, M. Jules Philippe.

Secrétaire-adjoint, M. L. Revon.

Archiviste, M. Elloi Serand.

Trésorier, M. Anrioud.

Le comité de rédaction est ainsi composé : MM. Ducis, Revon et Jules Philippe.

Le Secrétaire-adjoint,

LOUIS REVON.

Dons et échanges reçus par la Société Florimontane, du 1^{er} septembre 1870 au 1^{er} mars 1871 :

A. Albrier, *Henry de Ferry*, don de l'auteur ; — E. R^d du Mesnil, *Familles Favre contemporaines*, don de l'auteur ; — J. Vuy, *Note sur l'étymologie du mot Corraterie*, don de l'auteur ; — F. Thioly, *Les sépultures de la 1^{re} époque du fer dans la vallée du Rhône*, don de l'auteur ; — D. Colladon, *Description de la terrasse d'alluvion sur laquelle est bâtie la ville de Genève*, don de l'auteur ; — Morel-Fatio, *Trouvaille monétaire de Rumilly*, don de l'auteur ; — *Mémoire sur la Savoie*, présenté pendant l'occupation espagnole, publié par M. Ducis, don de M. Ducis ; — abbé Lacroix, *Le prince Eugène*, don de l'auteur ; — Andrevettan, deux pièces en vers, don de l'auteur ; — A. Belly, *Vaincre ou mourir*, poésie, don de l'auteur ; — *Æolus, La 47^e proposition du 1^{er} livre des éléments d'Euclide*, don de l'auteur ; — du même, *Un Sénat*, don de l'auteur ; — Jourdeuil, *Résumé d'une théorie philosophique*, don de l'auteur ; — d'Yvoire, *Mémoire pour servir à l'enquête sur les traités de commerce*, don de l'auteur ; — Trélat, *Ecole spéciale d'architecture*, don de l'auteur ; — trois brochures théologiques, don de M. C. Burdet ; — G. Spano, *Canzoni popolari inedite in dialetto sardo*, 4 fascicules, don de l'auteur ; — du même, *Memoria sopra l'antica cattedrale di Ottana*, don de l'auteur ; — du même, *Acqui thermale di San Saturnino*, don de l'auteur ; — *Almanach de la Suisse romande*, publié par l'Institut genevois ; — *Bulletin* de l'Institut national genevois ; — *L'Educateur*, revue pédagogique ; — *Revue des Sociétés savantes des départements* ; — *Mémoires* de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ; — *Documents* publiés par la même Société, 1^{er} cahier ; — *Annales* de la Société d'agriculture de la Loire ; — *Bulletin* de la Société des antiquaires de France ; — *Bulletin archéologique* de la Société de Tarn-et-Garonne ; — *Revue bibliographique universelle* ; — *Association scientifique de France* ; — *la Bourgogne* ; — *Bulletin* de l'Académie delphinale ; — *Revue du Lyonnais* ; — *Journal des connaissances médicales* ; — *l'Italia agricola* ; — *le Mont-Blanc* ; — *l'Union savoissienne* ; — *l'Industriel savoisien* ; — *le Faucigny* ; — *l'Echo du Salève* ; — *le Léman* ; — *le Chablais républicain* ; — *Gazette du peuple*.

Une commission nommée par l'Académie des sciences de Paris a rédigé une instruction pour faire connaître les moyens de désinfecter les locaux ayant servi soit d'ambulance, soit d'infirmerie temporaire où l'on aurait traité des maladies contagieuses.

Les agents de désinfection sont le chlore, les hypochlorites, l'acide phénique et l'acide hypoazotique.

Le chlore et les hypochlorites détruisent les germes de fermentation.

L'acide phénique fait également périr les microzoaires. On l'emploie

dilué au vingtième en aspersions. Son efficacité est supérieure à celle du chlore.

Les vapeurs nitreuses sont aussi très énergiques. On les produit dans des terrines d'une contenance de dix litres. On y verse 2 litres d'eau, puis 1,500 grammes d'acide nitrique et 300 grammes de tournure de cuivre. On ferme hermétiquement les cheminées et les joints de toutes les ouvertures. Au bout de 48 heures, on ouvre et l'on ventile activement. Ce moyen est un peu délicat, et il ne pourrait être employé que par des personnes habituées aux manipulations chimiques.

Pour désinfecter les objets de literie, il faut les soumettre aux vapeurs nitreuses dans des espaces clos. On carde ensuite les matelas.

M. Léon Morel-Fatio, peintre de marine, est mort à Paris le 2 mars. Les gardiens du Louvre l'ont trouvé sur la terrasse du palais, frappé par une apoplexie foudroyante. Le savant conservateur du musée de la marine et de l'ethnographie était le frère de notre collaborateur et ami, M. Arnold Morel-Fatio, conservateur des antiques au musée de Lausanne.

Nous apprenons la mort de M. Pierre Puvis de Chavannes, peintre distingué, né à Lyon. Il fut l'élève de Scheffer et de M. Couture. En 1864, il obtint la médaille de deuxième classe. On cite son tableau : *Ave Picardia nutrix*; des peintures décoratives pour le musée d'Amiens; des figures monumentales pour ce même musée, etc.

Charles Gumery, statuaire, ancien prix de Rome, vient de mourir à l'âge de 42 ans.

C'est à M. Gumery que l'on doit un grand nombre des plus remarquables morceaux de sculpture du nouvel Opéra; les deux groupes dorés qui décorent les extrémités du fronton ont été modelés par lui.

Nous avons entendu dire que M. Gumery était d'origine savoisiennne: « En tout cas, dit le *Courrier des Alpes*, il n'est pas inconnu pour Chambéry; c'est à lui que nous devons le monument élevé en l'honneur du président Favre sur la place du Palais de Justice, monument remarquable par son ordonnance générale aussi bien que par la perfection des détails. Nous espérons voir exécuter un jour par cet excellent artiste les statues de Joseph et de Xavier de Maistre; mais, par malheur, les événements politiques et la mort de Gumery ajournent indéfiniment cet espoir. Au nombre des élèves distingués formés par M. Gumery, on remarque M. le marquis Albert Costa, qui a travaillé dans l'atelier du maître aux statues allégoriques du monument Favre. »

On annonce la mort du graveur Jean-Marie Leroux. Cet artiste, né en 1788, avait été élève du peintre David. On lui doit la reproduction par la gravure d'un grand nombre de tableaux célèbres, notamment le *François I^{er}* de Léonard de Vinci, la *Vierge aux anges* de Murillo, la *Vierge à la chaise* de Raphaël, la *Dame à l'éventail* de Velasquez, la *Vierge de Parme* du Corrège.

Il grava aussi les œuvres de Devéria, Ary Scheffer, Horace Vernet, Gérard, et reproduisit plusieurs morceaux célèbres de David d'Angers.

Leroux, médaillé aux salons de 1809, 1824 et 1831, était membre de la section des beaux-arts, à l'Institut, depuis 1809.

M. Guillaume Lejean, le voyageur qui fut un moment prisonnier du terrible négus d'Abyssinie, l'empereur Théodoros, vient de mourir à Plouégat-Guérande, près Morlaix.

M. Guillaume Lejean était secrétaire de la Société de géographie. Il a publié de nombreux voyages dans le *Tour du Monde* et dans la *Revue des Deux-Mondes*.

En dernier lieu, il revenait des provinces danubiennes, dont il a relevé la carte.

Le capitaine Hall, l'explorateur arctique, va faire une nouvelle tentative pour atteindre le pôle nord. Il doit partir dans trois mois, et il espère arriver au pôle nord sur un traîneau tiré par des chiens, avant que l'été de 1872 soit passé.

Voici, sauf vérification définitive des chiffres par le bureau fédéral de statistique, quel serait le résultat du recensement de la population de la Suisse, au 1^{er} décembre 1870 :

Berne, 506,561; Zurich, 284,867; Vaud, 231,496; Argovie, 198,874; Saint-Gall, 191,096; Lucerne, 132,337; Tessin, 119,569; Fribourg, 110,897; Neuchâtel, 97,286; Valais, 97,081; Genève, 94,116; Thurgovie, 93,308; Grisons, 91,794; Soleure, 74,718; Bâle-

Campagne, 54,135; Appenzell (Rh.-Ext.), 48,734; Bâle-Ville, 47,760; Schwytz, 47,707; Schaffhouse, 37,721; Glaris, 35,150; Zug, 20,993; Uri, 16,118; Unterwald (Nidwald), 14,413; Appenzell (Rh.-Int.), 11,914; Unterwald (Obwald), 11,700. — Total, 2,670,375.

La Société d'histoire et d'archéologie de Genève a renouvelé son bureau pour 1871. Ont été élus: MM. Th. Claparède, président; Briquet, bibliothécaire; Paris, archiviste; Ed. Naville, secrétaire; Heyer, Gautier et Ch. Le Fort, assesseurs.

Les travaux du jardin de l'hôtel-de-ville de Rouen ont mis à découvert un certain nombre de cercueils en pierre, sépultures des anciens moines de Saint-Onen.

Ces cercueils, qui sont à une profondeur de deux mètres environ, dit le *Journal du Havre*, occupent le terrain sur lequel s'élevait l'ancien presbytère.

Les uns sont d'une seule pierre, les autres sont, au contraire, composés d'un assemblage de pierres qui ont dû servir à d'anciennes constructions, et où l'on reconnaît la taille de l'époque romane.

M. l'abbé Cochet, qui suit les fouilles avec l'intérêt qu'elles réclament, a constaté que l'un des cercueils découverts, et qui avait dû être violé au quatorzième siècle, datait du septième siècle. Le religieux qui reposait d'abord dans ce cercueil avait dû être un contemporain de saint Onen lui-même.

Un autre cercueil a été reconnu par M. l'abbé Cochet comme appartenant au onzième siècle. Le squelette qu'on y a trouvé était intact, la tête seule était tombée en poussière.

Le 17 mars, à 11 h. moins 13 minutes et 1/2 du soir, on a observé à Paris le passage d'un magnifique bolide dont la trajectoire paraissait fort rapprochée de la terre. L'arc parabolique était parallèle à la surface terrestre et sensiblement dirigé du N.-E. au S.-O.

Le corps lumineux, de la grosseur apparente d'une orange, chemina assez lentement, et présentait une lumière blanche étincelante. Ce qu'il y avait de remarquable dans le phénomène, c'est que le bolide laissait derrière lui une immense traînée lumineuse, d'un rouge presque sombre, longtemps persistante, de manière qu'elle embrassait une grande partie de l'horizon céleste. Il est à penser que la chute de ce bolide correspondra à la constatation ultérieure d'aérolithes formés de ses débris.

Ce bolide a été observé à Genève, à 11 h. du soir, vers le N.-N.-O., dans la direction de la Dôle, à une hauteur intermédiaire entre la Grande-Ourse et la crête du Jura. Il se dirigea vers le S.-S.-E. avec une prodigieuse rapidité et disparut bientôt vers l'extrémité du Grand-Salève, dans la direction d'Annecy. Sa masse était jaune, avec une faible teinte rougeâtre. La traînée lumineuse produite par ce corps ne diminua d'intensité que très lentement; elle se voyait encore parfaitement bien à l'œil nu, d'un bout de l'horizon à l'autre, 22 minutes après son apparition. L'atmosphère était d'ailleurs, par suite de la bise, d'une transparence rare.

Un de nos amis, revenant de Lyon, nous informe qu'il a aperçu le même bolide à 11 heures précises (heure de Lyon), à peu près dans la direction du N. au S.; la traînée blanchâtre, surtout dans la partie médiane, est restée visible pendant plus d'un quart d'heure.

Les journaux allemands enregistrent trois décès de savants éminents à différents titres, ceux du célèbre historien Gervinus, du pharmacologue Gustave Mitscherlich et du statisticien Auguste Wiegand.

M. le baron Casimir Dudevant, mari de M^{me} George Sand, est mort à Barbaste, près Nérac, le 8 de ce mois, à l'âge de soixante-seize ans.

L'éruption du Vésuve continue. Dans la journée du 12 mars, le volcan a lancé sur les campagnes environnantes une telle quantité de cendres que les pâturages étaient devenus presque nuisibles aux bestiaux; puis il s'est apaisé tout à coup, après avoir fait entendre de fortes détonations. Pendant la nuit même, la fumée a cessé.

Cela n'a pas empêché de nombreuses sociétés d'étrangers de se rendre, dans les premières heures de la soirée, aux pieds de la montagne, du côté de l'Atrio del Cavallo, pour voir la coulée de lave.

Le Directeur gérant, L. REVON.

ANNEY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les insectes nuisibles et utiles de la Savoie, par M. l'abbé Chevalier. — La voie romaine et la voie celtique du Chablais, par M. C.-A. Ducis. — Note sur les jaspes de Saint-Gervais, par M. Mermillod. — Bulletin.

LES INSECTES NUISIBLES ET UTILES DE LA SAVOIE

Les insectes nous sont plus connus par les dégâts qu'ils nous occasionnent que par les services qu'ils nous rendent.

« Une infinité de ces petits animaux, dit Réaumur, « désolent nos plantes, nos arbres, nos fruits. Ce « n'est pas seulement dans nos champs, dans nos « jardins qu'ils font des ravages : ils attaquent, dans « nos maisons, nos étoffes, nos meubles, nos habits, « nos fourrures ; ils rongent le blé de nos greniers ; « ils percent nos meubles de bois, les pièces de char- « pente de nos bâtiments ; ils ne nous épargnent pas « nous-mêmes. » *Mémoires pour l'histoire des in-*
sectes.

Il est incontestable que la plupart nous sont nuisibles, mais une connaissance plus approfondie de leurs mœurs nous révèle chaque jour qu'ils nous rendent une multitude de services qui compensent en grande partie leurs nombreuses dévastations.

Il y a en outre un bon nombre d'insectes qui nous sont très utiles, soit en détruisant d'autres insectes qui nous nuisent, soit en enlevant les matières corrompues, les débris d'animaux, toutes ces substances qui, par leur putréfaction, deviennent fort dangereuses pour l'homme. En s'assimilant les substances dont ils font leur nourriture, ils les transforment dans leur corps en une matière vivante et propre à de nouvelles combinaisons organiques.

Si quelques espèces d'insectes se multiplient quelquefois d'une manière désastreuse, sans que nous sachions remédier à ce mal, cela vient le plus souvent de notre ignorance et de notre imprévoyance. Nous sommes peu puissants parce que nous n'observons pas assez les mœurs de ces ennemis, qui nous trompent par leurs formes variées et changeantes et surtout par leurs merveilleuses industries. Nous sommes peu prévoyants parce que nous détruisons en aveugles, sans discernement, une foule d'insectes, de reptiles, d'oiseaux et de petits mammifères que Dieu a créés

pour détruire nos ennemis et en limiter la multiplication.

Parmi les insectes nuisibles, les uns exercent leurs ravages sur les arbres fruitiers, un grand nombre dévastent les arbres divers et les forêts, beaucoup dévorent, dans nos jardins, les plantes potagères ou les plantes d'agrément, d'autre vivent aux dépens des plantes céréales ou des plantes fourragères, les autres nuisent directement à l'homme ou à l'économie domestique.

1^o Insectes nuisibles aux arbres fruitiers.

COLÉOPTÈRES. — Les larves du *hanneton commun* (*Melolontha vulgaris* Fab.), connues sous le nom de *vers blancs*, de *vuares*, rongent les racines de la vigne et des arbres fruitiers, surtout quand ils sont jeunes, et les font périr.

Le hanneton, parvenu à l'état d'insecte complet, occasionne des dégâts bien plus nombreux encore aux arbres à fruits dont il dévore les feuilles et les bourgeons.

Le hanneton des châtaigniers (*M. hypocausti* Fab.) cause quelquefois des dommages considérables aux fleurs de cet arbre. Le hanneton de la vigne (*Anomala vitis* Dufst.) est très nuisible à la vigne. Le hanneton des jardins (*Antisophia horticola* Meig.) détériore les jeunes arbres fruitiers.

Il en est de même des autres espèces de hannetons, dont les dégâts sont moins sensibles parce qu'elles sont beaucoup moins multipliées. La *cétone velue* (*Cetonia hirta* Fab.) recherche les fleurs de plusieurs arbres, principalement celles des abricotiers, et les fait avorter.

Les larves de l'*écervain* (*Eumolpus vitis* Lat.) rongent les racines de la vigne, et l'insecte parfait dévore les feuilles en y traçant des lignes en zig zag qui ressemblent à des caractères ; il attaque aussi les jeunes raisins. Pour détruire les larves de cet insecte on emploie avec succès les tourteaux oléagineux du navet et du colza réduits en poudre. Les feuilles de la vigne et les jeunes grappes de raisin ont aussi pour ennemi l'*Altise* (*Altica oleracea* Fab.), connue sous le nom de *puce de terre* ou *tiquet*.

Deux espèces de *charançons* ou *curculions* (*Rhynchites auratus* Sch. et *R. betuleti* Sch.) causent de graves dommages aux fleurs du poirier et du pommier, mais surtout aux fleurs et aux feuilles de la

vigne. La femelle pond ses œufs dans les feuilles qu'elle roule comme un cigare ; le meilleur moyen de détruire les œufs, ainsi que les larves qui en sortent quelques jours après, c'est d'enlever les feuilles et de les brûler.

Parmi les nombreux charançons qui nuisent aux arbres fruitiers, principalement à l'état de larve, il faut citer : l'*anthonome* (*Anthonomus pomorum* Fab.), qui attaque les fleurs et les jeunes fruits des poiriers et des pommiers ; l'*Apion pomome* Sch., le *Phyllobius oblongus* Sch. et plusieurs espèces de rhynchites qui vivent sur les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les pruniers, en rongent les fruits à l'état de larve et les feuilles à l'état d'insecte parfait ; le charançon du noisetier (*Attelabus coryli*), dont la larve ne vit pas seulement aux dépens des noisettes, mais dévore les fleurs, les fruits et même les feuilles d'un grand nombre d'arbres ; le *balanine* (*Balaninus nucum* Sch.), remarquable par sa trompe qui surpasse la longueur de son corps et qui lui sert à percer les noisettes et les noix encore vertes pour y glisser un œuf. La larve, après s'être nourrie de l'amande, fait un trou circulaire dans la coque, se glisse en terre pour s'y transformer en nymphe et devenir insecte parfait au printemps suivant.

A ces *porte-becs* on doit ajouter les *bostriches* et les *scolytes*, dont les larves de plusieurs espèces vivent entre l'écorce et l'aubier des arbres fruitiers, y creusent de nombreuses galeries qui nuisent à la circulation de la sève, entraînent leur dépérissement et occasionnent même la mort des arbres déjà malades.

A la moindre secousse qu'ils éprouvent, les charançons font *le mort* et se laissent tomber. Aussi, pour mettre un frein aux ravages considérables qu'ils font en coupant les bourgeons des arbres à fruits, il faut secouer les arbres en leur adaptant un entonnoir très évasé, ou les faire tomber sur un linge blanc étendu sur le sol.

LÉPIDOPTÈRES. — Les papillons ne nuisent aux arbres fruitiers qu'à l'état de larve ou chenille.

Les chenilles des papillons diurnes leur font peu de mal, sauf celle du *Pieris crataegi* Lat., qui mange les feuilles naissantes de l'amandier et fait tomber ses fruits. Souvent aussi elle dévore les bourgeons et les fleurs des autres arbres fruitiers et dépouille les branches de leurs feuilles. On peut en dire autant de la chenille du *Vanessa polychloros* Latr.

Quelques espèces de papillons crépusculaires font des dégâts plus ou moins considérables aux arbres à fruits, comme les chenilles du *Smerinthus ocellatus* L. et *S. populi* L., qui attaquent les fleurs et les feuilles de plusieurs arbres fruitiers ; les chenilles des *Sphinx elpenor* Lat. et *S. porcellus* Lat., qui rongent les feuilles de la vigne ; les chenilles de la *procris* de la vigne (*Procris pruni* Fab. et *Procris vitis* Fab.), qui deviennent parfois un terrible fléau pour les vignobles en détruisant les bourgeons des feuilles et des grappes, à tel point que les ceps dépérissent et meurent.

La nombreuse section des papillons nocturnes cause des dégâts incalculables aux arbres fruitiers.

Le *grand paon* et le *petit paon* (*Attacus panonia major* et *minor* Germ.) les dépouillent quelquefois de leurs feuilles.

Mais ils ont principalement à redouter les chenilles des *Bombix neustria* Lat., *B. lanestris* Lat., *B. dispar* Lat., et *B. Cœruleo-Cephala* Lat., qui dévorent indistinctement les fleurs et les feuilles des poiriers, des pommiers, des pruniers, etc. Ces *Bombix* sont aidés dans leur œuvre de destruction par plusieurs espèces voisines, telles que les *Lasiocampus quercus* et *L. populi* Schrank et l'*Arctia chrysorrhæa* Lat., connue sous le nom de *queue d'or*, dont les chenilles vivent en société et détruisent promptement les bourgeons et les feuilles.

Parmi les *phalénides*, nos arbres fruitiers n'ont d'ennemi que dans le *Phalæna prunata* Lat., le *Cydaria prunata* Lat. et l'*Itybernia defoliaria* Lat., et parmi les *noctuelles*, dans le *Noctua psi* Lat., qui ronge surtout les feuilles et les fleurs du prunier. Le papillon femelle, qui éclôt au printemps, n'a pas d'ailes ; on peut l'empêcher de monter sur les arbres pour y faire sa ponte en entourant la base d'une bande de papier recouverte de goudron.

La famille des *pyraliens*, qui renferme les plus petits papillons de nuit, et presque toutes les espèces mignonnes qui viennent voltiger le soir autour de nos lumières, fournit un grand nombre d'espèces nuisibles.

L'*Yponomeuta padella* Lat. dévaste les poiriers, les pommiers et les cerisiers. Les chenilles des *Ecophores*, qui ressemblent à des vers blanchâtres, attaquent les feuilles des arbres de nos vergers, les roulent en cornet ou les réunissent en paquets par des fils ; détériorent les fleurs, l'écorce et certaines parties du fruit.

La *teigne* (*Tinea padella* Lat.) vit dans les jeunes fruits, et les fait tomber avant leur maturité. D'autres teignes attaquent les feuilles des poiriers et des pommiers, en rongent le parenchyme et les font sécher.

Les *pyrales* des fruits (*Pyralis pomana*, *pruniana* et *Cerasiana* Fab.), dont les larves vivent dans l'intérieur des pommes, des poires, des prunes et des cerises, font tomber à terre une grande quantité de fruits avant la maturité et sont cause que beaucoup de fruits, mûris sur l'arbre, pourrissent après la récolte par suite des lésions que ces vers leur ont faites. C'est aussitôt après la floraison que la femelle dépose au sommet du fruit à peine formé un œuf, duquel naît une larve microscopique ; et comme chaque femelle pond successivement un nombre considérable d'œufs, il arrive souvent que la plupart des fruits d'un verger sont *tarés*.

La chenille de la *pyrale* de la vigne (*Pyralis vitis* Lat.) suce, à l'époque de la floraison, au commencement de juin, les feuilles et les jeunes grappes de la vigne, les crispe, les enlace de ses fils soyeux, les fait tomber et arrête le cours de la végétation. Une seconde génération paraît quelquefois en automne et endommage les grappes de raisin. Cette espèce peut se multiplier au point d'anéantir des récoltes entières sur une grande étendue de vignobles. C'est ce qui est arrivé pendant une période de dix ans (de 1828 à 1837) dans les départements de Saône-et-Loire et du Rhône qui, d'après les calculs officiels, éprouvèrent la perte énorme de trente-quatre millions de francs par les ravages des pyrales.

Pour préserver les vignes de ce fléau, il faut enlever et brûler les grappes et les feuilles attaquées, surtout les feuilles dont la surface est recouverte de plaques d'œufs.

Un procédé très efficace consiste à laver avec de l'eau bouillante les échelas et les vieux ceps de vigne dont l'écorce recèle dans ses gerçures les œufs et les larves de la pyrale. Lorsque les arbres fruitiers sont dépouillés de leurs feuilles, il est très important de pratiquer l'échenillage, en détruisant les nids des chenilles, dont les toiles s'entrelacent dans les branches, ainsi que les anneaux ou chapelets d'œufs que les femelles des papillons déposent en forme de bracelets autour des ceps de la vigne ou des petites branches des arbres. Il est bon également d'allumer pendant la nuit des feux dans le voisinage des vignes et des vergers, pour attirer les papillons nocturnes qui se précipitent en foule sur la lumière et périssent dans les flammes.

ORTHOPTÈRES. — Dans cet ordre d'insectes on ne connaît que les *forficules* ou *perce-oreille* (*Forficula auricularia* L. etc.), qui nuisent aux arbres à fruits en rongant les bourgeons, les fleurs et les fruits; elles attaquent de préférence les espaliers pendant la nuit. Pour les détruire on suspend contre les murs des tiges creuses de dahlias ou de roseau, dans lesquelles les forficules se retirent pendant le jour, et l'on secoue ces tiges tous les matins dans un yase rempli d'eau.

HÉMIPTÈRES. — La *punaise* du poirier (*Tingis piri* Fab.), ronge en août et septembre l'épiderme de la face inférieure des feuilles du poirier, de l'abricotier, du pêcher et du prunier, donne lieu à l'écoulement de la sève par de nombreuses gouttelettes et provoque une chute anticipée de la feuille, ce qui peut faire périr l'arbre. C'est ce que l'on appelle le *tigre-sur-feuilles*. Le *tigre-sur-bois* est une éminence qu'on remarque souvent sur l'écorce des poiriers et des pommiers; elle est produite par le corps d'une femelle d'hémiptères nommé *aspidiot* (*Aspidiot conchy formis* Serv.).

Plusieurs espèces de *pucerons* verts et noirs (*Aphis vitis* Scop., *A. cerasi* Fab., *A. pruni* Fab., *Aphis mali* Fab.) attaquent la face inférieure des jeunes feuilles qui se déforment, se contournent dans tous les sens et se dessèchent. Le puceron du pommier se multiplie par milliers et peut devenir un véritable fléau pour cet arbre. Cet insecte est d'autant plus difficile à détruire qu'il est recouvert d'une matière cotonneuse le protégeant de la pluie et le rendant invisible.

Les *cochenilles* ou *hermès*, voisins des pucerons, sont aussi funestes à toute sorte d'arbres fruitiers dont ils attaquent toutes les parties vertes et les épuisent en suçant les sucs qui y circulent. Une espèce de cochenille (*Coccus vitis* Lat.) vit aux dépens de la vigne.

HYMÉNOPTÈRES. — Les fourmis rongent les jeunes pousses des arbres en espalier, et entament les fruits, quand ils sont mûrs, surtout les pêches, les abricots, les poires, les prunes, les pommes et les figues. Elles creusent des galeries souterraines sous les racines des jeunes arbres fruitiers, ce qui les empêche de sucer

les sucs de la terre et amène même leur mort, lorsqu'ils sont jeunes. De plus elles répandent sur les feuilles un acide *sui generis* qui les fait sécher.

Les larves du *porte-scie* du cerisier (*Tenthredo cerasi* Fab.) endommagent principalement les cerisiers, les poiriers et les pruniers, mangent le parenchyme des feuilles au mois de juillet et les rendent noires et comme brûlées. Elles rongent même les fruits.

Tout le monde connaît la rapacité des *guêpes* et des *frétons* qui dévorent les fruits sur les arbres et surtout les raisins des treilles.

DIPTÈRES. — Beaucoup de mouches se nourrissent du suc des fleurs, sans leur causer de dommage sensible, mais les larves d'un certain nombre vivent de la pulpe des fruits, tels que la larve du *Sciara pyri* Meig., qui vit dans la poire, et la larve de l'*Ortalis cerasi* Meig., qui se nourrit de la chair de la cerise.

(A continuer.)

E. CHEVALIER.

LA VOIE ROMAINE & LA VOIE CELTIQUE DU CHABLAIS

En 1865 et 1866 j'ai soutenu dans cette *Revue* l'existence d'une voie romaine le long de la rive méridionale du lac Léman.

Je m'appuyais non seulement sur ce principe que cette ligne étant la plus courte entre Genève et le Saint-Bernard ou le Simplon, les Romains avaient dû l'exploiter, mais sur plusieurs vestiges qui n'avaient pas dû être isolés toujours, et enfin sur le rapport des ingénieurs piémontais qui en avaient constaté des tronçons au commencement du siècle dernier.

Deux inscriptions du Chablais, qui ont passé au Musée de Genève, viennent donner à ma proposition une consistance historique. Je les extrais du précieux ouvrage de M. Revon, conservateur du Musée d'Annecy, sur l'épigraphie du département.

À l'appui de l'existence de la voie romaine du Chablais reliant Genève au Vallais par la ligne la plus courte, nous citerons deux inscriptions de pierres milliaires, ainsi que plusieurs autres souvenirs de l'époque romaine, qui servent comme de jalons sur cette ligne de Genève à Saint-Gingolph.

L'église de Messery a été construite en partie avec des débris de monuments romains. On y lisait autrefois cette inscription, transportée aujourd'hui à Genève (1) :

IMP·CAES·SEPTIM·SEVER°
PIO·PERTIN·AVG·ARAB·ADIAB
PARTHIC·MAX·P·M·TRIB·POT·IX
IMP·XI·COS·II·DESIG·III·PPPR
ET·M·AVREL·ANTONINO
AVG·TRIB·POT·III·COS·DESIG·
III

Imperatorii Cæsari Septimo Severo Pio Pertinaci Augusto, Arabico, Adiabénico, Parthico, Maximo, pontifici maximo, tribunitiæ potestatis nono anno, imperatori undecimum, consuli secundum, designati

(1) L. Revon, *Inscriptions de la Haute-Savoie*, 46.

tertium, patri patriæ, proconsuli, et Marco Aurelio Antonino Augusto, tribunitiæ potestatis anno quarto, consuli designato. Quartum milliariū.

Septime Sévère datait son tribunat de l'acclamation militaire reçue en Pannonie, l'an 193, ce qui porte le neuvième à l'an 201. La même année il était désigné pour son troisième consulat, qu'il prit en 202. En 198 il avait associé à l'Empire son fils, appelé depuis Caracalla, dont le quatrième tribunat arrivait conséquemment en 201, où il fut désigné avec son père pour le consulat de l'année suivante. Les victoires de Septime Sévère sur les Arabes, les Adiabéniens et les Parthes sont précisément de l'année 201. C'est à son retour qu'eut lieu le mariage de Caracalla.

Le titre de *Maximus* fut ajouté à celui des nations vaincues dès Marc-Aurèle, et celui de *Pius*, depuis le premier Antonin (1).

Quant au dernier chiffre, il ne peut indiquer le quatrième consulat de Caracalla, qui était consul seulement pour la première fois en 202. C'est évidemment le chiffre d'une pierre milliaire. Mais il ne convient point à Messery. Car, en partant de l'ancienne *Genava*, après avoir passé les arènes, les quatre milles romains arrivent entre la Capite et Saint-Maurice. Il est vraisemblable que cette inscription a été transportée de là à Messery, puis retournée à Genève, comme celle de Chignin à Bons, puis à Genève, comme celle de Crévy, dont nous allons parler.

Cette dernière a été trouvée sur la route de Douvaine, entre le ruisseau d'Hermance et Crévy (2).

IMP·CAES·FLAVIO
VAL·CONSTANTIO
PIO·FEL·IN·AVG·ET
SEVERO·NOB·CAES
VII

Imperatorī Cæsari Flavio Valerio Constantio pio, felici, invicto, augusto, et Severo nobili Cæsari. Septimum milliariū ou Septem millia passuum.

Il y a précisément sept milles romains, soit un peu plus de dix kilomètres, de Genève au pont sur l'Hermance ou l'Armanche, selon d'anciens manuscrits.

Pour l'intelligence de cette inscription ainsi que de celle d'Annemasse, il faut se rappeler que Dioclétien et Maximien-Hercule abdiquèrent le 1^{er} mai 305 et reconnurent pour *Augustes* les deux Césars Galère Valère Maximien, neveu de l'empereur Galère, et Flavius Valère Constance, surnommé Chlore, et pour *Césars* Galère Valère Maximin, neveu du premier, et Flavius Valère Sévère, protégé du second.

Ce dernier eut pour son département les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; on peut en conclure que l'inscription date de leur avènement ou d'une réparation faite à un tronçon de cette route à leur passage, comme cela se pratiquait assez communément (3).

En suivant la même route, on passe, au nord de Veigy, entre deux mas, dont l'un à droite porte le nom

de la Rue et la Route, et l'autre à gauche, celui de *Vaudestra* ou le val de la *Strata*.

Ce nom a été donné assez généralement aux mas dans lesquels se sont conservés le plus longtemps des tronçons de *strata via*. On rencontre des mas du nom d'*Estraz* sur cette route en entrant dans le territoire de Massongy, au nord de Sciez vers le pont sur le Foron, et un autre enfin avant d'arriver à Thonon.

Une autre preuve de son antiquité, c'est qu'elle sert de limite, au moins partielle, entre la plupart des communes qu'elle traverse (1).

En sortant de Douvaine, la route traverse un mas appelé *en les Voyes*.

Le nom de la ville de Douvaine, en gaélique *Dov*, *Dovain*, fosse, profond, lui vient d'un accident de terrain de ce genre, appelé depuis *Bachela*, qui signifie petite pièce d'eau, parce que les pluies auront rempli le fossé oblong, qui est depuis longtemps rendu à l'agriculture.

Ce bourg a dû avoir autrefois une étendue bien plus considérable, si l'on remarque les noms des mas qui l'entourent et qui s'appellent, au cadastre de 1730, *les Fins*, *les Portes*, *les Murailles*.

On n'y a conservé que le votif suivant :

IOVI·ET·MART
D·IVL·CAPITO
EX·VOTO

Jovi et Marti Decius Julius Capito ex voto.

Le nom du même personnage et celui de son fils se lisent sur une inscription placée aujourd'hui à Genève et sur une autre de Vienne (2); on y voit qu'il était de la tribu Voltinia et avait été flamme de Mars, augure, tribun militaire, duumvir du trésor, intendant des ouvriers, etc.

Un autre débris ne porte plus que ce mot : *AVG*.

A Sciez, dont les radicaux gaélique et kimrique, *scia* et *cier*, signifient *aile*, *extrémité*, *pointe* du lac évidemment, un mas porte le nom de *Niton*, qui rappelle la *Pierre à Niton* de Genève, témoin du culte de Neptune, *Nettuno*.

Ce n'est pas le seul exemple d'un culte payen dont le souvenir ait été conservé dans les noms des mas consignés au cadastre de 1730. Celui de *Jovis* à la Muraz, des *Dieux* à Meithet, où l'on voyait l'inscription *Numinibus*, celui du *Champ des idoles* au bas de Marcellaz, celui de *Bacchus* à Albens, celui de *Mercury* à Chevron, celui de *Veneri* à Hauteville-Gondon, etc., en sont d'autres témoins.

La route que nous venons de parcourir avait un tracé des plus réguliers et qui la distinguait de toutes les autres routes marquées dans l'ancien cadastre. C'est bien la ligne la plus courte possible entre Genève et Thonon. La courbe qu'elle décrit, à un très grand rayon, n'a pour cause que la butte de Ballaison, dont le nom exprime l'idée dans les dialectes erse et gallique.

Mais, arrivée à Thonon, la ligne droite romaine s'arrête devant l'artère principale de la ville, qu'elle atteint à un angle de 120/60. Un pâté de maisons s'est élevé

(1) Tillemont, *Hist. des emp.*, II. Spanheim, *Numism.*, V.

(2) Mommsen, *Inscriptiones*, etc., 320. L. Revon, *Inscriptions de la Haute-Savoie*, 45.

(3) Bergier, *Les grands chemins de l'Empire romain*, I, XIX, XX.

(1) *De agrorum condit. et constit. limitum*, VI, 241.

(2) L. Revon, *Inscriptions*, 37. Chorier, *Vienne*, V.

là et n'a laissé qu'une courte impasse comme souvenir de la voie, que nous retrouvons à l'extrémité méridionale de la rue Saint-Sébastien.

Mais ici nous sommes en face de deux tracés partant du même point, s'écartant pour laisser entre eux le mas des *Romanies* et se dirigeant, l'un par Thuiset, dont le radical gaélique *tui* signifie habitation, pour aboutir à Vongy, autre nom qui, en kimrique, signifie, *von*, fin, *gy*, maison (1). On connaît la suite de la ligne par Amphion et le bord du lac ou le Finage d'Hercule, *finis hercolana*; c'est le nom donné dans les chartes au pays de Gavot, probablement en souvenir des travaux exécutés très anciennement entre Meillerée et Saint-Gingolph pour mettre en communication le pays des Allobroges avec celui des Nantuates et autres peuples du Vallais (2).

Les noms de *Locon*, cabane en gaélique, lac en erse, de *Trelon*, transport, *Meillerée*, montagne, roc, *Lugrin*, lac, *rin*, rivière dans les mêmes dialectes, témoignent de l'époque reculée à laquelle toute cette rive était déjà habitée.

L'autre tracé est plus régulier et remontait vers les confins de Thonon et d'Armoy à un point où le lit de la Dranse était assez resserré pour permettre l'assise d'un pont, et de là il est probable qu'il descendait la rive droite jusqu'à la rencontre du tracé précédent vis-à-vis de Vongy.

Une paroisse s'était établie autour de ce pont, qui lui avait donné son nom ainsi qu'à la seigneurie du Châtellard, qui s'élevait sur le coteau de la rive droite (3). Une crue d'eau de la Dranse emporta ce chef-lieu au moyen âge. Les habitants de la rive gauche se retirèrent à Tully, qui, en gaélique, signifie précisément inondation. Ceux de la droite se groupèrent sur le plateau qui devint la paroisse de Mariniers, ainsi que je l'ai dit précédemment (4).

Quant à la route, il paraît qu'elle avait été emportée avec le pont; car elle remonta à mi-coteau pour continuer à l'est, traversait un ancien charnier et se rattachait à la précédente vers Avonex.

Quelle était la plus ancienne? nous ne le savons pas; mais de la paroisse du Pont un embranchement de route assez régulier arrivait directement à Concise, où l'on a trouvé des monnaies et ce fragment d'inscription, acquis depuis au musée d'Annecy (5):

TRIB·PLEBIS
NTO·ET·BITH
PATRI PIEN

C'était un monument élevé à un père, *patri pientissimo*, par son fils qui avait été tribun du peuple et questeur dans la province du Pont et de la Bithynie.

Il est remarquable que Concise soit le nom de deux villages situés précisément en face de deux stations lacustres, l'une sur le Léman, l'autre sur le lac de Neuchâtel.

(1) La position de Vongy sur les bords de l'Arve était presque dans les mêmes conditions. Ce nom signifie, en erse, la station du bac.

(2) *Regeste genevois*, n° 107, 109. — Cibrario, *Documents*, etc., p. 70.

(3) Archives départementales. Déclaratoire des servirs féodaux.

(4) La paroisse de Marinier sur le Giffre a une origine analogue.

(5) L. Revon, *Inscriptions*, 37.

A Ripailles, *Ripalia*, rivages formés par les atterrissements de la Dranse, on a trouvé des tombeaux avec coupes en verre pleines d'ossements, des monnaies de Néron et des médailles gauloises au cheval (1).

De Concise une ligne routière assez large, qui a servi d'artère principale à la ville de Thonon, descend au sud-sud-ouest dans la direction des Allinges, par Perrignier, Bons, Machilly, le cours du Foron, et se rattache à Genève par la route d'Annemasse.

L'*area* marquée dans le cadastre de 1730 atteint souvent douze mètres de largeur, tandis que celle de la voie romaine ne dépasse pas huit mètres. Cette route est jalonnée d'un nombre de villages double de celui de la voie romaine, bien que celle-ci ait 31 kilomètres et l'autre 33.

Je n'hésite pas à la considérer comme antérieure, et je l'ai signalée déjà comme ayant été celle qu'a suivie l'armée carthaginoise (2). Elle n'a cessé d'être fréquentée à l'époque romaine et depuis; car elle a fourni son contingent d'antiquités, en substructions, tombeaux, fragments d'architecture, monnaies et autres souvenirs romains, comme le culte de Mars à Ville-la-Grand: *Julius Saturninus Marti votum solvit libens merito* (3).

Je ne rappelle que comme rapprochement celle que j'ai publiée lors de sa découverte, en 1861, à Annemasse, avec des poids coniques en terre rouge et des monnaies: *Firmus Hilari filius Marti pro meritis Caio Ateio Capitone et Caio Vibio Postumo consulibus*. Ces consuls auraient été substitués dans le second semestre de la cinquième année du commencement de l'ère chrétienne (4).

Dans les démolitions de l'église de Bons, rebâtie il y a quelques années, on a rencontré plusieurs fragments d'architecture romaine. Un seul débris d'inscription rappelle un monument qu'un *Sabinianus faciendum curavit*.

Au château de Chiguan on lisait autrefois cette inscription, transportée plus tard à Bons, puis enfin à Genève:

T·RICCIO·T·FIL·VOL·
FRONTONI·II·VIR·AER·
ET·T·RICCIO·FRONTONI
PATRI·ET·Q·RICCIO
FIDO FRATRI
HERED·EX·TESTAM·

Tito Riccio Titi filio Voltinia tribu Frontoni duumviro aerarii et Tito Riccio Frontoni patri et Quinto Riccio Fido fratri heredes ex testamento.

Le noyau primitif de Thonon s'est développé dans le sens de cette ligne, et non point dans celui de la voie romaine, ce qui lui assignerait déjà une certaine antiquité, que l'étymologie de son nom vient confirmer: en gaélique, *ton*, élevé, sur, *on*, eau, expriment précisément le coup d'œil exceptionnel dont on y jouit sur le lac Léman. L'absence de monuments romains dans la ville

(1) *Mémoires de la Société savoisienne d'hist. et d'arch.*, VI, 81.

(2) *Le passage d'Annibal du Rhône aux Alpes*, 1868.

(3) L. Revon, *Inscriptions*, 34.

(4) *Revue savoisienne*, 1861, p. 68, 74.

s'expliquerait peut-être par le mas des *Romanies* ou des *Romanets*, situé à l'est, entre les deux embranchements de routes que j'ai signalés plus haut et où les fouilles pourraient être fructueuses.

Une colonie de ces Romains est allée défricher un coteau des Alpes au-dessus de Saint-Jean-d'Aulps, de *Alpibus*, et y a laissé le nom de *Essertum Romanorum*, dans les chartes du moyen âge, aujourd'hui la commune d'Essert-Romans.

Comme nos voisins disent aujourd'hui le lac de Genève, les chartes du moyen âge disent le lac de Thonon, les itinéraires dits d'Antonin et de Théodose *lacus Lausoniensis*, *lacus Losone*, lac de Lausanne, et les anciens Grecs le lac *Accion*, au rapport de Festus Avienus (1).

Ainsi que les trois villes précédentes, *Accion* a pu être un centre considérable à une époque très reculée.

L'espace triangulaire compris entre le lac Léman et la route du haut Chablais, depuis le pont de Vongy jusqu'aux eaux d'Amphion, et mesurant environ cinq kilomètres carrés, porte, dans le cadastre de 1730, le nom d'Anfion, ainsi que le village central et l'établissement thermo-minéral. Cette orthographe représente la prononciation locale, car, dans les plus anciennes chartes du moyen âge, ce nom s'écrit *Ancion*.

Je ne doute pas que ce soit l'*Accion* des Grecs, comme la capitale des *Attuarii*, de l'époque romaine, dans la Séquanaise, s'appelait *Antua* au moyen âge (2), par suite de cette tendance à l'n euphonique que j'ai déjà signalée dans d'autres noms, comme Vantzon pour *Vatusicum*, Embrun pour *Ebrodunum*, Menta pour *Meta*, *Henricus* pour Erric, etc.

Comme à l'époque payenne, la divinité protectrice de chaque localité en prenait le nom ou lui donnait le sien; peut-être la déesse *Acionna*, bien connue ailleurs (3), était-elle là aussi l'objet d'un culte, exprimant dans son nom une idée générique, devenue locale par le fait de l'importance primitive de ces eaux près d'un lac aussi considérable.

Ajoutons que, sur les plateaux du Lyaud, le nom d'Amphion, autrefois *Ancion*, est porté par de petits lacs, par des moulins et une rivière, qui en descend pour aller se jeter dans le Léman, après avoir servi de limite entre Thonon et Anthy.

Nous donnons ici l'inscription trouvée à Annemasse en 1869, d'après le recueil si intéressant de M. Revon, conservateur du Musée d'Annecy :

IMP · CES · GAL ·
VAL · MAXIMIANO ·
P · F · INVIC · AVG ·
ET · MAXIMINO
NOB · CESARI ·

Imperatorii Cesari Galerio Valerio Maximiano pio felici invicto augusto et Maximino nobili Cesari.

On se rappelle qu'à l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule, les deux Césars Galère Valère Maximien et Flavius Valère Constance, surnommé

Chlore, furent reconnus pour *Augustes*. Ils se choisirent deux autres *Césars*, Galère Valère Maximin, surnommé Daza, neveu de l'empereur Galère, et Flavius Valère Sévère, protégé de Constance.

Constance et Sévère eurent pour gouvernement les Gaules, la Bretagne et l'Espagne. Leurs noms se trouvent réunis dans l'inscription de Crévy, page 28. Galère Maximien et Galère Maximin se réservèrent l'orient et l'Italie. On a lieu de s'étonner de voir ici à leur adresse une inscription des Gaules. Toutefois le fait peut s'expliquer.

Le César Galère Maximien avait arraché de Dioclétien, en 303, un édit de persécution, que Maximien Hercule exécuta en toute rigueur. Le martyre de la légion thébaine à Agaune en Vallais en fut un des épisodes les plus marquants. Devenu empereur, Galère ne changea pas de sentiments. Mais son collègue Constance fit cesser la persécution dans son gouvernement, et permit, entre autres, à Domnus Simon, évêque de Genève, de relever les églises de cette cité, détruites sous Maximien Hercule.

La colonne qui porte notre inscription a été empruntée à un autre monument, et le fait n'est pas rare à cette époque, au témoignage du savant M. Allmer (1). Il est fort possible que cette colonne ait été prise dans les débris d'un monument religieux, et que l'inscription ait été l'expression du parti local du paganisme à l'adresse de celui des empereurs qui continuait la persécution et du César qui partageait complètement ses principes.

Flavius Valère Constantin, fils de Constance Chlore, mal vu à la cour d'Italie à cause de la modération de son père, dut aller le rejoindre dans la Grande-Bretagne. Constance y mourut à *Eboracum*, York, et, le 25 juillet 306, les troupes proclamèrent son fils *imperator* et *auguste*. Galère Maximien ne lui reconnut d'abord que le titre de César, réservant le titre d'*auguste* au César Flavius Valère Sévère.

Le temps précis de l'inscription serait donc entre la mort de Constance Chlore et l'association de Flavius Sévère à l'empire, c'est-à-dire le mois d'août 306, lorsque Galère Maximien prétendait être le seul *auguste* en occident.

Cette inscription ne porte aucune indication de distance itinéraire. Mais un véritable milliaire a été trouvé entre Annemasse et Etrembières, dans la direction de la voie romaine que j'ai signalée par Esery, Arbusigny, Groisy, etc. (2). Le nom d'Etrembières, *Estra*, et *bier* ou *biez*, cours d'eau, marque bien le détour que faisait ici sur l'Arve la *Strata via* pour longer le coteau oriental du Salève.

IMP · CS · GAL · VAL ·
MAXIMIANO · P · F · INVIC ·
ET · FLA · VAL · SEVERO · P · F · IN · AVG ·
ET · GAL · VAL · MAXIMINNO
ET · FLA · VAL · CONSTANTINO
NOB · CAES · M · P ·

Imperatorii Cesari Galerio Valerio Maximiano pio

(1) *Ora maritima*.

(2) Courtépée, *Description de la Bourgogne*, p. 61, 251.

(3) Grappo, *Etudes archéologiques sur les eaux thermales et minérales de la Gaule à l'époque romaine*, 208.

(1) L. Revon, *Inscriptions*, p. 33.

(2) *Mémoire sur les voies romaines de la Savoie*, p. 123.

felici invicto augusto et Flavio Valerio Severo pio felici invicto augusto et Galerio Valerio Maximino et Flavio Valerio Constantino nobilibus caesaribus. Milia passuum.....

Voilà bien les deux Augustes et les deux Césars, d'après l'organisation de l'empire par Galère Maxilien sur la fin de l'année 306.

Le premier milliaire au nom de Constantin, depuis qu'il fut reconnu empereur, a été trouvé en 1816 à Sevrier, au-delà d'un hameau qui porte aussi le nom de l'Etraz, et vers lequel on a découvert ensuite des substructions et des monnaies. Je l'ai copié en 1862 chez M. Dunant Camille, qui l'a donné au Musée (4).

Bien qu'il paraisse très naturel de trouver une voie romaine sur la rive droite de l'Arve, aucun monument, aucun nom d'Etraz ne l'a encore signalée. Je rappelle, en passant, les quelques antiquités trouvées le long de l'Arve : à Artaz une statuette de Mercure en bronze, à Arenthon une autre statuette romaine en bronze, à Fillinges deux baguettes en bronze qui paraissent avoir été un attribut de commandement (2).

La route qui venait de Salaz et dont j'ai signalé les tronçons aboutissait à un pont sur le Giffre pour tendre à Thyez. On a reconnu depuis longtemps les restes de culées romaines près du pont actuel. Sa destruction par les débordements du torrent, à différentes époques, a occasionné aux riverains le même service qu'à ceux du pont sur la Drance, et leur a valu aussi le nom de Mariniers, aujourd'hui la commune de Marigny.

Dans les pays de Galles, de Cornouailles et en Bretagne, *Ty*, *Tier* signifient habitation ; de là en breton *tial*, ménage, que l'on retrouve à Beaufort sous la forme *tuat*.

En gallois *Thw*, *Tiw*, *Thyr* signifient rivière (3), et en irlandais *Tias* signifie flux, marée.

Tous ces noms primitifs se retrouvent dans cette contrée. Le château de *Thy* ou *Tez* ou *Thyez*, selon les époques, situé entre Ville et La Tour, le long du ruisseau du même nom, était au moyen âge le centre du mandement de Salaz, in *Salacio*.

Le village de Thuez entre Vougy et Ponchy, sur la gauche de l'Arve, en est une autre forme.

Enfin le chef-lieu de la commune de Thiez, au confluent du Giffre et de l'Arve, justifie parfaitement l'origine de son nom, et ce lieu a dû être un des plus anciens centres de population. C.-A. Ducis.

NOTES SUR LES JASPES DE SAINT-GERVAIS

En compagnie de M. Deschamps, directeur de l'exploitation, j'ai visité, en juin 1869, les carrières de jaspes situées à la rencontre du torrent du Gibloux avec la route départementale qui conduit du Fayet au chef-lieu de Saint-Gervais.

Les affleurements de jaspe apparaissent depuis le point précité jusqu'à 300 mètres en remontant le lit du torrent. Un affluent du Gibloux a été détourné à 50 mètres au-delà des carrières. A partir de cette limite le jaspe, comme je le ferai voir plus bas, s'engage dans la montagne à des profondeurs inexploitable.

(1) *Voies romaines de la Savoie*, p. 127.

(2) *Mémoires de la Société savoisienne d'hist. et d'arch.*, IV, xv, xxx.

(3) Telle est l'étymologie du Thieux d'Annecy, *Tiw*, prononcer *Tiou*.

Depuis la jonction du torrent du Gibloux jusqu'à 500 mètres en amont des carrières, on rencontre la série des couches suivantes :

- 1° Quartzite à la base.
- 2° Jaspe (20 mètres), visible à la surface sur 6 mètres de hauteur.
- 3° Quartzite (hauteur 60 mètres).
- 4° Calcaire compacte sans fossiles (4 mètres de hauteur).
- 5° Cargnieule (hauteur 10 mètres).
- 6° Calcaire compacte (100 mètres de hauteur).

Toutes ces couches sont en concordance de stratification. Leur direction générale est N.-40°-E. avec une pente vers le N.-O. de 15°. Cette pente se poursuit jusqu'à 300 mètres au-delà de l'exploitation, en remontant le torrent ; mais à partir de ce point les couches plongent vers le S.-E. On perd alors les quartzites qui se présentent sur une épaisseur de 60 mètres environ. On trouve au-dessus des calcaires compacts, sur 4 mètres, des cargnieules sur 10 mètres, puis du calcaire compacte sur 100 mètres d'épaisseur. Toutes ces roches appartiennent au trias.

Le mur du jaspe ne se voit nulle part, aussi est-il très difficile de bien préciser la puissance de ce gisement. M. l'ingénieur Laugel estime son épaisseur exploitable à 20 mètres. Je n'ai pu, en rapportant mes niveaux observés, préciser qu'une épaisseur de 6 mètres ; mais je dois dire aussi que les couches suivent presque la pente du torrent, dès lors il est impossible de rencontrer le mur du jaspe et par suite assigner à celui-ci sa puissance réelle.

Le quartzite contient, surtout à sa partie supérieure, de nombreuses intercalations de schistes argileux violets semblables à celui que j'ai eu l'occasion de rencontrer en masse dans le trias des Encombres. Lorsqu'on approche des assises du jaspe, le quartzite perd insensiblement son aspect blanchâtre.

L'assise supérieure du jaspe contient de nombreuses fentes ayant toutes pour direction N.-20°-O., avec pente de 70° vers le S.-O. Elles prennent depuis le toit jusqu'à la couche exploitable et feraient facilement prendre ces accidents pour la stratification de la roche. Toute cette couche, quoiqu'ayant le même aspect, comme richesse de couleurs, que la partie inférieure, est toute jetée aux déblais. Dans les fissures du jaspe supérieur on trouve souvent des géodes avec cristaux de quartz, de spath calcaire, de la baryte sulfatée en contact de laquelle on rencontre quelquefois du fer sulfuré en paillettes ou en cristaux.

Pour expliquer la formation du jaspe, il faut mettre en rapport cette roche avec la source minérale de Saint-Gervais ou d'autres plus anciennes. Le jaspe est un quartzite qui a dû être pénétré par des oxydes de fer pour former des veinules rouges sanguines, ayant, disons-le vite, toutes des directions semblables. Ces veinules alternent avec d'autres formées d'argile schisteuse violette et verte et avec d'autres composées de quartz blanc opaque ayant sensiblement toutes les mêmes directions. Beaucoup de points du jaspe contiennent des paillettes de mica passant à tous les degrés de grosseur.

Depuis quelques années, on a fait plusieurs tentatives d'exploitation. Il a même été établi au Fayet une petite usine pour le brunissage de la roche. Son

propriétaire, M. Victor Rosset, a trouvé un procédé qui ne s'applique qu'aux pièces ne dépassant pas 0^m,70 sur 0^m,35. Le prix de ses plaques pour parquets, etc., est de 40 fr. le pied carré.

Lors de ma visite aux carrières, des ouvriers étaient occupés à extraire un monolithe exprimé par les facteurs suivants : 0,60×0,60×4 mètres de longueur = 1,44. Le prix d'extraction du mètre cube revient à 300 fr. environ. Le transport d'un mètre cube coûte 75 fr. de Saint-Gervais à Genève (en gare).

L'extraction se fait à la pointe et au coin. Les trous de mine sont espacés de 0^m,20 et sont poursuivis sur toute la longueur de la pierre que l'on veut extraire. Un ouvrier met 12 heures pour percer un trou de 1^m,15 de longueur sur 0^m,03 de diamètre. Les tranchées que l'on fait autour du massif à extraire se font à la pointe. Un ouvrier a mis 20 heures pour entailler un fossé de 0^m,080 (dimensions : 0,20×1×0,40).

MERMILLOD, garde-mines.

BULLETIN

DONS ET ÉCHANGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE.

A. Timon. *Ricordo della esposizione agricola-industriale tenutasi in Cagliari nel 1871*, beau vol. in-foli, don de l'auteur, typographe à Cagliari; — F. Seguin. *Notice sur les cauris*, don de l'auteur; — Jourdeuil. *Prim*, don de l'auteur; — *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, t. xxvi; — *Bulletin* de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, t. VIII, 3^{me} cahier; — *Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde*, années 1869 et 1870; — *Revue du Lyonnais*; — *l'Éducateur*, revue pédagogique; — le *Mont-Blanc*; — *l'Union savoissienne*; — *l'Industriel savoisien*; — le *Faucigny*; — *l'Echo du Salève*; — le *Chablais républicain*; — le *Pays de Gavot*; — la *Gazette du peuple*; — *l'Italia agricola*.

Nous avons parlé, dans le dernier bulletin, des sarcophages découverts, à Rouen, dans le jardin de Saint-Ouen, près du portail des Marmousets. Le *Nouvelliste* de Rouen nous apporte aujourd'hui quelques nouveaux détails sur cette découverte intéressante :

« Les sarcophages qu'on vient de trouver dans le jardin de Saint-Ouen appartiennent, dit ce journal, aux trois époques mérovingienne, carlovingienne et capétienne. Dans quelques-uns, on a retrouvé des fragments de tissu, de vêtement, des ornements, etc.; mais trop souvent on constate la violation de la tombe. La plupart des objets qui y avaient été déposés ont été soustraits.

« C'est ainsi que M. l'abbé Cochet, qui préside aux fouilles, a pensé, d'après la coloration en bleu de cuivre qu'on pouvait remarquer sur le fond de la pierre du sarcophage, que les objets de ce métal avaient dû primitivement s'y trouver en assez grand nombre, et avaient plus tard été enlevés par la main des violateurs de tombeaux.

« Grand nombre de sarcophages sont aussi remplis de terre sans qu'il soit possible de donner de ce fait une explication satisfaisante. À quoi attribuer la présence de cette terre qui recouvre le squelette et remplit la tombe? Ce ne peut être le résultat d'une infiltration, puisque cette terre contient souvent des pierres d'un certain volume. Si c'est l'œuvre des violateurs de tombeaux, on ne comprend guère l'utilité d'un travail toujours trop long pour ceux qui commettent un crime. Le désir de préserver le corps, qui résulte évidemment du choix de la pierre, ne se concilie pas mieux avec cette terre qui comble l'espace et accélère la décomposition. Il y a là un point de doute dans l'histoire des tombeaux qui a besoin d'être éclairci. »

Une magnifique aurore boréale a été remarquée à Annecy le 18 avril, de 8 heures et demie à 9 heures et demie du soir, dans la direction du nord-ouest. La lueur était si vive à l'horizon, que la plupart des témoins de ce phénomène ont cru d'abord à l'existence d'un incendie.

Dans la soirée du 13 avril, à 9 heures, M. Berrély, astronome de

l'observatoire de Marseille, a découvert une nouvelle comète dans la constellation de Persée.

Cette comète est assez brillante; elle présente un noyau et une queue peu étendue.

Le canal Saint-Louis, qui ouvre à la navigation l'embouchure du Rhône dans la Méditerranée, est terminé.

On a commencé à y introduire l'eau le 15 avril courant.

Cet événement qui, dans d'autres circonstances, aurait produit une sensation justifiée par les résultats que l'on doit en attendre, s'est accompli sans bruit et sans solennité. Le *Salut public* résume ainsi l'état des travaux :

L'opération du remplissage de l'écluse, du bassin et du canal demandera une douzaine de jours.

Il faudra ensuite un mois environ pour enlever à la drague les deux batardeaux qui protégeaient les travaux du côté de la mer et du côté du Rhône, afin de donner à toutes les parties de cet ouvrage la profondeur réglementaire de 6 mètres pleins au-dessous de la basse mer, ce qui portera en réalité la hauteur d'eau à 6 mètres 30 centimètres.

Ainsi, vers la fin de mai, ou, au plus tard, dans les premiers jours de juin, le canal Saint-Louis offrira partout à la grande navigation maritime plus de 6 mètres de tirant d'eau, de telle sorte que les navires de 1,200 à 2,000 tonneaux et au-dessus auront la faculté de venir mouiller, soit dans le bassin contigu au Rhône, soit dans ce fleuve lui-même, où les transbordements pourront s'effectuer sans frais appréciables, bord à bord, entre les bâtiments de mer et les bateaux à vapeur ou autres qui font le service de Lyon à la Méditerranée.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la portée d'un fait destiné à opérer une véritable révolution économique et qui, dans les circonstances où se trouve notre pays, et avec l'immense besoin de produire qui se manifeste de toutes parts, doit exercer une influence incalculable sur l'avenir agricole, industriel de la France.

C'est maintenant aux hommes d'intelligence et d'initiative à profiter d'une nouvelle situation maritime qui ouvre à l'esprit d'entreprise de si vastes et si féconds horizons.

Les personnes qui ont visité Pompéi connaissent le procédé ingénieux, imaginé en 1863 par M. Fiorelli, directeur des fouilles, pour conserver l'empreinte des cadavres. Enveloppés par les cendres durcies par les torrents d'eau qui accompagnèrent l'éruption, les corps avaient laissé après la destruction des chairs une cavité, un véritable moule ne contenant plus que le squelette desséché. En faisant remplir de plâtre ce moule, M. Fiorelli a obtenu la reproduction de cinq cadavres dans la pose où la mort les avait saisis. — Un nouveau moulage, donnant la forme du corps avec une exactitude étonnante, s'est ajouté récemment aux cinq autres. La tête est parfaitement réussie; les jambes et les pieds sont d'une finesse remarquable. C'était, paraît-il, un plébéen dans la fleur de l'âge. Il tomba à la renverse en fuyant. Les spasmes de l'agonie se lisent dans les contorsions du visage et dans le poing gauche convulsivement serré.

L'expédition partie des États-Unis pour faire les études préliminaires au percement de l'isthme de Panama, a enfin réussi à trouver une dépression de l'isthme, qui rendrait possible l'établissement d'un canal de navigation entre les deux mers, après que toutes les reconnaissances effectuées de la baie de Calédonie au golfe de San Blas, pour trouver un point de passage plus bas que celui qui règne entre Panama et Aspinwall, étaient restées inutiles l'année dernière. Le point découvert se trouverait être un col reliant les hauteurs du centre du Darien aux montagnes de la province de Choco, entre la Sierra de Mali et le Cerros de Nique, par 7° 55, de latitude nord et 79° 30, de longitude ouest de Paris.

Les ingénieurs américains ont, dans cette dernière expédition, remonté le fleuve Atrato jusqu'à l'embouchure de son affluent le Rio Cacarica, point où se trouvent trois petits lacs marécageux sur les cartes spéciales de Codazzi et Kiepert. De là ils ont pénétré dans la direction du nord-ouest, marchant vers le Rio Paya, et traversé la ligne de partage des eaux des deux océans à une hauteur de 300 pieds anglais seulement. Le Rio Paya se jette dans le Rio Tuira, qui devient plus à l'ouest un fleuve assez considérable pour porter dans son chenal des navires d'un tirant d'eau de 24 pieds. De là l'expédition a suivi cette route fluviale jusqu'au golfe de San Miguel dans l'océan Pacifique qu'elle a atteint après un voyage de 18 jours.

Le Directeur gérant, L. REVON.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

—
EN FRANCEPar un *bon postal* à l'ordre du Directeur,

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.SOMMAIRE. — Ferreyres : description de quelques monnaies du XII^e siècle trouvées dans cette localité, par M. A. Morel Fatio. — Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy (suite), par M. C.-A. Ducis.

FERREYRES

DESCRIPTION DE QUELQUES MONNAIES DU XII^e SIÈCLE TROUVÉES DANS CETTE LOCALITÉ.

Un cultivateur de Ferreyres (1) ayant découvert plusieurs centaines de monnaies cachées jadis sous l'un des bancs de rochers qui abondent en cet endroit, j'en fus informé sans délai par M. le professeur H. Carrard, dont le concours expérimenté et le zèle pour la recherche des antiquités m'ont déjà rendu de nombreux services. Cet ami voulut bien, en mon absence, examiner cette heureuse trouvaille, et, pénétré de son importance, l'acquiescer pour mon compte. On verra, par l'exposé qui suit, que les appréciations favorables de M. H. Carrard étaient fondées et qu'elles ont même été dépassées.

Le dépôt monétaire de Ferreyres se compose de 345 deniers et 2 oboles d'un titre élevé et d'une conservation parfaite. Ces monnaies, fabriquées, suivant toute apparence, au commencement du XII^e siècle, ont dû être enfouies presque immédiatement après le moment de leur émission. La majeure partie consiste en deniers de l'évêché de Lausanne. Cette abondance de pièces frappées dans la même localité et aussi à la même époque est de nature à favoriser l'étude de deux points importants, le poids et le titre du monnayage épiscopal. C'est d'ailleurs la série la plus étendue, la plus complète dans la trouvaille de Ferreyres, c'est donc par là que je crois devoir commencer la description.

Evêché de Lausanne.

→ LAVSANNA. Temple carolingien à six colonnes, au milieu une croissette, dessous une crocette.

→ MONETAS. Croix cantonnée de deux S. Denier. Pl. n° 1.

— Autre. Variété dans la position des S qui cantonnent la croix.

— Autre. Temple à quatre colonnes. Entre le temple et la crocette une barre ou degré. Pl. n° 2.

(1) Village du cercle de La Sarraz, au canton de Vaud, mentionné déjà en 815, sous le nom de Ferraricus, dans un diplôme de Louis le Débonnaire. (Voir le *Dict. du canton de Vaud*, par MM. Martignier et de Groussaz).

— Autre. Le fronton et la base du temple sont séparés des colonnes. Pl. n° 3.

— Autre. Type et légendes dégénérés. Pl. n° 4.

A ces variétés, qui sont les plus marquantes, on pourrait encore en ajouter quelques autres, mais ces dernières ne consistent que dans les différentes formes affectées par certaines lettres des légendes; je me bornerai donc à les indiquer pour mémoire.

Le total de ces deniers lausannois s'élève à 294; les exemplaires conformes au n° 2 sont les plus fréquents.

La présence d'un aussi grand nombre de variétés pourrait suggérer l'idée qu'elles appartiennent à des émissions successives et prolongées, mais ce serait à tort, car le tout est si homogène et si parfaitement *fleur de coin* qu'on doit le regarder comme le produit d'une seule et même opération monétaire, assez importante, il est vrai, pour avoir nécessité l'emploi de coins nombreux; facilement mis hors de service par cette forte émission, et remplacés pendant le cours du monnayage. En un mot, ces variétés multipliées n'expriment qu'une chose, une grande précipitation dans le travail du graveur des coins qui se recopiait lui-même avec plus ou moins d'attention. Il faut peut-être faire une exception en faveur de la pièce indiquée sous le n° 4. L'incorrection des lettres dans les légendes et surtout le dessin altéré du temple carolingien est l'indice d'un commencement de dégénérescence. Le fronton tend à s'arrondir et on peut le considérer dans cet état comme une sorte de préparation à ces pièces si barbares de la même localité, qui nous montrent le temple surmonté d'une véritable coupole. J'aurai, dans un prochain travail, à revenir sur ce point encore obscur de notre numismatique épiscopale, qui, malheureusement, ne peut être étudié que très imparfaitement en raison de la faible conservation des quatre ou cinq exemplaires connus jusqu'à ce jour.

Tous les deniers lausannois de Ferreyres offrent une particularité digne de remarque, c'est la présence de la crocette sous le temple. Ce symbole épiscopal corroboré d'ailleurs par la légende MONETAS (1), n'avait pas encore été signalé, bien qu'il existât à ma connaissance dans plusieurs collections et notam-

(1) Moneta.... on sait que cette expression est l'un des caractères distinctifs des monnaies abbatiales. (Fillon, *Consid. sur les monn. de France*, page 79.)

ment au musée cantonal de Lausanne, mais il faut le dire aussi, sur des deniers fort usés et presque illisibles.

Arrivons au poids et au titre de nos monnaies. Le poids total des 294 deniers est de 339 grammes, ce qui donnerait pour chacun une moyenne de 1^{er},153, mais ces monnaies, taillées, à ce qu'il paraît, au moyen de procédés imparfaits, offrent des différences de poids vraiment singulières; les pesées extrêmes varient entre 0^{er},90 et 1^{er},35, ce qui prouve bien à quelles erreurs on s'expose habituellement en opérant sur des exemplaires isolés. Si, comme cela est prudent, on élimine ces écarts par trop marqués, la moyenne obtenue alors s'améliorera un peu et s'élèvera à 1^{er},17, ce qui est un poids en rapport avec le peu de renseignements que nous possédons sur cette époque reculée.

Pour ce qui concerne le titre des monnaies à la crosse, j'ai cru devoir charger M. Darier, essayeur juré, à Genève, de pratiquer une série d'essais portant sur la plupart des variétés de coin. Voici le résumé de son travail :

Presque toutes les variétés sont à un titre uniforme et tiennent environ 450 millièmes d'argent; une seule fait exception et descend à 415.

Il faut encore mettre à part la variété que j'ai décrite sous le numéro 4 en faisant valoir son caractère de dégénérescence. Le fond en est aussi mauvais que la forme, car cette pièce n'accuse guère que 342 millièmes de fin.

Les pièces appartenant à cette série figurent seulement au nombre de quatre dans mon acquisition. Pourrait-on inférer à la fois de l'abaissement du style et du titre et aussi de ce petit nombre d'exemplaires, que ces pièces sont un peu plus récentes que les autres et résultent d'une émission à peine à son début au moment de l'enfouissement du dépôt de Ferreyres? Je n'oserais trancher cette question sur d'aussi faibles données et je la réserve pour l'instant où d'autres exemplaires semblables et en nombre suffisant viendront confirmer ou affaiblir ma supposition.

J'ai indiqué plus haut le commencement du XII^e siècle comme la date probable des deniers à la crosse, mais quel évêque de Lausanne les a émis? Est-ce Gérard de Faucigny (1107-1128), est-ce Guy de Merlen (1129-1143)? Je pencherais plutôt vers ce dernier et les monnaies qui suivent me portent volontiers à le croire (1).

Evêché de Genève.

S. PETRVS. Tête de saint Pierre tournée vers la gauche.

a) GENEVAS. Croix cantonnée d'un S et d'un besant. Denier. Pl. n° 5.

— Autre. Variété dans le dessin de la tête. Denier. Pl. n° 6.

— Même type que n° 5. Obole. Pl. n° 7.

On n'est pas sans posséder de certaines données quant à la classification des monnaies épiscopales de

(1) Il n'est pas sans intérêt de comparer nos deniers lausannois à la crosse avec les monnaies frappées à Lons-le-Saulnier par les comtes de Bourgogne et en particulier avec celle que MM. Plantet et Jeannez (*Monn. du comté de Bourgogne*, pl. IV, n° 2 et page 81) attribuent à Rainaud II (—1097) et que je croirais plutôt postérieure, c'est-à-dire du temps d'Etienne (—1102), et mieux encore de Guillaume III l'Allemand, mort en 1126. La légende MONETA ou MONETAS facilite ce rapprochement, auquel la forme des lettres donne une certaine valeur; elles sont identiques de part et d'autre.

Genève. Plusieurs bons travaux de détail ont été publiés à ce sujet, et M. Blavignac les a judicieusement résumés dans son *Armorial genevois*. Le point de départ de cette classification réside dans le denier de Conrad, révélé pour la première fois par un petit nombre d'exemplaires trouvés à Rome, à Saint-Paul hors les murs et par l'obole unique d'Adalgodus (1) qui fait partie de la belle collection de M. le docteur Coindet.

Ces deux spécimens caractérisent ce que j'appelle le premier type épiscopal genevois. Ils portent d'un côté le nom de l'évêque avec le temple carolingien, et de l'autre la légende GENEVA CIVITAS, autour d'une croix cantonnée de quatre points carrés, besants ou croisettes (2).

Ce type ne paraît pas avoir fonctionné longtemps dans son intégrité, et, peu d'années après Adalgodus ou Amaleodus, nous assistons à un changement important dans la monnaie. Le denier devient anonyme sans que nous connaissions le motif qui a présidé à cette grave modification, et le temple se trouve remplacé par une tête chauve ou plutôt tonsurée. Une légende banale SCS.PETRVS se substituera désormais au nom de l'évêque et ne quittera plus la monnaie de Genève jusqu'au moment de la réformation.

Ceci n'est encore que le prélude des transformations successives réservées au denier, car, si le temple a disparu, le revers avec son type et sa légende est resté intact (3).

Le troisième type, en conservant la tête de saint Pierre, inaugure au revers la croix cantonnée des deux S dans lesquels on est convenu de voir le *Signum Sedis*. Peu à peu le dessin de la tête, d'abord bien formé et d'un assez haut relief, s'altère. Le profil, au début assez régulier, se déforme de plus en

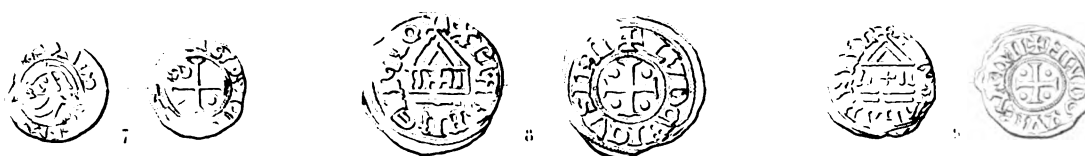
(1) On s'accorde généralement à appeler ainsi un évêque qui paraît avoir siégé à Genève entre Conrad et Frédéric, et dont l'épiscopat est antérieur, par conséquent, à 1031. Si l'on s'en rapporte à l'obole émise par ce prélat, le nom d'Adalgodus ou Adalgodus serait plus que douteux. Cette monnaie porte en caractères nets et bien lisibles la légende AALEODVS. Aaleodus ou mieux Amaleodus, car les deux premières lettres sont liées entre elles de telle façon qu'elles comportent la présence d'un M soit du monogramme initial AMA. Cette obole est unique, me dira-t-on, et sa légende peut être fautive, car on a de fréquents exemples de l'imperfection des graveurs de coins dans ces temps anciens. Je n'ai garde de le nier, mais je répondrai à mon tour que l'objection s'applique avec une égale valeur aux monuments écrits qui nous ont légué la forme Adalgodus, et que les monnaies possèdent sur ces derniers le grand avantage de n'avoir subi ni interpolations ni altérations de la part des copistes. On peut dire que le jour où d'autres monnaies viendront corroborer la leçon introduite pour la première fois par l'obole de M. le D^r Coindet, il ne sera plus possible de douter qu'elle soit la seule bonne, la seule vraie.

En attendant, je rappellerai qu'une donation de l'évêque de Genève, Frédéric, en faveur de Romainmotier, mentionne un nom qui a beaucoup de rapport avec la légende précitée, c'est celui d'Algodus que l'évêque qualifie d'*Advocatus meus* en le chargeant de l'accomplissement de ses volontés (Cartul. de Romainmotier, *Mém. Doc. Soc. d'Hist. de la Suisse Romande*, t. III, p. 443). Peut-être est-ce là la véritable leçon? Dans tous les cas, elle approche également de la monnaie et de la forme donnée par les documents écrits.

(2) Je ne connais pour ma part que la variété aux quatre points carrés, et je doute que les autres existent réellement. Ces carrés ont les angles assez émoussés pour qu'on puisse les prendre pour des besants. Quant aux croisettes, elles sont peut-être dues à une illusion analogue, l'exemplaire déposé au musée de Lausanne me le fait croire; l'un des points a conservé sa forme carrée, tandis que les trois autres ont subi un treffilage qui les fait assez bien ressembler à des croisettes.

(3) M. Blavignac qui nous fait connaître une obole de 14 grains à ce type (*Arm. gen.*, Pl. 37, n° 6), s'est évidemment mépris en la plaçant chronologiquement après les deniers n° 3 et 4 de la même planche. Cette obole appartient à une époque de transition; elle a dû précéder, de peu de temps, je le crois, mais sûrement précéder ces deux deniers, qui nous montrent l'évolution de transformation accomplie, tant sur la face qu'au revers de la monnaie.

Trouvaille Monétaire de FERREYRES.



plus avec le temps, et l'on arrive ainsi au quatrième et dernier type, celui qui devra fonctionner jusqu'à la fin du régime épiscopal. Il est reconnaissable à deux traits principaux : dans la légende les lettres SCS (*Sanctus*) se réduisent à l'initiale S et au revers le mot GENEVAS enferme la croix cantonnée, cette fois, d'un S et d'un besant. Il va sans dire que la dégénérescence de la tête de saint Pierre va toujours en augmentant et qu'en dernier lieu celle-ci ne se compose plus que de traits informes et purement traditionnels.

Pour ne rien omettre il faudrait peut-être intercaler, entre le troisième et le quatrième type, une monnaie figurée par M. Blavignac au n° 7 de la pl. 37. Sur cette obole, qui fait partie de la collection de M. le docteur Marin, la croix est nue, sans cantonnement. Est-ce là encore une monnaie de transition ou seulement une pièce du quatrième type que le graveur du coin aura oublié d'orner de la lettre S et du besant? Doit-on considérer cette monnaie comme un type ou comme un accident monétaire? La série monétaire de Lausanne offre quelques exemples d'omissions palpables dans ce genre. Dans tous les cas, cette monnaie, d'après le bon style de la tête, me paraît devoir être classée entre les deniers à la croix cantonnée de deux S et ceux du type suivant, c'est-à-dire vers 1100.

J'ai profité de ce rapide coup d'œil jeté, chemin faisant, sur l'histoire monétaire de Genève pour présenter quelques observations sur divers détails qui me paraissaient avoir échappé à l'attention des numismatistes, mais mon but principal, en reprenant les choses d'aussi loin, a été de montrer au lecteur que la date assignée par moi à la trouvaille de Ferreyres n'était pas simplement hypothétique, mais qu'elle s'étayait au contraire de données positives. Depuis longtemps on a reconnu que le denier genevois à la croix cantonnée d'un S et d'un besant appartenait au XII^e siècle; il faudra désormais préciser davantage et dire que cette forme a commencé avec ce même siècle.

Les trois pièces genevoises trouvées à Ferreyres sont peut-être les premières que l'on a fabriquées à ce type nouveau, car nous les rencontrons là en compagnie des deniers de Lausanne encore cantonnés de deux S. C'était Genève qui donnait le signal de la modification.

Pas plus que pour Lausanne, nous ne pouvons indiquer sûrement l'évêque qui a émis ces trois pièces, mais je pense qu'elles doivent appartenir à Humbert de Grammont (1120-1135), ou peut-être déjà à son prédécesseur. Arducius, qui siégea de 1135 à 1185, me semble déjà trop moderne pour qu'on songe à les lui attribuer.

Le titre de ces monnaies paraît au moins aussi élevé que celui des deniers de Lausanne.

Chacun des deniers pèse 1^{er}, 20, l'obole n'excède pas 0^{er}, 45.

Chablais, Saint-Maurice-d'Agaune.

† XPIANA RELIGIO Temple à six colonnes.

† LVDOVICUS IMP Croix cantonnée de quatre besants. Denier. Pl. n° 8.

— Autre. Temple à quatre colonnes.

† XPIANA RELIC.

† NLVDOVVICUS IML. Mêmes types. Obola. Pl. n° 9.

Cette classe de monnaies qui ne porte aucune désignation de localité et dont le prototype remonte à Louis-le-Débonnaire, se rencontre en abondance dans la plupart des collections, mais elle offre de telles variations dans le style, le poids et le titre, que l'on y reconnaît aisément l'œuvre de pays et de temps très divers.

Déterminer ces pays, préciser l'époque de leurs émissions successives est chose difficile. A la rigueur un œil exercé saura reconnaître l'âge approximatif de ces monnaies, mais qui nous révélera le lieu où elles ont été frappées, quelles indications pourra-t-on tirer à ce sujet de deniers auxquels on semble s'être attaché à imprimer un caractère complet de mutisme?

Ces difficultés inhérentes à la plupart des types ainsi immobilisés seront insurmontables tant qu'on aura devant soi des exemplaires isolés et dépourvus de renseignements exacts sur leur provenance. Elles tendront au contraire à disparaître si le hasard d'une découverte monétaire, en nous offrant ces mêmes monnaies, non plus à l'état d'exception mais en nombre convenable, nous procure aussi certaines données favorables à leur étude. Dès lors nous verrons le champ des investigations de plus en plus circonscrit et l'on pourra même entrevoir la possibilité d'une attribution à peu près rigoureuse.

La trouvaille de Ferreyres satisfait amplement à ces diverses conditions; composée en majeure partie de monnaies signées à Lausanne, comptant aussi quelques deniers de Genève et une bonne quantité de ces pièces à la légende *Christiana religio*, etc., elle donne à penser que ces dernières ont dû être frappées à peu de distance des autres, c'est-à-dire du Léman. Cela étant admis, il ne saurait y avoir d'hésitation sur le lieu de la fabrication, et je ne connais que le vieux Chablais, soit Saint-Maurice d'Agaune, qui puisse revendiquer ces monnaies.

Ce pays, en effet, est un de ceux qui, de bonne heure, ont adopté le type immobilisé de Louis-le-Débonnaire; c'est aussi là qu'il a persisté le plus longtemps, car nous l'y trouvons encore intact à la fin du XIII^e siècle. Il n'en disparaît même absolument que quarante ou cinquante ans plus tard, après avoir subi quelques modifications, telles que la substitution des mots DVX CHABLASII à la légende LVDOVICUS IMP, et celle de A·I·M·O (Aimon) aux besants qui d'habitude cantonnent la croix.

Ces deux variétés, disons-le en passant, sont rares, la dernière surtout.

Quant à la question de savoir si l'atelier de Saint-Maurice fonctionnait déjà au commencement du XII^e siècle, tout semble être en faveur de l'affirmative. Les auteurs qui ont parlé de la monnaie mauricienne, se sont bornés à citer comme le plus ancien renseignement à ce sujet un instrument de 1239 (1). On pouvait faire mieux, car l'existence de l'atelier de Saint-Maurice, longtemps avant cette date, ressort

(1) En cette année, Amédée IV, comte de Savoie, fait donation à sa sœur Marguerite de Kibourg, de la terre de Saint-Maurice avec tous ses droits excepté celui de battre monnaie qu'il retient pour lui (..... *excepto jure cudendi monetam quod nobis tanquam domino proprietatis specialiter retinemus*.....), Guichenon, *Preuves*, page 63.

clairement d'un acte plus récent et fréquemment cité. Dans ce document, emprunté aux comptes des châtelains du Chablais, on voit qu'en l'année 1278, une émission de monnaies ayant eu lieu à Saint-Maurice, elles furent portées à Sion, dont l'évêque, *en vertu d'anciens droits et de conventions faites avec les comtes de Savoie*, devait en faire la vérification avant leur mise en circulation.

Est-il besoin de faire remarquer combien ces mots *anciens droits et les comtes de Savoie* sont indéterminés et à quel point cette rédaction implique l'idée de faits assez éloignés pour être passés, en quelque sorte, à l'état de vague tradition, je ne le pense pas, et chacun verra comme moi, dans ce document, l'indice d'une ancienneté très reculée pour l'atelier de Saint-Maurice. Dans tous les cas il faudra laisser bien loin derrière soi la date de 1239 et remonter pour le moins cinquante ans plus haut si l'on tient compte d'une stipulation en sous mauricois rapportée par Guichenon dans un traité fait en 1177 entre Humbert III, comte de Savoie, et l'église de Saint-Maurice en Chablais (1).

Aux considérations qui précèdent et que j'ai fait valoir en faveur de l'attribution à Saint-Maurice des deniers au type *Christiana religio*, il convient maintenant d'ajouter quelques mots sur le poids et le titre de ces monnaies.

Les 45 exemplaires trouvés à Ferreyres pèsent en moyenne 1^{er},20.

L'obole rarissime qui les accompagnait n'atteint guère que 0^{er},45, mais elle me paraît un peu usée et doit être plus ancienne que les deniers si l'on en juge par la légende qui a conservé la forme primitive HLVDVVICUS.

Le titre dépasse 500 millièmes de fin.

Ces chiffres, plus élevés que ceux que j'ai indiqués pour les deniers contemporains de Lausanne, sont bons à constater et tendent encore à confirmer mon hypothèse sur le lieu d'origine.

Nous ne possédons pas, il est vrai, de documents positifs sur la valeur relative des deniers mauricois et lausannois à l'époque qui nous occupe actuellement. Les tableaux de M. Cibrario (*Economia politica del medio evo*) sur la valeur de diverses monnaies au moyen-âge ne remontent pas au-delà de 1257, mais si depuis cette année jusqu'au milieu du siècle suivant, c'est-à-dire jusqu'à la clôture de la fabrication mauricoise, on étudie la marche parallèle de ces deux monnaies, on sera frappé de voir le denier mauricois se maintenir avec une certaine fixité pendant cette période, tandis que le denier de Lausanne, au contraire, éprouve une dépréciation constante et soutenue. On s'en fera une idée d'après le résumé suivant :

De 1257 à 1265, 33 mauricois valent 45 lausannois.

1266 à 1271	id.	54	id.
1278 à 1289	id.	60	id.
1350 à 1358	id.	66	id.

Bien que ce tableau ne nous renseigne que sur l'abaissement éprouvé par le denier lausannois entre les années 1257 et 1358, la vue de cette progres-

sion persistante que rien ne vient interrompre ou modifier autorise à croire que les âges précédents ont été témoins de dépréciations analogues. L'écart de cinquante millièmes que nous trouvons déjà à l'entrée du XII^e siècle entre le titre du mauricois et celui du lausannois, serait dans ce cas le premier indice de cette longue période d'amointrissement qui, peu à peu, enlève à cette dernière monnaie quatre dixièmes de sa valeur.

Orbe.

XPIANA RECO. Type dégénéré du temple carolingien. Une croix accostée de deux besants, placée au-dessus d'un degré et surmontée d'un fronton.

R) † APVT ORBAM. Croix cantonnée de deux besants aux 1^{er} et 4^{es} cantons. Denier. Pl. n° 10. Deux exemplaires 1^{er},05 et 0^{er},93.

Ce denier qu'il faut lire *Christiana religio, apud Orbam*, est inédit et constitue pour la numismatique suisse une véritable conquête. C'est la première monnaie connue qui porte d'une manière incontestable le nom d'Orbe (1), car si *Urba* est la leçon la plus communément usitée, la forme *Orba* se rencontre aussi à bien des reprises dans les anciens documents (2).

Là n'est pas la difficulté mais bien dans le mot *aput* ou *apud* qui précède le nom de cette ville. Cette expression que je rencontre ici pour la première fois sur une monnaie, m'a tout d'abord donné à penser qu'elle devait y avoir été mise à dessein et avec une signification particulière, en un mot qu'il fallait interpréter « *apud Orbam* » par *auprès d'Orbe* et non pas à *Orbe*, comme si l'auteur de la légende avait voulu établir un contraste, une sorte d'opposition avec quelque autre denier contemporain frappé dans la ville même. Cette supposition n'est pas absolument gratuite ainsi qu'on peut s'en assurer par un coup d'œil jeté sur l'histoire d'Orbe aux XI^e et XII^e siècles.

Ce pays, placé sous l'autorité des rois de la Bourgogne transjurane, passe en 1032 à l'empire, puis à Rodolphe de Rheinfelden et après celui-ci aux comtes de Bourgogne qui le conserveront jusqu'à la mort tragique de Guillaume l'Enfant en 1127.

Une branche cadette, celle des comtes de Vienne et de Mâcon, succède alors et déjà nous aurions à rechercher à laquelle des deux familles peut appartenir notre denier d'Orbe; mais la question se complique d'un troisième élément, car nous savons par des documents positifs que dès le commencement du XII^e siècle, une autre maison, celle des sires de Salins, exerçait à Orbe une autorité dont on ne saurait préciser ni l'origine ni la nature, mais qui n'en fut pas moins réelle (3).

Parmi les témoignages de cette autorité, il faut citer le plaid tenu en cette ville, le 24 juin 1126.

(1) M. Rod. Blanchet (*Mém. sur les monn. des rois de la Bourg. transjurane*) a cru pouvoir donner à Orbe une monnaie qui porte la légende TAPERNIA et que précédemment M. le baron de Pfaffenhoffen (*Mausen d. Hers. von Alemannien*) avait placée à Rheinzabern ou à Elsass-Zabern, mais le doute existe encore entre ces diverses attributions.

(2) *In villa Orba, Rodulfo regnante, anno octavo* (*Cartulaire de Romainmôtier*, page 462). — *Orba* (*Ibid.*, anno 1087). — *Orba super lacum* (*Cart. d'Oujon*, page 2). — *Ecclesia de Orba*, en 1216 (*Mém. Doc. hist. Romande*, tome VI, page 400), etc.

(3) De Gingins, *Hist. d'Orbe*, page 34.

(1) *Pro mille solidis mauritiensis monetae...*, Guichenon, *Preuves*, p. 40.

par Humbert II de Salins, « *Actum apud vicum qui vocatur Urbam, in platea fori* (1). »

Le savant historien de la ville d'Orbe à qui j'emprunte cette citation, souligne ici le mot *apud* et explique que le *mallum* ou *placitum* en question se tenait en dehors du *vicus Urbensis*, mais, quel que soit le motif qui l'a conduit à faire cette remarque, je n'irai pas jusqu'à en inférer que les sires de Salins exerçaient leur autorité au dehors de la ville seulement, et encore moins qu'ils possédaient au même endroit un atelier monétaire; je ne suis pas même bien sûr que cette autorité peu définie ait jamais emporté avec elle le partage de la propriété féodale de la seigneurie d'Orbe. Il me paraît prudent, jusqu'à preuve contraire, de regarder la légende « *apud Orbam* » comme l'équivalent de « *in Orbâ* » et d'attribuer notre denier soit aux comtes de Bourgogne éteints en 1127 soit à leur branche puinée qui succéda à Guillaume l'Enfant.

Le choix est difficile à faire, car l'âge du denier se prête aux uns comme aux autres, mais je donnerais volontiers la préférence aux comtes de Bourgogne, qui avaient déjà cessé à cette époque de placer leur nom sur les monnaies de leur atelier de Lons-le-Saulnier. Il est toutefois permis d'hésiter entre ceux-ci et leur successeur immédiat Rainaud III, le franc-comte, dont on se rappelle les luttes persévérantes contre l'empire et qui sut par son énergique valeur conserver jusqu'à sa mort la possession d'Orbe. Ne peut-on pas supposer que l'exercice du droit de monnaie dans cette ville a dû être de la part du franc-comte une affirmation matérielle de sa souveraineté contestée par Lothaire et Conrad?

Il est difficile, je le répète, de se prononcer nettement à cet égard; il faut se borner à dire que le denier d'Orbe a été vraisemblablement frappé dans le premier tiers du XII^e siècle.

Lons-le-Saulnier.

BLEDONIS. Temple à quatre colonnes surmonté de la croix et placé sur deux degrés.

† CARLUS REX. Croix cantonnée de quatre besants. Denier. Pl. n° 10. Deux exemplaires. Poids 1 gramme.

Il me reste, pour terminer la description de la trouvaille de Ferreyres, à parler de ce denier que son poids, son module et l'aspect général de fabrique placent naturellement à la suite de celui que je viens de décrire.

Pour n'être pas inédit ainsi que le précédent, il n'est pas moins intéressant, car on a fait jusqu'ici de vains efforts pour en découvrir l'origine.

Signalé pour la première fois, mais sans explication, en 1610, dans le recueil de P. Petau (2), il a été reproduit au commencement de notre siècle par Mader (3) et plus tard par Götz (Deutschl, Kayser M., pl. 10, n° 62).

Fougères et Conbrouse (*Monn. de la 2^e race*, n° 184

(12) Reconnaissance d'Humbert II en faveur de l'abbaye de Romainmotier (*Cartul. de Romainm.*, page 441).

(13) *Veterum numm. Gnerisma*, tab. XX, n° 8. Cet informe dessin donne la légende RHEOOMIS.

(14) *Krit. Beitrag*, tome I, page 36. Moins exact encore que Petau, Mader donne les légendes ENRIUS (r) EX et BLE—1118 et place ce dernier à Bledelms près d'Hildesheim ou à Blexen au comté d'Oldenbourg.

et 185), lisent BLEONIS et proposent avec Cartier, Blainville en Lorraine. Peu de temps après, Conbrouse abandonnant cette interprétation, attribue (*Cat. des monn. de France*) les deux variétés BLGOONI et BLEDOONIS à Blois et fait d'une troisième pièce, celle de Petau sans doute, RHEOOMIS, CAPLVS DEX, un denier de Reims, puis dans une publication postérieure, le *Décameron numismatique*, il revient à Blainville.

M. A. de Longpérier se range à cette opinion dans son savant catalogue de la collection Rousseau; quant au célèbre J. Lelewel, qui a dit aussi son mot dans la question, tout en plaçant BLEDONIS dans la Lorraine, il ne se prononce pas sur la localité précise et il prétend seulement qu'elle doit se trouver du côté le plus rapproché de Râle.

En raison des attributions données par ces deux derniers auteurs, M. Ch. Robert n'a pas cru pouvoir se dispenser de faire mention de notre denier dans ses *Etudes numismatiques sur le nord-ouest de la France*, mais il a soin d'ajouter qu'il ne l'admet pas comme lorrain.

Poey d'Avant va plus loin, non seulement il refuse BLEDONIS à la Lorraine, mais encore il estime qu'on doit le chercher dans les pays voisins du Léman. Je suis de cet avis; toutefois, Blonay qu'il trouve sur la carte et dont le nom lui semble avoir quelque analogie avec la légende de notre denier, ne saurait convenir; dès l'année 1090 Blonay porte le nom de *Bloniacum* dans les actes qui nous sont parvenus et je ne lui en connais pas d'autre.

Il faut nommer aussi M. B. Fillon qui, dans son catalogue de la collection Rousseau (*Monn. féodales*) met la pièce BLEDONIS aux incertaines, tout en adoptant l'hypothèse de Poey d'Avant. Il en décrit cinq variétés et fait la juste remarque qu'elles ne peuvent appartenir à une seule et même époque et qu'il faut au contraire les répartir, suivant leur style, entre les XI^e et XII^e siècles.

Un dernier auteur, M. M. Monnier (1), revient à l'attribution lorraine, mais les raisons qu'il donne à cet égard ne sont pas d'une valeur suffisante à mes yeux, surtout depuis que la découverte de Ferreyres a créé une nouvelle probabilité en faveur du dire de Poey d'Avant. Il est d'ailleurs dans une erreur complète sur l'âge de ces monnaies. Toutefois on devra consulter le travail de M. Monnier à cause des planches qui donnent six variétés du denier BLEDONIS et une obole au même type.

Dans le cours de cette revue bibliographique, dans laquelle j'ai omis à dessein Cappe (Deutsch. K. Münzen) bien qu'il revienne à trois fois sur notre denier, j'ai laissé voir que j'adoptais pleinement la pensée des auteurs qui veulent que Bledonis indique une localité rapprochée du sud-ouest de la Suisse. Il s'agit maintenant de déterminer ce lieu d'une manière positive, et tout d'abord je ne pense pas qu'il faille le chercher dans les alentours immédiats du Léman, malgré certaine analogie avec les deniers du Chablais, analogie qui a déjà été remarquée par M. A. de Longpérier. Il m'est impossible d'entrevoir pour ces contrées un atelier monétaire inédit, ayant fonctionné non pas une

(1) *Monn. des ducs bénéficiaires de Lorraine*. Nancy, 1862, p. 7 et 23.

fois par hasard et à l'état d'exception momentanée mais bien, comme on l'a établi, avec une durée plus que séculaire.

Il ne faut pas perdre de vue d'ailleurs que toutes les monnaies décrites et figurées par MM. Fillon et Monnier se distinguent par la petitesse du poids et du module de celles de Lausanne et de Genève et à plus forte raison du denier du Chablais. A voir cette infériorité persistante dans le poids, le module et peut-être aussi le titre, il semble qu'on soit en présence d'un système monétaire différent de celui des bords du Léman. Il faut donc s'en éloigner un peu, mais dans quelle direction ?

Ici le denier précédemment décrit pour Orbe va nous guider, car il offre des points de ressemblance très saisissables comme module, poids et titre. De plus, et ce n'est pas une circonstance à négliger, l'aspect de certains caractères des deux légendes est absolument identique ; si l'on examine les lettres R et A surtout, on ne pourra méconnaître qu'elles affectent les mêmes formes et que ces formes sont très caractérisées.

Or, le denier d'Orbe émanant, comme on l'a vu, des comtes de Bourgogne, j'ai été naturellement amené à diriger mes recherches vers les autres possessions de cette maison et la ville de Lons-le-Saulnier me semble, à tous égards, se prêter à la solution demandée.

Les comtes de Bourgogne ont possédé dans cette ville un atelier monétaire dont les produits, devenus de nos jours extrêmement rares, se réduisent à deux deniers, l'un frappé par le comte Rainaud (?), avec la légende IV (villa) LEDONIS, et l'autre anonyme, avec la forme plus régulière LEDONIS VIL (la).

Ces pièces, qui datent du milieu et de la fin du XI^e siècle, sont tout ce qui reste de la monnaie ledonienne et pourtant celle-ci a fourni une longue carrière puisque nous la trouvons encore fabriquée en 1291 (1).

Les émissions monétaires de Lons-le-Saulnier offrent donc ce que nous n'avons trouvé dans aucun atelier près du Léman, une lacune de deux siècles. C'est dans la première moitié de ce laps de temps que je propose d'intercaler toutes les monnaies à la légende Bledonis, en commençant par les exemplaires qui, comme ceux de Ferreyres, portent la croix cantonnée de quatre besants ; je placerai à la suite les deniers où ces besants font place à deux S, d'accord en ceci avec M. Fillon, dont l'expérience consommée attribue ces monnaies à la première moitié du XII^e siècle.

Les deniers Ledonisvilla et Villaledonis, sur lesquels ces deux mots sont fondus au lieu d'être séparés par un point ou un intervalle, m'autorisent à lire notre monnaie B (urgum) LEDONIS, et je suis d'autant plus fondé à prendre cette liberté d'interprétation que les anciens actes de Lons-le-Saulnier se servent de préférence, et même habituellement, de la désignation Ledonis ou Ledonensis burgum (2).

(1) Au titre de 4 den. 12 gr. et à la taille de 221 pièces au marc. Plantet et Jeannet, *Monn. du comté de Bourgogne*, p. 79.

(2) Bien qu'aucun texte, aucun document, ne donne à Lons-le-Saulnier le nom de Villa. et que cette ville soit toujours désignée dans tous les actes que nous avons consultés par Ledo Salinarius, Ledonis ou Ledonensis, burgum, etc... (Mém. de M. Victor Duhamel sur un denier de Renaud de Bourgogne. *Rev. numismatique*, 1843, page 97).

Une simple remarque et que je suis étonné de n'avoir rencontrée chez aucun des auteurs qui ont traité ce sujet, suffira pour lever les derniers doutes sur mon attribution, c'est que les trois exemplaires à la tête de face, connus par les publications de MM. Fillon et Monnier, portent, non pas BLEDONIS, mais simplement LEDONIS, sans que l'on puisse imputer l'absence de l'initiale B à un défaut de conservation de la monnaie, car la disposition parfaitement symétrique des lettres de la légende exclut l'idée d'une semblable altération et lui assure au contraire un caractère absolu d'intégrité.

Ma conviction est bien établie à cet égard, mais je ne dois pas cacher au lecteur que les deniers à la tête de face et à la légende LEDONIS ne me sont connus que par les dessins des auteurs précités ; je n'ai pu obtenir de voir ces monnaies dans la précieuse collection laissée par feu M. Monnier.

Peut-être a-t-on trouvé dans cette dernière partie de mon travail que je m'étendais un peu trop sur la liste des savants qui ont abordé ce difficile sujet ; ai-je besoin de dire qu'en agissant de la sorte j'ai tout simplement voulu me ménager la consolation d'une illustre et nombreuse compagnie, si d'aventure on estime que moi aussi j'ai échoué dans la tentative.

A. MOREL FATIO.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE D'ANNECY

(Suite.)

La découverte d'un document nous permet de mieux préciser la place du tombeau de la famille de Genevois dans l'ancien chœur de Notre-Dame.

Le maître-autel dédié à saint Antoine occupait le foyer absidal à quatre mètres de rayon. Derrière et contre le chevet s'élevait le tombeau, flanqué de chaque côté d'un autel ; à gauche, soit du côté de l'épître, celui de saint Blaise, fondé par le comte Amédée III ; à droite, soit du côté de l'évangile, celui de saint Adrien, fondé par la comtesse Mathilde de Boulogne.

Il est assez remarquable que les sanctuaires de Liesse de Laon et d'Annecy aient été tous les deux agrandis dans la seconde moitié du XIV^e siècle, et qu'à raison de cette circonstance ils aient été enrichis de privilèges spirituels par le même Clément VII. La plus ancienne bulle en faveur du premier est de 1384, dans les mêmes termes que celles de 1388, et 1394 pour le second, sauf ce qui est spécial à chaque sanctuaire. Ainsi celui de Laon n'a jamais été assimilé à Sainte-Marie-Majeure de Rome comme celui d'Annecy. Les plus anciennes bulles en faveur de ce dernier sont d'Urbain V et de Grégoire XI.

Le tombeau de Clément VII fut placé au milieu du chœur des Célestins d'Avignon, qu'il avait fondés.

Les cardinaux, sans égard pour les avis reçus de divers points de ne pas maintenir le schisme, élurent le 28 septembre 1394 un cardinal espagnol, le seul qui eût pris part à leur coterie, Pierre de Lune, qui prit le nom de Benoît XIII.

La mort subite du pape d'Annecy avait compromis l'avenir de l'église de Notre-Dame. Cette succession ouvrait une lueur d'espérance. Il est vrai

que le nouveau pontife n'avait aucun intérêt spécial au Genevois autre que celui du parti : Avignon était plus rapproché de sa patrie. D'ailleurs il était assez occupé à retenir le cercle toujours décroissant de son obédience, qui allait lui échapper, à commencer par la France, à cause du refus de tout accommodement, malgré les promesses faites avant et après son exaltation.

Mais le cardinal de Brogny restait et il occupait un rang trop considérable pour ne pas être écouté. C'est à lui que s'adressa le doyen rural d'Annecy, Jacques Depollier, chanoine de Genève et de Lausanne, pour solliciter la promulgation de la bulle d'érection de la collégiale sous le nom de Benoît XIII.

L'évêque de Genève était en mission de la part de l'université de Paris auprès des deux papes, Boniface IX et Benoît XIII, pour essayer d'éteindre le schisme. En son absence, ce fut Guillaume, évêque de Lausanne, qui fulmina la bulle le 31 août 1395. Elle érigeait l'église de Notre-Dame-de-Liesse en collégiale, y instituait un chapitre séculier dont le chef fut le doyen rural d'Annecy.

Bien qu'incomplète encore, cette faveur si attendue et pour laquelle des préparatifs avaient été faits, arriva à temps pour l'ouverture du jubilé septennal, qui en reçut un éclat nouveau, et, avec l'addition de deux jours consacrés à cette fête, ensuite de la bulle de 1394, le concours dut être beaucoup plus nombreux que la première fois.

Mais le personnel du chapitre avait été comme improvisé pour la circonstance sans organisation définitive. Après les fêtes le doyen repartit pour Avignon. Outre le cardinal de Brogny il trouvait à la cour pontificale plusieurs compatriotes, entre autres François de Conzié, qui venait d'être transféré du siège de Toulouse à celui de Narbonne, et Pierre Fabri ou Favre, protonotaire apostolique, promu lui-même plus tard à l'évêché de Riez; par leur entremise tout arriva à bonne fin.

La bulle de 1396 reconnaissait pour cette église collégiale les fondations d'Amédée III, de Mathilde de Boulogne et les autres revenus acquis depuis, ensuite du mouvement opéré par les deux jubilé. Elle unissait à cette collégiale le prieuré de Sévrier et l'église paroissiale de Veyrier.

Puis, à la demande du doyen et du chapitre, le même pontife, par bulle du 2 novembre 1396, commit le cardinal Jean de Brogny, du titre de Sainte-Anastasie, et le cardinal Pierre, du titre de Saint-Ange, pour organiser le personnel, fixer les prébendes, les offices, le costume, les élections et pourvoir à toutes les charges du chapitre par des statuts définitifs.

Ils furent terminés et notifiés à Avignon le 4 avril 1397, en présence de deux autres cardinaux, Jean, évêque d'Ostie (1), et Pierre, du titre de Saint-Pierre-aux-Liens, de François de Conzié, archevêque de Narbonne, camérier du pape, et de Privat Robin, chanoine-chantre de la cathédrale de Rheims, comme témoins (2). L'acte fut authentiqué par deux protono-

taires apostoliques et impériaux, Pierre Favre ou Fabri, du diocèse de Genève, et Bérenger Sollier ou Dusolier, du diocèse de Béziers.

Comme à Sallanches, le doyen rural, sans préjudice de tous ses droits précédemment acquis comme chanoine de Genève et comme titulaire de l'église de Gévrier attribuée au décanat rural d'Annecy, était, en même temps, le doyen du nouveau chapitre, avec charge curiale de tout son personnel.

Après lui le curé de Saint-Maurice ou de la ville d'Annecy avait l'office de sacristain et était chargé du mobilier et du décor de la collégiale, tout en continuant par lui ou par ses auxiliaires à administrer la paroisse sous le titre de vicaire perpétuel du chapitre, comme on le verra par la bulle suivante. C'est pour cela qu'on institua le sous-sacristain qui seul eut résidence à Notre-Dame.

Au troisième rang le chantre avait la direction du chant et des cérémonies.

Venaient ensuite neuf autres chanoines, puis douze chapelains soit prêtres d'honneur, et enfin six clercs.

Les prébendes étaient de cinquante florins; le doyen en avait deux, les chanoines une, les prêtres d'honneur une demie et les clercs un quart de prébende.

Le florin d'or, petit poids, valait, au XIV^e siècle, environ 14 francs de notre monnaie. Le doyen avait donc la valeur actuelle de 1,400 francs, les chanoines, celle de 700 francs, et les prêtres d'honneur, celle de 350 francs, les six clercs avaient chacun 175 francs.

Le sacristain et le chantre avaient, en outre, dix florins chacun pour leurs charges, ceux du sacristain étaient imputés sur les revenus de la cure de Saint-Maurice, dont il allait devenir titulaire.

Les distributions auxquelles ils pouvaient encore prétendre pour le service des diverses fondations, se réglaient après qu'on avait prélevé les frais du culte et d'entretien de l'église.

Chaque année, le mercredi après l'octave de Pâques, le chapitre réuni au grand complet choisissait dans son sein deux procureurs pour l'année, qui prenaient en charge, par inventaire, les meubles et immeubles, et toutes les actions du chapitre. Il y avait également un secrétaire, chargé de rédiger les décisions prises dans les réunions hebdomadaires, de la correspondance et de la tenue du cartulaire notarié de tous les actes intéressant le chapitre et l'église. Il percevait dans les derniers temps vingt florins.

Pour faire partie du chapitre, il fallait : 1^o être prêtre ou en voie de le devenir dans le courant de l'année; 2^o être d'Annecy, de la banlieue, ou au moins du diocèse de Genève. Mais, sauf pour le doyen, tous les autres ne devaient pas être éloignés de plus d'une lieue d'Annecy.

On y arrivait par l'élection du chapitre, la présentation du comte de Genevois, alternativement, et aussi par la résignation ou la permutation approuvées par le chapitre. Les prêtres d'honneur avaient le droit de succéder aux chanoines, et ceux-ci, d'arriver aux offices et dignités par ordre hiérarchique, sauf les présentations, résignations et permutations approuvées équivalant ainsi à une élec-

(1) Ce titre fut donné l'année suivante au cardinal de Brogny.

(2) Il était d'Annecy. Il avait été attiré à Rheims par Jacques de Menthonay, devenu cardinal en 1383.

tion. Le chantre seul avait le droit de devenir sacristain. Le doyen devait toujours être élu par le chapitre, dans les trois jours après la vacance, et l'approbation de son élection était réservée à l'évêque de Genève. On devait pourvoir aux autres places dans le jour qui suivait la vacance. Le retard d'un mois pour toute élection ou présentation donnait à l'évêque du diocèse le droit de nomination.

On ne pouvait s'absenter sans cause légitime et sans permission, ni au-delà d'un mois, sauf urgence reconnue. Mais alors le doyen et le chapitre pouvaient appeler quelqu'un autre pour faire le service et en percevoir les émoluments. L'absence d'une année sans motifs légitimes donnait lieu à une succession.

Toutes les parties de l'office ecclésiastique devaient être chantées chaque jour avec accompagnement musical, selon l'usage de Genève. L'orchestre recevait, dans les derniers temps, deux cents florins. Tous les jours il y avait deux messes chantées, solennellement les dimanches et fêtes, la première au sanctuaire de Notre-Dame-de-Liesse, la seconde au maître-autel du chœur.

A l'anniversaire de la mort du pape Clément VII, le 17 septembre, et à celui des obsèques du comte Pierre, le 26 mars, tous les prêtres devaient célébrer la messe à cette intention. On faisait, en outre, un service au commencement de chaque mois pour le pape Clément VII, et des prières chaque jour au tombeau de la famille de Genevois.

Le costume des chanoines se composait d'un rochet, d'un manteau noir ou chappe, et d'un camail à deux faces. Ils quittaient la *cappa* depuis le *Gloria* du samedi-saint jusqu'à la Toussaint inclusivement.

Le règlement leur recommandait, d'ailleurs, l'esprit de prière, le service de Dieu, la concorde, le bon exemple, la fuite des lieux et des amusements mondains. Ceux dont la conduite ne serait pas édifiante, après un mois de monitions, devaient être privés de leur bénéfice et remplacés.

Le mercredi après la Toussaint la réunion au complet de tout le clergé de Notre-Dame avait pour objet la lecture du règlement et toutes les mesures à prendre pour l'accomplissement des vues des fondateurs.

Le règlement maintint l'usage établi dès la fondation primitive, d'attribuer par moitié entre l'hôpital des pauvres et l'église les offrandes faites au sanctuaire de Notre-Dame-de-Liesse.

Sur la représentation des cardinaux commissaires que, parmi les prêtres attachés à la paroisse de Saint-Maurice-du-Château, quelques-uns avaient été nommés chanoines, d'autres chapelains perpétuels de la collégiale, et que cette dernière se trouvant dans la paroisse et n'ayant pas eu d'institution de recteur, le service paroissial pourrait amener des conflits de juridiction, le pape, pour prévenir toute cause de discorde et prouver l'affection qu'il portait à la collégiale, unit, par bulle du 25 avril 1397, et incorpora l'église paroissiale de Saint-Maurice au chapitre collégial, en donnant droit à ce dernier sur tous les anniversaires, pourvu qu'il y députât le personnel nécessaire pour les célébrer, et qui se trouvait être habituellement le tiers du chapitre. Quant à la charge d'âmes de la paroisse, Benoît XIII l'attribuait au chanoine sacristain, qui devait en recevoir la juri-

dition de l'Ordinaire aussitôt qu'il aurait été pourvu de cet office, et en supporter toutes les charges.

Il devait, outre ses droits de sacristain du chapitre, percevoir la moitié des obventions de Saint-Maurice, l'autre moitié appartenant au chapitre en vertu de l'union susdite.

Ce n'est qu'après l'émission de cette bulle que Benoît XIII approuva et confirma le règlement que nous avons analysé sommairement plus haut, par bulle donnée à Avignon le 1^{er} juillet 1397.

Nous donnons ici le tableau du personnel primitif de cette collégiale, avec les titres qu'ils avaient avant de faire partie de ce nouveau chapitre.

DOYEN RURAL ET DE LA COLLÉGIALE :

Jacques Depollier, docteur en droit, chanoine de Genève et de Lausanne, camérier de Clément VII.

SACRISTAIN :

Jean Savarin, curé de la ville d'Annecy, soit de Saint-Maurice-du-Château.

CHANTRE :

Jacques Truffier, procureur de l'église de Notre-Dame et de l'hôpital des pauvres, curé d'Aubonne.

AUTRES CHANOINES :

Thomas Vitod, curé de Pringier.

Adémar Couvers, curé de Menthon.

Hugues Littoz, curé d'Annecy-le-Vieux.

Jean Messier, chapelain du comte de Genevois.

Pierre du Colombier, curé de Seynod et chapelain du comte de Genevois.

Pierre Degeorge, curé dans le diocèse de Lausanne.

Jean Cordier, curé des Ollières, chapelain du comte.

Jean Despine, curé d'Allèves, chapelain du comte.

François Deschosaux, curé de Quintal.

CHAPELAINS OU PRÊTRES D'HONNEUR :

Antoine Chappaz, chanoine de Senlis.

Etienne Charo, curé de Saint-Maurice-d'Alby.

François Mallet, curé de Saint-Offenge.

Jean d'Amancy.

Pierre Nouvellet, curé de Dingy.

Pierre Robert.

Pierre Fornier.

Jacques Arendel, curé de Vieugier.

Jean de Syseria (Décisier?), curé de Talloires.

Hugues Fracrier ou de la Frace.

Guillaume Dumas, curé de Cuvat.

Jean Cocci, curé de Vulflens.

Après l'installation de ce personnel, la célébration régulière des offices fit apercevoir tout ce qui manquait encore au décor de l'église ; on activa l'achèvement des travaux en vue des préparatifs de la dédicace pour l'année suivante.

La cérémonie eut lieu, en effet, à la fin de l'octave de la fête patronale, le 16 septembre 1398. Mgr Guillaume de Lornay, évêque de Genève, assisté dans ses fonctions par plusieurs chanoines de Genève, Jean d'Arenthon, chantre ; Jean de Lornay, sacristain, Girard Trombert, official, consacra solennellement l'autel du chœur en l'honneur de saint Antoine et toutes les parties de l'église qui avaient été ajoutées au sanctuaire primitif de Notre-Dame-de-Liesse.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

Le Directeur-gérant, L. REVOM. — ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Sur l'ornementation de la reliure, par M. H. Hammann. — Un épisode de l'occupation bourgogne au ^v^e siècle, par M. C.-A. Ducis. — Les insectes utiles et nuisibles de la Savoie (suite), par M. l'abbé E. Chevalier. — Nécrologie : M. Martinet, par M. C.-A. Ducis. — *A elle, dans ses vieux jours*, poësie souabe, traduite par M. Jules Vuy. — Bulletin.

SUR L'ORNEMENTATION DE LA RELIURE

J'ai lu et copié, dans le journal la *Presse* du 25 février 1837, un petit article dans lequel l'écrivain trace ainsi les diverses phases de l'imprimerie : « Durant le premier siècle qui a suivi la découverte, l'imprimerie apparaît sous la forme d'un *Missel*; sous la forme d'un *pamphlet*, le siècle suivant; plus tard, elle a été *petit livre bien libertin*, et *in folio bien lourd*; un *journal* à cette heure en est le symbole. » M. Crapelet ajoute : « Ne pourrait-on pas dire aussi, avec plus de justesse peut-être, que l'imprimerie a été religieuse à sa naissance; religieuse et littéraire dans sa jeunesse; littéraire et politique dans sa maturité, et que, politique et industrielle maintenant, elle est parvenue à sa décrépitude, jusqu'à ce que les lettres, reprenant force et vigueur, lui rendent à leur tour une vie nouvelle. »

L'ornementation de la reliure offre à peu près les mêmes phases et, en considérant la reliure d'un livre comme son vêtement, on peut la comparer aux diverses modes en usage depuis le ^{viii}^e siècle de notre ère. Je dirais donc que la reliure a été *ecclésiastique* du ^{viii}^e au ^{xv}^e siècle et représentait tout le luxe et la splendeur des églises et du clergé; elle avait l'aspect simple et sévère du costume des docteurs et des philosophes pendant une partie du ^{xv}^e siècle, et dans le ^{xvi}^e siècle elle suivait deux courants, sortis tous les deux de l'Italie; l'un, se dirigeant au nord-ouest, conservait la sévérité, et l'autre, se répandant vers le sud-ouest, acceptait l'élégance, la somptuosité et la grâce des cours des Médicis et de François I^{er}. Au ^{xvii}^e siècle, elle se montrait également en harmonie avec le vêtement affublé de dentelles, de fraises et de broderies des mignons de l'époque, et jusque au-delà de la moitié du ^{xviii}^e siècle elle était encore d'accord avec les habits surchargés de galons d'or des marquis et des dames de la cour. Mais dès cette époque, et lorsque la révolution survint, elle se modi-

fiait singulièrement; elle devint patriotique, en endossant la carmagnole populaire. Depuis, et principalement au commencement de notre siècle, elle n'est plus qu'une réminiscence industrielle des siècles précédents.

Quelques détails vont mieux faire comprendre ces diverses phases; dans les quelques mots qui précèdent, je n'ai pas parlé de l'antiquité parce que les livres des anciens peuples étaient écrits sur de longues bandes de parchemin ou de papyrus roulées autour d'un bâton, semblables à nos papiers de tentures, et n'avaient ni reliure ni décoration.

Cependant je dois mentionner une espèce de livre en usage chez les Hébreux, les Grecs et les Romains; ce sont les *diptyques*, c'est-à-dire deux tablettes de bois ou d'ivoire, réunies au dos par une espèce de charnière, dont les côtés intérieurs étaient enduits de cire et servaient à écrire; les deux faces extérieures furent souvent ornées de bas-reliefs.

Les diptyques étaient d'un usage fort ancien; on les appelait *consulaires* lorsqu'ils servaient aux consuls romains, et *ecclésiastiques* lorsqu'ils furent employés par le clergé dans les premiers temps du christianisme. Ces diptyques recevaient une ornementation analogue à leur usage.

Lorsqu'on eut abandonné l'usage d'écrire enroulé et qu'on eut adopté les volumes carrés, dont les feuilles étaient collées par le dos et emboîtées entre deux ais de bois fermés par une courroie, on employa ces diptyques sculptés pour en orner les plats du livre, sur lesquels on les fixait, et on les entourait de bordures en or et en argent doré, richement garnies de pierreries, de filigranes, de ciselures, d'émaux cloisonnés et de peinture. L'ornementation était tout alors; elle était fort riche et ressortait essentiellement du travail des sculpteurs, des orfèvres, des émailleurs, et par conséquent la reliure n'était pas réelle.

La véritable reliure ne se montra qu'après l'invention du papier de chiffons, dans le ^{xv}^e siècle, et surtout après l'invention de l'imprimerie, dans le ^{xv}^e siècle. Les livres furent alors véritablement reliés, les feuilles cousues sur des nerfs de parchemin ou de cordes et fixées entre deux ais de bois qu'on couvrait de parchemin, de peau de truie ou de veau. On orna les plats de gaufrure, de plaques, de clous et de fermoirs en métal; ce furent d'énormes volumes, véri-

tablement cuirassés, lourds, massifs, sévères d'apparence, difficiles à transporter et à consulter; aussi les plaçait-on sur des lutrins, et, pour les tenir ouverts, on dut avoir recours à un grand fichoir qu'on passait à travers les pages, comme on peut le voir sur des gravures sur bois du xv^e et du xvi^e siècles.

La gaufrure des plats est intéressante parce qu'elle imitait dans ses dessins les ornements d'anciennes étoffes orientales, italiennes et espagnoles.

À l'approche du xvi^e siècle, le format des livres fut en partie déjà modifié, pour en rendre l'usage plus commode et plus général, principalement pour les livres littéraires, mais pour les ouvrages religieux ou scientifiques on maintenait encore la massive reliure du xv^e siècle, en ais de bois et en peau de truie. Il n'y eut que les dessins de la gaufrure qui changèrent: on y introduisit des sujets tirés de l'histoire sainte et profane, de la mythologie et de l'allégorie; on y mettait des portraits, des armoiries et une grande quantité d'ornements extrêmement variés; le tout était gaufré ou imprimé en bas-relief à froid sur les plats et offrait un intérêt réel sous le rapport des compositions, compositions artistiques dont la plus grande partie paraissait être des imitations d'anciennes gravures sur bois provenant de maîtres célèbres de cette époque. C'est ce genre qui était répandu durant le xvi^e siècle en Allemagne et en partie dans les pays limitrophes, tandis qu'à côté de lui on introduisit d'Italie en France, du temps de François I^{er}, un genre complètement différent, c'est-à-dire la reliure à *compartiments*, reliure élégante et riche, principalement employée pour les livres de petit format, reliés en carton, recouverts de veau fauve, de maroquin et de parchemin de couleur, dont les plats étaient ornés de compartiments en couleurs richement dorés aux petits fers.

Dans cette décoration pleine de goût, les ornements consistaient en entrelacs et en rinceaux imités de ceux dits mauresques ou arabes, connus et répandus par les Croisés et qui étaient alors en usage non seulement dans la reliure, mais aussi dans tous les arts décoratifs. Les couleurs vives et variées du maroquin des *compartiments*, entourés de filets d'or, rehaussaient encore son éclat et lui imprimaient une apparence d'émaillerie ou de mosaïque.

Ce fut l'époque classique de la reliure; elle dura tout le xvi^e siècle et fut suivie dans le xvii^e en se modifiant cependant quelque peu.

Dans ce dernier siècle il y avait encore des *compartiments*; mais moins ou presque point de couleurs; c'était la dentelle surtout qui dominait; elle était en dorure aux petits fers d'une finesse exquise, entremêlée de feuilles et de branches, de fleurs et de fruits, très découpés et gravés en taille douce sur les surfaces.

Le dos et les tranches des livres furent souvent dorés, ces dernières surtout étaient *antiquées*, c'est-à-dire qu'on y imprimait en creux, par-dessus la dorure pleine, des ornements et des légendes au moyen de petits fers.

Cette décoration de la reliure était encore très élégante, quoique un peu corrompue vers la fin du siècle; cependant le goût se maintint pendant la première moitié du xviii^e siècle, en adoptant toute-

fois l'ornementation de l'époque, passablement tourmentée et surchargée, appelée style rocaille ou rococo. La dorure dominait sur les plats, sur le dos et sur les tranches, principalement sur le dos, parce que l'on plaçait les livres debout dans les rayons et non plus à plat comme jadis.

La décoration de la reliure était arrivée à son point culminant; elle l'avait même dépassé déjà sous Louis XV; dès cette époque elle ne fit que descendre, et la révolution lui donna le coup de grâce.

Les bons ouvriers commençaient à manquer; on n'avait plus la direction intelligente des hommes de goût; le cuir devenait rare; le maroquin manquait; on avait introduit depuis quelque temps l'usage de brocher ou de cartonner les livres et de se servir pour les couvrir des mêmes papiers marbrés ou dorés dont on se servait auparavant pour en garnir les gardes dans l'intérieur des plats.

Ainsi disparaissait ce bel et splendide habillement des livres du xvi^e et du xvii^e siècles pour faire place à la blouse populaire; la reliure eut aussi sa carmagnole et les relieurs furent nommés des camelotiers, de ce qu'ils fabriquaient des *camelotes*, ou petits livres de dévotion vendus à bas prix.

La fin du xviii^e siècle est aussi la fin de la reliure originale quant à l'ornementation.

Celle-ci avait suivi jusque-là les différents styles dominants dans chaque époque; désormais il n'y a plus que des réminiscences.

L'ornementation de notre siècle n'a pas de style propre, déterminé, original, elle est éclectique, c'est-à-dire qu'elle choisit dans ce qu'il y a de meilleur des temps passés pour l'arranger à sa guise.

Les Anglais furent les premiers à remettre en honneur la reliure à *compartiments* du xvi^e siècle; bientôt la Renaissance se fit sentir aussi dans les autres pays, et la gaufrure et la dorure sont redevenues à la mode depuis 1810 environ. Mais la grande différence qui existe entre le travail des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles et celui qui est pratiqué aujourd'hui, c'est le procédé de la gaufrure et de la dorure.

Dans ces siècles, on composait les *compartiments* et les ornements à entrelacs et à dentelles entièrement à la main, au moyen de fers de toutes formes et de toutes grandeurs; c'était un travail artistique qui demandait de l'intelligence, du goût et une grande habileté.

Aujourd'hui, on a recours à la presse: lorsque la couverture (ou emboîtage en carton) est préparée, on procède à son ornementation au moyen de plaques gravées qu'on y applique par une presse et qui forment un encadrement ou un dessin entier, d'une dimension calculée sur celle du livre.

Ce sont encore les Anglais qui, les premiers, ont appliqué aux livres de consommation ordinaire le cartonnage emboîté, recouvert de peau ou d'une toile façonnée de manière à imiter la peau.

Pour les ouvrages dont le débit est assuré, on se contente d'une plaque pour le dos et d'une autre pour les plats; dans ce cas, et si le dessin n'est pas composé directement en rapport avec le texte, si ce ne sont que des ornements, on fait la plaque des plats à passe-partout, c'est-à-dire qu'on réserve au centre

une place à jour dans laquelle s'enchâsse une autre plaque de rechange contenant le titre ou autre chose. Mais lorsqu'il s'agit des reliures d'amateurs ou de livres ordinaires, on a des plaques mobiles en plusieurs pièces pour le centre et les coins des plats et pour le dos; on les fixe, en les collant, sur un fort carton pour en former une seule planche et l'on procède à l'impression sous la presse.

On peut ainsi beaucoup varier la décoration en se servant de plusieurs plaques à dessins différents, ou en les assemblant diversement.

Pour la gravure de ces plaques, on se sert aussi de moyens mécaniques, comme auxiliaires, quoique la gravure en elle-même s'y exécute toujours à la main en taille douce; c'est surtout le guilloché qui sert à faire des fonds de tous genres. Le dessin et la gravure de ces plaques sont généralement fort bien exécutés.

Enfin, je le répète, tout ce que les siècles précédents nous ont légué de beau et d'utile est mis en usage et employé de mille manières dans la reliure d'aujourd'hui (sauf peut-être la belle reliure en parchemin blanc ou de couleur dans laquelle les Hollandais excellaient), et les grands ateliers de reliure montés en manufactures, de Paris, de Tours, de Limoges, de Dijon, de Londres, de Leipzig, de Brunswick et d'autres en produisent des quantités prodigieuses.

Si l'ornementation de la reliure de nos jours n'est plus aussi artistique et aussi originale qu'elle l'était jadis, la cause n'en peut pas être attribuée aux relieurs, ni aux dessinateurs, ni aux graveurs, mais au fait de l'absence complète d'un style original et propre à notre siècle dans les arts décoratifs.

Les siècles précédents ont fourni une telle abondance, une telle richesse, une telle variété de formes, qu'il est presque impossible à l'artiste, même au plus heureusement inspiré, de faire une composition nouvelle sans rencontrer, si je peux m'exprimer ainsi, dans les casiers de sa mémoire, quelques-unes de ces formes ou des parcelles qui, furtivement, se mêlent à son imagination et se glissent à travers le crayon dans son dessin.

On a remarqué que les transitions d'un style à un autre sont longues et pénibles; on ne quitte et on n'accepte que difficilement et lentement, d'autant plus que les matériaux nouveaux diminuent. Ce sont ces époques là qui sont les plus laborieuses et les plus instructives, et que l'on devrait essentiellement étudier.

Rien n'est plus facile à constater, et, sans aller puiser les preuves dans les époques primitives, que l'originalité va en diminuant depuis les Grecs, auxquels les Etrusques, les Romains et le moyen âge presque tout entier n'ont fait qu'emprunter; ces derniers sont par conséquent déjà moins originaux.

Ce fut une longue transition, très accidentée et variée, il est vrai, que celle des éléments grecs à travers les époques étrusque, romaine, byzantine, romane et mauresque, et qui ne s'arrêta qu'au style dit gothique ou ogival, style véritablement original, riche et beau.

Il fut suivi, à son tour, d'une nouvelle transition, qui n'a pu aboutir qu'à une réminiscence du grec et du romain différemment interprétés et employés, et

qui a atteint son point culminant dans le xvi^e siècle, sous le nom de style de la Renaissance.

Cette transition dure encore, et elle dure jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'idéal qu'on poursuit, — un style original.

Pour arriver à ce résultat, je crois qu'il faudrait pouvoir oublier pendant quelque temps la connaissance que nous avons acquise des anciennes œuvres et n'interroger, comme l'ont si bien su faire les artistes grecs et ceux de l'époque gothique, et n'interroger, dis-je, que la nature: — elle, du moins, est toujours jeune, belle, riche, variée, inépuisable!

H. HAMMANN.

UN ÉPISODE DE L'OCCUPATION BURGONDE AU V^e SIÈCLE

Nous avons rappelé, page 18 de la *Revue*, la dotation faite au diocèse de Tarentaise par le chef de la nation burgonde qui occupa la Savoie dans le premier tiers du v^e siècle.

Le récit de la donation burgonde ayant été interprété de la manière la plus erronée par M. Roche dans ses *Notices historiques sur les Centrons*, copiées aveuglément par ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de remonter aux sources, nous devons rétablir ici la vérité. Ce sera, du reste, une notion géographique à ajouter pour l'époque romaine.

Le fait de la donation burgonde était affirmé dans le manuscrit des archives métropolitaines de Tarentaise, publié par Besson, dans la vie de saint Jacques, premier évêque du diocèse, écrite par Guy de Bourgogne, alors métropolitain de Vienne et devenu pape sous le nom de Calixte II, celui-là même qui se rendit si célèbre par le concordat de Worms, où furent apaisées les querelles du sacerdoce et de l'empire. La science de l'auteur, sa parenté avec les maisons de France et de Savoie, sa juridiction primatiale sur la métropole de Tarentaise donnent à son récit une véritable autorité.

Le fait, d'ailleurs, est en parfaite harmonie avec l'histoire contemporaine et a été confirmé par les actes subséquents du moyen âge.

Nous allons résumer l'historique de l'époque d'après les chroniques d'Idace, de Frédegair, de Prosper Tyro, de Marius d'Avenche, d'Eusèbe, continuée par saint Jérôme, les histoires d'Orose, de Cassiodore, les travaux plus modernes de dom Plancher, Saint-Aubin, Collombet, Luden, Schmidt, Walckenaër, Guizot, Guérard, etc.

Les Burgondes avaient passé le Rhin en 407, occupaient la grande Séquanais en 411, la Viennoise en 413 et s'y trouvaient en pleine possession en 416. Gondicaire, qui venait d'être élu *Kinden* ou chef en 413, fut baptisé en 417. En voyant l'accueil que leur faisaient les populations indigènes, fatiguées du joug romain, et l'impossibilité de les refouler, Honorius et Constance les reconnurent pour alliés et ratifièrent leur occupation entre les années 418 et 422. A la mort d'Honorius, ils envahirent les Alpes graies et la Cisalpine. Mais ils furent repoussés en deçà des Alpes jusqu'au détroit du Saix, de *Saxo*. La *Sapaudia* leur fut confirmée la vingtième année de Théodose II, c'est-à-

dire l'an 428. En 443, ils purent outrepasser la limite du Saix et bientôt la ligne des Alpes. Mais ce ne fut qu'en 470 que l'empereur Anthème fit un dernier acte d'autorité en légalisant toutes leurs conquêtes.

L'expédition du général Aëtius contre les Burgondes en 434 avait pour objet leurs occupations dans la Champagne, ainsi que l'a prouvé le savant critique allemand Luden (1). Loin de leur être défavorable sur les Alpes, cette campagne les a poussés au contraire à s'y cramponner plus que jamais contre l'empire romain, qui se détraquait (2).

Au moment de la première lutte des Burgondes et des Romains dans les Alpes graies, les missionnaires de Lérins, Honorat, Jacques et Maxime, y annonçaient l'évangile. Ils durent rentrer dans leur monastère. En 426 leur supérieur, saint Honorat, devint métropolitain d'Arles, et, la même année, il consacra évêque de *Darentasia* l'un de ses disciples, Jacques, originaire d'Assyrie, qui vint fonder le diocèse de Tarentaise.

Le territoire de cette cité était alors partagé entre les Romains qui se maintenaient en amont du détroit du Saix, et les Burgondes qui avaient tout le reste. Les Burgondes, plus cultivateurs que les Gallo-romains, prenaient les deux tiers des terres et le tiers des serfs (3). L'assiette sociale résultant du partage des *sortes* burgondes forçait l'Eglise à devenir propriétaire pour entretenir son personnel.

La première possession de l'évêque de *Darentasia* fut autour du premier sanctuaire élevé par lui à Saint-Etienne, proto-martyr, au plateau devenu l'ancienne paroisse de la Saulce. Ces acquisitions devenaient précieuses en face des droits de conquête. L'Eglise ne devant ni ne pouvant prendre, dénuée de ressources dans ses origines pour acheter, demanda. Tel fut le motif d'une démarche importante du fondateur du diocèse, après deux ans de travaux apostoliques (4).

Visum est servo Dei Jacobo Burgundiae principem adire (5). Guy de Bourgogne dit : *Visum est servo Dei Jacobo episcopo quatenus principem Galliarum adiret* (6); et dans l'entrevue il le traite de *Monarche Galliae totiusque Burgundiae*. Il faut faire ici la part du chroniqueur du XII^e siècle, qui, membre de la maison capétienne de Bourgogne, articule les titres de Burgondie et de Monarchie, usités de son temps, bien qu'ils ne le fussent pas encore à l'époque dont il retraçait l'histoire, exprimant ainsi en termes contemporains des situations antérieures, presque identiques au fond, comme cela se fait communément.

D'ailleurs le titre de *Gallia* affecta spécialement l'Aquitaine, la Burgondie, la Provence et la Septimanie, depuis que le nom de *Francia* s'appliquait au nord de la Loire, divisé en Ostrie et Neustrie (7). D'après l'Anonyme de Ravenne, la Burgondie était appelée la seconde Gaule, après la Gaule belge (8); et Vienne,

qui servait de résidence au chef burgonde alternative-ment avec Lyon et Genève, avait le titre de *Caput Galliae*. Le métropolitain de Vienne devint, dans ces circonstances, un des primats des Gaules (1). Ces qualifications étaient donc bien justifiées.

Après quelques hésitations, le chef burgonde, qui était chrétien, mais arien, finit par accueillir favorablement la demande de l'évêque de *Darentasia*, et lui donna quelques terres fiscales, *Quandam rupem prominentis saxi, quam antiquo vocabulo incolae ipsius loci Pupim seu rupem vocaverunt, non longius ab opido Ceutrone distantem quam uno et sesqui milliaro; Villam etiam Jugontis et villam Geronam simul cum villa Herbagina et villam quae dicitur Agarius atque villam Luciam cum omnibus suis appenditiis*.

Les situations de la première et de la dernière de ces localités, seules sont parfaitement établies par les documents historiques.

Sur le roc Puppim, qui n'a pas changé de nom, s'est élevée la maison, puis le château dit de Saint-Jacques, *Castrum sancti Jacobi*, vulgairement appelé Saint-Jaquemoz (2). Après l'invention de la poudre, il devint le donjon d'une forteresse moderne qui fut gravement endommagée par Lesdiguières. On n'y distingue plus que les restes de deux bastions, d'une chapelle, d'un vivier et quelques ornements d'architecture. J'ai découvert dans le flanc oriental de la forêt les armoiries de France qu'y avait fait placer Henry IV.

La *villa Lucia* était à Beaufort, dont une vallée latérale plus élevée a été appelée pour cela *Alta Lucia*, Hauteluce. Citons quelques preuves tirées de Besson et des archives du comté de Tarentaise déposées à Turin.

En 1207, Hugues de Chignin reconnaît en faveur de Guillaume de Beaufort les fiefs qu'il tenait *in valle Locia* relevant du château de *Belloforti*. Le même Guillaume donne à l'archevêque de Tarentaise des terres situées dans la vallée de Luce et dépendant du même château.

1208. Les frères Guillaume et Thomas de Beaufort font le partage de leurs biens dans la vallée de Luce.

1214. Bernard de Chignin, archevêque de Tarentaise, acquit de deux dames de Cornillon la moitié de leurs dixmes rières la vallée de Luce. Le mandement de Cornillon comprenait la paroisse de Queige où étaient ces terres.

1225. Dans une transaction entre l'archevêque Herluin et Guillaume de Beaufort sur leurs prétentions réciproques dans la vallée de Luce, les arbitres déclarèrent liges du seigneur de Beaufort huit familles de la paroisse de Saint-Jacques de Hauteluce, et adjugèrent au fief archiépiscopal le territoire du bourg de Saint-Maxime de Beaufort et les familles qui l'habitaient.

1274. Guillaume de Beaufort vendit à Béatrix de Savoie, baronne de Faucigny et femme du dauphin de Vienne, le domaine direct de la moitié du fief de Beaufort dans la vallée de Luce, depuis le Nant-Bruent en amont, et s'en reconnut vassal pour le domaine utile. 1277. Il vendit à la même le reste du fief toujours dans la vallée de Luce.

(1) *Hist. du peuple allemand*, liv. V, chap. VIII, 145, etc.

(2) *Congrès scientifique de Chambéry*, 549.

(3) *Loi Gombette*, tit. LIV.

(4) Telle fut également la cause de la dotation du diocèse de Maurienne par son fondateur, saint Gontram, roi de Bourgogne, un siècle et demi après. *Académie de Savoie, Documents*, II, 20, 23.

(5) Besson, *Mémoires*, 190.

(6) Bolland., *Acta sancti*, 16 januarii.

(7) Valois, *Notitia Galliarum*, 305.

(8) *Script. rerum gall.*, I, 120. — Walckenaër, *Géogr. comp.*, II, 375.

(1) Chorier, *Antiquités de Vienne*, xxiv. — Oollombot, *Hist. de Vienne*, I.

(2) Besson, *Preuves*, 33, 38, 48, 63, 72, 85.

En 1228, Amé IV de Savoie avait permis à Aymon de Beaufort d'établir un marché dans la vallée de Luce. Hugues de Viennois, héritier de son aïeule Béatrix, s'en prévalut pour établir des foires *in villa sancti Maximi vallis Lucie*. De là un procès avec l'archevêque dont les droits avaient été reconnus en 1225. Ensuite d'un accord passé en 1318, il fut réglé que les droits de l'archevêque *in valle Locie* ne seraient jamais aliénés de l'archevêché.

L'accord de 1225 avait reconnu à l'archevêque la nomination *in ecclesiis de Lucia*; en effet, la bulle d'Honorius III, de 1226, lui confirma *Vallem Lucie et ecclesias ejusdem vallis*, que celle d'Alexandre III, de 1171, lui avait reconnu déjà, *quatuor ecclesias de Luciacum cum pertinentiis*. C'était celle de Saint-Maxime, bourg principal de Beaufort, celle de Saint-Jacques de Hauteluce, celle de Saint-Pierre du Villard et celles de Queige; d'abord celle de Bonnecine, qui fut quelque temps paroissiale. Il y a un demi siècle, on pouvait en observer encore les ruines romanes sur un plateau en amont de la chapelle actuelle. Celle de Saint-Agathe de Queige n'a pris de l'importance que par l'influence du château du Barrioz, dépendant autrefois du mandement de Cornillon.

Il résulte évidemment de tout ce qui précède que la *villa Lucia cum appenditiis* équivalait à toute la vallée de Luce; c'est ainsi, du reste, qu'on l'entendait à cette époque. Guillaume, comte de Genevois, avait fait des acquisitions dans la vallée de Beaufort à l'encontre des droits de l'archevêque de Tarentaise, qu'il dut reconnaître par acte de 1210. Une récidive amena une nouvelle reconnaissance plus solennelle en 1220. *Cum Tarentasiensis ecclesia proponeret totam Vallem Lucie donatam fuisse in sui fundatione beato Jacobo primo Tarentasiensi archiepiscopo et successoribus suis* (1), le comte avoua ses torts, reconnut la suzeraineté perpétuelle de l'archevêque en présence de son frère, Amédée, évêque de Maurienne, et de dix-huit témoins du clergé et de la noblesse.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

LES INSECTES UTILES ET NUISIBLES DE LA SAVOIE

(Suite.)

2^e Insectes nuisibles aux arbres non fruitiers.

Les arbres à fruits, étant élevés à l'état de *domesticité*, exigent des soins qui nous mettent souvent en rapport avec eux et qui nous rendent plus sensibles les dégâts occasionnés par les insectes. Nous sommes beaucoup moins soucieux des arbres qui bordent nos promenades, qui ombragent nos bosquets, qui garnissent nos bois et nos forêts.

Cependant il y a bien peu d'arbres qui n'aient à nourrir un nombre plus ou moins considérable d'insectes.

Lorsque le nombre de ceux-ci ne dépasse pas certaines limites, les dommages qu'ils causent sont peu importants; mais ils deviennent souvent un véritable

fléau sous l'influence de circonstances favorables à leur multiplication.

COLÉOPTÈRES. — Un des ennemis les plus redoutables pour les arbres, c'est le *hanneton commun*. Sa larve ronge les racines et fait souvent périr les arbres. On a trouvé autour d'une souche ainsi minée jusqu'à dix litres de ces *vers blancs*. Des forêts entières ont été détruites par ces larves. Devenu insecte parfait, on le voit par myriades dévorer les feuilles de beaucoup d'arbres, principalement celles des ormes, des chênes, des hêtres, des peupliers, des bouleaux, etc.

Il est assez rare que les arbres, ainsi dépouillés, périssent, mais ils languissent pendant plusieurs années et reprennent difficilement leur première vigueur. Ce sont surtout les arbres des lisières, placés le long des champs cultivés, qui sont exposés aux ravages de ces insectes, parce que leurs larves se développent dans les terres remuées par la culture.

Dans certaines années, les hannetons se montrent en si grande quantité dans les mois de mai et de juin, qu'ils dévastent les arbres de toute une contrée. Parfois ils se réunissent en essaims, comme les sauterelles, et ils émigrent dans un autre pays, lorsqu'ils ne trouvent plus de nourriture dans celui où ils sont nés.

Ces animaux malfaisants ont beaucoup d'ennemis dans la nature. Plusieurs insectes, surtout le *jardinier* (*Carabus auratus* L.) leur font la guerre, ainsi que les fouines, les belettes, les musaraignes, les rats, les corbeaux, les pies, les chouettes et les nombreux oiseaux nocturnes. Mais ces destructions ne sont pas suffisantes, et il importe aux agriculteurs d'attaquer les hannetons par tous les moyens en leur pouvoir, soit en faisant ramasser les *vers blancs* au moment du labour des terres, soit surtout en faisant recueillir les hannetons adultes sur les arbres. Comme ils sommeillent pendant le jour sur les branches, il est facile de les faire tomber sur des toiles et de les faire périr. On peut en nourrir les volailles et les porcs qui en sont très friands. On peut aussi les utiliser en les faisant bouillir dans l'eau pour en extraire une huile qui sert à graisser les roues des voitures.

Les autres espèces de *mélolonthides* nuisent plus ou moins aux arbres; ainsi le *hanneton du solstice* (*Amphimallon solstitialis* Lat.) dévore les feuilles des ormes, des peupliers, des saules, des hêtres, des pins. Les larves de l'*Anisoplia horticola* Fab. rongent les racines des pins.

Les *trichies* et les *cétaines*, dont les brillantes couleurs ornent les fleurs de nos jardins, vivent à l'état de larves dans les bois qui commencent à pourrir, activent promptement la décomposition des arbres et les font périr. Il en est de même des larves des *lucanides*, qui vivent plusieurs années dans les troncs d'arbres qu'elles sillonnent de galeries; celles du *cerf-volant* (*Lucanus cervus* L.) attaquent de préférence les chênes dont l'insecte parfait mange les feuilles et suce la sève qui s'écoule entre les fissures de l'écorce. On rencontre un grand nombre d'espèces de *charançons* sur les arbres, mais en général ils font des dégâts peu sensibles. Les *polydroses* (*P. flavipes* Sch., *P. sericeus* Fab.) perforent surtout les feuilles des charmes.

(1) Besson, *Preuves*, 43. J'ai établi ailleurs le droit de métropole que pouvait avoir à cette époque déjà la cité de Tarentaise. De l'origine et de l'organisation des diocèses de Savoie.

Les *Brachyderus incanus* Sch., *Hylobius abietis* Fab., *Sitona lineatus* Fab. et *Pissodes pini* Sch. sont très nuisibles aux pins et aux sapins; leurs larves s'introduisent dans les jeunes bourgeons, rongent le *liber* de ces arbres et les font périr. Le *pissode*, parvenu à l'état d'insecte parfait, a la précaution de couper à demi les jeunes tiges et les pétioles des feuilles du pin, afin que la sève n'afflue que difficilement dans l'organe flétri et ne puisse étouffer ses jeunes larves.

Le *cryptorhynque de la patience* (*C. lapathi* Sch.) creuse des trous profonds dans les troncs des saules et leur occasionne de grands dégâts. L'*Orchestes fagi* Sch. et l'*Anthonomus ulmi* Gyll. vivent aux dépens de l'orme, comme l'*Hylobius fraxini* Fab. vit aux dépens du frêne.

De petits insectes, qui ressemblent à beaucoup d'égards aux *charançons*, sont un fléau pour les arbres des forêts: ce sont les *xylophages* ou *mange-bois*; ils creusent des galeries entre le bois et l'écorce des arbres, lorsqu'ils sont à l'état de larve, et dévorent les feuilles à l'état adulte. Les plus dangereux appartiennent aux genres *Scolytes*, *Hylésines*, *Bostriches* et *Tomiques*. Les *scolytes* sont quelquefois si nombreux dans les forêts que les arbres en sont *tatoués* dans toute leur étendue.

En 1837, on fut obligé d'abattre, dans le bois de Vincennes, vingt mille pieds de chênes de 30 à 40 ans, qui étaient entièrement perdus par les ravages du *Scolytus pygmeus* Lat.

Le *Bostrichus capucinus* Lat. et le *Scolytus destructor* Lat. attaquent les arbres de nos grandes routes et de nos jardins. Le *Tomicus typographus* Lat. coupe et perce en tous sens les arbres résineux; c'est un fléau des plus redoutables dans les forêts de pins.

En 1783, on perdit dans la forêt du Hartz un million et demi de pins, qui furent détruits par ces *xylophages*.

Les larves des *capricornes*, ou coléoptères à *longues cornes*, se nourrissent du bois des arbres. Au mois de juin, on rencontre sur les chênes le *grand capricorne* (*Cerambyx heros* L.) dont la larve creuse ses galeries dans l'intérieur de l'arbre et lui occasionne souvent des dégâts considérables.

Les larves de *prione* vivent dans les troncs des chênes et des bouleaux; celles de l'*Aromia moschata* Scop. dans les saules, et celles des *Saperdes* dans les peupliers.

Tous les insectes de la famille des *capricornes* vivent à l'état de larve dans le tronc ou sous les écorces des arbres, les criblent de trous, en y pratiquant des galeries dont la largeur augmente à mesure que l'insecte grossit. Ces larves *lignivores*, dont la bouche est armée de mâchoires puissantes, coupent, comme avec des tenailles, les fibres du bois et se creusent ainsi des trous cylindriques qui déterminent fréquemment la décrépitude et la mort des plus gros arbres.

Parmi les *chrysoméliens*, un grand nombre d'espèces, surtout pendant le premier état de leur vie, rongent les feuilles des arbres et leur nuisent parfois au plus haut degré. Ainsi, les feuilles du peuplier et du saule sont souvent entièrement dévorées par la

line du peuplier (*Lina populi* Fab.), et celles des *aulnes* sont fréquemment déchiquetées par des myriades d'*Agelastica alni* Fab.

La *galéruque* de l'orme (*Galeruca ulmariensis* Fab.), tant à l'état de larve qu'à l'état d'insecte parfait, se trouve parfois en si grande quantité sur les ormes que les feuilles de ces arbres, entamées de toutes parts par les mandibules de ces insectes, ne tardent pas à tomber.

LÉPIDOPTÈRES. — Les papillons, surtout les nocturnes, causent les plus grands ravages dans les plantations d'arbres. La chenille de la *Vanessa morio* (*Vanessa antiopa* Lat.) vit en société sur le bouleau, le tremble, l'orme et diverses espèces de saules; celle de *Robert le diable* (*Vanessa gamma* Lat.) mange les feuilles de l'orme. Le *sphinx du tilleul* (*Smerinthus tiliae* Lat.) nuit souvent aux tilleuls et aux ormes, et le *sphinx du peuplier* (*Smerinthus populi* Lat. et *S. ocellatus* Lat.) nuit aux peupliers, aux trembles, aux bouleaux et aux saules. La *Sesia apiformis* Lat. ronge de préférence la base de la tige et les racines des saules et des peupliers. Elle se tient toujours au pied du tronc, ras de terre.

La chenille du *ronge-bois* (*Cossus ligniperda* Lat.) attaque les saules, les peupliers, les chênes et surtout les ormes; jeune encore, elle dévore le *liber* et l'*aubier* de ces arbres, creuse de longues galeries qui les font périr.

Les chenilles du *Bombix pini* Lat. rongent les bourgeons des pins pendant l'été, et, au printemps suivant, elles en dévorent les feuilles et les jeunes pousses.

Les chenilles de la *livrée* (*Bombix neustria* Lat.) vivent en société sur un grand nombre d'arbres de nos forêts et nuisent principalement aux chênes. Les jeunes chênes ont aussi beaucoup à souffrir de celles de la *queue d'or* (*Arctia chrysorrhea* Lat.), et surtout des *processionnaires* (*Bombix processionnea* Lat.) dont les troupes nombreuses sortent le soir de la toile commune qui les abrite et dépouillent en quelques heures un chêne de toutes ses feuilles.

La chenille du *Bombix pudibunda* Lat. vit surtout sur le hêtre, et celle du *Bucéphale* (*B. bucephala* Lat.) sur le tilleul et le chêne. Les chenilles du *moine* (*B. monaca* Lat.) attaquent de préférence les pins et les sapins et mangent aussi les feuilles du bouleau, du hêtre et du chêne.

Quant à celles du *Bombix dispar* Lat., elles sont si voraces qu'elles s'en prennent à tous les arbres indistinctement.

Plusieurs espèces de *phalènes* et de noctuelles font aussi beaucoup de mal aux pins, dont elles rongent les jeunes bourgeons.

ORTHOPTÈRES. — Parmi les insectes de cet ordre, les arbres n'ont à craindre que la *taupe-grillon*, qui cause souvent de grands dommages aux jeunes plantations dont elle coupe les racines.

HYMÉNOPTÈRES. — Les larves de *sirex* (*Sirex gigas* Lat.) percent le bois vert et y vivent plusieurs années. On les rencontre en grand nombre dans les forêts de sapins qui dépérissent bientôt et meurent de ces perforations multipliées.

L'*abeille perce-bois* (*Xylocopa violacea* Fab.) creuse de nombreuses galeries dans le bois des vieux

arbres, y construit des cellules superposées dont elle garnit le fond de pollen pétri avec du miel, dépose un œuf au milieu de cette pâte et ferme la cellule par un plafond de sciure de bois agglutinée avec sa salive. Sur ce plafond elle établit une nouvelle cellule, et ainsi de suite, jusqu'à l'orifice, qu'elle ferme de la même manière.

Mais c'est surtout parmi les larves des *porte-scies* ou *tenthredes* que les arbres ont des ennemis fort redoutables.

Les larves du *Tenthredo pini* Lat. dévorent les feuilles du pin sylvestre; celles du *Tenthredo salicis* Fab. et *T. capreae* Fab. rongent les saules.

La *lophyre du pin* (*Lophyrus pini* Lat.) attaque les feuilles des pins et autres arbres verts de nos forêts.

DIPTÈRES. — On n'a pas remarqué que les larves des mouches aient causé de graves dommages aux arbres; il faut en excepter celles du *xylophage* (*Xylophagus varius* Lat.), qui vivent dans les chênes et les criblent de trous propres à entraver la circulation de la sève.

(A continuer.)

E. CHEVALIER.

NÉCROLOGIE

M. MARTINET

La science et les lettres viennent de faire une perte considérable dans la personne de M. l'abbé Antoine Martinet, décédé à Moutiers (Savoie), le 17 juin. Né à Queige dans la vallée de Beaufort, en 1802, il était neveu de M^{re} Martinet, qui fut d'abord évêque de Tarentaise en 1825, puis archevêque de Chambéry en 1828. Il avait refusé lui-même à plusieurs reprises la dignité épiscopale. D'autres voix plus autorisées rappelleront la polémique vigoureuse et incessante soutenue depuis tant d'années par ce valeureux champion de l'ordre social et du vrai patriotisme. En appréciant la profondeur de ses convictions et la franchise de ses allures, la critique lui passera sa verve caustique et les *coups de martinet* dont il stigmatisait les travers de notre époque. Nous nous bornerons à donner ici la liste des publications de ce fécond écrivain, dont quelques-unes ont été traduites en plusieurs langues de l'Europe.

1. *Concordia rationis et fidei contra veteres nuperosque rationalistas*, 1835, 1 vol.

2. *De la perfectibilité humaine*, 1837, 1 vol.

3. *Platon polichinelle ou la sagesse devenue folie pour se mettre à la portée du siècle*, 1838, 3 vol.

4. *Solution de grands problèmes mise à la portée de tous les esprits*, 1840, 4 vol.

5. *Réflexions de Polichinelle sur un souverain comme il y en a peu et sur le discours d'un trône qui n'a pas son semblable*, 1846, 2 vol.

6. *Les idées d'un catholique sur ce qu'il y aurait à faire*, 1847, 1 vol.

7. *L'art d'apprendre en riant des choses fort sérieuses par Polichinelle séparé de Platon pour cause d'incompatibilité*, 1847, 1 vol.

8. *Que doit faire la Savoie*, 1848, 1 vol.

9. *La statolâtrie ou le communisme légal*, 1848, 1 vol.

10. *Une parole au pays*, 1849, 1 vol.

11. *Emmanuel ou le remède à tous nos maux*, 1849, 1 vol.

12. *Des affaires d'Italie et de l'avenir probable de l'Europe*, 1849, 1 vol.

13. *De l'éducation de l'homme*, 1850, 1 vol.

14. *La science de la vie*, 1850, 2 vol.

15. *Le réveil du peuple*, 1850, 1 vol.

16. *La science sociale au point de vue des faits*, 1851, 1 vol.

17. *L'arche du peuple*, 1851, 2 vol.

18. *La philosophie du catéchisme catholique*, 1853, 1 vol.

19. *Etude sur la méthode d'enseignement théologique*, 1857, 1 vol.

20. *Institutiones theologicae*, dogme, 1859, 4 vol.

21. *Theologia moralis*, 1867, 4 vol.

22. *La société devant le concile*, 1869, 1 vol.

23. *Que faire? Mémoire aux électeurs et aux élus de notre future constituante*, 1871, 1 vol.

C.-A. DUCIS.

A ELLE, DANS SES VIEUX JOURS ⁽¹⁾

Que, pour moi, l'heure approche et sonne,
Ah! leur langue ira bien son cours,
Mais tu sauras, mieux que personne,
Pour qui mon cœur bat toujours!

Si leur commérage retombe,
Sans pitié, sur ce pauvre cœur,
Reste, comme moi dans la tombe,
Silencieuse en ta douleur!

L'absence n'est pas éternelle;
Trêve à tes pleurs, trêve à ton deuil:
Pour la presser, ta main fidèle,
Je briserai jusqu'au cercueil!

A te sentir sur cette terre,
Loin de ton époux désolé,
Au ciel même, pourquoi le taire?
Je ne serais qu'un exilé!

Il nous faut la même patrie,
C'est le même abri qu'il nous faut:
Avec toi seule, âme chérie,
Je puis goûter la paix d'en haut!

JULIUS VUY.

BULLETIN

Le 14 juin, vers 8 heures 36 minutes du soir, est apparu un bolide qui a été vu à Annecy par un grand nombre de personnes. Voici mes observations sur ce météore.

Je l'ai aperçu vers l'ouest à environ 32° du sud; il s'est éteint environ 3 secondes après, sans fractionnement ni explosion, à 18° du sud. J'évalue la hauteur au-dessus de l'horizon pour les deux points si-

(1) Sous ce titre, Justin Kerner, un des poètes de l'école souabe, a publié diverses petites pièces adressées à sa femme, et qui sont toutes pleines de sentiment et de fraîcheur.

Les *Echos des bords de l'Arve* dont la *Revue savoisienne* a rendu compte en 1860 (p. 92 et 93), renferment la traduction de deux de ces poésies; voici la traduction d'une troisième.

gnalées à 19° pour le point d'apparition et à 4° pour le point de disparition.

La trajectoire m'a paru assez courbe et son plan dirigé du N.-N.-O. au S.-S.-E., et la corde, menée par les deux points dont j'ai parlé, inclinée à environ 45° sur l'horizon. Les évaluations ont été faites d'après des alignements et des hauteurs apparentes de montagnes.

Le diamètre apparent était environ le quart de celui de la lune, le disque jaune comme une flamme iodée et entouré d'une petite zone lumineuse bleue.

La traînée était peu persistante et s'est réduite en une légère fumée rose qui pourrait bien être de l'oxyde de fer.

(Communication de M. E. Levet à la Société Florimontane.)

Le jeudi 25 mai a eu lieu à Lausanne la réunion de printemps de la *Société d'histoire de la Suisse romande*. Elle a été signalée par des communications nombreuses et intéressantes.

M. Galiffe a donné lecture d'un mémoire sur l'origine et la nature des franchises genevoises. Il a fait ressortir en particulier comment l'évêque Robert, en 1293, en protestant par un acte contre ce qu'il appelait les usurpations des citoyens, avait précisément constaté les droits que la communauté revendiquait.

M. Cart, dans un exposé très clair et très animé, a restauré et expliqué une inscription incomplète trouvée à Avenches et consacrée à un tribun des soldats de la légion macédonique cantonnée en Helvétie sous l'empereur Claude.

M. Vuy, d'après une relation de l'époque imprimée très probablement à Genève, a rendu compte de la réunion des Etats Généraux de Savoie assemblés à Moûtiers en 1522. Parmi les vœux formulés par cette assemblée, on remarque la recommandation du maintien de la paix avec les voisins, celle d'une justice plus brève, mais aussi des plaintes contre les empiètements des juges ecclésiastiques et la demande de prohiber le *colportage des pardons*.

M. F. de Rougemont s'est ensuite livré à une excursion hardie dans le domaine des âges primitifs. Il a fait remarquer que c'est surtout dans les lacs du Jura qu'on trouve les établissements de l'âge du bronze (au nombre de 42), tandis que la Suisse orientale contient surtout des restes de l'âge de la pierre. La nature de ces débris végétaux et animaux ferait présumer une origine africaine des populations primitives de l'Helvétie. M. de Rougemont montre que cette conjecture est corroborée soit par l'analogie de l'idiome ligurien avec celui des Berbères, soit par la découverte récente de dessins gravés sur les rochers du col de Tende, dessins qui ont du rapport avec des objets africains et nullement avec les usages des populations européennes venant d'Asie.

M. le professeur Desor a exhibé des serrures romaines fort ingénieuses, ainsi qu'une lame avec une courte poignée dans laquelle sont engagées trois boucles, pêchée dans le lac de Bièvre et dont la destination paraît très problématique.

M. Vulliet a lu une notice sur les lépreux; il a retracé toutes les mesures de l'ordre civil et religieux par lesquelles l'ancienne société pourvoyait à l'existence des malheureux lépreux tout en les séquestrant, ainsi que la crédulité superstitieuse qui souvent poussa les populations à persécuter comme malfaisants des êtres qui ne semblaient pouvoir inspirer que de la pitié.

M. Morel Fatio a informé les assistants de l'installation définitive de la bibliothèque de la Société dans un local que le Département de l'instruction publique s'est empressé d'offrir.

D'autres communications étaient annoncées, mais on siégeait depuis 9 heures et 1 heure avait sonné. Les sociétaires se dirigèrent vers le cercle de l'Arc. De mélancoliques réflexions, inspirées par une douloureuse coïncidence, se pressaient à l'esprit des convives; au sortir d'une de ces pacifiques réunions où l'on discute gravement sur quelques mots d'une vieille inscription ou un fragment d'armure, on apprenait avec stupeur que des monuments élevés par le travail de plusieurs siècles croulaient sous les coups de nouveaux et plus barbares Vandales.

De pareilles nouvelles sont un deuil pour l'histoire, l'art et la poésie. Cette triste préoccupation s'est fait jour dans les paroles prononcées au dessert par MM. Morel, président, Vulliet et Pictet de Sergy. Puisse la contemplation des fruits hideux de la *liberté révolutionnaire* nous faire aimer toujours davantage la *liberté vraie* cultivée sur le sol de notre patrie!

(Journal de Genève.)

Nous extrayons de divers journaux la triste nomenclature des ruines artistiques et scientifiques accumulées par l'insurrection de Paris.

Les Tuileries sont absolument consumées; il n'en reste que des murailles chancelantes.

Le Louvre a perdu sa bibliothèque, deux ou trois statues extérieures et une partie d'un plafond.

Le Palais de justice n'est plus qu'une ruine; mais la Sainte-Chapelle, enclavée dans cet édifice, n'a pas été atteinte.

Au Palais-Royal, l'aile gauche, la façade et l'aile droite, c'est-à-dire le palais proprement dit, sont totalement en ruines.

L'Hôtel-de-Ville a perdu en grande partie sa belle façade, ses archives, ses documents sur l'histoire de Paris, sa bibliothèque.

La Légion d'honneur, la Cour des comptes, le Conseil d'Etat, le Ministère des finances, le théâtre Lyrique et celui de la Porte-Saint-Martin sont brûlés.

La colonne Vendôme, renversée par les ingénieurs de la Commune, gît sur le sol en plusieurs tronçons.

La colonne de Juillet, trouée par les projectiles, a résisté à l'immense incendie de pétrole allumé sous sa base.

L'Arc de Triomphe de l'Etoile n'est pas aussi endommagé qu'on aurait pu le craindre; seul, le côté qui fait face à l'avenue de la Grande-Armée a reçu quelques boulets et des éclats d'obus; les bas-reliefs ont peu souffert.

La porte Saint-Martin est labourée de boulets et de balles.

A la porte Saint-Denis, la statue du Rhin, par Girardon, est mutilée et tout le monument est endommagé.

La façade de la Madeleine qui fait face au Corps législatif porte des traces nombreuses de mitraille dans ses colonnes et ses chapiteaux.

Une bombe à pétrole a atteint le clocheton de l'église de Saint-Eustache, qui a été incendié et s'est effondré.

Le nouvel Opéra n'a été atteint que dans le groupe qui couronne la partie gauche de sa façade. Ce groupe, sorti des ateliers de la maison Christoffe, pourra facilement être reproduit par les mêmes procédés galvanoplastiques qui l'ont donné.

Une déclaration faite par M. Chevreul à l'Académie des sciences établit que l'incendie allumé par les fédérés à l'établissement des Gobelins a détruit 80 mètres de bâtiment composant la galerie ouverte au public, un atelier contenant six métiers, trois salles de travail, l'école de tapisserie, un atelier de peinture, une partie du magasin des plâtres destinés à l'enseignement du dessin. — La perte vraiment désastreuse est celle de la collection des tapisseries depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, à l'exception de quelques œuvres qui ont été sauvées.

Dans cette liste trop longue et cependant bien incomplète, nous n'avons pas fait figurer un grand nombre d'hôtels particuliers, remarquables par leur architecture, et dont l'incendie a dévoré les collections artistiques et bibliographiques.

Les événements de Paris avaient privé momentanément la *Revue savoisienne* de la chronique musicale qu'un fidèle collaborateur, M. Johannès Weber, lui adressait tous les quatre mois depuis plus de sept ans. La reprise des communications avec la capitale nous a permis de recevoir, il y a quelques jours, des nouvelles du savant critique; il veut bien nous promettre de reprendre, dès le numéro de juillet, ses causeries sur l'art musical.

La Savoie a perdu M. Fleury Lacoste, viticulteur distingué, ancien collaborateur de la Société Florimontane et auteur de mémoires estimés sur l'agriculture.

Les dons et échanges suivants ont été adressés à la Société Florimontane:

G. Spano, *Proverbi sardi trasportati in lingua italiana e confrontati con quelli degli antichi popoli*, don de l'auteur; — *Questions archéologiques et historiques sur les Alpes de Savoie entre la lac Léman et le Mont-Genève*, par M. C.-A. Ducis, don de l'auteur; — *Journal de la Société vaudoise d'utilité publique*, années 1861 à 1871, don de M. F. Seguin; — *Revue du Lyonnais*; — *Bulletins de la Société des arts de Genève*, n° 80 à 97; — *Catalogue des livres et des estampes appartenant à la classe des beaux-arts de la Société des arts de Genève*, don de M. Hammann; — *L'educateur*, revue pédagogique; — *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, n° 1 à 9; — *Atti della Società italiana di scienze naturali*; — *Le Mont-Blanc*; — *L'Union savoisienne*; — *Industriel savoisien*; — *Le Faucigny*; — *L'Echo du Salève*; — *Les Chablais républicain*; — *Le pays de Gavot*; — *Gazette du peuple*; — *La Savoie thermale*; — *L'Italia agricola*.

Le Directeur-gérant, L. REVOM.

ANNECY. — TYP. TRÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Un épisode de l'occupation burgonde au V^e siècle (suite), par M. C.-A. Ducis. — Causerie sur la Belgique, par M. J.-Ch. de Vigne. — Les moyens d'échange employés par divers peuples, par M. F. Seguin. — Chronique musicale, par M. Johannès Weber. — Bulletin.

UN ÉPISODE DE L'OCCUPATION BURGONDE AU V^e SIÈCLE

(Suite.)

Ce que nous venons d'établir pour la *villa* de Lucia doit s'appliquer aux quatre autres *villa*, qui, avec leurs appendices, devaient être également quatre autres vallées, qu'il nous reste à déterminer (1). En l'absence de documents spéciaux, nous le ferons par une induction à peu près évidente.

Charlemagne fit, dans les années 810 et 814, des largesses à vingt-neuf métropoles ecclésiastiques de son empire, parmi lesquelles figure celle de Tarentaise.

En 996, le dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III dit le Fainéant, donnait le comté de Tarentaise à l'archevêque et ses successeurs (2). Les empereurs d'Allemagne, acquéreurs de la Bourgogne, ont reconnu ces donations diverses et, à la demande des intéressés, ont continué d'en accorder des actes d'investiture féodale. Les seuls conservés sont de 1186, 1196, 1226 (3). Ces investitures, outre la ville et le territoire de Moûtiers, qui, comme capitale du diocèse et du comté, devait obtenir le premier rang, comprennent deux catégories, les châteaux et les vallées.

Parmi les premiers celui de la donation de Gondicaire se trouve tout naturellement en tête, *Castrum sancti Jacobi*. Viennent ensuite les autres châteaux donnés par Charlemagne ou Rodolphe, ce sont Briançon, Conflans et la paroisse de Villette.

En second lieu, on remarque les cinq vallées de Bozel, des Allues, des Bellesvilles, de Saint-Didier de la Bâthie et de Luce. Les bulles pontificales de protection énumèrent les mêmes noms dans la même suite (4).

(1) Un village, perché au flanc le plus élevé de la commune de Hautecour, s'appelle Breuil, dans les chartes, *Brogilum*. Il a plu à M. Roche de le lire Brille, de le traduire par *lucet* pour y trouver l'étymologie de *villa Lucia*. Et ainsi du reste!

(2) Documents publiés par l'Académie de la val d'Aoste, I, p. 4, 220. Le texte de Besson est très fautif.

(3) Besson, *Mémoires*, etc., *Preuves*, 38, 48.

(4) Id., *Preuves*, 33, 40.

Ce nombre de cinq vallées, dont la dernière est toujours celle de Luce, que nous connaissons, nous amène à les considérer comme ayant été l'objet de la donation de Gondicaire. Et comme elles sont toujours énumérées dans le même ordre, nous pouvons présumer qu'elles l'ont gardé tel quel dès la donation primitive dans toutes chartes de protection ou d'investiture, sauf les changements de noms introduits soit par le déplacement des centres soit par les titres paroissiaux ou féodaux à des époques différentes pour chaque localité.

Aux XII^e et XIII^e siècles, la vallée de Luce portait encore exclusivement son nom primitif. L'agrandissement de la maison de Beaufort, l'acquisition du château et du fief par la maison de Savoie donnèrent de l'importance à ce mandement de Beaufort dont le nom se substitua insensiblement au premier et demeura seul dès le XVI^e siècle. Les quatre autres vallées avaient changé de noms bien auparavant et deux ont subi encore des changements depuis.

Nous allons mettre en regard les noms de la donation primitive et ceux des investitures impériales qui la confirment dans leur ordre invariable.

Donation primitive.

Investitures impériales.

<i>Villa Jugontis</i>	<i>Vallis Bosellarum</i> .
<i>Villa Gerona</i>	<i>Vallis Allodiorum</i> .
<i>Villa Herbagina</i>	<i>Vallis sancti Joannis et sancti Martini in desertis</i> .
<i>Villa Agarius</i>	<i>Vallis sancti Desiderii</i> .
<i>Villa Lucia</i>	<i>Vallis Lucie</i> .

L'identité de la *villa Lucia cum appenditiis* et toute la *vallis Lucie* étant prouvée par tous les titres précités, nous pensons que la *villa Agarius cum appenditiis* a dû être la *vallis sancti Desiderii*, soit Saint-Didier de la Bâthie. Elle commence au village de Langon, en celtique *Lang*, aqueux, marais; *Agarius* n'en est que la traduction en latin barbare pour *Aquarius*, et la plaine est assez marécageuse pour en mériter la qualification. Le plus haut village près des sources du torrent principal s'appelle encore Langot. Le nom de Saint-Didier lui est venu du patron de l'église élevée au bas du château de La Bâthie, dont le nom s'est substitué à la longue par son importance féodale sur cette vallée. Elevé par les archevêques de Tarentaise, il présente encore des caractères architectoniques de la première époque romane. Les papes

comme les empereurs et les comtes de Savoie en garantissaient le fief, *Castrum Bastiæ, vallem sancti Desiderii et ecclesias ejusdem vallis, parochias sancti Desiderii, sancti Pii Turrium, vallem sancti Desiderii cum omnibus proprietatibus et feudis*.

La vallée des Bellesvilles représenterait, d'après le même principe, la *villa Herbagina*. Les bulles pontificales et les règlements archiépiscopaux appellent cette vallée *Sancti Johannis et Sancti Martini in desertis*, parce qu'elles étaient d'abord presque inhabitées et qu'on y envoyait paître ou *herbager* les bestiaux. Les progrès de l'agriculture y ouvrirent des campagnes, *villam de Comba, villam de Flacheria* ou de *Flaveria*, que les investitures impériales constatent déjà au XII^e siècle, puis *villam sancti Martini*, garantie avec les précédentes par les souverains pontifes (1), et d'autres successivement comme Villarlurin, Villarly, Villaroux, Villaret, Villaranger, Villarancel, Villarbon, Villaraboux, Villarcher, Planvillard, Beauvillard, etc.; d'où le nom de vallée des Bellesvilles qu'elle a aujourd'hui. Le torrent qui l'arrose a porté longtemps le nom de *Nant-Désert*, qui rappelle la qualification de *Deserta* donnée à ce pays de pâturages, *villa* ou *vallis herbagina*.

En suivant le même ordre, la vallée des Allues, de *Allodiis*, se serait appelée autrefois *Gerona*, comme le torrent qui la traverse : car deux des villages situés sur ses bords s'appellent encore Geretta et Nant-Gerel. Le nom d'*Allodia* lui aura été affecté lors de l'extension du régime féodal, comme souvenir de l'acquisition primitive qu'en avait faite le fondateur du diocèse, et que le chef burgonde n'aurait fait que confirmer et assurer contre les prétentions de ses leudes.

L'origine de cette acquisition, d'abord indépendante, s'expliquerait naturellement par le voisinage de la première église élevée par saint Jacques en l'honneur de saint Etienne, proto-martyr, sur un plateau de la Saulce, qui fait face à la vallée des Allues et à la paroisse de Saint-Jean-de-la-Perrière, *sancti Johannis in eadem terra* (bulle de 1226) que celle des Allues qui précède. On comprendrait alors l'attachement des archevêques pour cette vallée, où ils avaient leur maison de campagne, où jamais aucune autre maison n'a pu obtenir d'arrière-fiefs, où ils avaient gardé les droits de pêche et de chasse, et qu'ils n'ont cédée qu'en 1769 au roi de Sardaigne avec Mouliers, les deux seules épaves de leur pouvoir temporel.

Au plateau du Planten, qui domine la campagne des archevêques du Villaret, on a trouvé dans un *tumulus* un squelette avec bracelets en bronze aux pieds et aux mains, d'un petit diamètre, mais plus épais que ceux du *tumulus* de Saint-Jean de Belleville.

La paroisse des Allues était antérieure à celle de Saint-Martin de Belleville, dont plusieurs villages, entre autres le coteau de Béranger, lui ont payé une redevance jusqu'au XVIII^e siècle, à titre d'ancienne dépendance des Allues.

Enfin la *villa Jugontis* aurait été la vallée de Bozel avec ses *appenditiis* dans les vallées de Champagny, de *Campagniola* ou *Campaniaco*, de Pralognan, de *prato longinquo*, toutes très élevées sous les glaciers de la chaîne alpine, et justifiant l'expression barbare de Ju-

gons, augmentatif des vieux mots *Jugo, Jugis*, aussi bien que les Mont-Mollard, Mont-Charvet, etc., qui encadrent le bassin central.

Au nom primitif du centre de ces montagnes les Burgondes ont substitué insensiblement un nom analogue pris dans leur langue, *Boczel*, qui signifie parc de bestiaux; en effet, pour ce peuple pasteur c'était toujours le centre des chalets, et sa prononciation vulgaire *Boseuz* est encore plus significative (4). La bulle d'Honorius assurait également toute la vallée, toutes ses églises et toutes ses dépendances aux archevêques qui y avaient fait élever un château.

L'identité de ces cinq vallées avec celles de la donation primitive nous paraît évidente. Elles n'ont point été l'objet spécial de la donation du comté en 996, si l'on examine l'acte cité plus haut de 1220 relatif à la dernière de ces vallées.

En effet, dans cet acte, l'archevêque de Tarentaise revendiquait la vallée de Luce ou de Beaufort, non point en vertu de la donation du comté de Tarentaise par Rodolphe III à la fin du X^e siècle, mais en vertu de la dotation primitive du diocèse lors de sa fondation au commencement du V^e siècle. Cette dotation gardait donc sa valeur indépendamment de l'investiture postérieure du comté; et, si les chartes impériales les mentionnent toutes deux, c'est parce que la première avait pour auteur le premier roi de la première Bourgogne, et la seconde, le dernier roi de la troisième Bourgogne ou royaume d'Arles, et que les empereurs d'Occident, de race germanique, avaient hérité du tout en 1032. C.-A. Ducis.

(La suite au prochain n^o.)

CAUSERIE SUR LA BELGIQUE

Quatre peuples et quatre langues. — L'étude de l'anglais et de l'allemand. — Le flamand et le wallon. — Les Allemands en Belgique. — Les relations anglo-belges. — L'usage du flamand. — Le parti flamingant. — Un député flamingant à la Chambre. — La littérature flamande. — Le théâtre flamand. — Les chambres de rhétorique. — La querelle des *ae* et des *aa*. — La guerre au flamand. — Le signe. — La guerre au français. — Apaisement du parti flamingant. — Diffusion du français. — Ce qu'il ne faut pas conclure.

Quatre nations entourent la Belgique: les Français, les Allemands, les Hollandais et les Anglais. Le langage de ces quatre peuples s'y retrouve dans des proportions différentes. L'anglais et l'allemand sont restés quelque temps une étude littéraire, mais les rapports de jour en jour plus multipliés des Belges avec leurs voisins ont fait de ces deux langues un besoin grandissant. Il n'est plus un jeune homme d'une famille industrielle ou commerçante qui ne les apprenne d'une manière pratique. L'État exige l'une des deux langues, au choix du candidat, pour l'obtention des places; les employés du télégraphe sont tenus de connaître les deux.

Le flamand se parle dans les deux Flandres, dans la province d'Anvers, le Limbourg et le nord du Brabant, jusqu'au-delà de Bruxelles. Le peuple parle wallon dans l'est et le sud de la Belgique, c'est-à-dire dans la province de Liège, le Luxembourg, la province de Namur, le midi du Brabant et le Hainaut.

(1) Besson, *Preuves*, 32, 33, 38, 48, 49.

(1) Besson, *Preuves*, 33, 37, 49.

Dans ces provinces, les personnes des classes instruites s'expriment en français, langue que beaucoup de gens du peuple ne comprennent pas du tout. La connaissance du wallon est une nécessité pour les classes supérieures. Le wallon est un patois qui varie d'une province à l'autre : le wallon de Liège n'est pas le wallon du Hainaut.

Dans le Luxembourg, le wallon est très peu répandu ; on y parle français, et allemand dans quelques communes de la frontière de l'Est.

Dans l'intérieur de la Belgique, l'anglais et l'allemand servent aux relations industrielles et commerciales. Le grand nombre d'Allemands qui sont venus s'établir surtout à Bruxelles et à Anvers a contribué à répandre la langue. A Anvers, la colonie allemande a pris tant d'extension qu'on trouve moyen d'y donner des représentations théâtrales dans la langue de Goethe. Les Allemands travaillent beaucoup pour peu d'argent, voilà pourquoi on les emploie partout. Le Belge travaille plus pour un prix moindre que l'Anglais et le Français, l'Allemand travaille plus que le Belge et demande moins encore.

Il s'en faut que l'anglais ait acquis la même importance que l'allemand ; mais, dans ces derniers temps, de nombreuses relations se sont établies entre les riflemen anglais et les gardes civiques belges, qui s'invitent réciproquement à des tirs ; de part et d'autre on répond par masses aux invitations ; ce sont de vraies colonnes avec état-major et musique, qui vont chez les voisins tirer un peu et s'amuser beaucoup. Ce fut en 1866 qu'eut lieu la première arrivée des Anglais, au nombre de dix-huit cents, commandés par un lord ; celui-ci établit son quartier général à l'*Hôtel de Belle-Vue*, qu'il avait loué en entier à un prix énorme, 100,000 francs pour quinze jours ! On se rappellera longtemps à Bruxelles cette fameuse invasion. Le roi Léopold II offrit un banquet monstre au corps entier des Riflemen.

L'année suivante, deux mille Belges se rendirent à Londres. La réception fut splendide. La richissime miss Burdett Coutts offrit aux Belges un dîner dans les jardins de son château.

Les visites actuelles n'ont plus cette même grandeur, mais elles entretiennent des relations qui développent chez les Belges le désir de connaître la langue d'un peuple avec lequel ils ont des rapports si étroits.

Dans la partie flamande du pays, le français a toujours été un signe d'éducation. La haute classe l'emploie exclusivement : beaucoup de ses membres, surtout les femmes, ignorent totalement le flamand. Les professions libérales font un usage général du français. A Bruxelles, le négoce emploie le français, mais dans le bas Bruxelles et en province les bourgeois emploient indifféremment les deux langues. Le peuple des villes et des campagnes ne connaît que le flamand ; le français s'étend dans cette couche, grâce aux écoles publiques. Dans la conversation, beaucoup de personnes mêlent les deux langues, quelques mots français, quelques mots flamands : cela fait un vrai jargon.

A Anvers, le flamand est très puissant, le parti flamingant y a ses plus fortes assises ; beaucoup y parlent flamand par conviction, par patriotisme. Un

Anversois, flamingant fanatique, nommé à la Chambre des Représentants, résolut d'y faire acte de Flamand. A la Chambre on discute en français. Quand le président le pria de prêter le serment prescrit par la Constitution, l'Anversois se leva solennellement et d'une voix retentissante prononça un formidable *Ja* (*oui*, prononcez *ia*). Le président, tranquillement, fit constater le serment. Pas un député ne bougea ; on passa à l'ordre du jour. L'Anversois, stupéfait, s'assit, confus d'avoir produit si peu de sensation.

La littérature flamande est très riche ; les écrivains y sont nombreux ; on y compte des historiens, des poètes, des romanciers, des journalistes, peu de savants. Le territoire flamand n'est pas assez étendu, messieurs les savants n'ont pas grand tort de préférer le français, qui leur assure une large publicité (1). Les ouvrages du romancier populaire flamand, Henri Conscience, ont été traduits en français.

Il y a à Anvers un théâtre flamand, jouant trois fois par semaine. En 1867 on monta à Bruxelles un opéra flamand, grandement installé : orchestre au complet, chœurs, ballet. Le ténor était un ancien ténor belge, de réputation, natif de Saint-Trond (Limbourg), un peu sur le flanc ; les autres artistes étaient de jeunes espérances ; mais le public n'était pas trop difficile. L'entreprise échoua dans la faillite, d'où personne n'a encore songé à la retirer.

Ce qui est particulier aux Flamands, ce sont les *Chambres de rhétorique*. Les Chambres de rhétorique sont des sociétés dramatiques composées d'amateurs. Celles de Gand sont les plus florissantes. Il y a à Gand une très élégante salle à l'usage spécial de la scène flamande ; on l'appelle le Théâtre-Minard, du nom de l'architecte qui la construisit et qui en exploite la location. Les deux sociétés dramatiques y donnent, à tour de rôle, le dimanche et le lundi, des représentations par abonnements et à bureaux ouverts ; les places au bureau sont fort difficiles à obtenir, tous les habitués étant généralement abonnés et la salle se trouvant toujours pleine ou à peu près. Le public y est très naïf, applaudit beaucoup, ignore l'usage du sifflet. C'est là qu'on prend parti pour l'innocence opprimée et que le traître est conspué ; le malheureux acteur chargé de ce dernier rôle emporte au dehors de la salle quelque chose de l'exécration du public. Aussi, aux endroits pathétiques, on ne voit que mouchoirs. Dans les petites villes, les représentations, sans être aussi fréquentes, sont suivies avec le même empressement et dans les mêmes sentiments.

Tous les ans il y a des concours pour les Chambres de rhétorique ; chaque société s'y essaie souvent dans divers genres, et le concours dure plusieurs jours.

Quelques-unes de ces sociétés sont très anciennes : celle des Fontainistes de Gand remonte à plusieurs siècles, vers 1300 ou 1400.

Il est de ces amateurs qui ont acquis une véritable célébrité. Citons M^{me} Van Peene, femme d'un médecin, véritable Déjazet flamande, jouant les soubrettes jusque dans un âge très avancé ; le relieur Karl Onderet, 1^{er} rôle distingué, qui devint professeur de déclamation flamande au Conservatoire de Gand.

(1) Nous parlons ici strictement de la langue flamande et ne faisons aucune allusion aux ouvrages hollandais.

Le personnel masculin se recrute assez facilement, mais le personnel féminin est la pierre d'achoppement.

Les Flamands ont été longtemps en querelle orthographique avec les Hollandais. De tout temps, en Flandre, on représentait les *a*, les *o* et les *u* longs par *ae*, *oe*, *ue*; les Hollandais redoublent la voyelle : *aa*, *oo*, *uu*; autre différence : l'*y* des Flamands est remplacé en Hollande par *ij*. La querelle entre les *ae* et les *aa*, comme on disait en Belgique, dura longtemps; on écrivit des volumes, on noircit du papier de quoi fournir tous les épiciers; enfin un congrès eut lieu; la paix fut cimentée, les Flamands s'avouèrent vaincus, les *aa* triomphèrent et l'orthographe hollandaise fut adoptée. A la suite de ce congrès, le gouvernement prescrivit l'usage de la nouvelle orthographe dans les administrations.

Ce qui avait surtout engagé les Flamands à faire des concessions, c'était leur intention de faire la guerre au français. Avant 1830, le gouvernement hollandais, pour caractériser la nationalité des Pays-Bas, avait considérablement favorisé le hollandais, qui n'est qu'un beau flamand, un flamand littéral. Ces efforts, trop hâtifs, trop violents, furent une des causes de la révolution. Après 1830 il y eut une réaction contre le flamand, qui fut dédaigné; dans les carrières libérales, toute une génération s'éleva dans l'ignorance de ce langage. Dans quelques écoles, surtout à la campagne, on proscrivait le flamand par le signe. Le signe était un carré de papier portant le nom de l'élève qui s'était rendu coupable de mots flamands. Tous les jours le signe devait être signé par le directeur de l'institution, qui infligeait au porteur une amende d'un *cens* (pièce de 2 centimes, traduction du mot flamand *cent*). Le malheureux élève passait la journée à la recherche d'un étourdi assez oublieux pour s'exprimer dans l'idiôme maternel; signalé au loin, toutes les conversations cessaient à son approche. On portait parfois le signe deux ou trois semaines avant de trouver l'occasion de le passer à un autre.

Ce dédain du flamand amena une nouvelle réaction. Le gouvernement belge, plus habile que le gouvernement hollandais, fit successivement droit aux réclamations justes que produisirent les Flamands. Tout fonctionnaire en Flandre fut tenu de connaître le flamand; les lois, les ordonnances, toute manifestation quelconque d'une administration fut publiée dans les deux langues; l'opposition naissante s'évanouit, d'autant mieux que les gros bonnets furent casés dans de bonnes places, dont les avantages tempérèrent la vivacité de leurs sentiments.

Malgré tous les efforts du parti flamingant, la diffusion du flamand est restée stationnaire, tandis que le français pénètre partout. Que les Français ne se fassent pas ici illusion. A Genève on parle français et cependant Genève entend rester Genève; en Belgique on veut rester Belge; mais la nécessité, qui crée les véritables situations, oblige les Belges à parler français: le flamand serait l'isolement.

J.-CH. DE VIGNE.

LES MOYENS D'ÉCHANGE EMPLOYÉS PAR DIVERS PEUPLES

Les cauris (1) sont de petits coquillages du genre porcelaine; ils sont blanchâtres et marginés de nodosités; les deux côtés de l'ouverture de ces coquilles sont roulés en bourrelets et dentés; leur longueur ne dépasse pas un pouce et demi. On les pêche dans le golfe du Bengale, sur les côtes de Malabar, mais principalement sur celles des Maldives dont ils constituent le plus grand revenu du roi de ces îles. La pêche des cauris se fait par des femmes; on en récolte toutes les années des masses considérables dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où cependant le numéraire n'empêche pas les cauris de servir de monnaie courante. Le roi des Maldives a des dépôts considérables de ces fragiles richesses qu'il regarde comme une partie de son trésor.

Les cauris donnent lieu à un commerce important; ils sont la monnaie courante dans certaines localités citées dans le voyage du docteur Barth, et n'y ont cours dans quelques endroits que pour acheter du lait. Sur la limite du désert de Goundoumi, le docteur Barth offre au roi de l'endroit une paire de pistolets incrustés d'argent et en reçoit en échange 100,000 cauris.

Aux Maldives et dans quelques parties de l'Inde et de l'Afrique, on s'en sert en guise de monnaie pour les menus échanges; ils n'ont aucune valeur intrinsèque, si ce n'est chez quelques peuplades qui les emploient comme ornement dans la parure des femmes, entr'autres au Mexique, où les Indiennes portent des boucles d'oreilles en coquillages. Des relations de voyages nous disent qu'on a trouvé dans les anciens tombeaux, dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, des cauris et d'autres coquillages qui ont servi de parure et probablement de moyen d'échange, et qu'actuellement les Peaux-Rouges en font encore usage.

Au dire de Savary, une monnaie de compte nommée *tocke*, valant quarante cauris, était usitée sur la côte occidentale d'Afrique.

C'est le haut prix des métaux, même des métaux communs, qui dans l'Inde a fait adopter l'usage des cauris. Ces coquillages sont la monnaie courante du Boutan, du Mogol, du Bengale, d'une partie de la Chine, comme aussi de l'intérieur de l'Afrique et de la Guinée. Au xv^e siècle, les cauris reçus comme monnaie courante dans la Haute-Egypte portaient le nom de *coudha*, en Chine celui de *poai*, et y tenaient lieu de billon. Dans quelques localités des côtes d'Afrique on les nomme *bouge*.

A Chéda, île du golfe Arabique, et à Péra, ville de la presqu'île Malacca, les Rajahs font ou faisaient battre des monnaies d'étain de forme octogone; les plus petites étaient rondes, elles valaient cinquante cauris. Ces monnaies en étain nous rappellent que dans l'empire d'Annam on en frappe en zinc; leur valeur varie suivant la quantité qui en est en circulation. Ces monnaies sont nommées *zarèque*; elles

(1) Cauris, coquillages servant de monnaie en Asie et en Afrique. — *Cypræa moneta*, porcelaine monnaie; angl. : *Cowries*; allem. : *Muschel, Muschelgeld, der Kauri*.

sont rondes, percées au milieu d'un trou carré et réunies en chapelets par un brin de jonc; il en faut ordinairement six cents pour représenter un franc et huit centimes. La seule monnaie réelle qui existe en Chine est le *cashe*, monnaie de cuivre mélangée de plomb. Cette monnaie est ronde, ayant au milieu un trou carré par lequel on enfle ces pièces par centaines, suivant les besoins du commerce. Mais revenons aux cauris.

A Tombouctou, où les caravanes amènent du drap et d'autres marchandises d'Europe pour les échanger contre de l'ivoire, de la poudre d'or, des plumes d'autruches, etc., nous voyons aussi les cauris faire l'office de numéraire, probablement comme complément d'une somme en une monnaie plus petite. Hors des limites d'un certain territoire, les cauris n'ont plus cours.

Ces coquillages ne déparent nullement les collections numismatiques; je citerai à cette occasion le cabinet de l'université de Leyde, qui en possède et qui les classe parmi les monnaies de l'intérieur de l'Afrique.

Maintenant voyons quel est le rapport des cauris avec la monnaie courante. Nous apprenons par un missionnaire revenu de la Chine en Allemagne en 1861, que dans une des provinces de l'empire chinois, le Yunnan, il faut 5,000 cauris pour une roupie indo-britannique (3 fr.); à Siam, il faut 3,000 cauris pour une roupie; sur la Côte-d'Or, il en faut 2,400 pour le dollar américain.

Une feuille périodique de la Société des missions évangéliques de Bâle, feuille du mois d'août 1862, nous dit que trois cauris équivalent à un centime. Ces coquillages sont enfilés à la suite l'un de l'autre au nombre de quarante. Chacun de ces colliers s'appelle une corde; 50 cordes, soit 2,000 cauris, forment un *head* ou une tête. Les gros marchands ont des serviteurs ou des esclaves dont la seule occupation est de compter leurs cauris; la probité de ces esclaves est reconnue.

Il se rédige un journal par les missionnaires sur la côte occidentale de l'Afrique, dont l'abonnement annuel est de 120 cauris. A la suite d'une fête biblique, nous dit cette même feuille, on fit une collecte qui produisit 170,000 cauris, ce qui fait environ six cents francs.

A propos de coquillages comme représentatif du numéraire, voyons rapidement quels étaient et quels sont encore, chez quelques peuples, les différents moyens d'échange.

Dans l'enfance des sociétés comme au sein de la civilisation, la plupart des transactions roulent sur des échanges, les uns de produits contre d'autres produits, les autres de produits contre de l'argent.

« Lors de la découverte de l'Amérique, des grains de cacao servaient de monnaie aux Mexicains; ils leur servent encore aujourd'hui de billon. Comme la plus petite monnaie des colonies espagnoles est un demi-réal (34 centimes), le peuple trouve de la commodité dans l'emploi du cacao comme monnaie. Un sou est représenté par six grains. » Encore actuellement, la menue monnaie est inconnue chez les Indiens du Mexique. Cependant ceux qui s'approchent des villes débitent quelque peu de den-

rée pour un réal; ils ont une répugnance extrême de changer une pièce d'or ou d'argent.

De nos jours, nous voyons encore le fruit d'un arbre tenir lieu de numéraire ou de son complément chez une peuplade de la Sénégambie nommée les Félopes. Ce fruit est connu sous le nom de *kola*; il atteint le volume d'une grosse châtaigne; il se vend dans l'intérieur des terres 10 centimes la pièce, et 50 centimes au Sénégal. Lorsqu'un Félope veut se procurer une femme ou acheter un captif, il ajoute ordinairement cinquante kolas pour la conclusion du marché.

En Abyssinie, on évalue les marchandises sur des quantités de poivre ou de sel; ce sont des cylindres ou des plaques de sel de roche qui ont un pied de long sur trois pouces de largeur et d'épaisseur. Nous lisons dans un ouvrage anglais: « In Abyssinia gold and fossil salt are the only money used, each bar of salt is a foot in length, and they break off as much as they agree for, in the purchase of small wares. » A la mine de sel gemme on donne ou l'on donnait cent plaques pour la valeur d'un écu d'or. Quant à la monnaie de billon, c'est la verroterie qui en tient lieu. Les grands paiements s'effectuent en barres ou lingots d'or que l'on calcule à tant l'once.

Aux frontières des empires chinois et birman, surtout dans l'intérieur de l'Afrique où le sel manque totalement, cette denrée tient lieu de monnaie; en Afrique, le prix courant d'un bloc de sel long de deux pieds et demi, large d'un pied deux pouces et épais de deux pouces équivaut à deux livres sterling. Nous lisons dans l'*Economie politique*, par Roscher, qu'en Abyssinie les barres de sel ont le plus souvent six pouces de long, trois pouces de large, un pouce et demi d'épaisseur et sont maintenues par un anneau de fer qui les empêche de se briser. Soixante de ces barres coûtent un thaler. « Le sel recherché de presque tous les hommes comme objet d'assaisonnement et comme ayant la propriété de conserver longtemps plusieurs sortes d'aliments, réunit à un assez haut degré les qualités qu'on peut désirer pour faire, à défaut de métaux, un instrument d'échange. »

Marco Polo, voyageur vénitien, visita, vers la fin du XIII^e siècle, l'Asie, la Tartarie et la Chine; il cite une monnaie faite d'une certaine écorce d'arbre, dont la plus petite équivalait à un sou tournois; l'écorce rendue très dure se coupait en pièces rondes et recevait l'empreinte des armes du pays.

A Terre-Neuve, les marchandises sont évaluées sur des quantités de morues sèches, en Virginie sur une quantité reconnue de tabac, en Islande sur une étoffe appelée *vatmal*, ou bien encore une quantité de morues fraîches connues dans le commerce sous le nom de cabillaud. Dans la baie de Hudson, ce sont des peaux de castors; en Tartarie, du thé pressé en tablettes.

Dans la haute Asie et la Sibérie, on a donné certain nombre de caisses de thé aux troupes mongoles en guise de solde; des clous de fer ont servi et servent peut-être encore de numéraire dans quelques villages du nord de l'Ecosse.

Dans une partie du Thibet, le corail servait de

monnaie; en Chine, c'étaient primitivement des coquillages, plus tard des tortues, et aujourd'hui, dit-on, la soie y tient souvent lieu d'argent. Dans certaines contrées de l'intérieur de l'Afrique, la monnaie courante consiste en bandes de coton, larges de deux mains.

Certaines peuplades de la Sibérie, les Toungouses, qui nomadisent dans les vastes déserts de ce pays, au delà du 60° degré de latitude nord, entretiennent avec les Chinois un grand commerce; ils reçoivent du riz, du millet, d'autres articles, et donnent en échange du poisson séché et principalement des fourrures. Leur richesse s'évalue en rennes ainsi que chez les Lapons. Chez les Arabes Bédouins, elle s'évalue en bœufs et en chevaux, et chez les Arabes du Bornou en chameaux.

Une ville de cinq mille âmes, dans le midi du Soudan, visitée par Vogel, possédait jusqu'à douze mille chameaux. Dans le moyen âge, trente chevaux constituaient une grande richesse chez les Poméranien.

Les Lapons russes les plus riches possèdent au plus huit cents rennes, tandis que ceux de la Suède et de la Norvège en ont jusqu'à deux et trois mille. Le renne est domestique chez tous les peuples de la zone boréale; il sert de bête de trait, fournit une bonne nourriture et des vêtements chauds; sa peau est utilisée pour couvrir les tentes de plusieurs peuplades. Avec ses os on fait des instruments tranchants; avec ses nerfs, du fil pour coudre les habits.

Nous venons de parler des Toungouses; c'est peut-être le cas de faire connaître la cérémonie de leur mariage, qui n'est autre chose que l'achat qu'ils font d'une fille à son père en la payant depuis vingt jusqu'à cent rennes. Chez les Tartares de Kazan, le fiancé paie cette contribution en habits, en argent et en bestiaux; le même usage existe chez les Kirghises. En Laponie, celui qui veut obtenir une fille en mariage, doit s'attacher bien moins à toucher son cœur qu'à courtiser son futur beau-père; pour acquérir ses bonnes grâces, il ne s'agit que de lui donner de l'eau-de-vie et du tabac.

Au Mexique, chez les Indiens Apaches, le prétendu achète sa fiancée par une certaine quantité de fourrures et d'armes, et de nos jours nous voyons régner chez les montagnards du Kordofan les mêmes usages, ainsi que chez les Kabyles, qui paient jusqu'à cent piastres la dot d'une femme.

(La suite au prochain n°.)

F. SEGUIN.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, le 9 juillet 1871.

Pendant les derniers désastres que nous venons de traverser, j'ai songé bien souvent à la devise de la bonne ville de Paris, comme les rois l'appelaient jadis : *Fluctuat nec mergitur*. Il ne faudrait pas trop défier le sort pour que cette devise ne reçût un démenti; mais cela n'arrivera pas. Quant à l'art musical, il ne pouvait manquer d'être submergé par les tourmentes contre lesquelles la France lutte depuis près d'un an; si l'asphyxie n'a pas été complète, il ne s'en est fallu guère.

Dès le 4 septembre, l'Opéra et l'Opéra-Comique, les deux seuls théâtres lyriques qui étaient restés ouverts, cessèrent leurs représentations; à partir du 10, tous les théâtres furent fermés par ordre du gouvernement, vu l'imminence du siège de la ville. Comme il fallait vivre, les artistes de l'Opéra, à l'exception des chanteuses tenant les premiers rôles, s'associèrent au mois de novembre pour donner des concerts. Ce n'étaient pas des soirées fort gaies, surtout pendant les temps si longs de grand froid : par suite des arrêts sur le combustible, la salle devait être éclairée à l'huile et ne pouvait être chauffée; l'éclairage était suffisant pour que chacun pût trouver sa place. Si l'on ne s'étouffait pas dans ces concerts, ils attirèrent cependant assez de monde pour réaliser quelques légers bénéfices. Ils avaient lieu d'abord deux fois par semaine, puis le dimanche seulement, jusqu'au milieu du mois de mars. C'était chose assez bizarre que d'entendre chanter sans décors, ni costumes, ni jeu scénique, les morceaux d'opéra les plus dramatiques, mais il a bien fallu nous habituer à toute sorte de privations.

Au reste, pendant le siège, les concerts ont été assez fréquents, sinon dans les salles des grands théâtres, du moins ailleurs; mais les artistes eux-mêmes en profitaient peu; presque toujours ils prêtaient leur concours gratuitement; la recette était destinée à l'entretien d'ambulances ou à d'autres œuvres de charité, ou encore à la fonte de canons. Les concerts Padeloup faisaient exception, en ce qui concerne les artistes; mais ils ont peu duré. Chaque concert était entrecoupé d'un discours sur le but patriotique dans lequel il avait lieu; les sujets d'actualité fournissaient ample matière aux applaudissements; une seule fois le discours était remplacé par des vers de Victor Hugo, déclamés par un artiste de théâtre. Le public s'était porté d'abord avec empressement à ces séances, tant par amour de l'art que par curiosité; mais bientôt son air préoccupé ou distrait prouva que le temps n'était pas favorable à la musique classique. Après le huitième concert donné à la fin de novembre, M. Padeloup crut prudent de s'arrêter. Dès la conclusion de l'armistice, il fit une nouvelle tentative, sans discours ni but philanthropique spécial; ce fut le dimanche 12 février, mais il s'aperçut encore qu'il fallait attendre des temps meilleurs.

Quand les obus eurent cessé de pleuvoir sur Paris, les théâtres reprirent en partie leur vie ordinaire, sans donner rien de nouveau; la chose fut moins facile pour les théâtres de musique. Les artistes de l'Opéra continuaient leurs concerts; l'Opéra-Comique se préparait à rouvrir par *Zampa*; M. Martinet nourrissait de grands projets au Théâtre-Lyrique; les artistes des Bouffes-Parisiens donnaient quelques représentations à leurs risques et périls; la Société du Conservatoire avait exécuté deux fois pendant l'hiver le *Requiem*, de Cherubini, à l'église de la Madeleine, au profit des ambulances de la Presse; elle se proposait de donner quelques concerts dans son local habituel : la catastrophe du 18 mars fit évanouir toutes les espérances. La Commune laissa fleurir deux institutions musicales seulement : ce furent les musiques de la garde nationale et les concerts de bienfaisance. Pendant l'investissement de Paris par les Prussiens

les musiques de la garde nationale avaient disparu, par mesure d'économie; les fédérés les ressuscitèrent pour se donner un air de crânerie et pour s'en servir dans les quêtes que l'on faisait dans les rues au bénéfice des victimes de la guerre. Le matin du 22 mai encore, quand l'armée régulière était entrée dans Paris depuis la veille, on voyait un bataillon d'insurgés se rendre à son poste avec musique en tête. Si égarés que fussent les esprits de ces malheureux, je ne puis supposer qu'ils espéraient produire sur les troupes versaillaises l'effet des trompettes de Jéricho.

Les artistes de l'Opéra ayant cessé leurs concerts, on voulut les leur faire reprendre ou les décider à donner des représentations, bien entendu, au bénéfice de la Commune. Ils refusèrent; finalement on se mit à organiser un concert avec leur concours non gratuit; mais les événements y mirent obstacle. On avait remplacé M. Perrin par un comédien inconnu, auquel on avait adjoint une commission de six membres; deux de ces membres seulement étaient des musiciens, fort jeunes et non moins insignifiants. A l'exemple de la fédération des artistes présidés par M. Courbet, il s'était formé une fédération de musiciens et d'acteurs, dont les efforts aboutirent à donner deux mauvais concerts, l'un à l'Eldorado et l'autre au Théâtre-Lyrique. Le seul artiste notable qui se fût fourvoyé dans cette galère, c'était Litolf, mais lorsqu'en arrivant pour la répétition au Théâtre-Lyrique il se vit à la tête d'un orchestre digne tout au plus de l'Eldorado, il s'enfuit et ne revint pas. Les concerts qui attirèrent le plus de monde furent ceux que le docteur Rousselle, directeur des ambulances de la Commune, organisa aux Tuileries. A en juger par les programmes, ils n'avaient pas une prodigieuse importance artistique, mais ils étaient donnés dans les appartements des Tuileries; cela suffisait aux curieux, dont une partie n'ignorait pas peut-être qu'on se disposait à incendier le palais.

L'insignifiance de la fédération des musiciens la priva de l'autorité nécessaire pour imiter les envahissements de son aînée, la fédération des peintres, des sculpteurs, des graveurs et des architectes, dont l'origine paraît même remonter aux premiers jours de la nouvelle république, si j'en juge par la lettre écrite en septembre par M. Courbet, demandant la démolition de la colonne Vendôme (il ne s'en souvient guère aujourd'hui). Cependant le Conservatoire de musique ne fut pas tout à fait épargné par la Commune. L'année dernière, dès le commencement du siège, on y avait installé une ambulance; les professeurs faisaient leurs cours chez eux; les élèves n'étaient pas nombreux; les élèves militaires manquaient absolument. Il y a un mois seulement que les classes ont repris possession du bâtiment de la rue Bergère; mais les résultats de l'enseignement ne paraissent pas brillants, puisqu'on a renoncé pour cette année-ci à faire des concours publics et à distribuer des prix, comme on devrait le faire à la fin de juillet.

Le gouvernement de la république avait payé régulièrement les appointements des professeurs, même pendant son exil à Versailles. La Commune avait refusé tout paiement; seulement, à la mort

d'Auber, elle lui avait choisi un successeur dans son propre sein: c'était le citoyen Vaillant, en musique Salvador Daniel, ancien chef d'une société orphéonique en Algérie, connu par de curieux détails qu'il a publiés sur la musique arabe et par quelques autres articles qui ne prouvaient pas une intelligence extraordinaire. Deux fois le nouveau directeur convoca les professeurs pour venir s'entendre avec lui; presque tous firent défaut. Il devait même organiser les théâtres de musique d'après le système de fédération; mais la chute de la Commune entrava tous ses projets; lui-même fut fusillé pendant la bataille, non pas comme directeur du Conservatoire (il n'avait rien pu faire en cette qualité) mais comme un des membres les plus zélés de la Commune et pour avoir montré de fortes velléités à marcher sur les traces des Millière et des Raoul Rigault. Il est mort avec l'indifférence d'un homme qui ne tient pas à la vie.

Il me reste à dire ce qu'est devenue la musique depuis le rétablissement du gouvernement régulier et de la sécurité publique dans Paris. L'intrepide M. Pasdeloup a repris ses concerts le 19 juin; il en a donné deux par semaine, toujours dans la soirée, contrairement à ses habitudes. Différentes circonstances le favorisaient d'abord; l'état de siège durant encore et les établissements publics devant être fermés à onze heures du soir, peu de théâtres furent ouverts, et le public était bien aise d'entendre de la musique, d'autant plus que le temps était très variable et que les fortes chaleurs ne régnaient pas encore. Pour donner plus d'attrait à ses concerts, M. Pasdeloup y introduisit des solos de chant. L'exécution de ces solos était ce qu'elle pouvait être, confiée à des artistes de deuxième et de troisième ordre, des écoliers plutôt que des artistes. Et puis c'était chose peu consolante que d'entendre dans des concerts de musique classique l'air des bijoux de *Faust*, l'air de l'ombre du *Pardon de Ploërmel*, l'air du rossignol des *Noces de Jeannette*. Mais voici qui est pire encore: avant le cinquième concert, M. Pasdeloup fit insérer dans les journaux la réclame suivante: « Mercredi soir, au concert Pasdeloup, on entendra M^{lle} Priola dans l'air du *Freischütz*. » Ainsi, le plus puissant attrait du concert, ce n'était pas la symphonie en la mineur de Mendelssohn, ni un *adagio* de Mozart, ni le *Comte Egmont* de Beethoven, c'était une écolière maltraitant, défigurant l'air du *Freischütz*! Le sixième concert était annoncé pour ce soir, dimanche, quoique M. Pasdeloup se fût déjà aperçu que le dimanche n'était pas un jour favorable; la chaleur et le beau temps l'y ont fait renoncer. Mieux vaudra attendre jusqu'à l'hiver prochain que de nous donner des amalgames de musique classique et de « musique moderne. »

Les théâtres lyriques semblent paralysés par la question des subventions qui sera discutée prochainement dans l'Assemblée nationale. On parle de réduire la subvention de l'Opéra à 500,000 fr. et de supprimer celle des autres théâtres de musique. Pour le Théâtre-Italien, il ne saurait y avoir de contestation; l'Opéra-Comique peut se passer de subvention, d'autant plus que depuis de longues années cette subvention n'a servi qu'à grossir les bénéfices des directeurs. La salle du Théâtre-Lyrique

est brûlée ; on ne sait encore ce qu'il deviendra. M. Perrin quitte l'Opéra ; il n'y a pas lieu de le regretter. Différents candidats se présentent pour le remplacer. L'Opéra-Comique donne depuis huit jours le *Domino noir*, médiocrement exécuté ; de telles représentations ne peuvent pas compter sérieusement. On y joint une petite cérémonie anodine en hommage à Auber.

Nous attendons aussi la nomination du nouveau directeur du Conservatoire. Le musicien qui a le plus de droits à ce poste, et qui paraît le plus disposé à entrer dans la voie du progrès, c'est M. A. Thomas ; mais on intrigue beaucoup pour un de ses compétiteurs. Voici la liste de ces derniers, je la donne sans commentaire : MM. Reber, Gounod, F. David, prince Poniatowski. On avait même parlé de M. Perrin ; mais il va, dit-on, prendre le gouvernement du Théâtre-Français.

Le conservatoire de Bruxelles aussi a perdu son directeur, par la mort de Fétis ; son successeur est M. Gevaert, qui pourra désormais se livrer plus librement à des travaux d'érudition. Pour terminer la liste des décès des musiciens célèbres, je dois nommer Thalberg et Barroilhet ; puis Chauvet, l'un des meilleurs organistes, mort malheureusement trop jeune pour avoir pu être apprécié, et comme il méritait de l'être.

JOHANNÈS WEBER.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 21 juillet 1874.

PRÉSIDENTIE DE M. C. DUNANT.

M. le Président communique une lettre adressée à la Société par la famille de M. Germain Sommeiller, annonçant le décès de l'illustre directeur de la percée des Alpes, mort le 11 juillet dans son bourg natal, à Saint-Jeoire (Haute-Savoie). La *Revue savoissienne* publiera prochainement une notice biographique sur le savant et l'homme de cœur dont nous déplorons la perte, et que la Société Florimontane avait l'honneur de compter au nombre de ses membres correspondants.

M. Revon lit une lettre de M. Gabriel de Mortillet, relative à la 5^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Cette année la réunion aura lieu à Bologne, du 1^{er} au 8 octobre. Le prix de la souscription est de 12 fr., donnant droit à la carte de membre du Congrès et à toutes les publications ; on peut envoyer un bon postal à M. le professeur G. Capellini, secrétaire du comité d'organisation. Le président est un savant archéologue, M. le comte Gozzadini. — Voici le programme : le dimanche 1^{er} octobre, ouverture du Congrès et inauguration d'une exposition préhistorique italienne, qui durera pendant tout le temps de la réunion. — Le lundi, séances. — Le mardi, course à Modène ; réception par la municipalité de cette ville ; fouilles de terramars. — Le mercredi, séances. — Le jeudi, exploration d'une vaste nécropole étrusque, à Marzabotto dans l'Apennin ; réception par M. Aria. — Le vendredi, séances. — Le samedi, invitation et réception de la ville de Ravenne. — Le dimanche, 8 octobre, séance de clôture. — On annonce des réductions de prix sur les chemins de fer italiens, et des logements gratuits seront mis à la disposition des étrangers à Bologne. — Des distributions de publications seront faites aux membres du Congrès par la ville de Bologne, la ville de Ravenne, la province de Terre d'Otrante, le comte Gozzadini, le professeur Capellini, MM. Reinwald et de Mortillet.

Sur la proposition de M. Revon, la Société Florimontane admet au nombre de ses membres correspondants MM. :

JOHANNÈS WEBER, homme de lettres, à Paris ;

HERMANN HAMMANN, bibliothécaire de la Société des arts, à Genève ;

ISIDORE LEBLOND, professeur à Bône (Algérie).

Sur la proposition de M. Serand, la Société admet au même titre :

M. le baron RAVERAT, homme de lettres, à Lyon.

M. Ducis appelle l'attention de la Société sur les époques d'agrandissement de la ville d'Annecy. — Dans un acte de 1328, la porte qui séparait la rue Filaterie de la place de Notre-Dame s'appelle *porta nova de fabricis*. — Un acte de 1363 signale des granges et jardins le long de la voie publique qui tend d'Annecy à *Bouz* et qui forme aujourd'hui les rues de Notre-Dame et de Bouf. Cet acte constate également *portam de Bouz*. — L'annexion de ce quartier au bourg d'Annecy, *Anessiacum Burgum*, daterait donc du règne d'Amédée III, comte de Genevois, celui qui a commencé la reconstruction des églises du Saint-Sépulcre et de Notre-Dame-de-Liesse.

Le même signale l'existence d'une école, *scola*, dans le quartier de la Perrière, en 1360, d'après l'acte de vente d'une maison, dont le prix a été employé à construire le tombeau du frère André d'An-tioche, par la bienfaisance de Jacquemette, veuve de Gervais de Faucigny. (Voir Besson, p. 119.)

Les pouvoirs du juge d'appel, dont M. Ducis avait constaté le siège à Rumilly dans le XIV^e siècle, passeront, dans le XVI^e siècle, au conseil présidial établi à Annecy par la branche de Savoie-Nemours, pour tout son apanage du nord de la Savoie, car on trouve l'existence simultanée du juge-mage du Genevois et du président de la chambre des comptes qui ressortaient de ce conseil judiciaire, comme auparavant du juge d'appel de Rumilly.

M. l'abbé Gex, après avoir cité l'exemple de quelques départements, et notamment de celui de l'Isère, où la culture du noyer est l'objet de soins spéciaux, constate que l'éducation de cet arbre est encore à faire en Savoie. Chez nous il est abandonné à lui-même, et contrairement à ce qui a lieu pour toutes les autres essences d'arbres fruitiers, il ne doit absolument rien à l'art de l'arboriculture. Cependant on aurait dû remarquer que le noyer est susceptible d'être dirigé, contenu et élevé avec la plus grande facilité. Ses branches, qui s'étendent indéfiniment sur la ligne horizontale, seraient de nature à être coupées par la taille. Remarquez la rupture accidentelle d'une branche : bientôt la sève abonde en cet endroit et pousse des jets en ligne verticale.

L'idée émise par M. Gex est de nature à remplir d'inquiétude les artistes et les admirateurs de nos magnifiques noyers savoyards, prêts à subir la mutilation qui rend si franchement laids les noyers dans certaines parties du Dauphiné. Mais comme il ne s'agit pas de consulter uniquement les intérêts des artistes aux dépens de ceux des campagnards, M. l'abbé Gex veut bien promettre pour la *Revue savoissienne* une étude plus étendue sur cette importante question.

M. Revon expose diverses collections acquises récemment par le Musée : une nombreuse série de coquilles et minéraux de l'Algérie, donnée par MM. Leblond et Doublet, professeurs à Bône, et par M. Papier, conservateur du Musée de l'Académie d'Hippone ; — le portrait gravé de Lamartine, avec dédicace, envoyé par M. Drompt au nom de M^{lle} Calas avec de beaux ouvrages pour la Bibliothèque publique ; — de gigantesques ammonites, recueillies et données par M. Théophile Ebray ; — de belles faïences anciennes, hommage de M. Chapeau, de Lyon ; — et une magnifique eau-forte de feu M. Edouard de Vigne, de Gand, offerte par son fils à la Société Florimontane.

M. Revon présente un fragment d'inscription sur calcaire blanc, trouvé récemment à l'est et à quelques mètres de l'église de Thiez ; c'est le milieu de la partie supérieure d'une table votive dont il ne reste que ceci :

... RTI·AV ...

... VS·PLAC ...

... I ...

En rapprochant ce fragment d'une inscription du Musée de Lyon (n° 628 de l'ouvrage de Comarmond) :

D M
C·IVL·PLACIDINO
VET·LEG·XXII·P·P·F·
MISSVS·HON·MISS

etc.,

on obtiendrait : *MaRTI·AVg*
C·JuliVS·PLACidinVS

Le nom de ce personnage paraît se retrouver dans un autre débris, découvert à Thiez en 1868 :

... RIAE

... IVLIVS

... VS·MER

... R ...

Le Secrétaire-adjoint, LOUIS REVON.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

Le Directeur-gérant, L. REVON.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit qu'à des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

SOMMAIRE. — Un épisode de l'occupation burgonde au V^e siècle (suite et fin), par M. C.-A. Ducis. — Les moyens d'échange employés par divers peuples, par M. F. Seguin. — Les insectes utiles et nuisibles de la Savoie (suite), par M. l'abbé E. Chevalier. — Les familles de Gex et de Grenaud, à Samoëns, par M. F.-D. Riodel. — Bulletin.

UN ÉPISODE DE L'OCCUPATION BURGONDE AU V^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

Quant à l'étendue de ce comté de Tarentaise, il est utile d'examiner les termes de la donation : *Donamus comitatu archiepiscopatum quem Amizo vestit ordinatum prout vires appetunt... Conferimus comitatum integrum ecclesie Tarentasiensi.... Dictum comitatum Deo deferimus ut in omnibus ipse archiepiscopus predictus habeat committere suo episcopo eandem protestatem regimine sue ordinationis cunctis temporibus.*

Le texte de cette charte publié par Besson est très fautif. Celui des *Monumenta historiae patriae* est incomplet. Ces citations sont prises dans la copie très complète publiée dans les *Mémoires et documents de l'Académie de la val d'Isère*, 1^{er} vol., pages 5 et 220.

Le comté est attaché définitivement à l'autorité archiepiscopale dans la personne de M^{re} Amizo qui en est revêtu, et devient une propriété de son église.

Il ne résulte pas de cette teneur que le comté comprit tout le diocèse, dont l'idée même n'est pas exprimée, et qui, on se le rappelle, représentait généralement le territoire de la cité romaine ; tandis que le comté répondait plutôt au *pagus* ou pays primitif, qui n'en était qu'une division. Il n'a dû avoir d'autres limites que celle que nous avons données, *Revue* page 44, pour la province, dont le titre s'est substitué insensiblement à celui de comté par l'ingérence administrative de la maison de Savoie. Ses comtes, titrés d'abord de vicomtes de Tarentaise par les archevêques dès la fin du XI^e siècle, puis vicaires du saint empire romain, dont les archevêques n'étaient que princes, étendirent graduellement leur pouvoir, surtout après l'obtention de la dignité ducal, jusqu'à ce que le deuxième roi de Sardaigne se fit céder le comté en 1769.

S'il est évident que les vallées de Bozel, des Allues, des Bellesvilles, après avoir été déjà l'objet d'une do-

nation antérieure, rentrassent pour les droits féodaux dans celle du comté au X^e siècle, il n'est point prouvé que les vallées de Beaufort et de la Bâthie en fissent également partie. Il est plus probable même qu'elles appartenaient au *pagus Sabaudia*, comme je l'ai dit précédemment, et l'acte de reconnaissance du comte de Genevois en 1220 me paraît en fournir une preuve positive. C'était, au moins, un pays frontière, comme l'indique le titre de *Marchionatus Lucie* donné à la vallée de Beaufort, dans les actes de 1207, 1208, etc.

Maintenant qu'on mesure l'étendue de cette donation, il devient évident que les expressions du postulant, *ampliare limites sue diocesis*, avaient pour intention une largesse personnelle du prince en faveur de l'église diocésaine plutôt qu'un agrandissement du diocèse, puisque la cité primitive de *Darentasia* comprenait déjà, outre le territoire de Saint-Jaquemoz, au moins les trois dernières vallées que nous venons de parcourir, et que la donation n'atteignant pas même la ligne de l'Arly-Isère, on ne pourrait expliquer par ces termes l'extension du diocèse depuis Marthod jusqu'à Saint-Vital, sur la droite de ces rivières. Aucune addition, du reste, n'aurait pu avoir lieu sans le consentement des évêques voisins, de Genève ou de Grenoble, et la sanction du souverain pontife.

Il ressort également de cette démonstration un autre enseignement. Les Burgondes étaient en possession légale, dès au moins l'an 422, de l'ancienne Allobrogie, qui, comme nous l'avons vu, comprenait le bassin d'Albertville. Ils n'ont rien donné dans ce territoire acquis définitivement ni dans le *pagus d'Axima*, qu'ils ne possédaient pas encore. Mais leurs largesses ont eu pour objet la zone limitrophe, dont j'ai parlé précédemment, et les vallées du Thoron, dans le *pagus* de *Darentasia*, d'où ils avaient chassé les Romains, sans en avoir reçu encore une cession légale. La *Sapaudia*, qui comprenait tout le bassin d'Albertville, et dont le comté de Tarentaise ne faisait point partie (1), venait de leur être assurée de nouveau dans cette circonstance, l'an 428.

La conduite de Gondicaire à l'égard de saint Jacques de Tarentaise était donc, sinon très généreuse, au moins très politique. Car, en dotant l'église de terres qui pouvaient être reprises par les Romains, et surtout aux avant-postes du détroit du Saix, Gondicaire rattachait

(1) La *Sapaudia* avant les Allobroges et jusqu'au XII^e siècle de notre ère, p. 25, 35.

le clergé au gouvernement burgonde, seul garant de cette dotation, et brisait de plus en plus ses rapports avec les fonctionnaires de l'empire, qui ne devaient pas tarder à passer définitivement les Alpes.

Toutefois, les Burgondes s'étaient réservé la ville et la banlieue de la cité de Tarentaise, qui représente une immense fortification, ainsi que les positions stratégiques de Briançon et de La Roche.

La principauté de Moutiers ne fut complètement acquise aux archevêques que par la cession de Rodolphe III, en 996, et leur resta jusqu'en 1769.

C.-A. DUCIS.

LES MOYENS D'ÉCHANGE EMPLOYÉS PAR DIVERS PEUPLES

(Suite.)

Dans le pays de Nertchinsk, contrée la plus montagneuse de la Sibérie du côté de la Chine, ce sont des peaux d'agneaux qui ont la même valeur que la monnaie courante; chaque peau est estimée 12 fr.

Joseph, premier ministre de Pharaon, vend pour de l'argent le blé qu'il avait emmagasiné, et ce n'est que lorsque les acheteurs n'ont plus d'argent à donner, qu'il consent à prendre du bétail en paiement.

Chez les peuples pasteurs de la Tartarie, les bestiaux servent encore de marchandise intermédiaire. En Circassie on évalue souvent les armes par un nombre de moutons. En Serbie, où le peuple a encore sa rusticité primitive, le commerce d'exportation consiste presque exclusivement dans le simple troc du bétail contre des denrées coloniales et des objets manufacturés.

Orenbourg, sous le 51° degré de latitude nord, est une ville du gouvernement du même nom; cette province franchit le mont Oural et s'avance en Asie. C'est là que se tient au mois de juillet une grande foire où l'on voit venir des Kirghises, des Boukhars, des marchands indiens. Les Boukhars (habitants de la Boukarie, ancienne Bactriane) apportent du coton brut et filé, des étoffes de coton, des peaux d'agneaux. Les Kirghises apportent des peaux de moutons, des peaux de bœufs, de renards, de loups, des tapis de feutre grossiers. Les marchands russes trafiquent des produits de leur pays et de l'étranger; ils prennent les marchandises nommées en échange des objets de l'industrie nationale la plus commune, surtout en fer et autres métaux.

Les Kirghises, qui ont prêté serment d'obéissance à la Russie, sont une tribu nomade au nord de la mer Caspienne et du lac Aral. Ils n'ont pas d'argent monnayé; ils paient ce qu'ils achètent en chevaux et en moutons. S'ils achètent une pièce d'étoffe, elle est estimée un certain nombre de moutons, et s'ils donnent en paiement un cheval, c'est aussi par un nombre de moutons qu'ils en spécifient la valeur. Leur petite monnaie consistait et peut-être consiste encore en peaux d'agneaux et en corsacs. Corsac est le nom du renard en Tartarie.

Sous le règne de l'empereur Pierre II (1727-1730), à la suite du traité de commerce avec les Chinois, on fonda la petite ville de Kiakhta dans le gouvernement d'Irkoutsk, sur les limites septentrionales de la Chine, pour faciliter les relations commer-

ciales entre les deux pays. C'est au mois de décembre que se tient la célèbre foire de Kiakhta, qui vivifie presque toute la Sibérie. Les principales marchandises des Russes sont des draps, des pelleteries, surtout les peaux de l'écureuil du nord connues sous le nom de petit-gris, celles des castors et des pattes de renards, des cuirs de Russie, des maroquins, etc., et ils prennent en échange des nankins, des étoffes de soie, des damas à fleurs, de l'encre de Chine, quantité d'objets enduits de ce beau vernis nommé laque, et enfin l'article le plus important, *le thé*, qui est à la fois de première nécessité et de luxe pour tous les habitants de la Sibérie.

Des pièces de nankin servent encore quelquefois à déterminer la valeur des marchandises qui s'échangent entre les Chinois et les Russes. Les nankins se vendent en paquets de dix pièces appelés *toune*, représentant le numéraire ou servant de monnaie de compte, la valeur des denrées étant généralement exprimée en nombre de toune et de dixième de toune.

De nos jours encore, dans le gouvernement de Vologda, on emploie des paquets de dix peaux d'écureuils pour faire des paiements. Chez les peuples chasseurs, les peaux des animaux servent habituellement de monnaie; chez les peuples agricoles c'est le bétail qui en tient lieu. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore la peau de castor représente l'unité de mesure pour le trafic de plusieurs contrées: trois martres valent autant qu'un castor, un fusil vaut quinze castors.

Sur le cercle arctique, dans la Sibérie occidentale, les Ostiaks font un grand commerce d'échange avec les Russes; ils leur offrent de belles pelleteries, de l'ivoire, des dents de mammoths, et surtout une quantité considérable d'édredon recueilli sur les bords de la mer Glaciale, et reçoivent du tabac, du pain, des haches, d'autres ustensiles en fer, et des boutons en cuivre jaune dont ils se servent pour divers ornements. Nous voyons ici le pain servir de moyen d'échange; chose curieuse, le même usage existait à Bagdad, au dire de Makrisi, écrivain arabe du xv^e siècle. Sur les côtes de Norvège, les pêcheurs de harengs offrent aux navires qui viennent toucher la côte, du poisson, et demandent en échange non de l'argent, mais du pain.

Dans les anciens temps, les habitants de Perm donnaient quelquefois aux marchands moscovites de superbes fourrures contre une simple hache de fer. Le gouvernement de Perm est situé entre le 55° et le 62° degré de latitude septentrionale; c'est l'ancienne Permie ou Biarmie, dont plus tard les habitants étaient fameux par leur commerce avec les Perses et les Indiens.

Chez les Grecs du Bas-Empire, des étoffes de soie servaient souvent à déterminer la valeur des marchandises. Nous lisons dans l'ouvrage de Say, qu'autrefois la soie valait autant que son poids en or; mais il est à présumer, dit-il, qu'il s'agissait de la soie tissée en étoffes que l'on tirait de l'Orient et qu'il n'y avait pas de manufactures de soie en Occident.

« Les chroniques russes, aussi bien que celles des peuples occidentaux, placent souvent ces étoffes à côté de l'or et de l'argent; les mots russes

« *zlato*, *srebro*, *pavoloki*, *aurum*, *argentum* et « *pallia*, or, argent et pailles, se trouvent presque toujours joints ensemble. Les pièces de ces étoffes avaient une longueur et une largeur déterminées; leur poids même était réglé, et elles remplaçaient souvent le numéraire. Il y a des exemples que les empereurs, pour fournir aux frais d'une guerre, en faisaient délivrer une certaine quantité aux généraux qui allaient commander l'armée; elles étaient employées à payer la rançon des captifs, etc. Il y en avait de différentes sortes: les plus communes se trouvent évaluées à dix ducats bizantins. »

Le mot russe *pavoloka* signifie une étoffe de soie; c'est dans ce sens que le mot latin *pallia* signifie habit, vêtement.

Le commerce des Slaves jusqu'à l'introduction du christianisme dans leur pays ne consistait que dans des échanges, car l'usage de l'argent leur était encore inconnu, et ils ne prenaient l'or des étrangers que comme marchandise.

Dans le Soudan, les marchés se tiennent communément chaque semaine près des centres d'habitations importants, mais tout s'y borne aux strictes nécessités de la vie courante. Outre les cauris, une autre monnaie courante est une bande d'étoffe de coton de trois pouces de large environ et d'un mètre de longueur, représentant, selon la qualité de l'étoffe, une valeur de 10, 15 ou 20 centimes.

Dans l'île de Tongatabou, la plus grande des îles Tonga, connues sous le nom de l'archipel des Amis, les indigènes apportent les objets dont ils ont à trafiquer, de l'arrowroot, racine dont on tire une excellente fécula, des porcs, des ignames, etc.; en échange de ces objets, ils demandent, chose remarquable, non pas du rhum et du tabac, mais des articles utiles, tels que du calicot, des chemises, des couteaux, des haches, etc.

Les Esquimaux du Groenland échan- gent avec les Européens les huiles et les peaux des phoques, des rennes, des ours, des renards, des lièvres, contre des marchandises manufacturées. Disons en passant que les phoques ou veaux marins sont pour ces peuplades des ressources immenses; ils en mangent la chair, en utilisent la peau pour leurs vêtements ou pour la construction de leurs canots, se servent de leurs nerfs en guise de fil, de leur graisse pour se procurer l'huile destinée à éclairer et à réchauffer leurs habitations, ou à servir principalement d'échange dans le commerce avec les Européens. Les fourrures et les peaux d'oiseaux se troquent contre des couteaux et des scies, des saumons gelés, de la venaison contre des limes, des aiguilles.

Les Bakalais, peuplade de la Guinée, ont jusqu'à présent peu de rapports directs avec les Européens; ils sont très liés avec les tribus voisines, avec lesquelles ils marient leurs filles et reçoivent en échange différents objets de fabrication étrangère. Le fer sert encore parmi eux comme objet d'échange; ils le tirent des mines situées dans leurs montagnes.

Dans l'isthme de Darien, dont la partie la plus étroite est souvent appelée l'isthme de Panama, la principale industrie des habitants du Darien inférieur consiste dans l'exploitation et le sciage des bois de

construction et d'ébénisterie. La monnaie y est peu connue, tout s'achète généralement avec des produits ou des marchandises; c'est l'application la plus complète et la plus littérale du libre-échange. Dans le Venezuela, où l'on n'avait, comme dans toutes les possessions espagnoles, que de la monnaie d'argent, l'œuf était employé en guise de billon; trois œufs équivalaient à un quartillo (16 centimes et demi). Vous pouviez acheter pour deux œufs d'herbes à une marchande, qui vous rendait un œuf en recevant de vous un quartillo, et cet œuf trouvait à se placer immédiatement dans le compte du marchand avec lequel vous aviez ensuite affaire. (Roulin, *Souvenir de voyage*.)

Le numéraire est chose à peu près inconnue chez les Circassiens. S'il arrive à un Circassien d'avoir une pièce de monnaie, il la porte au plus vite chez l'ouvrier pour en faire orner son sabre ou sa carabine. Tous les achats se font par échange, et s'il s'agit de déterminer une valeur, on se sert d'un morceau de toile pour unité.

Quelques colliers de verroterie suffisaient à payer le tabac des Batokas en quantité suffisante pour l'usage de la caravane entière pendant six mois. Les Batokas habitent les rives de la rivière Kéffoue, tributaire du Zambesi. Un peuple nommé Manganja, qui parle le même idiome que les riverains du Zambesi inférieur, habite la vallée du Chairé. La rivière Chairé tombe dans le Zambesi assez près de la mer. On trouve dans les montagnes d'excellent fer, et les indigènes sont si familiarisés avec l'art de travailler cet utile métal qu'il n'y a pas un seul village qui ne soit pourvu d'une fonderie, d'une forge. Ils fabriquent de bonnes haches, des fers de lances, des pointes de flèches, des bracelets, etc., et ils les vendent à si bas prix qu'ils se contentent, en échange d'une faucille du poids de deux livres, d'une quantité de calicot qui vaut quatre pences ou quarante centimes. (*Voyage de Livingstone*.) Moins de 20 mètres de cotonnade sont échangés contre une dent d'éléphant.

Les insulaires de la mer intérieure du Japon échan- gent volontiers une poule contre une bouteille vide; voilà, certes, un moyen de transaction à la portée de toutes les marines de l'Occident. Notre équipage en a usé largement dans sa première traversée. (Aimé Humbert, *Voyage au Japon*.)

Dans l'oasis de Siwah, ce sont les dattes qui servent de monnaie; ce qui en tenait lieu chez les anciens Mexicains, c'étaient des fèves de cacao renfermées dans des sacs qui en contenaient chacun 24,000, des tissus de coton, de petits morceaux de cuivre, et de la poudre d'or renfermée dans des tuyaux de plume; chez les anciens habitants de Rugen, de la toile, comme aujourd'hui encore le vadhmal chez les Islandais. Au moyen-âge, cent vingt aunes de vadhmal valaient une vache laitière, ou six brebis, ou deux onces et demi d'argent.

La richesse des Indiens de l'Araucanie (pays considéré par le Chili comme une de ses dépendances) consiste dans les troupeaux qu'ils échan- gent chaque année contre des étoffes et des liqueurs qu'ils reçoivent depuis leurs rapports avec les commerçants. Leur luxe est dans les éperons, les mors, les étriers, les ornements des selles et des brides; tous ces objets

sont en argent, c'est le métal qu'ils préfèrent, et ils refuseraient d'échanger une pièce d'argent contre une d'or de poids égal. Nous voyons la même chose sous Nadir Shah, roi de Perse, qui régnait en 1736; les Curdes donnaient sans hésiter de l'or pour un poids égal d'argent.

Le commerce par voie de troc était encore très répandu dans plusieurs parties des Etats-Unis vers les dernières années du XVIII^e siècle. La législature du Maryland avait fixé le prix réciproque du tabac, de la chair de porc, du maïs, du froment, dans les échanges d'une de ces denrées contre l'autre. On voyait encore en 1815 une quantité de jeunes garçons parcourir les rues de Corrientes (Brésil) en criant : Du sel pour de la chandelle, du tabac pour du pain. (Roscher, *Economie politique*.) Le commerce sur la Gambie, fleuve d'Afrique dans la Nigritie, n'est point fait par l'intermédiaire de l'argent, mais au moyen d'échanges qui sont très lucratifs. Les maisons, les entrepôts, les magasins sont à Bathurst, comptoir anglais, et de là on expédie dans le haut du fleuve une cargaison de marchandises, denrées coloniales, quincaillerie, armes à feu, poudre, plomb, batterie de cuisine, tissus, liqueurs alcooliques, telles qu'absinthe, genièvre, eau-de-vie, rhum, etc. Le navire part et revient au bout d'un mois ou six semaines avec une cargaison de coton, de cuirs, d'arachides (pistaches de terre).

Quand le capitaine Cook et les premiers navigateurs entrèrent dans l'Océan Pacifique, une des choses qui les frappèrent le plus fut l'avidité que les indigènes manifestaient pour le fer. A leurs yeux, dit Cook, rien ne pouvait l'emporter sur ce métal, et le fer était, dans les échanges, leur article favori. Avec un clou on achetait un beau porc, et un jour le grand navigateur acquit plusieurs livres de poisson pour quelques couteaux ébréchés qu'un ouvrier inhabile avait grossièrement taillés dans les cercles d'un vieux tonneau. Il n'est rien, dit le capitaine Carteret, que l'on ne puisse se procurer chez les sauvages avec quelques outils de fer. Les navigateurs reconquirent alors qu'ils pouvaient se défrayer de leurs dépenses d'île en île uniquement avec des débris de fer, aussi utiles en cette occasion que des pièces d'or auraient pu l'être en Europe. On a supposé qu'à l'époque où les Romains débarquèrent en Bretagne ils trouvèrent les habitants dans un état très voisin de celui où le capitaine Cook vit les insulaires de la mer du Sud, et l'on pense que les Bretons donnèrent avec joie des aliments et des objets de grande valeur pour des instruments en métal grossier, mais bien préférables à ceux de pierre dont ils se servaient (1).

Le voyage de Speke en Afrique nous apprend qu'en octobre 1860 l'Afrique orientale était désolée par une sécheresse inaccoutumée et par une famine qui obligeait les misérables populations de l'intérieur à descendre à la côte de Zanzibar pour y chercher de la nourriture. Le manque de vivres fit que l'on donnait dix esclaves contre un bœuf. Nous lisons ailleurs qu'un chef de village apporte une défense d'éléphant pour solder la rançon de sa fille récemment enlevée.

La contrée autour de la baie Madeleine (Californie)

est assez aride et n'invite pas les voyageurs à la parcourir. Ses ressources sont les baleines, les poissons, les huîtres, les moules et le gibier. Les natifs viennent quelquefois de l'intérieur pour amener des bestiaux, des peaux, du cuir, du savon, des fruits; ils échangent tout cela contre des habillements confectionnés, des calicots, du tabac, de la coutellerie, contre des objets nécessaires à leur famille.

« Les échanges sont donc une opération permanente de la vie industrielle des peuples. Dans l'enfance des sociétés comme au sein de la civilisation, la plupart des transactions roulent sur des échanges, les uns de produits contre des produits, les autres de produits contre de l'argent. » La république de Gènes se procurait à Tripoli des peaux tannées et non tannées, de l'huile pour les savonneries, de la cire, des céréales, des tapis, des dépouilles d'autruches, des dents d'éléphants, etc., et donnait en échange des vins, des draps communs, des étoffes de soie, des toileries, des objets de quincaillerie, et faisait usage de lingots en guise de numéraire.

On voit d'abord en Russie le commerce d'échange, puis les métaux au poids, enfin le métal monnayé. Les fourrures servaient à acheter les choses nécessaires aux besoins de la vie; une peau de martre avait cours dans le commerce à un taux fixé; vingt fourrures de martres égalaient la valeur d'une demi-livre d'argent. Les peaux de martres et d'écureuils étaient entières, ainsi que cela s'était pratiqué dans la plus haute antiquité; ce n'était que l'échange immédiat des marchandises.

Le mot kouni ou kung voulait dire de l'argent; il signifie proprement martre. Peu à peu l'usage s'introduisit de donner, au lieu de peaux entières, le museau seulement, ou des morceaux de cuir, de la grandeur d'un pouce carré environ, qui étaient marqués à l'estampille du gouvernement et au moyen desquels on retirait de ses magasins des peaux entières.

« L'embarras d'un intermédiaire si volumineux se fit vivement sentir et donna l'idée de tailler de petits morceaux de ces peaux, ou de petits morceaux de cuir sur lesquels on apposa des marques qui par là devenaient des signes payables en peaux et en fourrures. »

Ces fourrures, dont quelques-unes étaient évaluées quatre mille francs, étaient la seule monnaie courante, la seule valeur représentative jusqu'au XIII^e siècle, où parurent les véritables monnaies russes, petites pièces d'argent nommées *copeks*, qui ont été en usage jusqu'au commencement du règne de Pierre I^{er} (1689).

Lorsqu'on commença sous ce même règne à battre de la petite monnaie, les coupons en cuir représentèrent des fractions de copeck. En 1700, ces coupons de cuir furent mis hors de cours et remplacés par la petite monnaie de cuivre. Aujourd'hui les sommes d'argent s'évaluent en Russie en roubles et copeks; le rouble d'argent est l'unité monétaire; les autres pièces en argent ne sont que des fractions de cette unité.

Il est question de ces monnaies de cuir dans l'*Histoire de l'Empire de Russie*, par Karamsine, et dans le *Cours d'économie politique*, par Storch, publié en

(1) *Revue britannique*, 1864.

1815. Les différentes empreintes sur ces monnaies sont : un crochet, un étoile, un quadrupède, tête de face, quatre étoiles ou fleurs, un signe en forme de la lettre H, etc. Quelques-uns de ces types se trouvent sur les anciennes monnaies russes. (Voyez la planche) (1).

Les voyages de Tavernier au XVII^e siècle sont encore considérés comme véridiques. Cet auteur nous rapporte que dans les Etats du Grand-Mogol une espèce d'amande servait de monnaie; ces amandes viennent des environs d'Ormus, ile à l'entrée du golfe de Perse, et croissent dans les déserts du Laristan, province méridionale de la Perse. Ces amandes sont tellement amères qu'il est impossible de les manger.

Quant au commerce d'échange qui se fait entre les Européens et les Africains, un objet important est celui de la poudre d'or qui se tire de la Guinée et du Sénégal. Lorsqu'elle est pure, elle est au titre de 22 carats, mais elle n'est acceptée que sur le pied de l'essai, parce qu'il arrive que les nègres la chargent de poudre de laiton ou de poudre d'émeri. Cette poudre est renfermée dans de petites bourses de cuir connues sous le nom de *tibbar*; chaque bourse renferme le poids d'une once.

A Sumatra, on se servait, ou l'on se sert encore, pour l'évaluation de la poudre d'or, d'une monnaie imaginaire que l'on nomme *taehl*; le *taehl* exprime une valeur de vingt francs. Les ventes que l'on fait à terme sur la Côte-d'Or sont de trois mois; les traitants solvables souscrivent des billets payables en huile de palme ou en poudre d'or.

Mungo-Park, voyageur écossais, fut chargé par la Société africaine de Londres en 1795 de faire un voyage d'exploration en Nigritie. En 1803 il entreprit un second voyage en Afrique. L'ouvrage de Say citant ce voyage, nous dit que « lorsque les nègres des bords de la Gambie commencèrent à traiter avec les Européens, la chose dont ils faisaient le plus de cas était le fer, parce qu'il leur servait à fabriquer des instruments de guerre et de labour. Le fer devint la valeur avec laquelle ils comparèrent toutes les autres; bientôt il n'intervint plus que par supposition dans les marchés, et l'on échangea dans ces contrées une barre de tabac composée de 20 ou 30 feuilles contre une barre de rhum composée de 4 à 5 pintes, suivant le plus ou moins d'abondance de la marchandise.

« Toutes les marchandises en ce pays-là font office de monnaie l'une relativement à l'autre, mais il faut observer que ce moyen ne sauve d'aucun des inconvénients des échanges en nature, qui sont principalement de ne pouvoir offrir une marchandise qui soit toujours de facile défaite, et qui puisse se proportionner, en quantité et en valeur, à la valeur de tous les produits. »

Plus tard, les comptes dont se servirent les nègres dans le commerce eurent le thaler d'Allemagne pour base; aujourd'hui la piastre d'Espagne est le terme de comparaison pour le numéraire à Radamès, ville du désert.

Dans tout le Soudan, appelé aussi Nigritie depuis

les premières cataractes, le meilleur numéraire est la piastre. En pénétrant dans l'intérieur du pays, il est bon d'avoir quelques petites marchandises pour les échanger contre des provisions. Si l'on s'enfonce dans le désert, on ne peut plus guère se procurer les choses nécessaires à la vie que par la voie de troc, et à cet égard les draps et les étoffes rouges y remplacent parfaitement le numéraire.

C'est aussi par le moyen d'échange que les Kababiches, propriétaires des oasis dans le Soudan, parcourant quelques marchés sur les bords du Nil, reçoivent des céréales contre les produits de leurs troupeaux.

Les nègres de la Côte-d'Or font sécher une grande quantité de poissons qu'ils échangent aux peuples de l'intérieur contre des fruits et des racines.

Sur la frontière du Darfour, chaque charge de chameau doit payer au gouverneur sept tergues; le tergue est une pièce de toile bleue d'environ 16 pieds anglais de longueur qu'on évalue jusqu'à 20 piastres turques, environ quatre francs.

Les thalaris d'Espagne ont cours au Darfour parmi les grands et les soldats qui forcent le peuple à les accepter en paiement des choses qui leur sont nécessaires. Les gens de la basse classe ne peuvent se procurer les choses dont ils ont besoin que par la voie du troc; ainsi, pour deux aiguilles à coudre, on achète une volaille.

En Nubie et au Soudan, il se fait un grand commerce d'échange qui consiste à offrir certaines céréales du pays, des dents d'éléphants, de la poudre d'or, contre des calicots anglais et surtout du drap, dont les Nubiens sont très avides, parce qu'il sert à l'habillement des riches.

Dans le Belad-el-Djerid, on échange avec les pays limitrophes des dattes contre du froment, ainsi que des peaux de lions et de tigres contre des objets fabriqués dans le Maroc. Au Monomotapa, c'est l'ivoire contre des ustensiles de fer et contre des étoffes de laine.

Dans le Bornou, l'un des Etats du Soudan, les paiements se font avec d'étroites bandes de calicot et des cauris; huit de ces coquillages ont la valeur d'une bande de toile longue de trois coudées.

A Angola, ville du Congo, le sel en larges cristaux et les cotonnades européennes servent souvent de moyen d'échange. Livingstone, près du Zambèse, échange des dents d'éléphants contre de la toile de coton dont il habille ses compagnons de voyage.

A Kouka, ville du Bornou, le commerce d'échange consiste à troquer des vivres contre des vêtements; ainsi, c'est le lait, le beurre, la viande d'hippopotame, les poissons du lac Tsad, que l'on offre contre des étoffes, des tissus, des nattes et d'autres produits venant de divers pays. Ce sont encore les marchandises qui tiennent lieu de numéraire chez les Touaregs, tribus nomades qui rampent dans l'espace compris entre le 0 et 15^e degré de latitude septentrionale de l'Afrique; ils escortent les caravanes qui se rendent dans le Soudan moyennant un prix convenu, soit en argent, soit en marchandises. Les femmes des Berbers Touaregs portent beaucoup de bijoux; leurs bracelets et colliers sont en métal d'or ou d'argent, selon la fortune, ou en étain ou en cuivre, souvent

*

(1) Cette planche paraîtra avec la livraison de septembre.

en corail entremêlé de clous de girofle ou de ces coquillages connus sous le nom de cauris. Elles ornent les pieds de parures semblables.

Un usage très répandu dans l'antiquité était celui de porter des bracelets composés d'anneaux d'or ou d'argent, dont on détachait quelque partie lorsqu'on avait besoin d'un moyen d'échange. Les Chinois, nous dit l'ouvrage du baron Chaudoir, ont de petits morceaux d'argent qui valent moins d'un sou ; quand ils achètent quelque chose et qu'ils n'ont pas de morceaux juste pour faire le paiement, ils ont toujours des instruments tout prêts pour couper d'un gros morceau ce qu'il leur faut afin de compléter la somme.

En Russie, l'usage de hacher ou de couper les lingots d'argent s'est conservé longtemps. Ce moyen occasionnait moins de peine et de travail que de couler l'argent en petits lingots pour en faire des sous-divisions. Les lingots-monnaie ont servi de numéraire en Russie jusqu'au commencement du xvi^e siècle (1).

A Bagdad, avant l'usage des dirhems, on employait pour la dépense journalière des rognures de métal.

(La suite au prochain n^o.) F. SEGUIN.

LES INSECTES UTILES ET NUISIBLES DE LA SAVOIE

(Suite.)

3^e Insectes nuisibles aux jardins potagers et aux jardins d'agrément.

Outre les nombreux insectes qui attaquent les arbres fruitiers et les arbres d'agrément, les jardins ont à redouter une multitude d'insectes qui vivent spécialement aux dépens des plantes potagères ou des plantes cultivées pour orner les parterres et les bosquets.

COLÉOPTÈRES. — Les larves du *hanneton* semblent préférer les racines des salades, des fraisiers, des rosiers, mais elles ne dédaignent pas les autres plantes des jardins et s'attaquent aussi bien aux légumes qu'aux arbustes. Les ravages qu'elles exercent sont parfois incalculables. Devenu insecte parfait, le hanneton dévaste les arbustes des jardins et des bosquets. Cet insecte malfaisant rencontre dans les jardins un ennemi implacable dans le *carabe doré* (*Carabus auratus* Fab.), appelé *jardinier*, qui se nourrit souvent des intestins de hannetons.

Les larves de plusieurs espèces de *taupins* (*Agriotes segetis* Gyll., etc.) dévorent les racines des légumes, surtout celles des laitues, dont les pieds atteints ne tardent pas à périr.

Les larves d'un grand nombre de *charançons* nuisent aux plantes potagères. Le chou nourrit dans ses racines la larve du *Ceutorrhynchus sulcicollis* Schön. Les *apions* et les *bruches* vivent dans l'intérieur des tiges ou des graines des plantes légumineuses et leur occasionnent souvent d'énormes dégâts. La *bruche du pois* (*Bruchus pisi* L.) se creuse une habitation dans le pois et l'insecte parfait en sort par un trou circulaire. La *bruche des fèves* marque chaque fève de plusieurs points noirs.

Les larves du *bouclier* (*Silpha obscura* Lat.) font

beaucoup de tort aux jeunes navets et aux jeunes betteraves, dont elles dévorent les feuilles.

Les *nitidules* attaquent les fleurs du colza et les rongent de telle sorte qu'elles ne viennent pas à fruit.

Les *cassides* (*Cassida viridis* Lat.) ravagent les artichaux et les betteraves. Les *criocères* (*Crioceris asparagi* Lat. et *C. 12-punctata* Lat.) rongent les feuilles d'asperges et causent souvent des dégâts considérables.

Les *puces de terre* ou *altises* (*Altica oleracea* Fab. etc.) dévorent les planches de semis de choux, de navets, de raves et de radis. Elles attaquent aussi les haricots. Dès qu'on approche des jeunes plantes, les altises s'élancent comme les puces et retombent à terre, où il est très difficile de les saisir.

Pour éloigner ces insectes, il faut agiter les graines dans la fleur de soufre quelque temps avant de les semer. Pour les faire périr on emploie des décoctions de plantes acres, telles que le tabac, le sureau, le noyer. De l'eau chargée de potasse ou de suie peut être employée au même usage.

Une espèce de *criocère* (*Crioceris merdigera* Lat.) dévore chaque année dans nos jardins plusieurs plantes de la famille des liliacées, principalement le lys blanc et la *couronne impériale*.

Les larves du *rhinocéros* (*Oryctes nasicornis* Lat.) nuisent quelquefois aux jardins où elles vivent dans la tannée, que l'on emploie dans les couches et les terres chaudes. Ces larves vivent environ trois ans, comme celles des hannetons.

La *cétone dorée* (*Cetonia aurata* Fab.) fréquente surtout les roses et les pivoines, dont elle mange les pétales et les étamines.

LÉPIDOPTÈRES. — Une chenille verte avec des taches jaunes cause quelquefois de grands dégâts parmi les carottes, dont elle mange les feuilles, c'est la chenille du papillon *Machaon* ou *grand porte-queue*. Les chenilles de la *belle dame* (*Vanessa cardui* Fab.) attaquent les artichaux. On a vu à Nice un hectare d'artichauts dévoré par ces insectes.

La *piéride du chou* (*Pieris brassicae* Lat.) anéantit souvent les plantations de choux. Cette chenille est si vorace qu'elle consomme par jour plus du double de son poids, et, comme elle se multiplie beaucoup, elle devient facilement un fléau pour les potagers. La *piéride de la rave* (*Pieris rapae* Lat.) dévore les feuilles de la rave, de la capucine et du réséda ; la *piéride du navet* (*Pieris napi* Lat.) attaque les feuilles du navet.

Parmi les *papillons nocturnes* qui nuisent le plus aux jardins il faut citer le *phalæna grossulariata* Lat., dont la chenille vit sur les différentes espèces de groseillers ;

La *teigne des pois* (*Grapholitha pisana* Fab.) et la *teigne de l'oignon*. Mais ce sont surtout les chenilles des *noctuelles* qui infestent les jardins potagers : ainsi la *noctuelle du chou* (*Noctua brassicae* Lat.) perce le cœur du chou et le fait avorter, la *noctuelle potagère* (*Noctua oleracea* Fab.) détruit les choux et les salades ; la *fiancée* (*Noctua sponsa* Lat.) et le *gamma* (*Noctua gamma* Lat.) promènent leur voracité sur toute sorte de légumes.

ORTHOPTÈRES. — Les *forficules* ou *perce-oreille* dévorent souvent les légumes encore tendres. Les

(1) Ils sont figurés dans l'ouvrage du baron Chaudoir, *Aperçu sur les monnaies russes*.

dégâts consistent aussi à couper les pétales des fleurs, les étamines, les jeunes plantules, à ronger les feuilles et les fruits; on voit des *perce-oreille* détruire des plantations d'œillets, de dahlias, etc. Ces insectes ne dévastent que la nuit et se retirent le jour sous les pierres, les tuiles et dans les crevasses des arbres.

Les *courtilières* pratiquent de nombreuses galeries en tous sens, soulèvent et éventent les racines des jeunes semis et les font périr. En se faisant un passage entre deux terres, elles coupent aussi les racines des melons et de toute sorte de plantes.

Pour détruire les *courtilières* on verse ordinairement dans leurs galeries un verre d'eau mélangée de quelques gouttes d'huile, ou bien on fait en terre des trous carrés, remplis de fumier, où elles ne tardent pas à être attirées par la chaleur et par les insectes qui s'y développent et où il est facile aux jardiniers de les faire mourir.

HÉMIPTÈRES. — Différentes espèces de *punaises* sucent la sève des plantes potagères. La *punaise du chou* (*Cimex ornatus* Fab.) se trouve très communément sur le chou et la plupart des plantes crucifères; la *punaise verte des potagers* (*Pentatoma oleracea* Lat.) et les *punaises rouges* ou *lygées* infestent les plantes des jardins. Les *punaises* exhalent une odeur désagréable, très pénétrante, due à un fluide sécrété par une glande jaune ou rouge qui occupe le centre du corselet et aboutit entre les pattes postérieures.

Tout le monde connaît par expérience la mauvaise odeur que la *punaise grise* (*Cimex griseus* Fab.) communique aux framboises, aux fraises, aux mûres et autres fruits des jardins.

Les *pucerons* font beaucoup de mal dans les jardins. Ils attaquent surtout le chou, la rave, le radis, l'oseille, la fève, les artichaux, les rosiers, dont ils sucent la sève. Il est peu de plantes dans nos jardins qui ne nourrissent quelque espèce de *puceron*.

Pendant tout l'été, on voit sur les branches, sur les feuilles, mais principalement sur les jeunes pousses du rosier des groupes considérables de *pucerons* verts qui sont occupés à sucer la sève de cet arbuste.

Le *puceron du chou* (*Aphis brassicae* Lat.) nuit beaucoup aux plantations de choux. On peut les détruire en lavant la plante infectée avec une décoction de tabac.

Ces animalcules ont du reste pour ennemis beaucoup d'oiseaux, d'*ichneumons*, de *syrphes*, de *fourmis* et de *coccinelles*.

HYMÉNOPTÈRES. — Comme les fourmis se nourrissent de toute sorte de substances, elles font assez souvent de grands torts aux fleurs et aux fruits.

Les larves du *Tenthredo spinarum* Fab. dévorent le colza et le groseiller; celles du *Tenthredo rosæ* Fab. vivent en grande quantité sur les rosiers, dont elles détruisent les feuilles.

DIPTÈRES. — Les navets, les oignons, les choux nourrissent, au collet de leurs racines, les larves de diverses *anthomyes* (*A. radicum* Meig., *A. cæparum* Meig., *A. brassicae* Meig.), et celles de plusieurs autres mouches, telles que la *Tachina larvarum* Meig. et l'*Ocyptera brassicaria* Fab. Les carottes

sont attaquées par le *Psylonia rosæ* Meig. Les larves de la *Platomyza geniculata* Meig. et de la *P. acetosæ* Meig. vivent dans le parenchyme des feuilles du chou, de l'oseille et de la capucine. La larve de la *Tipula oleracea* L. vit au pied des betteraves, des pommes de terres et des laitues.

La larve du *Merodon clavipes* Lat. dévore les bulbes de narcisses.

E. CHEVALIER.

(A continuer.)

LES FAMILLES DE GEX & DE GRENAUD, A SAMOËNS

Les seigneurs de Gex de Saint-Christophe, qui habitaient le château servant aujourd'hui d'hôtel de ville, exerçaient leur juridiction sur les communes ou terres de Vallon et de Morillon; ils n'avaient sur celle de Samoëns que de vastes propriétés, une dime et quelques autres droits féodaux qu'ils avaient acquis de divers seigneurs.

Leur origine est très incertaine. Il sera donc permis d'émettre une opinion que, pour ma part, j'admets comme étant la réalité.

D'abord, dans une reconnaissance en faveur des princes de Savoie, du 30 janvier 1589, on lit : « ... noble et puissant Charles de Gex seigneur de Vallon, reconnaît... des biens que furent de noble Jean Jay feu père du dit seigneur confessant par la loyale succession paternelle.... » Dans un acte de 1566, il signe Charles de Jay. Dès cette époque on ne voit partout que de Gex.

Or, il y a dans notre commune beaucoup de familles qui portent le nom de Jay (qu'on prononce pourtant Jai) et d'autres celui de Gex; toutes ont la même origine avec la prononciation jè. Il est donc très vraisemblable qu'un Jay a été anobli et a été la tige de cette famille qui occupe une grande place dans les fastes féodaux de cette vallée; et comme on vient de le voir, ce fut Charles qui transforma l'orthographe de son nom patronymique.

Par cet acte de 1589, on voit que ses possessions sont considérables : il a un vaste domaine aux Drugères, des terres à Secoen (1), terres et artifices au Villard, aux Chénets, la dime en blé, légumes, chanvre sur tout le territoire de Vallon, sur Peney, le Vuargneux, le Chevreret, qu'il a acquise des seigneurs de Lucinge, de Saint-Joire et des nobles de Vallon; — il a l'état et office de banderet et portenseigne de la ville et mandement de Samoëns, ensuite de donation à lui faite par Jacques de Savoie Nemours le 12 mai 1562; — l'office de curialité, cléricature et scribanie de tout le mandement de Samoëns; — tous les biens généralement quelconques que les dits seigneurs de Lucinge tenaient et souloient tenir au mandement de Samoëns.

On trouve une reconnaissance du 8 janvier 1544, par François Delulin, en faveur des magnifiques et puissants seigneurs François, seigneur de Saint-Joire et de Yuoire et Charles de Saint-Joire, seigneur de la Chapelle, du Turchet et de la Rauoere, enfants de feu bonne mémoire magnifique et puis-

(1) Tout près de ce hameau existe un cimetière burgonde. Voy. la Revue de 1870, p. 8.

sant seigneur Louis de Saint-Joere, seigneur des dits lieux et conseilneur de Vallon et Verchey, et de magnifique et généreuse dame Jeanne de Compey, leur mère, veuve du dit feu Louis de Saint-Joere, douaigière et usufruitaïresse, à cause de leur maison forte de Samoëns, dépendances d'icelle et juridiction des dits lieux de Vallon et Verchey, et cause ayant, en cette partie, de noble et puissant Georges, seigneur et baron de Menthon, en vigueur d'une vendition par ledit Georges de Menthon au dit Louis de Saint-Joere... reçue par égrège Ambigace Ruffy, de Cluses, notaire, du 6 octobre 1511.

Le seigneur De Gex devint acquéreur de tous leurs droits et propriétés sur Samoëns et Vallon par acte du mois de juin 1574.

Par acte du 16 juin 1553, Chardon, notaire, les seigneurs de Menthon de Montrottier vendirent à Charles De Gex la dime des Balmettes sur Châtillon.

Le même Charles acheta la seigneurie de Graveyruaz, sur Verchey, provenant de la famille de Thoire, mais on n'en connaît pas l'époque; seulement Jacques et Claude, fils de Charles, en furent déclarés propriétaires par sentence du Conseil de Genevois des 29 et 30 mars 1588.

Charles acheta de Claude-François d'Apponex, de la paroisse de Lucinge, le 1^{er} août 1596, et Jacques et Claude, le 23 janvier 1605, acquirent de noble Balthazard Jaillet, la dime de Verneau ou Verne, sur Châtillon, indivise avec la chartreuse de Mélan et le seigneur de Marcossey.

Quant au fief de Morillon, je n'ai pu en déterminer la provenance. On trouve qu'en 1313 et 1315, Hugues, dauphin, fait donation et concession à titre de fief, moyennant quinze livres genevoises de rente, à Jean de Pontverre, seigneur de Chavaroché, d'hommes et terres sur Morillon et spécialement au village d'Honoraz. En 1386, Hugonin, fils de Girard de Pontverre, reconnaît tenir, du comte de Savoie, des hommes et des terres aux lieux du Crêt-de-Vesigny, du Sasselar, des Foillerats, des Maisonnettes, des Rés, du Quart, du Crozet, du Châtelard, etc., et principalement aux Miaux. Mais je n'ai point trouvé l'acte de transmission aux De Gex.

Lorsque les vassaux furent appelés à prêter serment de fidélité au souverain, Marie-Josette De Gex présenta l'état de ses juridictions, fiefs et biens féodaux. Malgré sa longueur, je crois devoir produire ce document tel qu'a bien voulu me le communiquer M. Jules Vuy.

« 1^o La terre et juridiction de la paroisse de Morillon à elle appartenante en vertu de l'inféodation accordée au seigneur Charles De Gex, trisaïeul de ladite dame par patente du 17 juillet 1697, avec le fief que l'on rappelle le fief du prince, et tous les droits dépendants de la dite terre et juridiction.

« 2^o Rière la dite paroisse elle a un autre fief que l'on appelle de son ancien paternel et précédemment des seigneurs de Salnôve de Monvuagnard et de St-Joire, avec les hommages personnels et taillables dépendants de tous les susdits fiefs.

« 3^o Elle a même rière ladite paroisse deux autres fiefs acquis par les seigneurs ses auteurs des

« seigneurs de Genève de Lullin et de la Place, que l'on appelle des fiefs de Lullin et de Chignin.

« 4^o Rière la terre et juridiction de Vallon, qui est un hameau de la paroisse de Samoëns, elle a toute omnimode juridiction avec les fiefs que l'on appelle les fiefs de Lucinge, St-Joire et Couvette, avec les hommages taillables et personnels et droits en dépendant, avec six journaux cent cinquante-quatre toises (1) de terre, pré, pâturage, bois et une grange de biens féodaux.

« 5^o Rière la paroisse de Samoëns elle a aussi les fiefs que l'on appelle aussi de même de Lucinge, St-Joire et Couvette, avec quantité d'hommages taillables, personnels et juridiction sur les hommes et fiefs, non seulement rière la dite paroisse de Samoëns à cause de la dite juridiction de Vallon et Couvette, mais encore dans toute la province de Faucigny, en vertu de l'inféodation passée anciennement au seigneur de Menthon de qui les dits fiefs sont précédés, et du carnet d'arrière-fief passé par noble Philibert de Menthon en faveur de Louis, duc de Savoie, le 6 juin 1464, et d'autres postérieurs passés par les auteurs de la dite dame, et deux maisons fortes appelées de Lucinges et de Couvette, celle de Couvette précédemment réduite en mesures.

« Plus douze journaux cinquante-trois toises de pré qui sont biens féodaux reconnus de même par ledit carnet ci-devant désigné.

« Plus un verger de la contenance de cent trente-quatre toises dix pieds.

« Plus dix journaux cent trente-six toises quatre pieds de bois fayard.

« Rière la dite paroisse de Samoëns elle a encore les fiefs précédés anciennement des seigneurs de Monvuagnard et de Graveyruaz, avec une maison forte à cause du dit fief de Graveyruaz, à présent réduite en mesures, et des pensions sur différentes pièces qui sont du fief du seigneur marquis de Samoëns, reconnues en arrière-fief par le carnet ci-devant désigné, et tant la dite pension.

« Tous les dits fiefs, juridictions et droits en dépendant et biens féodaux susdits reconnus en arrière fief, avec encore un autre fief appelé le fief de Marcossey qui s'étend rière ladite paroisse de Samoëns et Châtillon, par messire Paul-Joseph De Gex le 23 novembre 1700, Grinjon, notaire et commissaire, et par patentes accordées au seigneur Jacques De Gex, fils du dit feu seigneur Charles, seigneur de Morillon, Vallon et Couvette, et celle de Morillon ont été érigées en titre de baronie sous le nom de St-Christophe par patente du 28 janvier 1622, vérifiées par arrêt de la Chambre des Comptes le 3 août même année. La dite dame a encore rière les paroisses de Châtillon et Thyz trois fiefs que l'on appelle les fiefs de Put, Bochut et Saint-Joire, et rière les paroisses de Sionzier et Cluses un fief que l'on appelle aussi de Put, y ayant quelques taillables à cause de celui de Saint-Joire. Tous les dits droits et fiefs ont encore été reconnus en arrière-fief en faveur du roi de Sardaigne par ledit messire Paul-Joseph

(1) Le journal de Samoëns et Vallon est de 39 ares 80 centiares, et la toise de 16 centiares, 5346.

« De Gex, vivant baron de St-Christophe, frère de
« la dite dame et duquel elle est héritière, avec cer-
« taines pièces de terre et vignes situées rière la
« paroisse de Lucinge pour biens féodaux dont la
« contenance est de 21 journaux 176 toises, le sept
« décembre 1734, par reconnaissance stipulée par
« M^e Pacthod, notaire commis. Plus ladite dame a
« rière la paroisse de St-Sigismond un autre fief
« qu'on appelle le fief de Vernod, avec quelques
« taillables à cause du dit fief. »

Le fief d'Arbusigny leur parvint des seigneurs de Coudrée.

Le 26 octobre 1668, Françoise De Menthon vendit à Pierre-Antoine de Gex les rente, cens, servis, fief sur les mandements de Cluses et Samoëns qui étaient un membre dépendant de la baronie de Marcossey, et encore un dime au village de Verchey, pour le prix de 600 ducats.

De tout ce qui précède, il résulte que les sires de Gex réunirent sous leur main, par des acquisitions successives, tous les fiefs des De Gravèruaz, De Menthon, De St-Joire, De Lucinge, De Thoire, De Marcossey, De Vallon dans la vallée.

Victor-Amé II ayant mis en vente le domaine de Savoie, Paul-Joseph De Gex devint acquéreur de la terre de Taninges, qui lui fut inféodée en titre de comté le 22 avril 1700, moyennant la somme de 72,500 flor. Il revendit cette terre le 29 août 1711 à messire Joachim de la Grange, président au Sénat de Savoie. — Notons en passant que ce dernier fut anobli le 13 juin 1700 avec le titre de marquis du Vuache et Saint-Séverin de Troche.

Par acte du 17 novembre 1773, Joseph de Grenaud acheta, pour 58,000 livres de Savoie, de noble Charles-André Duclos de Bellecombe la terre et juridiction des comtés d'Ambilly et Ville-la-Grand, avec la maison forte de la Martinière sur Ambilly.

Abordons la généalogie.

I. Le premier qui paraît est *Jean Jay*. On ignore ses actes et tout ce qui le concerne.

II. Son fils *Michel Jay* ou *De Jays* paraît sur la scène du monde; on le trouve dans de nombreux titres. C'est à lui que Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert-le-Beau, vendit la succession d'un homme taillable de Chantemerle, Jean Margaron, décédé sans enfant légitime, pour le prix de 70 flor. p. p., suivant acte fait à Bourg le 2 janvier 1522. (Jules Vuy, *Chartes inédites*. Genève, 1863.)

En 1546, on le voit, lui et ses consorts, fermiers des lods et vendeurs du mandement de Samoëns pour Charlotte D'Orléans, tutrice de Jacques de Savoie-Nemours. — Il commençait le problème auquel travailleront continuellement ses successeurs : augmenter leurs richesses et leur supériorité dans la finance.

Michel eut trois enfants : 1^o Charles, qui suit; 2^o Janus, marié à Janine Dufresney, femme en premières noces de Georges de Reymondey, duquel elle avait eu Jean-François, qui épousa Jeanne-Françoise de Menthon. — Ce Janus eut quatre enfants : Mathieu, Jean, Louise et Jeanne, épouse de noble Humbert Tortollier dit Amblardet, d'Alby; 3^o Françoise, épouse d'égrège François Pithonis. (Les Pithonis ou Pithon formèrent deux des principales fa-

milles de Samoëns, dont une noble, les Demompithon.)

III. *Charles*, écuyer, seigneur de Vallon, était châtelain de Samoëns au milieu du xvi^e siècle. Dans une pièce du 20 mai 1550, il est désigné noble Charles Jay, conseiller de Vallon, à cause de Lucinge et châtelain de Samoëns pour illustre Jacques de Savoie.

Il employa son crédit et son influence, fit des avances d'argent et le voyage de Rome afin d'arriver à l'érection de l'église paroissiale de Samoëns en collégiale, l'an 1575, de même que pour « faire et construire deux cloches de bonne valeur et importance jusque à 72 quintaux, étant les dites cloches bien faites et bien sonnantes, pour le métal et sommes desquelles le seigneur de Gex aurait répondu envers le s^r Rémy Tronchin, marchand de Genève... »

Le duc de Savoie ayant commencé les hostilités contre Genève, Charles De Gex alla jusqu'à St-Joire, en juillet 1589, au secours de son souverain, avec 500 hommes qu'il entretenait à ses frais. Alors comme aujourd'hui on brigait l'honneur et les titres, et quoique la légende dise qu'on ne tira pas un coup de mousquet, Jacques, fils de Charles, fut largement récompensé, ainsi qu'on le verra bientôt.

Il épousa, en janvier 1555, Michière Dufresney, des seigneurs de Loysin, de Cluses, dont il eut quatre enfants : 1^o Jacques, qui suit; 2^o Claude, qui porta le titre de seigneur du Villard; 3^o Michière ou Michelle, qui épousa noble Jean-François De Riddes; 4^o Françoise, née le 17 décembre 1567, mariée à noble François Duclos. Il mourut le 31 janvier 1604.

IV. *Jacques*, dont je n'ai pu trouver la date de la naissance, épousa Françoise-Antonie De Vidonne de Chaumont, des seigneurs de Charmois, Marclaz, etc., morte en 1622. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel I, par lettre-patente du 28 janvier 1622, le créa baron sous le nom de Saint-Christophe et l'investit de plusieurs seigneuries. Voici la teneur de cet acte :

« Charles Emmanuel, par la grâce de Dieu duc de
« Savoie, etc..... A tous ceux qui ces présentes
« verront, salut. Désirant à l'incitation de nos pré-
« décesseurs non seulement la conservation ains
« l'accroissement et augmentation des maisons de
« gentilshommes de nos sujets, lesquels, par leurs
« services, zèle et fidélité méritent quelques marques
« de nos grâces, ainsi qu'est propre et convenable
« à la grandeur d'un prince d'user de libéralité et de
« reconnaissance en l'endroit de ses vassaux lesquels
« pour preuve de leur volonté ont exposé non seule-
« ment les moyens mais la propre vie en toutes sortes
« de périls pour le bien général et défense des états,
« afin de donner sujet à tous les autres de bien rendre
« leur devoir aux occasions qui s'en peuvent présen-
« ter, comme entre autres a fait noble Charles de Gex,
« seigneur de Vallon et Couvette, aux premiers mou-
« vements de Genève, avec cinq cents hommes levés
« et nourris quelque temps à ses propres frais, sans
« charge ni du peuple ni de nos finances, soutenu
« l'effort de l'ennemi auprès de St-Joire et empêché
« l'invasion de toute la province, comme encore en
« beaucoup d'autres honorables occasions et particu-
« lièrement en sa légation de Vallais, de laquelle il

« s'acquitta non moins courageusement que prudemment, et son incitation noble Jacques de Gex, aussi seigneur de Vallon, Morillon et Couvette, son fils, lequel, tant lors qu'au dernier motif de Savoie et en tout et partout s'est rendu méritoire de la gratification et bonne volonté que nous lui portons; ce que lui voulant témoigner maintenant manifestement sur la prière qu'il nous a faite vouloir décorer sa terre et juridiction de Morillon de tels titres que nous jugerons lui convenir pour plus de décore, satisfaction des habitants, lui mettre et imposer le nom de St Christophe, patron du dit lieu de Morillon, ensemble lui annexer et unir ses deux autres juridictions de Vallon et Couvette, toutes trois dans le mandement de Samoëns, province du Faucigny. Nous après avoir sur ce fait dues considérations, informé au préalable que telles juridictions sont d'assez belle étendue et bon revenu, situées en lieu fertile et habitées d'un bon nombre de sujets, outre les hommes et fiefs qu'elles ont en divers autres lieux de la province. A ces fins.... nous avons.... érigé, élevé et décoré ces dites terres, juridictions de Morillon, Vallon et Couvette en titre, honneur, dignité et prééminence de Baronie, sous le nom de St Christophe et que le dit noble Jacques de Gex et tous autres qui le posséderont de juste titre et en après de lui, soient nommés et réputés en jugement et dehors, en tous actes privés et publics et généralement en tous lieux pour barons de Morillon, de Vallon et Couvette sous le nom de St Christophe, et qu'ils jouissent pleinement et indistinctement de tous honneurs, prérogatives, libertés, autorités, prééminences et droits dont jouissent les autres barons de nos pays qui sont delà les monts.... de pouvoir faire élever fourches patibulaires à quatre piliers pour vraie marque de baronie; réservant toujours notre droit de souveraineté suprême et direct domaine....
« Donné à Turin le 28 janvier 1622. »

Par son testament du 27 décembre 1627, il fit entre autres legs celui d'un encensoir d'argent à l'église.

Ses enfants furent : 1° Joseph, qui suit; 2° Claude-François, né le 15 mai 1605; 3° Anne, ces deux derniers morts, paraît-il, célibataires; 4° Charlotte, née le 2 octobre 1597. Le 20 novembre 1611, elle fut reçue comme novice religieuse en l'abbaye de Sainte-Catherine, près d'Annecy. L'abbesse était alors dame Claudine de Menthon; les religieuses présentes étaient Hyéronime de Maillard, Loyse de Saint-Joire, Jeanne, Françoise et Jacqueline de Beaufort, sœurs, Loyse Deschallon, Jeanne de Valence, Claudine de Rochette, Jacqueline Ducrest, Bernarde du Vignod, Amede de Sirizier, Emmanuelle de Monthoux, toutes professes, Françoise de Rochette et Péronne de Beaufort, novices. L'acte est fait en présence de Mgr François de Sales, évêque, Jean-François de Sales, chanoine de St Pierre, noble Claude Vidonne, seigneur de Charmoisy... Mais cinq ans après, en avril 1611, elle épousa noble et généreux François Debien, de Flumet; Jacques De Gex donna en dot à sa fille 6,000 florins et l'époux 5,000, outre une crépine d'or de 54 écus d'or et deux bagues de trois écus d'or. Etaient présents à l'acte révérendissime François-Nicolas de Riddes, abbé de Tamié,

seigneur de Plancherine, général de l'ordre de Cîteaux, aumônier de S. A. et sénateur au Sénat de Savoie, Guillaume de Riddes, seigneur des Jalllets et de Sernouz, baillif de Faucigny, Claude Vidonne, seigneur de Charmoisy, Jean-François de Riddes, seigneur du Rosey et de Charbonnière, Jacques de Riddes son fils, Antoine de Riddes, chevalier de l'ordre de St Jean de Jérusalem, gentilhomme de chambre de nos princes, noble Gaspard de Beaufort. — 5° Claudine, née le 27 août 1599, mariée en 1616 à Pierre-Antoine de Castagneri, de Turin. Cette fois Jacques de Gex constitue à sa fille 10,000 florins; l'époux lui en assure 5,000 en augment, outre 1,000 florins pour les bijoux, une chaîne, des bagues de diamants et de rubis, appréciés à 225 écus d'or d'Italie. Est présent entre autres Jean-Baptiste Germonio, de Turin, des marquis de Cève, vicaire général de l'archevêque de Tarentaise, archidiacre de l'archevêché de Turin.

V. *Joseph*, né le 21 août 1610, mort le 16 mars 1667, épousa Prospère-Françoise de Montvuagnard (1), des seigneurs de Boège, qui lui apporta 10,000 florins en dot et 300 écus pour les bijoux. Sont présents à l'acte dotal fait à Samoëns Jean-François de Sales, évêque de Genève, Philippe de Lucince, baron d'Aranthon, Henri de Vidonne, seigneur de Charmoisy, Janus de Synsixte (Saint-Sixt?), seigneur de Vége. — Par acte du 24 août 1636, il fonda, de concert avec les habitants du lieu, la chapelle de Vallon, et ce « pour accomplir la dévotion par eux prise au mois de décembre 1630, auquel temps il plut à la miséricorde divine visiter une partie du peuple du présent lieu de Samoëns du fléau de peste et contagion. »

Il fit plusieurs fondations pieuses aux églises et spécialement une somme de 1,000 florins pour une messe basse chaque samedi dans la chapelle de Vallon.

Joseph eut dix enfants, savoir : 1° Pierre-Antoine, qui suit; 2° Péronne Guillermin, baptisée le 7 novembre 1638, morte le 22 août 1715; 3° Prosper-François, baptisé le 7 mars 1640, mort le 5 février 1701, seigneur de Chateaublanc, d'Onnion, de Chamonix, doyen du chapitre de St Jacques de Sallanches, fonda, le 19 août 1687, la chapelle du Château, au-dessus du bourg de Samoëns; 4° Jacqueline-Marguerite; 5° Françoise-Melchiotta; 6° Marie-Louise; 7° Josette, mariée à un comte de Viry; 8° François-Réné, à ce qu'il paraît mort célibataire le 13 mars 1681; 9° Humbert-Magdelain, chanoine, chantre et grand aumônier de la cathédrale de Saint-Pierre de Genève, mort le 30 août 1695; 10° Marie-Françoise, mariée le 21 août 1673 à Claude de Coudray de Blancheville, baron d'Héry, seigneur de Marthod, premier président au Sénat de Savoie; ils eurent treize enfants, six garçons et sept filles, encore tous vivants en 1703.

VI. *Pierre-Antoine*, mort le 22 septembre 1698, avait épousé Antoinette De Menthon du Marest, qui mourut le 22 septembre 1692. Cet homme ne fit rien de remarquable, il se contenta de veiller à la conservation de ses biens. Il n'eut que deux enfants : Paul-Joseph, né le 24 août 1685, mort célibataire le 30

(1) Les Montvuagnard portaient : d'argent au lion de gueules, à la bande componnée d'or et d'azur.

juin 1736, laissant pour héritière des biens et des titres sa sœur.

VII. *Marie-Josette*, née le 11 avril 1689. Le 3 février 1716, elle épousa Jean-Jacques *De Grenaud* (1), seigneur de la Forest et de la Balme, né à Belley le 4 juillet 1690, fils de Joseph et de Jeanne-Marie Luiset. Le contrat fut passé au Marest, paroisse de Seraval; la future se constitua en dot de 34,155 florins.

Ainsi s'éteignit la famille De Gex.

La famille De Grenaud, originaire du Mâconnais, est fort ancienne; le 12 juillet 1559, Emmanuel-Philibert conféra la noblesse à Guichard; à la fin du xvi^e siècle, elle habitait le Bugey; le 10 février 1665, Pierre se maria avec Isabeau de la Forest, dans la paroisse de Chevelu, près d'Yenne.

De l'union de Jean-Jacques avec la demoiselle De Gex sont issus cinq enfants: 1^o Joseph, qui suit; 2^o autre Joseph, qui s'appela De Grenaud de Vallon; 3^o Paul, De Grenaud de Salleneuve, lieutenant puis major au régiment de Savoie; 4^o François; 5^o Gilbert De Couvette, mort le 19 juillet 1764. — Jean-Jacques mourut en mai 1756.

Le 21 octobre 1758, Marie-Josette de Gex affranchit ses sujets taillables de Vallon au moyen de 7,300 livres.

VIII. *Joseph* (De Grenaud) naquit à la Forest, paroisse de Saint-Jean-le-Chevelu, et mourut à Samoëns le 28 avril 1799, à 83 ans. Il épousa, le 26 septembre 1748, Anne-Françoise-Gilberte de La Forest, décédée à Samoëns le 31 août 1793, à 72 ans. Joseph fut quelque temps au service du roi de Sardaigne, lieutenant dans le régiment de Savoie dès 1734. Il traversa la grande Révolution française en restant dans sa demeure à Samoëns et ne fut que peu molesté parce qu'il n'émigra pas. Le 13 novembre 1782 il affranchit les taillables dépendants de lui sur la commune de Samoëns pour 6,000 livres, acheta le fief de Grilly du seigneur Morand, baron de Saint-Sulpice et de Montfort, et eut plusieurs enfants, tous nés à Grilly: 1^o Marc-François, né le 6 mai 1754, mort le 8 août 1824, avait épousé, le 9 juin 1783, Anne-Françoise d'Anglefort (près Seyssel), morte le 6 septembre 1792. Ayant émigré à la révolution, il fut déchu de toute prétention à l'hoirie de ses père et mère. Ses enfants furent: 1^o Antoine, mort au service de France, et Joséphine-Jacqueline, mariée le 27 janvier 1806 à Ignace de Sirace; 2^o Jean-Joseph, mort avant son père; 3^o Marie-Josette-Victoire, mariée à Aynard Chabot, de Saint-Sulpice; 4^o le suivant.

IX. *Réné-Marguerite-Guillaume*, épousa, le 27 juin 1785, Reine-Louise-Anne de Menthon de Lornay. A la Révolution, s'étant déclaré républicole, et ses frères et sœurs ayant émigré, il recueillit toute l'hérédité paternelle et maternelle. Mais aimant la vie joyeuse, la dépense et la gaîté, il dissipa follement ses grands biens et mourut presque dans la détresse. Il eut onze enfants, savoir: 1^o Marc-François-Enard, qui suit; 2^o Hippolyte, mort en nourrice; 3^o Victoire-Damienne; 4^o Joseph-Hippolyte; 5^o Louis-Benoît-

Victor, mort au service de France; 6^o Adélaïde; 7^o Félicité; 8^o Julie, née le 4 avril 1794; 9^o Sophie-Adélaïde, née le 3 septembre 1797; 10^o Joseph-Siméon, né le 4 mars 1792, à Ambilly, près de Chêne-Thonex, officier dans le régiment de Savoie; 11^o François-Charles, né à Grilly le 5 septembre 1802.

X. *Marc-François-Enard*, baron de Saint-Christophe et de la Tour, fut enrichi du titre de comte que lui accorda Charles-Albert par patente du 11 août 1840, en récompense de ses services militaires. Décoré aussi des SS. Maurice et Lazare, il devint lieutenant-colonel de cavalerie et commandant de la division des carabiniers de Nice et mourut à Turin le 5 janvier 1854. Il avait épousé Delphine Boller, des comtes de Demont, de la province de Coni. De ce mariage sont issus trois enfants: 1^o Alexandre-Joseph Bonifort, qui suit; 2^o Victoire-Guillermine, née à Chambéry le 30 septembre 1829; 3^o Anne-Maurice, aussi née à Chambéry, le 28 décembre 1832.

XI. *Alexandre-Joseph-Bonifort*, né à Nice le 18 juillet 1835, a épousé demoiselle Gabrielle Della Chiesa, des marquis de Cinzano et Roddi.

Il y a prudence, je crois, à s'abstenir de parler des vivants.

Telle est cette famille si ancienne et si nombreuse. Ne soyez point surpris si je n'offre qu'une simple nomenclature de noms et de dates, car, d'une part, ce recueil est le résultat d'une compilation bien longue de notes extrêmement éparses; d'autre part, « le premier février 1793 la municipalité de Samoëns a retiré du citoyen Joseph Grenaud les grosses, titres et terriers dont il était nanti, consistant en 83 volumes, tous lesquels ont été brûlés le jour de la fête de la fédération.

« Elle a de plus retiré le 29 juin dud. citoyen Grenaud trois autres petits volumes de reconnaissances qui se sont encore trouvés mêlés parmi d'autres papiers avec une patente portant érection des juridictions de Vallon, Morillon et Couvette en titre de baronnie.

« Plus elle a encore retiré du même citoyen en vertu de l'arrêté du Conseil général du département du 25 mai dernier, plusieurs autres livres de grosses et terriers, au nombre de 83 pièces, outre plusieurs cahiers détachés, prenant rièr les paroisses de Fleuryer, les Gets, Châtillon, St Sigismond, Araches, Cluses, Thiez, Marignier, Scionzier, Onnion et Mieussy, tous lesquels titres et terriers seront brûlés ce jourd'hui, en vertu du même arrêté et c'est en l'assistance des députés des communes de Thiez et Marignier par délibérations des 24 et 27 courant mois (juin 1793). »

Leur écusson: d'azur au lion d'or lampassé de gueules, à la fasce de gueules chargée de trois roses d'argent brochant sur le lion.

Leurs titres nobiliaires: avant qu'ils fussent enrichis du titre de baron, ils se nommaient déjà nobles et puissants seigneurs de Vallon, de Morillon, de Graverue, de Couvette, d'Arbusigny. Dès lors ils se qualifièrent de seigneurs de Montfort, de Faoug, du Bosson, du Chatelard, de Chateaublanc, d'Onnion, du Villard, puis comtes de Taninges; enfin les De Grenaud y apportèrent la Tour, Grilly, la Martinière.

(1) Leur écusson porte: de gueules à deux bandes ondées d'argent. M. de Foras prétend qu'on doit y ajouter un croissant au canton dextre de la pointe, mais dans les empreintes que je possède, de l'an 1745 environ, il y a absence de cette figure.

J'ai dit en commençant que la famille de Gex avait sur Samoëns une dime. Elle lui appartenait à cause de la maison forte de Couvette et suivant l'arrêt de la Chambre des Comptes du 12 février 1666, et consistait en neuf coupes de froment et quinze coupes de fèves.

La maison de Couvette, qui était située au chef-lieu de Samoëns, ne peut être que le château dont il ne reste plus vestige, qui était dans l'endroit encore aujourd'hui appelé la Tour de Saint-Jeoire; elle existait encore en 1730, puisqu'elle figure au cadastre sous le numéro 9808.

Leur principale résidence, qui est aujourd'hui la maison-de-ville, était autrefois une maison-forte flanquée de tourelles, armée de canons. René-Marguerite-Guillaume de Grenaud la vendit le 12 mai 1812 pour 8,706 fr. 50 c. à M. Claude-François Deplace, qui avait fait fortune dans les travaux du canal de Saint-Quentin. Son fils, Claude-François, la fit restaurer et moderniser en 1825, puis la revendit à la commune de Samoëns le 9 décembre 1842 pour 12,500 fr. — A mon avis, c'était le castel féodal du lieu des De Lucinge.

Pierre Dusaugy, doyen de la collégiale de Samoëns (1670-1716) qui fut longtemps en procès avec cette famille, l'accusa d'être cause de nombreux homicides commis dans la terre de Morillon. « Le baron, disait-il, a retiré l'échute de la plupart des victimes et a pris pour valets pendant longues années plusieurs de ceux qui ont commis les homicides, dont les gages et services ont servi de grâce. D'autant que l'on n'a jamais fait aucune démonstration de justice de tous ces crimes si ce n'est de prendre les biens des tués et tirer de grosses sommes des coupables. » Si ce reproche était fondé, les de Gex rachetèrent largement leurs méfaits par des dons nombreux qu'ils firent à l'église et par des fondations pieuses; d'ailleurs Jacques fut longtemps prieur de la confrérie du Saint-Sacrement. Les seigneurs ne se croyaient pas obligés d'avoir une autre religion que celle de Louis XI. Combien de gens n'en ont pas d'autre!

Il est à remarquer que la famille de Gex n'a fourni aucun sujet ni dans la magistrature ni dans la carrière militaire, ni dans les lettres, et, dans l'état ecclésiastique, on n'y voit entrer que les deux frères de Pierre-Antoine: Prosper et Humbert-Magdelain. Leur célébrité ne roulait donc que sur leurs richesses et sur leurs alliances avec des familles importantes.

Terminons par une digression. Les ruines du château de Graveruaz sont sur le territoire de Verchey, perchées sur une sorte de mamelon, au bord du torrent du même nom de Graveruaz, près des confins de Taninges. On prétend que ce castel a donné son nom à une famille; jusqu'à présent cela n'est pas bien fondé. — On voit, il est vrai, Humbert de Graveruel abbé de Sixt dès 1440; on voit aussi François, Guillaume, Isabelle de Graveruaz. En 1553, noble et puissant François de Thoire était seigneur de Seriez, Bossiez, Bellecombe, Brizon, Graveruel, conseiller d'Hauteville et de la Bastie, Dardel, comme héritier et substitué de Jean de Thoire. Auparavant, on voit Michel de Thoire et Gérard son fils. Dans une reconnaissance on lit :

« Plus à cause de Thoire soit Graveruaz. » Mais comme ces petits potentats se donnaient le nom tantôt de l'une tantôt de l'autre de leurs terres, on peut douter que de Graveruaz ou Graveruel soit une famille distincte, mais on peut croire aussi qu'elle a précédé en ce lieu celle des De Thoire.

F.-D. RIONDEL.

BULLETIN

Le 15 août, les délégués venus de différents points de la Haute-Savoie se sont réunis à Annecy, sous la présidence de M. Jules Philippe, préfet du département et secrétaire de la Société Florimontane. La question à traiter était l'érection d'un monument à la mémoire de Germain Sommeiller. D'après les explications fournies par M. de la Fléchère, maire de Saint-Jeoire, le Conseil municipal de cette commune, par délibération du 30 juillet, avait déjà pris l'initiative du projet. Il ne s'agit pas d'un monument funéraire, puisque la famille s'en charge, mais d'une statue à élever sur une place publique du bourg natal de Sommeiller. L'assemblée a décidé que la direction du projet serait laissée à la municipalité de Saint-Jeoire, et que des comités seraient institués dans les chefs-lieux d'arrondissement et dans les localités de quelque importance, pour recueillir les souscriptions. — En attendant que la statue s'exécute, M. Grattoni, ami et collaborateur de Sommeiller, a demandé le dessin des armoiries de Saint-Jeoire pour en faire un bas-relief en métal qui sera fixé à une extrémité du tunnel.

Les dons et échanges suivants ont été reçus par la Société Florimontane :

Discours parlementaires de M. le commandeur D. Carutti, traduction précédée d'une notice biographique, par M. Mellé, don du traducteur; — *Revue de France*, avec supplément contenant les actes du gouvernement révolutionnaire de Paris; — *Journal officiel* de la Commune de Paris, n° du 20 au 30 mars 1871, don d'un anonyme; — Lettre de M. le général Pajol sur la bataille et la capitulation de Sedan, don de l'auteur; — *Revue bibliographique universelle*; — *Répertoire* des travaux de la Société de statistique de Marseille, t. 31 et 32; — *Bulletin* de la Société vandoise des sciences naturelles, n° 63 et 64; — *Annales* de la Société d'horticulture de Meaux; — *Bulletins hebdomadaires* de l'Association scientifique de France; — *Revue des sociétés savantes* des départements; — *Revue du Lyonnais*; — *Journal des connaissances médicales*; — *L'Educateur*, revue pédagogique suisse; — *Atti della Società italiana di scienze naturali*; — le *Mont-Blanc*; — l'*Union savoisienne*; — l'*Industriel savoisien*; — le *Faucigny*; — l'*Echo du Salève*; — *Gazette du peuple*; — la *Savoie thermale*; — l'*Italia agricola*.

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, sur la demande adressée par le conservateur du Musée d'Annecy, vient d'accorder à cet établissement une riche collection de gravures à l'eau-forte et au burin. — Quelques jours auparavant, le Musée recevait le gracieux tableau de M. Paul Cabaud, d'Annecy, représentant le lac d'Annecy vu de Talloires; cette toile, donnée par le gouvernement, avait été exposée au salon de 1870. — M. Feyen-Perrin, de Nancy, a fait don d'une magnifique peinture figurant un épisode des premières guerres. — M^{lle} Revon a fait hommage d'un de ses pastels, portrait de Germain Sommeiller. — Une jolie petite toile a été achetée récemment : c'est une jeune fille de la Tarennaise, dans son costume national, œuvre de M. Antony Régner, de Marseille. — D'autres dons et achats ont augmenté ces derniers jours les collections artistiques du Musée.

Le *Mont-Blanc* annonce que la réimpression des *Mémoires* de Besson, entreprise par M. Cane, imprimeur à Moutiers, touche à sa fin. L'ouvrage sera livré à 12 fr. aux abonnés. Les exemplaires restants seront vendus 18 fr.

Le Directeur-gérant, I. REVON.

ANNECY. — TYP. THÉSIS.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 r

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les qualificatifs gaulois dans les inscriptions romaines, par M. C.-A. Ducis. — Les moyens d'échange employés par divers peuples (suite et fin), par M. F. Seguin. — Les sociétés chorales belges, par M. J.-Ch. de Vigne. — Les troglodytes de la Souabe, par M. C.-A. Ducis. — Bulletin.

LES QUALIFICATIFS GAULOIS DANS LES INSCRIPTIONS ROMAINES

Lorsque les légions romaines eurent annexé nos contrées à l'Italie, une foule de fonctionnaires vinrent s'installer dans chaque centre des cités et des provinces nouvellement organisées. Ils parlaient officiellement la langue latine, avec plus ou moins de pureté, selon leur origine et leur instruction personnelle. Les populations indigènes continuaient à parler leurs dialectes. Mais les relations sociales amenèrent une fusion de langage qui dut être souvent une confusion. La prédication chrétienne contribua beaucoup à répandre le latin dans les campagnes. Encore pour être compris on se contentait souvent de latiniser des mots gaulois. Ces éléments divers se pénétrèrent réciproquement, et de ce conflit de langues il s'en forma une appelée *romana rustica*, composée d'un latin dégénéré et des dialectes locaux, mais dans des proportions relatives au nombre et à l'importance des colonies romaines répandues dans chaque contrée, et à la diminution ou au déplacement des anciens habitants par suite des guerres précédentes. Ainsi l'élément latin, qui domine dans les langues méridionales, va en diminuant dans la langue française et se retrouve plus ou moins accentué encore dans les patois des vallées qui n'ont pas été occupées par l'invasion burgonde au v^e siècle.

Dans ce travail de fusion linguistique, bien des termes gaulois à qui on avait fait subir la terminaison latine, ne purent supporter l'épreuve et disparurent dans l'usage. Je vais en signaler quelques-uns fournis par notre épigraphie.

I

Entre l'arrivée et le départ d'un train, on peut aller lire au chef-lieu de Culoz une inscription romaine gravée sur une stèle à volutes.

DEO · MAR

TI · SECOM

ON · DVN

ATI · CASSI

A · SATVR

NINA · EX/O

V · S · L · M

Deo Marti segomoni dunati Cassia Saturnina ex voto votum solvit libens merito.

Selon le dictionnaire de Bullet, *Segomon*, en gallois, signifie *riche*. En gallois et en irlandais *Dunadh* signifie *élevé, fortifié, puissant*. La langue latine n'ayant pas l'aspiration *dh* et l'euphonie ne permettant pas de répéter sans nécessité le *d*, on l'a remplacé par *t*. Peut-être même cette modification a-t-elle été inspirée du grec *Dynatos*, puissant. On sait que le grec était répandu le long des rives du Rhône, depuis Marseille jusqu'au nord de Lyon.

Mais évidemment ce sont deux adjectifs gaulois habillés à la romaine et classés dans la troisième déclinaison.

On aura remarqué les mots *ex voto*, qui expriment l'émission d'un vœu, et les quatre sigles de la formule exprimant l'accomplissement de ce vœu.

On pourrait donc traduire ainsi cette inscription : Votif au dieu Mars, riche puissant Cassia Saturnina a accompli son vœu de bon gré et justement.

II



En 1844 on découvrait au mas des Allouèges, dans la plaine d'Annecy, l'inscription ci-contre avec plusieurs monnaies de l'empereur Claude :

Apollini Virotvio Titus Rutillus Buricus.

L'o triangulaire était usité dans le latin primitif, et, après le mono-

gramme de TI, il est indispensable de reconnaître un *o* tronqué.

L'interprétation de *chef des hommes* donnée à l'adjectif *Virotut* par M. Adolphe Pictet est très rationnelle (1). Toutefois, selon l'auteur que j'ai cité plus haut, *Virotut*, dans les dialectes gaulois, aurait signifié *qui tourne la terre, tournant la terre* ou peut-être, comme dans nos patois, *tournant le tout*. Cette épithète exprimerait avec une rare précision le cours apparent du soleil. En général, la nomenclature vulgaire exprime des idées simples en termes concis. Cette interprétation me semble plus caractéristique de la divinité qui personnifiait le soleil.

III

Il a été plusieurs fois déjà question dans cette *Revue* de l'inscription de Ley (2). Ce vallon est sur la direction d'une ancienne route, entre Mieussy et Onnion, à travers les sites les plus pittoresques et les plus accidentés. Il a dû être couvert de forêts pendant le moyen-âge, car il porte dans les chartes les noms de *Laya* et *Leya*. Ce dernier a passé à plusieurs familles de la localité. Je ne rappellerai point le nom de *Fins* donné au mas qui le termine contre Saint-Jeoire, ni celui de *Fan*, probablement *fanum*, où l'inscription a été trouvée, ni les nombreuses antiquités que la charrue y découvre chaque année.



Athuboduæ Augustæ Servilia Terentia votum solvit libens merito.

M. Adolphe Pictet a cru devoir lire *Cathuboduæ* qu'il a interprété *corbeau de guerre*. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de supposer un *C* initial, dont la place n'est pas trop justifiée. D'ailleurs, en irlandais, *Ata*, victoire, et *Cath*, guerre, combat, sont corrélatifs.

Quant au radical *bod*, il a plusieurs significations, entre autres, celle de *forêt*; ce serait alors la *forêt de la guerre*. Elle aurait pu être l'objet d'un culte

comme la forêt des Ardennes, c'est-à-dire le génie de la forêt, une Diane quelconque ou même une Bellone.

Cette signification peut aussi se restreindre à ce qui compose les forêts, au sens d'un arbre, d'une tige, *virga*, d'un sceptre : le *sceptre de la guerre* caractériserait parfaitement une Bellone gauloise (1).

On peut faire encore une autre supposition. *Ath* ou *adh* signifie champ, et *bodwa*, mamelle, dans le dialecte de Cornouailles : la *mamelle des champs* ne pourrait être qu'une Cérés gauloise, dont l'invocation aurait été assez naturelle de la part d'une femme, *Servilia Terentia*.

IV

Sur le plateau de Vence, qui domine le confluent du Fier et du Rhône, s'élevait autrefois un monument romain, dont une des inscriptions a été encastree dans le mur de l'église de Seyssel.

DEO·VINTIO
POLLVCI
CN·TERENTIVS
BILLONIS·FIL
TERENTIANVS
EX·VOTO

Cneius Terentius Terentianus filius Billonis (poursuit) ex voto Deo Vintio Polluci.

Le dieu *Vintius* n'était pas autre que le vent, en breton *vint*. Ce culte avait sa place naturelle sur le plateau exposé aux deux courants du Rhône et du Fier.

On sait pourquoi Castor et Pollux, dont le culte conserve un monument à Annecy, furent invoqués contre la tempête dans la navigation. Le premier n'étant pas immortel n'est jamais mentionné sans le second, qui seul avait droit à l'immortalité. Mais pour ce motif également Pollux obtint quelquefois un culte exclusivement personnel, entre autres à Thérapiac en Laconie, à Rome, et, nous ajouterons, à Seyssel, ou plutôt au plateau qui a gardé le nom de Vence, du génie local.

Notre votif est comme un acte de transaction entre deux cultes, dont le plus ancien dans la localité, celui du peuple vaincu, ne voulait pas se départir de ses dieux, et dont le nouveau venu, celui des conquérants, voulait imposer les siens. Il y eut un compromis. Le même génie protecteur fut reconnu dans les deux dont les noms furent accolés comme pour en former une seule divinité.

La même transaction eut lieu au Grand-Saint-Bernard. Le dieu local *Pœninus*, que l'on trouve mentionné tout seul dans neuf inscriptions romaines, fut ensuite assimilé à Jupiter, avec lequel il dut partager sa personnalité, ainsi qu'on le voit dans huit autres inscriptions, que j'ai publiées ailleurs (2).

Le culte de *Vint* s'était répandu sur les rives du Fier. C'est ainsi que Titus Valerius Crispinus, originaire de l'Armorique, *DIABlindus*, lui avait dédié

(1) *Revue savoissienne*, 1867, p. 118.

(2) *Revue savoissienne*, 1867, p. 101.

(1) *Questions archéologiques et historiques sur les Alpes de Savoie*, p. 241.

(2) *Passage d'Annibal du Rhône aux Alpes*, 88.

CAURIS.



COUPONS, SOIT MONNAIE DE CUIR DE RUSSIE.



un édifice sacré, *Sacram edem dicavit*, au bas de Marcellaz, en face de Hauteville, dans un mas qui porte encore le nom de *Champ des idoles* (1).

C.-A. Ducis.

LES MOYENS D'ÉCHANGE EMPLOYÉS PAR DIVERS PEUPLES

(Suite et fin.)

Se serait-on jamais imaginé que le rhum ait pu tenir lieu de monnaie? On ne saurait donner une idée du relâchement des mœurs dans la population de l'Australie. L'ivrognerie était générale; le rhum, dont les agents du gouvernement avaient le monopole, servait de monnaie et de moyen d'échange, et un juge, Atkins, qui, par suite d'une connaissance insuffisante du droit, avait pris pour conseiller un avocat déporté pour cause de parjure, rendit plusieurs sentences de mort, en état d'ivresse. (*L'Australie*, par Charles Grad).

Aux Etats-Unis, pendant la crise financière qui dura de 1834 à 1841, pendant la seconde présidence de Jackson et pendant celle de Martin van Buren, son successeur, 1837-1840, la pénurie monétaire était telle que les transactions commerciales s'opéraient par voie d'échange des produits industriels. Des particuliers émirent un papier-monnaie qui tomba bientôt dans le discrédit, et il fut frappé et lancé dans la circulation un certain nombre de pièces en cuivre (tokens) de la valeur d'un cent ou un centième de dollar. Plusieurs de ces pièces sont décrites et figurées dans la *Revue numismatique*, année 1864, page 59.

Des détails intéressants sur la province Loreto, au Pérou du Nord, ont été lus à la Société de géographie de Londres; on y a remarqué entre autres le passage suivant: La nourriture, à Loreto, est presque exclusivement végétale, et les manufactures se bornent aux articles connus en Europe sous le nom de paille de Panama. Dans une des provinces, celle de Jazapto, les échanges se font au moyen de la cire; une bonne journée de travail se paye avec environ quatre onces. L'auteur donne des détails sur les villes et villages de cette immense région, dans l'un desquels la monnaie courante consiste en de grosses aiguilles dont la valeur est environ un denier sterling (10 centimes). Cependant, la monnaie courante (currency) la plus répandue est en étoffe de coton qui, comme en Afrique, a une valeur qui varie, mais dans les échanges commande toujours sa valeur. Parlant de la monnaie de cire, disons que dans la partie supérieure du fleuve des Amazones des gâteaux de cire, du poids d'une livre, tiennent lieu de monnaie, et, parlant d'étoffe de coton, disons que 20 mètres de cotonnade sont échangés contre une dent d'éléphant, dont le poids moyen est de 17 livres. Livingstone fait mention de défenses d'éléphant monstrueuses de 138 et de 150 livres; mais, dit-il, elles ne se voient que dans de rares occasions.

MONNAIE DE PAILLE. — Elle avait cours avant 1694 dans les possessions portugaises d'Angola et consis-

tait en petites nattes tissées avec une espèce de paille, auxquelles les noirs donnaient le nom de Libongos. Chaque libongo représentait une valeur de cinq reis. La substitution de la monnaie de cuivre à cette monnaie bizarre faillit amener une révolution et causa la mort de plusieurs individus. Il est vrai que ces désordres furent plutôt le résultat d'une diminution dans les salaires qu'ils ne vinrent d'une répugnance exagérée à adopter la monnaie nouvelle. Grâce à la prudence du gouverneur Jacques de Magalhães, tout fut promptement pacifié et les noirs abandonnèrent l'usage des libongos.

MONNAIE DE SAVON (extrait du voyage au Mexique par Isidore Loevenstern).

A Celaya, ville de dix mille âmes, à douze lieues de Queretaro, j'occupai une chambre sur la place publique. Je voyais sous mes fenêtres le marché où nombre de fruits européens, tels que des pêches, des raisins, des poires, étaient étalés. J'envoyai le *mozo* m'en acheter, lui donnant un *pezo* pour m'en rapporter le change. Je savais que les *clacos* (les sous) du département de Mexico n'avaient plus cours dans celui de Guanajuato, où la ville de Celaya est située, aussi peu que dans celui de Queretaro. Je ne m'attendais cependant à rien moins qu'à la monnaie qu'on allait me rendre, qui consistait en petits morceaux de savon, dont on se sert en cet endroit comme l'unique change. Ces pièces de savon sont longues de 78 millimètres sur 13 de haut et 36 de large; elles pèsent un demi-hectogramme. D'un côté se trouve le nom de GALVAN et de l'autre le chiffre 2, qui indique la valeur nominale de la pièce, c'est-à-dire deux clacos, environ 17 centimes. Nous avons vu quelques peuplades, en certains endroits, se servir, en guise de monnaie, de cacao, de coquillages, de dents de poisson, mais l'auteur de cette communication se flatte d'avoir, le premier, enrichi la numismatique de la monnaie de savon.

Monnaie de bois. — Ce sont des rondelles de bois de la grandeur et de la forme des dames à jouer, offrant d'un côté une étiquette de papier portant l'indication de la valeur, de l'autre une empreinte de cachet sur cire rouge. Ces monnaies provenaient des troubles de la Hongrie, en 1848 et 1849; leur circulation n'a pas duré longtemps. (*Revue de la numismatique belge*, année 1863, page 351.)

Le tome 3 de la 4^e série, page 260, de la dite *Revue*, année 1865, nous fait connaître une monnaie de porcelaine qui a été émise par M. le sénateur Faisseaux, propriétaire d'une fabrique de porcelaine, monnaie ou plutôt tokens pour servir de paye à ses ouvriers. Ces tokens étaient de deux, d'un et d'un demi-franc; ils sont unifaces et portent pour type une étoile. Après la mort de leur auteur, sa famille a renoncé à leur émission.

Dans son *Traité de numismatique*, Lefébure nous apprend que la plupart des peuples de l'Afrique, ceux de l'ancienne Amérique et de l'Océanie, n'avaient pas de monnaie frappée et ne se servaient tout au plus que de morceaux de métal taillés. Les anciens habitants des îles Britanniques avaient pour monnaie des morceaux de bronze brut, ou des boules de fer. Les Carthaginois, nous dit le même auteur, si puissants, si commerçants, n'eurent pas, à ce qu'il paraît,

(1) *Revue savoisienne*, 1871, p. 4.

une monnaie particulière, du moins pendant longtemps; ils conservèrent très tard l'usage des échanges et ne se servirent de monnaies étrangères que vers l'an 480 avant J.-C.

Jusqu'à présent on n'a découvert aucune trace de monnaie parmi les objets lacustres recueillis aux bords des lacs de la Suisse. Des perles d'ambre trouvées au lac de Neuchâtel, qui ne peuvent parvenir que de la Baltique, et l'étain qui entrait dans la fabrication du bronze, font supposer qu'à cette époque reculée le commerce ne se faisait que par simple échange. Les monnaies d'argent et de potin qu'on a trouvées plus tard sont gauloises; elles remontent à cette époque où les Helvétiens étaient les alliés des Gaulois. (*Bibliothèque universelle*, nov. 1862).

Il vient de paraître un article de M. Desor dans l'*Indicateur d'antiquités suisses*, n° 4, page 187, année 1870, intitulé: *Des porte-monnaies lacustres de l'âge du bronze*. Je m'empresse de le reproduire ici :

« Il y a longtemps que l'on recueille des anneaux en bronze dans les différentes pafaittes de nos lacs. Dans l'origine on ne leur a pas attribué une bien grande importance. L'anneau s'adapte de sa nature à tant d'usages qu'il n'y a rien de surprenant qu'on en ait fabriqué de divers calibres du jour où l'on a connu l'art de travailler le métal. Cependant, à mesure que les collections se complétaient, les petits anneaux se montrèrent toujours plus nombreux, tandis que les anneaux de grande dimension, qui étaient susceptibles d'avoir servi à toutes sortes d'usages, tels que boucles de ceinture, anneaux de suspension, bracelets, etc., étaient relativement rares. On fut ainsi naturellement conduit à se demander quelles pouvaient avoir été la destination de tant de petits anneaux. Ce qui les rend énigmatiques, c'est que le bord extérieur est souvent crénelé, à l'instar du cordon que l'on applique à certaines de nos monnaies. C'est à ce détail que se rattache probablement la première idée d'envisager ces singuliers anneaux comme des monnaies rudimentaires. Nous sommes cependant parfaitement de l'avis de M. de Bonstetten, que l'on aurait tort d'attribuer un usage exclusif à ces anneaux monnaies. »

On sait que les anciens Bretons se servaient d'anneaux en fer en guise de monnaies. Les anciens Egyptiens employaient des anneaux d'or ou d'argent d'un poids et d'un diamètre réglés par l'autorité publique.

Les pièces obsidionales, qui ne sont ni médailles ni monnaies, mais de simples pièces de nécessité émises par les circonstances et échangées contre la monnaie courante après la levée du siège ou à la fin de la guerre, peuvent être considérées comme moyen d'échange. Le choix de leur matière est très varié, puisqu'il s'en trouve en métal, en cuir, en carton. Leurs formes sont très irrégulières : rondes, oblongues, carrées, octogones, triangulaires, d'autres de formes prises au hasard. Les plus anciennes semblent avoir été frappées au commencement du xvi^e siècle, lorsque François I^{er} porta la guerre en Italie, 1521-1550. Les plus modernes sont des années 1813, 1814, 1823 (*Revue numismatique*, 1842). Ces pièces ont

pour empreinte les armes du pays, celles d'une ville, etc.; les légendes sont souvent expressives, comme celle-ci : *Dura necessitatis opus* (effet d'une dure nécessité).

L'ouvrage le plus complet sur les monnaies obsidionales et de nécessité est celui que vient de publier M. le colonel Mailliet, accompagné d'un bel atlas; cet ouvrage est déjà épuisé.

On peut aussi citer les pièces en cuivre que le gouvernement d'Angleterre permet aux particuliers de fabriquer. Ces pièces portent le nom de *token* et sont payables à vue par ceux qui les font circuler. La plupart indiquent le nom de celui qui les émet et les marchandises qui font l'objet de sa fabrication ou de son commerce. Plusieurs de ces tokens méritent d'être recueillis à cause de la beauté du coin. Il y en a qui représentent de beaux édifices, les traits des hommes illustres de l'Angleterre; d'autres rappellent des événements intéressants. Voici, pour les amateurs de ces pièces, la manière de les classer : celles qui représentent des édifices remarquables, des constructions qui se rapportent au commerce, les emblèmes de l'industrie, les hommes illustres, les événements historiques et politiques, la représentation d'animaux et de paysages.

C'est vers la fin du dernier siècle que des négociants, en Angleterre, pour obvier à la pénurie des monnaies de cuivre, émirent ces tokens. C'étaient des penny et des demi-penny. Il a paru à Londres, en 1799, un ouvrage sur les tokens, par James Conder, 1 vol. in-8°, avec quelques planches figurant entre autres un demi-penny, frappé à Coventry, ville du comté de Warwick, pièce connue sous le nom de *Peeping Tom*. Voici ce qui a donné lieu, d'après une légende du xi^e siècle, à la frappe de cette singulière pièce. Léofric, comte de Mercie, avait imposé des taxes tellement accablantes sur les habitants de Coventry, que sa femme, lady Godiva, émue par leurs sollicitations, se décida à parler en leur faveur au comte Léofric afin d'abolir ces taxes : il y consentit à condition que lady Godiva traverserait Coventry, à midi, à cheval, non habillée, et, en guise de voile, se servirait de sa belle chevelure. Lady Godiva se prêta à la chose, et il fut ordonné à tous les habitants, sous peine de mort, de fermer portes et fenêtres pendant le passage de la comtesse. Un tailleur, nommé Tom, poussé par la curiosité, se mit à la fenêtre et immédiatement fut frappé de mort; depuis lors il fut connu sous le nom de *peeping Tom* (le mot anglais *peeping* signifie aussi regarder par un trou).

Cette pièce nous présente à l'avvers la figure d'une femme tourrelée, assise, drapée à l'antique; s'appuyant sur une épée, tenant de la main gauche un écusson aux armes de Coventry, à ses pieds une mitre, une crosse, un sceptre, à distance une vue de Coventry, à l'exergue MDCCXCVII, légende CIVITAS COVENTRIAE.

Au revers : la vue de la maison où l'on voit un homme regarder par une fenêtre, c'est *peeping Tom*; à l'exergue : MEMORIA GODIVAE, 1057. Sur la tranche : COVENTY HALFPENNY PAYABLE BY THO. SHARP.

Thomas Sharp a fourni les dessins d'un certain nombre de ces tokens anglais.

Cette pièce, très rare, se trouve décrite et figurée par M. Durand dans son ouvrage sur les médailles et jetons des numismates.

Selon les annales russes, les fourrures les plus recherchées étaient celles d'écureils, d'hermines, de martres, de castors et de zibelines. Elles étaient l'objet le plus important du commerce d'exportation; toutes les nations en étaient avides. Les Khosars, sur les côtes occidentales de la mer Caspienne, les Varaiques, habitants des bords de la Baltique, et, à une époque plus récente, les Mongols, prélevaient en fourrures le tribut qu'ils imposaient aux Slaves et aux Russes. Quand ceux-ci étaient obligés d'acheter la paix, une partie des impôts ordinaires devait être acquittée en fourrures; les amendes pécuniaires étaient fixées en produits de cette nature, lesquels servaient souvent à déterminer le prix des autres marchandises. C'est ainsi que les peaux et les fourrures remplaçaient les monnaies chez les anciens Russes; cependant les métaux précieux n'étaient pas exclus de faire cette fonction. Les fourrures réunissaient les qualités exigées de la monnaie; c'est une chose utile, assez rare, facile à transporter et de valeur diverse. Une partie des habitants du gouvernement de Perm paient encore leur tribut en peaux de rennes et en fourrures.

Les annalistes polonais ont parlé de la pelleterie qui servait d'argent et ont même assuré que le cuir suppléait au manque de numéraire. Le fait est que la chasse était une occupation ordinaire des différentes peuplades slaves, et que le commerce de pelleterie fut d'une importance particulière (Lelewel, *Numismatique du moyen âge*).

Ces moyens d'échange que nous venons n'énumérer prouvent que toute société civilisée sent la nécessité de se choisir une marchandise intermédiaire qui puisse se subdiviser de manière à former tout juste une valeur égale à la valeur qu'on veut acheter; or, le meilleur instrument ou intermédiaire dans l'échange n'est autre que la monnaie.

Parmi les ouvrages consultés pour la rédaction de cet article, je citerai plus spécialement ceux de Storch, sur *l'Economie politique*; Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie*; baron de Chaudoir, *Aperçu sur les monnaies russes*; les *Nouvelles Annales de voyages*; le *Bulletin de la Société de géographie*; la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies*.

F. SÉGUIN.

LES SOCIÉTÉS CHORALES BELGES

Le chant choral a pris en Belgique un développement considérable; autrefois, les Allemands étaient passés maîtres, aujourd'hui ils ne sont plus que les rivaux des Belges. Seule la société de Cologne, le *Männer gesang verein*, a conservé son prestige, par la raison qu'elle n'entre plus en lice. Gand est la ville qui possède le plus de cercles chantants et les plus importants. La *Société des chœurs* et les *Médomanes* ont acquis une réputation universelle; au-dessous de ces cercles et presque à côté vient le *Willemsgenootschap*, Société flamande; on compte ensuite un grand nombre de sociétés moindres dont les princi-

pales sont: les *Ouvriers réunis*, *l'Orphée*. Un mot à propos des *Ouvriers réunis*: les membres de ce cercle furent d'abord des ouvriers, ils ne chantaient pas trop mal et obtinrent quelques succès. Peu à peu le désir de concourir dans des catégories supérieures amena dans la société des éléments plus élevés; de sorte que les *Ouvriers* finirent par se trouver presque en minorité.

La société des *Médomanes* est le cercle le plus ancien; ses fastes sont glorieux.

Ce fut le directeur Charles Miry qui éleva la Société à un si haut degré. Energie, entraînement, pouvoir absolu sur ses hommes, tel était Miry; chaque Médomane avait les yeux fixés sur ses yeux, tous chantaient avec l'âme du chef, dont le souffle était passé dans la leur, tous avaient en lui une confiance absolue, aucun ne doutait du triomphe, aussi Miry n'a-t-il compté que des victoires, la défaite lui fut inconnue.

Un jour, c'était à Lille, le jury hésitant entre la *Grande Harmonie* de Bruxelles et les *Médomanes*, ordonna une nouvelle épreuve, dans la soirée même, avec un chœur autre que ceux déjà exécutés. C'était franchement une surprise; la *Grande Harmonie*, ayant prévu le cas, avait un chœur tout prêt, étudié et répété comme les premiers morceaux; les *Médomanes*, braves et confiants, n'avaient rien. Sans perdre courage, Miry fait rallier son monde dispersé; on ne les réunit pas tous; n'ayant pas le temps de chercher un local, il les fit répéter de mémoire, en pleine rue et sous la pluie, puis, menant sa colonne à l'assaut, il entra au théâtre, où les *Médomanes*, surexcités, enlevèrent le chœur avec une telle fougue que la salle se leva transportée. Le jury n'osa pas décerner de second prix et le premier fut donné *ex æquo*.

Ce concours eut lieu vers 1856; ce fut la première fois qu'on exécuta un chœur en huit parties, les *Janissaires*, de Charles Hanssens. Il fallait entendre les *Médomanes* chanter: *Aux armes!*... On les voyait, les janissaires, on assistait à la lutte, on sentait en soi l'ivresse du combat!... La grâce a toujours manqué aux *Médomanes*; ils n'avaient pas leurs pareils pour la fougue; leur attaque était d'une netteté merveilleuse.

A un concours suivant, la *Grande Harmonie* voulut chanter un chœur appelé le *Tombeau des janissaires*. Nous ne pourrions plus dire au juste si le chœur fut chanté, mais une chose bien certaine c'est que les Bruxellois descendirent eux-mêmes dans le tombeau préparé pour les Gantois.

Miry a pu dire: *les Médomanes, c'est moi!* Après lui, la Société ne put se maintenir à la hauteur pyramidale où il l'avait placée. Si elle eût été sage, elle eût fait comme la société de Cologne, car elle avait tout battu, tout remporté; elle n'avait plus qu'à perdre et elle perdit. Il faut dire aussi qu'elle fut continuellement tentée et provoquée, à Gand même, par une société rivale, la *Société des chœurs*.

Quelques membres mécontents des *Médomanes* s'en séparèrent et fondèrent un nouveau cercle qu'ils appelèrent la *Société des chœurs*. Le mobile de la jeune société fut désormais de battre la société-mère; tant que Miry fut là, les *Chœurs* furent défaits. A cette époque ils cherchaient un chef qu'ils trouvèrent

enfin, De Vos, maître de chapelle de l'église Saint-Pierre. La lutte entre les *Mélomanes* et les *Chœurs* mit, à Gand, un vrai trouble dans les esprits. Des haines, des amitiés rompues, des discussions violentes, quelquefois des rixes dans les lieux publics, tel fut le résultat permanent. Du terrain musical, la guerre se porta sur le terrain politique. A Gand, les élections se liquident par des majorités toujours chancelantes de 15 à 50 voix; plusieurs élections furent compromises, l'existence du ministère fut en péril, rien que pour une querelle de chanteurs. C'étaient les *Guelfes* et les *Gibelins*. Cet état de choses devenait grave, aussi chercha-t-on les moyens d'y mettre un terme dans l'intérêt de la tranquillité de la ville et du calme politique. Les *Mélomanes* s'étant rendus, seuls de Gand, à un concours, remportèrent le prix d'excellence. On leur fit une réception enthousiaste pour avoir si bien soutenu l'honneur de la cité gantoise. Les présidents des deux cercles rivaux marchèrent dans le cortège, se donnant le bras; il fut convenu que dorénavant les sociétés ne concourraient plus ensemble, qu'elles s'entendraient pour défendre la réputation musicale de la capitale des Flandres, et qu'au besoin elles se prêteraient assistance. Nous avons eu le mot cortège sous la plume. Il faut avoir vu une entrée de société triomphante à Gand pour s'en faire une idée. Toute la ville est sur pied; les maisons sont pavoisées; le gros bourdon sonne la victoire; au loin retentissent les détonations des boîtes; un cortège immense attend les vainqueurs à la gare; les cercles les plus huppés, jusqu'à la plus mince réunion, tout y est. Ce ne sont que drapeaux et bannières; des fenêtres pleuvent des bouquets et des applaudissements. L'interminable convoi se rend à l'hôtel-de-ville; le collège des bourgmestre et échevins présente le vin d'honneur; on prononce des speeches; après des *hip, hip, hip, hourrah* prolongés, on conduit la société victorieuse à son local, où le triomphe est joyeusement célébré.

Gand est une vraie ville de sociétés; pour former un cortège, une petite circulaire et l'on voit surgir de tous côtés: députations de sociétés artistiques, littéraires, dramatiques, philanthropiques, chantantes, instrumentales, ouvrières, d'escrime, de tir à l'arc, à l'arbalète, à la sarbacane, à la carabine, au pistolet, au pistolet-Flobert, de jeux de boule, de jeux de dés; joignez-y les frères d'armes de l'Empire, les soldats de Léopold, du roi de Hollande, les combattants de 1830 et plusieurs réunions dont on ne soupçonne pas l'existence; mettez des tambours, des trompettes, des drapeaux partout, des porte-bannières en costume de l'ancien temps, des écussons qui datent de plusieurs siècles, portés en avant du drapeau, et vous saurez ce que c'est qu'un cortège à Gand. Les associations ouvrières ont surtout la marotte des promenades; tous les dimanches il y a cortège pour une occasion quelconque: musique, drapeau et tambour en tête, on traverse la ville.

Ces temps héroïques touchent à leur période décroissante; par la force des choses, les sociétés battues se retirent, les sociétés victorieuses n'aiment pas à risquer leur réputation; les dépenses, du reste, sont effrayantes, plus d'un cercle y a trouvé le déficit. Ces

luttres sont stériles: l'art musical y trouve peu de progrès; le goût, la connaissance de la musique ne se répandent pas dans le public en proportion des efforts qu'exige le combat; cela n'est plus qu'une question d'amour-propre et de dépit. Un grand nombre de sociétés chorales, nous pourrions dire presque toutes, se composent en majeure partie de personnes ignorant la première note: cela ne les empêche pas de réussir. Il est plus d'un illustre cercle où peu de membres ont quelque notion musicale, et cependant ces cercles ont eu des triomphes éclatants; c'est que, dans une société chorale, il faut trois choses: quelques voix (pas de voix extraordinaires), de la discipline et un chef, surtout un chef; avec cela et une patience à toute épreuve on arrive aux meilleurs résultats.

Concourir et périr ensuite de langueur, telle est l'existence de la plupart des cercles chantants; peu de rapports avec le public, de loin en loin un concert toujours clochant par quelque côté, une sérénade, une messe. On a son petit répertoire qui varie des *Pasteurs* aux *Moissonneurs*, des *Moissonneurs* aux *Forgerons*, des *Forgerons* au *Chant du départ*. Quand il y a un concours, on répète ferme, tout le monde est sur pied, on renforce les rangs avec des intrus, auxquels on paie les frais de voyage. Le concours terminé, tout se disloque, surtout si l'on est battu. On ne se réunit plus que de temps à autre; le zèle des fondateurs se refroidit, leur bourse aussi s'est souvent allégée à ce jeu; un beau jour la société est morte. Des débris de l'ancienne, il s'en forme une nouvelle qui suit les mêmes errements que la première, et finit de la même façon. Tout cela est musicalement nul. Parlerons-nous des festivals qui galvanisent quelquefois les cercles? Nous ne blâmons pas les festivals, il est toujours bon de se réunir, mais un festival et l'art musical sont deux choses tout à fait étrangères. Les concours ont leur utilité aussi, surtout pour les jeunes sociétés. Il y a mieux que tout cela, il faut qu'une société de musique soit en rapport continu avec le public, il faut qu'elle ait chaque année une saison d'activité. C'est ce qui a été bien compris par quelques sociétés belges. Les *Chœurs* ont dans le courant de l'hiver de petites soirées de quinzaines; il est permis d'y boire et de fumer; les solistes et les comiques s'y font entendre; cela permet d'apprécier la voix des jeunes chanteurs, qui débutsent à l'aise entre camarades. Presque tous les mois il y a une soirée musicale où assistent les dames; ce sont de vrais concerts, où l'on ne fait pas toilette. Le cercle donne ensuite deux ou trois grands concerts, véritables solennités musicales: c'est dans ces séances que l'on entend les grandes pages; c'est ainsi que l'on a entendu le *Lucifer*, épopée musicale de *Benoît*. A la société chorale est adjointe une section de dames, au nombre de cinquante à soixante. Cette section a son administration à elle; elle est présidée par une des premières dames de la ville. Les jours de grands concerts ces voix fraîches se joignent aux 150 exécutants; cette phalange réunie à l'orchestre permet de rendre les productions les plus grandioses. Nous nous rappelons une exécution du *Lucifer* au théâtre de Gand; rien n'était gracieux comme ces chœurs de jeunes filles habillées de blanc,

un bouquet à la main, groupées sur le devant de la scène transformée en jardin; au lever du rideau le public battit des mains à toute cette charmante jeunesse.

La société des *Chœurs* entre dans la voie où sont entrées, depuis longtemps, les sociétés allemandes : faire connaître les grandes œuvres et propager le goût de la musique sérieuse. Tel doit être le but d'une société chorale, surtout dans les villes; assez de *Chasseurs*, de *Faucheurs* et autres banalités. Messieurs les choristes, prenez des opéras; dans les petites villes en particulier l'on n'a jamais entendu qu'écortcher les partitions, surtout dans leurs parties d'ensemble. Il y a matière pour les masses vocales dans les ouvrages de Rossini, Meyerbeer et tant d'autres.

Les Mélomanes donnent, l'année durant, un concert mensuel pour les membres et leurs dames; en hiver, tous les samedis, une petite soirée musicale, on y boit et fume; puis un ou deux grands concerts, qui, sans arriver aux proportions grandioses de ceux des *Chœurs*, sont très beaux. Une section de dames est également attachée à la société.

Le *Willemgenootschap* marche sur les traces de ces grands cercles; on y chante en flamand.

La *Grande-Harmonie* de Bruxelles est une société instrumentale, vocale et d'agrément. Elle offre à ses membres énormément de plaisirs. Nous en parlons par digression, pour faire connaître ce genre de société et non au point de vue de notre sujet. Cette société publie tous les mois la liste des divertissements offerts aux sociétaires : matinée musicale, concert, concert-promenade, grand concert, bal, représentation dramatique à l'un ou à l'autre théâtre; on loue à cet effet toute la salle, les places sont aux premiers occupants. Les concerts-promenades sont des concerts d'orchestre où il est permis de circuler et de causer. Sur le même pied sont établies la *Philharmonie* de Bruxelles et la *Grande-Harmonie* d'Anvers.

Par ce court aperçu des efforts que font les sociétés belges, nous avons voulu montrer aux sociétés chorales la voie à suivre. Nous résumons notre opinion : communication permanente avec le public et exécution d'œuvres suivies, sans pour cela exclure les chœurs détachés; ne faisons rien d'absolu; — les concours et les festivals ne sont que des accidents, l'agrément et l'éducation du public doivent être le seul but d'un cercle de musique.

JULES-CH. DE VIGNE.

LES TROGLODYTES DE LA SOUABE

La Roche-Creuse, près de Blaubeurer en Wurtemberg, était connue, comme l'indique son nom, mais seulement des braconniers. Sur les données de M. le professeur Fraas, elle vient d'être explorée par M. Hartman de Wipplingen au grand profit de la science dite préhistorique.

On pénètre dans cette grotte par une ouverture de quatre mètres de large et de plus de trois mètres de haut. A plus de trente mètres, dans l'intérieur, on entre dans une vaste chambre dont la hauteur

atteint près de dix-sept mètres. C'est là qu'ont été trouvés les plus beaux et les plus nombreux types de l'époque du Rhinocéros, du Mammouth, du Renne et spécialement d'un chat colossal, d'une antilope, qui rappelle celle du Puy-de-Dôme, du renard bleu à côté du loup et du renard ordinaire, de deux espèces de bœufs, l'une comme le petit bétail de l'Atlas, et l'Aurochs, de variétés d'oiseaux et entre autres de cygnes, d'oies sauvages, d'ours, de chevaux, etc.

Cette couche de limon archéologique a révélé également bon nombre de couteaux en silex, taillés comme ceux d'Abbeville, etc., de dents de cheval percées pour être portées en guise d'ornements, des os de renne façonnés en poinçons ou flèches, enfin des fragments de poterie très grossière, mélangée de sable ou de calcaire.

Toutes ces richesses ont été compléter leurs similaires dans le magnifique musée de Stuttgart, l'un des mieux agencés de l'Europe. Il ne manque à cette trouvaille qu'un débris de crâne humain, pour faire apprécier le type de l'habitant de nos contrées à l'époque de ces races colossales d'animaux qui ont disparu.

C.-A. DUCIS.

BULLETIN

RECONSTRUCTION DU PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Le palais du prince de Salm, acheté le 1^{er} floréal an XII par la Légion d'honneur, représentée par M. le comte de Lacépède, son premier grand chancelier, a été incendié, ainsi que ses dépendances, le 23 mai 1871, par les mains criminelles qui ont détruit plusieurs de nos monuments publics.

Une somme, qui ne doit pas dépasser un million, a été reconnue nécessaire pour reconstruire sur les mêmes plans ce gracieux palais, à l'insu des artistes, seul spécimen du genre à Paris, et dans lequel, depuis bientôt un siècle, toutes nos gloires nationales étaient représentées.

En présence des désastres qui affligent notre malheureux pays, il n'est pas possible de demander un crédit de pareille somme au budget; mais les soixante-cinq mille membres de cette grande famille, qui s'appelle la Légion d'honneur, ne voudront pas laisser périr le berceau de leur institution. Au moyen d'une souscription volontaire dont le grand chancelier n'hésite pas à prendre l'initiative, ils arriveront facilement, sans imposer aucune charge à l'Etat, à relever cette maison qui est la leur, qui est celle de leurs enfants.

La presse tout entière s'associera à cette œuvre réparatrice en lui fournissant les moyens de publicité les plus étendus. Les caisses publiques seront ouvertes à tous les souscripteurs : à Paris, à la caisse des Dépôts et consignations; dans les départements, les caisses des trésoriers-payeurs généraux, des receveurs particuliers, des percepteurs; les bons sur la poste adressés à la grande chancellerie, des retenues facultatives consenties au moment où se touchent les traitements, des délégations volontaires, seront autant de moyens de faire parvenir rapidement les offrandes à leur destination.

Les noms des souscripteurs, publiés dans le *Journal officiel*, seront inscrits, en outre, sur un livre d'or qui formera le premier et le plus précieux élément des nouvelles matricules de la Légion d'honneur; et bientôt, sur le fronton de ce palais rendu aux légionnaires et aux arts, grâce au concours de tous, nous verrons renaître notre immortelle devise, qui garantit le succès de la souscription : HONNEUR ET PATRIE.

Les souscriptions seront reçues, à Paris : à la Banque de France, — à la Caisse des Dépôts et consignations, — à la Légion d'honneur, rue de Lille, n° 64, — au siège provisoire de l'administration, place Vendôme, n° 22, — au Crédit foncier de France.

Et dans les départements : chez MM. les trésoriers-payeurs généraux, — les receveurs particuliers, — les percepteurs, — aux succursales de la Banque de France.

On sait que M. Gustave Lambert, le promoteur de l'expédition au pôle Nord, est mort sur le champ de bataille pendant le blocus de Paris. Malgré cette mort regrettable, l'expédition sera exécutée à l'instigation de la Société géographique de Paris. Elle se fera sur le

Boréal, qui est actuellement au Havre, dans le bassin Vauban. Ce navire est en armement et partira dans les premiers jours d'octobre. Circonstance singulière, le nouveau chef de l'expédition se nomme aussi Lambert.

Le docteur Fauvel a donné lecture, à la séance de l'Académie de médecine du 20 août, d'un rapport qui complète les communications qu'il avait déjà faites il y a un mois sur le choléra.

Après avoir rappelé que cette épidémie qui règne en Russie menace d'envahir l'occident de l'Europe, il a démontré, d'après la statistique des décès à Paris pendant les mois d'août 1870 et 1871, que c'est à tort que l'on a annoncé l'apparition dans Paris des phénomènes pré-curseurs d'une épidémie imminente de choléra asiatique.

M. Bouley a présenté à l'Académie des sciences de Paris une note de M. le docteur Magnan sur des expériences comparées relatives aux effets de l'alcool et de l'absinthe.

En 1869, l'auteur a mis hors de doute que, contrairement à une opinion longtemps soutenue, l'absinthe n'est pas dangereuse seulement par l'alcool qu'elle renferme, mais surtout par son principe même; les effets de l'alcool et de l'absinthe sont distincts.

Ainsi, de petits cochons d'Inde enfermés sous une cloche pleine de vapeur d'alcool tombent rapidement en état d'ivresse et s'endorment; mais remplace-t-on l'alcool par des vapeurs d'absinthe, la scène change: l'animal s'agite violemment et des crises épileptiques se manifestent.

Des expériences répétées et soigneusement faites ont amené à conclure que l'absinthe finissait par produire l'épilepsie.

Pendant le siège de Paris, M. Magnan a examiné plus de deux cent cinquante cas d'alcoolisme à Sainte-Anne. Il a reconnu, conformément à ses observations antérieures, que l'abus de l'alcool conduisait toujours au délire et au tremblement, tandis que l'abus de l'absinthe amenait, avec le délire et le tremblement, l'épilepsie.

Dans la séance du 28 août de l'Académie des sciences, M. l'abbé Richard a mis sous les yeux de l'Académie une série d'instruments de pierre trouvés par lui, en Egypte, au mont Sinaï et dans le tombeau de Josué. Ce sont des flèches, des haches, des scies et bon nombre de couteaux encore très tranchants, en silex ou en grès éruptif.

Le plus grand atelier paraît avoir été au pied du Sinaï *biblisme*. Or, l'Ecriture dit, à la fin du livre de Josué, que « Dieu ordonna à ce chef d'Israël de faire des couteaux de pierre pour circoncire les Hébreux. » La version des *Septante* ajoute que « Josué conserva ces couteaux et qu'après sa mort on les mit dans son tombeau. »

Quant au tombeau lui-même, son authenticité a été constatée par MM. V. Guérin et de Saulcy en 1863. Ainsi, les couteaux présentés par M. l'abbé Richard, et qui ont une ressemblance parfaite avec ceux qu'on nomme *préhistoriques*, paraissent être les instruments dont il est question dans la Bible.

D'un autre côté, l'auteur de cette communication a recueilli, des terrains récents, une hache et d'autres objets que l'on trouve d'habitude dans les terrains tertiaires. Il pense donc qu'on devrait établir l'âge des terrains par la nature des instruments de pierre qu'on y découvre, au lieu de procéder par la méthode contraire, comme on l'a fait jusqu'ici; les silex taillés doivent, à son avis, caractériser les terrains, comme les fossiles caractérisent les roches. M. l'abbé Richard espère qu'avant longtemps, du reste, la science et la Bible seront d'accord relativement à l'origine et à l'âge de l'homme.

On a découvert, il y a quelque temps, dans un fond de vallée de la Suisse bernoise, à quelques pas du joli lac de Thun, une chambre complète en bois de chêne sculpté et incrusté d'autres bois de diverses natures et de couleurs variées.

Exécutée en 1607 par l'ordre de Thiébaud d'Erlach, président du sénat bernois, et à l'occasion de son mariage avec Marguerite de Watteville, cette chambre-boiserie présente le type le plus pur de l'art des *gougeurs incrusteurs en bois plein* du XVI^e siècle.

Ne mesurant pas moins de 600 pieds carrés en superficie, elle forme un tout complet: portes monumentales à deux faces, pilastres, bahut, aiguières, panneaux, frises, cymaises, plafonds, rien n'y manque.

Thiébaud d'Erlach avait été jusqu'en 1587 commandant des lansquenets du roi de Navarre; un de ses descendants, Jean-Jacques d'Erlach, mourut lieutenant général au service de Louis XIV.

Le maître ouvrier, auteur inconnu de ce chef-d'œuvre, dut accompagner l'un des d'Erlach en Palestine, lors des croisades.

Ce qui frappe tout d'abord à l'aspect de cette boiserie, c'est le caractère étrange de la conception architecturale; il y règne comme une

préoccupation égyptienne, dominée et vaincue par les détails de l'art allemand du XV^e siècle.

Sévère, sobre dans les lignes principales, l'artiste a donné toute carrière à son imagination pour l'*enrichissement* de toutes les parties secondaires. Impossible de retrouver deux fleurs semblables, deux animaux pareils ou deux vases analogues; des chasses, des bouquets, des trophées, des guirlandes, des mosaïques; tout cela simple, naïf, vrai.

Faisant un tout avec la boiserie, il convient de signaler: 1^o un bahut, dit Henri III, avec avant-corps et autel; ce meuble porte le chevron d'or d'Erlach et les trois ailettes de Watteville, ainsi que la date 1607; 2^o une aiguière à *colonnes rondes incrustées sur toute leur surface*, travail dont on serait embarrassé de trouver un second spécimen dans aucun des musées particuliers ou nationaux: 3^o les grands pilastres en haut relief qui relient les diverses parties de la chambre entre elles.

Dans l'intérieur d'un pilier de porte, et parfaitement caché aux yeux, il a été découvert deux clous, disposés tête à pointe, et reliés d'un ruban.

Si cette œuvre pouvait être placée dans l'un de nos musées spéciaux, elle en serait certainement un des plus beaux joyaux.

On vient de faire à Zurich une trouvaille d'une haute importance artistique.

M. le professeur Vœgeli a découvert, en faisant des recherches dans la bibliothèque de la ville, un dessus de table peint par Holbein, que l'on croyait depuis longtemps perdu. Comme l'on possède à Zurich quelques œuvres de ce grand maître, on a pu les comparer avec celle-ci. Cette trouvaille coïncide heureusement avec l'exposition des œuvres d'Holbein qui a lieu à Munich.

L'université d'Athènes, fréquentée chaque année par plus de 1,200 jeunes gens, peut supporter la comparaison avec les meilleures universités allemandes; on y enseigne le droit, la médecine, les lettres, les sciences et la théologie. Les étudiants d'Athènes sont mêlés à la vie politique, ils ont des privilèges comme les écoliers du moyen âge à Paris; ils ne sont ni moins pétulants ni moins indisciplinés qu'eux. Les Grecs ont, en général, la passion de s'instruire; on voit des écoliers se réduire pendant des mois entiers au pain et à l'eau pour acheter les livres nécessaires à leurs études. Il y en a qui s'engagent comme domestiques et se réservent dans chaque journée quelques heures seulement pour s'instruire. Ce n'est qu'à Athènes qu'on voit presque tous les jours ce trait de Cléanthe qui puisait de l'eau pendant la nuit pour s'entretenir le jour aux écoles. L'université, fondée en 1835, n'avait alors que 35 étudiants. On vient de voir le nombre d'élèves qu'elle a eus pendant 1868-1869 (1,205). Ces chiffres en disent assez.

L'enseignement secondaire se donne dans les *gymnases*. En 1835, la Grèce n'en avait que trois incomplets: en 1866, elle en comptait 16; 100 professeurs y instruisaient 2,000 élèves. Les *écoles* helléniques répondent à nos écoles primaires. En 1833, il n'y avait dans toute la Grèce que 17 écoles primaires fréquentées par 8,000 élèves; en 1866, il y avait 1,070 écoles et plus de 65,000 élèves. Entre les écoles et les *gymnases* il y a les *écoles d'instruction secondaire*. La Grèce, en 1835, n'en avait que 21, fréquentées par 2,500 élèves. En 1866, elle en avait 189, qui comptaient 7,300 élèves et 300 professeurs, et 6 autres du même degré pour l'instruction supérieure des filles, dont le nombre est de 680.

Dès 1835, on avait compris en Grèce de quelle importance il est dans un Etat d'avoir des femmes solidement instruites; on avait alors fondé une première école de filles, l'*Arsakion*. Cette maison, après quelques années de langueur, a été enfin ravivée par les dons, les legs et les secours d'une *héloirie* (association) active et intelligente. On a pu alors bâtir un grand édifice pour y appeler les jeunes filles de toute classe, y créer des bourses, y former des institutrices et des maîtresses d'école pour les provinces. Aujourd'hui l'*Arsakion* est un établissement modèle.

N'oublions pas de mentionner aussi la générosité des riches qui bâtissent, à leurs frais, des musées, des écoles polytechniques, des palais en marbre pour l'Académie et les expositions. C'est à ces œuvres utiles que MM. Bernardakis, Sinas, E. Zoppas, Stournaris consacrent leur fortune. Là où manque la richesse, l'initiative individuelle fonde des sociétés, fait des cours et des conférences, multiplie autant que possible les bibliothèques, les prix et les concours. Instruisons-nous par cet exemple!

Le Directeur-gérant, L. REYON.

ANNEXE. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la *Revue savoisonne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Marie Armand, par M. Jules Vuy. — Les insectes utiles et nuisibles de la Savoie (suite), par M. E. Chevallier. — A propos de saint François de Sales (suite), par M. Jules Vuy. — Observations sur le noyer, par M. G. — Bulletin.

MARIE ARMAND

Il y a longtemps déjà (1), la *Revue savoisonne*, rendant compte des travaux de l'*Association Florimontane* d'Annecy, annonçait que la séance du 7 novembre 1861 avait été ouverte par la lecture d'une charmante poésie due à une jeune fille de 16 ans, et qui roulait sur une herborisation dans le Salève, à la recherche du *Sabot de Vénus*.

C'est à cette jeune fille qui a passé, pour ainsi dire, inaperçue, cachée dans l'ombre, que nous nous proposons, nous sommes deux à remplir ce devoir, de consacrer quelques pages; connue seulement de ses parents; de leurs amis qui étaient les siens, et de ses compagnes de pension, Marie Armand n'a eu qu'une vie obscure, solitaire, une existence sans éclat et sans bruit. Son humble destinée ne nous a point paru toutefois devoir être entièrement passée sous silence; nous voulons lui consacrer au moins un modeste souvenir.

Dans cette belle contrée que baigne l'Isère, en face de la vallée qui conduit en Italie et où la maison de Savoie a pris naissance, s'élève un petit village appelé Fontaine; il est adossé aux dernières pentes des montagnes qui forment le massif des Beauges, à peu près à l'endroit où se trouvait jadis une voie romaine. C'est sous ce climat méridional, dans la maison qui est au sommet de ce village, et où elle était née le 5 mai 1844, que Marie Armand passa la plus grande partie de son existence.

Elle fut, durant cinq ans, une des élèves du pensionnat de Carouge; chaque année, en automne, à l'époque des vacances, elle revoyait sa chère vallée savoisonne de l'Isère. Plusieurs séjours à Carouge chez ses parents, quelques séjours chez des amis, quelques petits voyages, voilà en peu de mots sa vie

extérieure jusqu'en 1869. Elle ne connaissait donc guère que le foyer de la famille et l'horizon un peu étroit du monastère.

Autant elle aimait les siens, autant elle était profondément attachée à la religion catholique dans toute sa rigueur; elle se livrait, avec un zèle persévérant, aux pratiques religieuses, et s'efforçait tout spécialement de faire en silence le plus de bien que sa position le lui pouvait permettre. Les pauvres et les malheureux avaient en elle une amie, un protecteur; elle s'intéressait à eux avec une ardeur infatigable.

Sa piété, d'ailleurs, ne dégénérait point en sécheresse, comme il arrive trop souvent; Marie Armand était au contraire expansive et gaie; à une véritable austérité de conduite dont elle ne faisait point parade, elle savait joindre une bonne humeur, un rire facile, spirituel, plus ou moins juvénile. Elle semblait s'être inspirée, à bien des égards, des œuvres et des sentiments de saint François de Sales; la *dévotion*, pour elle, *gisait*, avant tout, dans un certain degré d'*excellente charité*; très sévère sur les principes, elle affectionnait les *bonnes œuvres*, elle portait volontiers la croix de ceux qu'accablait la misère ou la douleur. Ils étaient pour elle des frères, des voyageurs qui suivaient la même route qu'elle. Les bonnes œuvres, elle les faisait *promptement, diligemment, fréquemment*, mais on ne le savait jamais par elle.

Un jour, ayant épuisé sa modeste bourse et voulant avoir quelque argent pour ses pauvres, elle se priva d'une partie de sa bibliothèque et organisa, à leur intention, avec un entier dévouement, une loterie de livres.

Quoique toutes ses idées, tous ses désirs fussent tournés du côté de la retraite et de la solitude, quoiqu'elle envisageât la vie religieuse comme un idéal qu'elle devait poursuivre de toutes ses forces, elle se mêlait sans peine au monde, à la conversation, souvent la plus joyeuse de toutes, au moins en apparence. Elle parlait des bals sans sévérité morose, à peu près comme l'aimable auteur de *l'Introduction à la vie dévote*. Attachée de cœur à cette Savoie bien-aimée qui était sa patrie, elle s'intéressait presque avec passion à la question romaine et à toutes les questions qui se débattaient dans l'Eglise, elle était une des âmes les plus dévouées au Souverain-Pontife; mais

(1) *Revue savoisonne*, 1861, page 94.

toute sa rigueur se cachait sous une bienveillance pleine d'entrain, sous une bonne humeur presque constante, couvrant, pour ainsi dire, de fleurs la sévérité de ses principes qui étaient, plus ou moins, des traditions de famille ; son grand-oncle avait été un des derniers religieux de Saint-Hugon.

Le journal de Marguerite et celui d'Eugénie Guérin lui avaient, dès l'année 1867, donné l'idée d'écrire elle-même son propre journal, qu'elle n'a interrompu que bien peu de temps avant sa mort. Il y a, dans les cahiers de Marie Armand, bien des pages pleines d'intérêt et que l'on ne saurait lire sans une véritable émotion ; quelquefois, à côté des idées les plus sérieuses, les plus graves, on y trouve des détails puérils, de véritables enfantillages qui nous prouvent, par un contraste inattendu, combien son cœur était resté jeune. Le journal n'est qu'un travail écrit à la hâte, sans préparation, sans prétention ; il n'a pas été revu et renferme par conséquent plus d'une négligence. Cependant, tel qu'il est, il a un mérite réel, celui de nous permettre d'étudier une âme dans ses profondeurs les plus cachées. Et Marie Armand eut volontiers dit, avec le gracieux évêque que nous avons cité : « Tout le monde ensemble ne vaut pas une âme. »

C'est dans ces pages, qui ne devaient être lues qu'après sa mort, que nous voyons, ainsi que dans quelques-unes de ses lettres, se refléter ses pensées les plus intimes ; nous pourrions lui emprunter plus d'un passage, celui-ci, par exemple, à propos d'un grand fléau de maladie qui menaçait l'Europe :

« La conversation choléra est à l'ordre du jour. « M^{me} ... a passé l'après-midi avec nous, nous avons beaucoup parlé du fléau. Viendra-t-il à Grésy ? (1) « Oui ou non ? Qu'il vienne ou ne vienne pas, nous resterons ici ; s'il ne vient pas, je bénirai le Seigneur qui nous épargnerait avec tant de bonté ; s'il vient, je le bénirai aussi, et lui demanderai une bonne mort pour les cholériques, et que l'épidémie tourne à sa plus grande gloire. Quant à moi, je le désire plus que de le redouter, je parle, bien entendu, de ma personne seule, mais que Dieu accomplisse en moi sa volonté, c'est mon plus grand désir ! Si le choléra vient à Fontaine, mon projet est d'aller visiter ceux qui en seront atteints parmi les pauvres et de leur procurer des secours. Je n'ai nullement peur, ne craignant pas la mort. » (20 septembre 1867.)

Quelques années auparavant, soit peu après l'annexion de la Savoie à la France, la jeune fille de 16 ans, inspirée par des sentiments analogues, avait pris la liberté d'adresser à l'impératrice Eugénie une pétition pour l'intéresser au grand travail du dessèchement des marais de l'Isère.

Cette entreprise de longue haleine, commencée sous le gouvernement sarde, avait été accueillie par la population avec de véritables transports d'allégresse ; la prose et les vers avaient célébré, en 1824, « la pose de la première pierre du diguement de l'Isère. » Une chanson populaire, sur l'air : *Encore un jour de plaisir*, avait pour refrain ces quatre vers :

(1) Grésy-sur-Isère, chef-lieu de la commune dont fait partie le village de Fontaine.

notre roi fait d'heureux
faisant diguer l'Isère !
Que notre roi fait d'heureux !
C'est un envoyé des cieux !

C'était, en effet, pour une population qu'étiolaient les fièvres et les maladies, un grand bienfait qu'une pareille entreprise ; on conçoit bien que Marie Armand, dans l'élan de son patriotisme et avec l'amour du pays qui la caractérisait, se préoccupât, jeune fille de 16 ans, de l'achèvement de cette entreprise importante.

Quoi qu'il en soit, à travers les rouages compliqués de l'administration française, sa pétition parvint à l'impératrice et fut recommandée par elle. Le 12 mars 1863, le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics lui écrivait officiellement la lettre suivante : « Mademoiselle, Sa Majesté l'Impératrice a daigné me transmettre, comme objet rentrant dans mes attributions, la pétition que vous avez eu l'honneur de lui adresser à l'effet d'obtenir de sa haute sollicitude le dessèchement de marais exerçant une influence funeste dans la vallée que vous habitez. — J'ai l'honneur de vous informer que cette pétition vient d'être renvoyée à M. le préfet et à MM. les ingénieurs du département de la Savoie pour faire l'objet d'un rapport. — Dès que j'aurai reçu ce document, je m'empresserai d'examiner de quelle suite votre demande sera susceptible. »

Le 20 juin de la même année, M. Jolibois, préfet de la Savoie, lui écrivait, aussi officiellement, par ordre du même ministre ; il lui annonçait que l'administration se préoccupait de l'objet de sa demande et qu'elle *assurerait, dans un bref délai, l'achèvement et le perfectionnement des travaux destinés à assainir la vallée de l'Isère.*

Plus d'une fois, Marie Armand fut consultée dès lors sur les travaux à exécuter, ce qui n'était guère, il faut le dire, l'affaire d'une jeune fille.

Ces travaux ont-ils été achevés ? je l'ignore ; si je rappelle ici la pétition de Marie Armand, c'est pour prouver combien elle désirait être utile à ses compatriotes et pour mentionner, en passant, l'extrême joie qu'elle éprouva lorsqu'elle put espérer voir enfin sa belle vallée assainie et débarrassée des miasmes délétères qui s'exhalent de ces immenses marais.

En 1869, Marie Armand mit à exécution un projet qu'elle méditait depuis dix années, celui d'entrer dans un monastère. Nous avions en vain essayé, à plusieurs reprises, de la dissuader d'un pareil projet. Dans l'automne, nous apprîmes tout à coup qu'elle était partie pour Paris ; elle ne trouva point, dans cette solitude désirée qu'elle allait chercher au sein de l'orageuse capitale, l'idéal qu'elle avait rêvé si vivement. Je jette un voile ici sur des détails douloureux qui n'entrent point dans le cadre de la *Revue savoisiennne*.

De retour chez elle dans le mois de janvier 1870, après plusieurs semaines d'absence, elle était déjà gravement indisposée ; sa maladie se développa avec une rapidité extraordinaire. Malgré de tristes épreuves, elle avait conservé sa foi tout entière. Elle supporta courageusement de grandes souffrances ;

elle ne redoutait point la mort, qui était pour elle le commencement de la véritable vie.

Cette jeune fille, frêle et délicate, qui partait à la fleur de l'âge, luttait sans faiblesse contre la douleur ; elle resta, jusqu'au dernier moment, énergique, résignée, pleine d'espérance.

Elle mourut le 14 juin 1871 ; le 17 du même mois, un grand concours de population lui rendit les devoirs suprêmes.

Je cède maintenant la place à une plume jeune et amie qui se propose de consacrer quelques pages à Marie Armand, poète.

JULES VUY.

LES INSECTES UTILES ET NUISIBLES DE LA SAVOIE

(Suite.)

4^e Insectes nuisibles aux céréales et aux fourrages.

Beaucoup d'insectes ne se contentent pas d'exercer leurs ravages dans les jardins, et portent la destruction parmi les plantes herbacées des champs et des prairies ; d'autres, plus nombreux encore, vivent exclusivement aux dépens de ces végétaux.

COLÉOPTÈRES. — La larve du *zabre bossu* (*Zabrus gibbus* Fab.), qui vit deux ou trois ans en terre, se répand la nuit au pied des plantes céréales, en attaque la base et coupe le jeune pied pour l'emporter dans son trou. En juillet l'insecte parfait monte le long des chaumes du blé et du seigle pour dévorer les grains dans leurs balles. Le *zabre bossu* se multiplie assez pour devenir quelquefois un vrai fléau ; c'est ce qui est arrivé en Prusse en 1812 et en Belgique en 1858. Les oiseaux insectivores, surtout les corneilles, leur font une guerre acharnée.

L'*Anisoplia arvicola* Meg., espèce de petit hanneton cuivré, la *Cetonia hirta* Fab. et la *Cetonia stictica* Fab. se nourrissent, pendant la floraison des blés et des seigles, du grain encore tendre.

Les larves du *hanneton* commun et celles de plusieurs espèces de *taupins* dévorent les racines des céréales. Ce sont principalement les larves du genre *Agriotes* qui dévastent les champs de blé.

Le *Pedinus glaber* Lat. mange les grains du maïs en terre.

Un *longicorne* surnommé l'*Aiguillon* (*Agapanthia marginella* Serv.) cause souvent d'immenses dégâts dans les champs de blé. En juin la femelle pratique avec ses mandibules, à peu de distance au-dessous de l'épi, un trou où elle dépose un œuf qui tombe peu à peu jusqu'à la cloison du premier nœud. Après huit ou quinze jours il éclot et la jeune larve ronge l'intérieur et descend jusqu'à la base pour passer l'hiver un peu au-dessus de la racine. Les chaumes ainsi rongés ne peuvent supporter le poids des épis mûrs qui tombent au moindre vent, et la tige brisée reste droite comme un *aiguillon*.

La famille des *charançons* fournit beaucoup d'ennemis aux plantes céréales et fourragères.

L'*Apiou frumentarium* Herbst. attaque les grains tendres et succulents du froment.

Plusieurs *Apious*, tels que l'*Apiou à pattes jaunes* (*A. flavipes* Schön.), l'*Apiou à cuisses fauves* (*A. flavo-fermorum* Schön.), l'*Apiou apricans*

Herbst., et l'*Apiou viciæ* Schön., déposent leurs œufs sur diverses espèces de légumineuses, surtout sur les trèfles et les vesces, et leurs larves, rongeur la base de ces fleurs, les font avorter.

Le *Rhynchaenus acridulus* Fab. nuit souvent aux luzernes et l'*Hylastes trifolii* Erichs. ronge les racines du trèfle. L'*Otyorhynchus ligustici* Schön. ravage les prairies artificielles. Plusieurs larves de *chrysomiliens*, telles que les larves du *Colaphus ater* Oliv. et de l'*Eumolpus obscurus* Fab. rongent les parties vertes des luzernes et des trèfles en avril, mai et juin, et les insectes parfaits continuent les mêmes ravages jusqu'à l'hiver. La larve du *Calosoma sycophantæ* L. fait une guerre implacable à ces insectes voraces.

Diverses espèces de *chrysomiles*, parées des plus vives couleurs métalliques, vivent sur les blés, les seigles et autres plantes céréales et fourragères.

Les *coccinelles* (*Coccinella globosa* Lat., *C. I-punctata* Fab., etc.) font aussi des dégâts plus ou moins considérables dans les prairies naturelles et artificielles. Le *Coccinella globosa* Lat. attaque surtout les luzernes.

LÉPIDOPTÈRES. — La chenille de la *noctuelle moissonneuse* (*Agrotis segetum* Ochsh.) vit à la racine des céréales et la ronge pendant l'hiver et le printemps. La *noctuelle du froment* (*Noctua tritici* L.) se nourrit de diverses graminées et dévore les épis du blé. Plusieurs autres espèces de *noctuilles* (*Noctua gamma* Lat., *N. graminis* Lat., etc.) attaquent les plantes à fourrages et occasionnent souvent de graves dommages aux prairies.

La chenille de la *phalène du seigle* (*Phalæna secalis* Fab.) s'insinue entre les feuilles et la tige du seigle, et ronge la plante, à tel point que l'épi blanchit, se dessèche et meurt avant que les grains arrivent à leur maturité. Cette chenille, après avoir gâté un pied de seigle, en attaque d'autres jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à son accroissement complet ; elle descend alors en terre et s'y ensevelit pour se transformer en chrysalide. Beaucoup d'autres chenilles de papillons nocturnes ravagent les cultures fourragères, telles que les chenilles d'*Arctia fuliginosa* Lat., de *Bombix morio* Fab., d'*Eubolia bipunctata* Dup., de *Phalæna clathrata* L., etc. Les chenilles de ces deux dernières espèces attaquent surtout les luzernes en avril, mai, juin et juillet.

ORTHOPTÈRES. — Les *forficules* dévorent les jeunes herbes et se multiplient quelquefois au point de causer des dégâts notables dans les prés et les champs.

Les *courtillères* se servent de leurs pattes antérieures comme d'une scie et d'une pelle pour creuser des galeries souterraines et causent de grands dommages aux cultures des céréales et des fourrages en altérant les racines des plantes qui se rencontrent sur leur passage.

Les *locustes* ou *sauterelles* vivent dans les prairies et champs de blé et en dévorent les plantes. On attribue ordinairement aux *sauterelles* les ravages occasionnés par les *criquets*, qui ne se contentent pas de nous assourdir d'un véritable bruit de crécelle en frottant tour à tour leur cuisse droite et leur

cuisse gauche sur leurs élytres, mais font chaque année des dégâts plus ou moins considérables dans nos champs et nos prés. Certaines espèces se multiplient d'une manière si prodigieuse qu'elles constituent un véritable fléau, ravageant des champs entiers. L'espèce la plus dangereuse est le *criquet nomade* (*Acrydium migratorium* Lat.), dont il est parlé dans l'Écriture-Sainte comme d'un fléau dont Dieu frappa l'Égypte au temps de Moïse. Ces *criquets* de passage émigrent souvent en hordes innombrables des déserts de l'Afrique, s'élèvent dans les airs en forme de nuage assez grand pour obscurcir les rayons du soleil, et dévastent tous les lieux par où ils passent. La plupart s'arrêtent dans le nord de l'Afrique, mais de nombreux essaims sont quelquefois portés par les vents dans le midi de la France, et cette année ils ont suivi le bassin du Rhône jusqu'à Lyon, ont dévasté les campagnes d'une partie considérable des départements du Rhône et de l'Isère et ont même atteint quelques communes du département de la Savoie.

HÉMIPTÈRES. — Dans les mois d'avril, de mai et de juin, les plantes fourragères, plus spécialement les trèfles et les luzernes, sont infestées par l'*écumeuse* (*Cercopis spumaria* Fab.) dont la larve suce les sucres tout en restant ensevelie, pour se garantir des ardeurs du soleil, sous une sorte d'écume blanchâtre que les paysans appellent *crachat de coucou*.

Une espèce de *puceron*, le *thrips noir* (*Thrips physapus* Lat.) attaque les tiges de blé au-dessus des nœuds les plus élevés au moment où le grain commence à se former et les fait sécher. Le *puceron de l'avoine* (*Aphis avenæ* Lat.) exerce les mêmes ravages sur l'avoine.

DIPTÈRES. — Il serait trop long de citer toutes les innombrables espèces de mouches dont les larves vivent aux dépens des céréales et des plantes fourragères. Il suffit d'énumérer les espèces les plus dangereuses. La femelle de la *mouche à blé* (*Cecidomyia tritici* Meig.) dépose au cœur de l'épi, quand celui-ci commence à paraître, une douzaine d'œufs qui éclosent peu de jours après. Les petites larves ont bientôt dévoré les fleurs en train de se former. Cette mouche a pour ennemi le *Bylle de bosc* qui introduit ses œufs dans le corps des larves de la mouche à blé qui servent de nourriture à sa postérité.

Les larves de la *Sapromyza frit.* Meig. dévore les jeunes tiges d'orge; il en est de même de la *téphryte* de l'orge.

L'*osline* du seigle endommage souvent les champs de seigle. L'*osline à pattes jaunes*, l'*osline noire*, la *téphryte pâle*, la *leptocère noire* et le *chlorops* des céréales s'attaquent indifféremment aux blés, aux seigles et aux orges.

Les *oslinites* nuisent aussi beaucoup aux plantes des prairies.

L'*Agromyza nigripes* Fab. attaque les luzernes.

Il y a des années où les larves des *tipules* se multiplient tellement qu'elles ravagent les racines des plantes dans les champs et les prés et en font périr un grand nombre.

E. CHEVALIER.

(A continuer.)

A PROPOS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES (1)

III.

Voici une pièce que je crois inédite; elle a trait au baron d'Hermance, qui joua un rôle très important dans la seconde moitié du XVI^e siècle, et fut longtemps prisonnier à Genève. Il est souvent question de lui dans les auteurs qui ont écrit la vie de saint François de Sales; la lettre que je reproduis aujourd'hui, textuellement, d'après l'original, est adressée au seigneur de Boège, qui avait été appelé au poste de commandant des Allinges durant la captivité du baron d'Hermance.

Adresse: « A nostre trescher et bien ame et feal
« le Sr de Boege commandant au fort des Allinges. »

« Le Duc de Savoie. »

« Trescher bien amé et feal Ayantz commande au
« Baron d'Armanche de reprendre son gouuernement
« de Chablais et rentrer dans le fort des Allinges
« pour le fortifier et continuer a la fidelle conserua-
« tion dyceluy comme il a faict auant sa detention
« Nous auons bien uoulu le uous signifier par cette
« Et uous dire que a tel effect uous aies a luy rendre
« la place ensemble toutes les munitions et aultres
« choses qui se treuueront dedans le tout soubz bon
« inventaire Vous seruant de la presee pour entier
« descharge et assurance que en consideration du
« fidelle seruice que uous avez faict au gouuernement
« dudict Allinges durant la prison dudict Baron nous
« aurons tousiours bien particulier soins et memoire
« de uous attendant que loccasion se presente de
« uous employer a quelque aultre charge aultant ho-
« norable et digne de uotre merite valeur et affection
« a nostre seruice comme cette la Desirantz cepen-
« dant que uous demeuries de bonne intelligence
« avec ledict Baron Et nous donnies aduis du succes
« de cette remission A tant nostre Seigneur nous
« ait en sa sainte garde De Nice ce XXX juin 1592
« (Signé) C. Emanuel (contre-signé)...

Au bas: « Au Sr de Boege. »

Ce fut le baron d'Hermance qui reçut aux Allinges saint François de Sales; il le connaissait, depuis bien des années, ainsi que sa famille. Cet homme énergique et courageux, qui a marqué dans l'histoire du XVI^e siècle, ne tarda pas à mourir, laissant une fortune fort délabrée; son successeur dans le gouvernement du Chablais ne fut point le seigneur de Boège, mais le baron de Ternier qui était, par alliance, l'oncle de Philothée.

IV.

La feuille d'avis officielle de Genève annonce (23 août 1871), qu'il vient de se former, à Genève, une société anonyme sous la dénomination de *Société immobilière de la Rose-d'Or*. Cette société a pour objet l'acquisition d'immeubles, sis à Genève, rue du Rhône, notamment des bâtiments désignés sous les noms de *Arcade du Molard*, *Rose-d'Or* et *Croix-Verte*, la démolition, reconstruction, restauration de tout ou partie de ces immeubles, leur exploitation, leur revente, et les autres opérations se rattachant à cet objet.

(1) Voir la *Revue savoissienne*, 1867, pages 25, 84, 97; et 1870, page 38.

La maison de la *Croix-Verte* appartenait autrefois à la famille de Sales ; avant la réformation, beaucoup de nobles des environs de Genève possédaient des immeubles dans cette ville ; il en était de même dans toutes les villes franches de nos contrées, à La Roche, par exemple, une des villes alliées de Genève, où la famille de Sales avait également une maison.

Charles-Auguste de Sales qui recherchait, avec un soin particulier, tout ce qui concernait sa famille, parle, dans son *Pourpris historique* (1), de la maison de la *Croix-Verte* et du sieur « de Luc, Hôte du « logis.... Honorable Citoyen se disant appartenir « en quelque sorte à la famille de Sales. » Le sieur de Luc lui apprit qu'en l'année 1535 il y avait encore, dans la célèbre église de Saint-Victor de Genève, une grande pierre sépulcrale portant « l'Ecusson de « la maison de Sales, en ovale, sans croissant et sans « étoiles, et tout autour cette devise : *Adieu biens « mondains.* » Le sieur de Luc avait « oui cela fort « souvent de la bouche de son grand-père. »

Le même passage du *Pourpris historique* nous apprend que Charles-Auguste de Sales était en rapport avec le libraire Pierre Chouet et le « sieur « Crépin Regent de la Rhétorique et Correcteur « d'Imprimerie, » deux des hommes distingués que possédait alors la Rome protestante. JULES VUY.

OBSERVATIONS SUR LE NOYER

A M. Revon, secrétaire-adjoint de la Société Florimontane d'Annecy.

Vous venez de me demander, monsieur, si je me décide à vous envoyer, pour le prochain numéro de la *Revue Savoisienne*, quelques mots sur l'importante question du noyer, question dont nous nous sommes incidemment entretenus, à notre dernière séance, et sur laquelle certaines observations, certains aperçus, que je n'ai pas trouvés dans les livres, ont paru vous agréer par leur actualité.

Puisque vous y revenez, et que, à votre avis, il n'est pas impossible d'intéresser vos lecteurs, en parlant de celui de nos arbres fruitiers qui, à vrai dire, mérite le premier rang dans notre appréciation, je me rends à vos désirs, et me résigne à suspendre un instant les modestes mais plus sérieux essais littéraires qui occupent mes loisirs.

Nos ancêtres avaient considérablement propagé les noyers, et les conservaient avec une sorte de respect. — Aujourd'hui, c'est le contraire : à cause de légers inconvénients, bien remédiables d'ailleurs, et, pour un peu d'argent, on abat, sans prendre le souci de les remplacer, ceux de ces beaux arbres qui nous restaient. — Gardons précieusement ceux que nous avons encore, faisons des semis et des plantations avec les soins que nous suggère l'expérience.

I

Le plus utile de nos arbres à fruit, c'est assurément le noyer. Néanmoins ce n'est pas celui que nos propriétaires, à de rares exceptions près, semblent le plus apprécier. Voyez, en effet, avec quel parti pris, avec quel sang-froid, ils sacrifient les plus beaux individus de cette essence ; notez également combien ils font peu de semis, peu de plantations de

quelque valeur, pour suppléer ce qu'ils détruisent, et payer aux générations futures la dette qu'ils ont, jusqu'à un certain point, contractée à cet égard vis-à-vis d'elles. Bien différente fut la conduite de nos devanciers qui, sans placer le noyer avec assez d'intelligence, il est vrai, sans lui consacrer des soins assez éclairés, le regardaient cependant comme un arbre providentiel et le conservaient aussi longtemps que possible. Il y eut autrefois des noyers à dimensions colossales. Citons, entre autres, celui de Saint-Nicolas, en Lorraine. « On fit, porte la chronique, « d'un seul morceau de cet arbre une table qui avait « huit mètres de largeur sur une longueur et une « épaisseur proportionnées. En 1479, l'empereur « Frédéric III donna un festin sur cette monstrueuse « table. On croit que le noyer qui avait fourni le bloc « pouvait avoir neuf siècles. »

« Près de Balaclava, en Crimée, un énorme noyer, « dont l'origine remonte aux temps les plus reculés, « porte annuellement plus de cent mille noix, que « cinq familles se partagent (1). »

Transporté des bords de la mer Caspienne dans nos contrées, et placé dans de bonnes conditions, s'accommodant du reste de toute espèce de sol, particulièrement à l'exposition du nord et de l'est, le noyer (2) s'est, assure-t-on, propagé avec rapidité, en Europe (3), et n'a pas manqué, avec le temps, d'atteindre, comme nous venons d'en voir un exemple, des dimensions prodigieuses. Par sa riche végétation, par son rendement considérable, il a, durant de longs siècles, offert aux propriétaires plus d'appât que la plupart des autres arbres. Aussi n'auraient-ils jamais cru en cultiver un trop grand nombre, qui dans son verger, qui sur le bord des chemins et des avenues, le long des murs de clôture ; et, ce qui n'était pas le plus convenable, jusque dans les champs et les prés les plus fertiles ! Bien plus, on en ornait les places publiques, les abords du cimetière ; on en plantait à proximité des églises rurales. Nous en avons vu dont le fruit suffisait à l'entretien de la lampe du sanctuaire paroissial. C'était, peut-on dire, le règne du noyer. On le respectait à l'égal d'un monument ; il avait sa large part du « respect religieux « dont nos ancêtres avaient l'habitude d'entourer « les arbres de grandes dimensions, à l'ombre des- « quels ils avaient coutume de se réunir pour leurs « fêtes ou leurs assemblées populaires (4). »

Dans le noyer, tout y est précieux. Ses feuilles volumineuses sont excellentes pour litière, notamment sur les collines et autres localités manquant d'herbes de marais ou de paille ; elles sont bonnes même pour aliment-fourrage, servies encore vertes ou desséchées à l'état de vert. La décoction de ces feuilles dans de l'eau simple déterge les ulcères ; on

(1) M. l'abbé Chevalier.

(2) Voici ce qu'en disent quelques botanistes : « Les noyers sont de gros arbres, à feuilles alternes et pennées, genre type de la famille des juglandées (*juglans*, c'est-à-dire gland de Jupiter. Ils sont originaires de la Perse ou de l'Amérique du nord. Il y en a un grand nombre d'espèces ; la principale est le noyer royal *juglans regia*, le seul connu en Europe, avant la découverte de l'Amérique.

(3) Le charmant petit poème *De nuce*, par Ovide, ferait supposer que le noyer avait été introduit en Europe depuis trois siècles avant l'ère chrétienne.

(4) M. Chevalier.

(1) Page 136.

ajoute que, prise en boisson, elle est un puissant dépuratif.

Quant au fruit, il sert de plusieurs manières ; la noix verte, tant que les parties intérieures ne forment qu'un seul tout compacte, arrivé à peu près à la moitié de son volume ordinaire (1), se confit très bien au sucre et à l'eau-de-vie, avec ou sans le brou. Il s'en fabrique aussi une liqueur, appelée eau de noix, eau de brou, à la fois stomachique et fébrifuge. Plus tard, la noix, parvenue à une certaine maturité, tendre et fraîche, se sert en *cerneaux*, sur table, pour dessert. Complètement mûre, dépouillée de son brou et desséchée, c'est la noix proprement dite, à livrer au commerce. Pour lors l'amande en est ferme, elle est divisée en quatre parties ou lobes, par une cloison coriace qu'on appelle zeste. L'huile en est retirée par la pression. Soigneusement extraite à froid (huile dite vierge), elle est employée dans la cuisine pour friture, salade, et pour éclairage. Etant sicative, elle se prépare à la litharge pour entrer dans la peinture, surtout dans le noir qui alors est inaltérable ; et, mêlée avec de l'essence de térébenthine, elle concourt à la composition d'un vernis gras, qui s'applique avec succès sur les ouvrages de menuiserie. Enfin, après une forte ébullition avec des têtes d'oignon, cette huile sert à oindre, pour les conserver, les meubles vieux ou neufs de bois dur, particulièrement ceux de noyer.

Le brou de la noix, simplement décomposé dans de l'eau, produit une teinture qui procure aux bois blancs la couleur du noyer. Autrefois on en teignait les laines. Mise en décoction avec l'écorce du noyer, avec celle des racines et avec les feuilles, le brou fournit des teintures de couleurs fauves, de café ou de noisette, qui sont très durables.

La récolte du fruit a lieu lorsque le brou se crevasse et commence à se détacher. On étend les noix sur une épaisseur de 0^m,06 à 0^m,08 ; on les remue chaque jour, afin de les dégager du brou et de les faire sécher promptement. Arrivé le moment de les retirer, on les place dans un endroit sec, ni trop chaud ni trop froid ; en cet état, elles se conservent deux ou trois ans, sans trop s'altérer. En séchant, elles risquent de prendre un peu d'acidité et de rancidité, mais, si on les met tremper quelques jours dans l'eau, l'amande se ramollit, se gonfle, peut être dépouillée de sa peau, et redevient assez douce. Après cette préparation, elle est quelquefois mise en conserve brûlée, très agréable, qui se nomme *nouga*.

Il y a plusieurs sortes (2) de noix : nos noix communes, qui sont ovales ou quelque peu arrondies ; les noix à mésange ainsi nommées parce que la coque en est si tendre que la mésange la peut percer pour en manger l'amande ; la noix tardive (*serotina*), espèce dite de la Saint-Jean, par conséquent des plus précieuses dans les localités où l'on redoute des gélées à une époque du printemps un peu avancée ; la noix d'un volume extraordinaire (*maxima*), dont l'amande, très grosse pendant qu'elle est fraîche, diminue de moitié en séchant ; une autre, plus excep-

tionnelle encore, appelée noix à gants, parce qu'elle peut, dit-on, contenir une paire de gants ; une espèce disposée en grappes de quinze à vingt noix chacune. En 1837, M. André Leroy, pépiniériste distingué à Angers, en aurait découvert une variété qui est produite par un arbre de deux ans de semis, et qu'on dit de très bonne qualité ; il y aurait une autre variété qui mûrit deux fois l'année. On estime beaucoup, pour la table, les trois espèces qui se récoltent déjà en si grande quantité dans le département de l'Isère, et dont nous aurons occasion de parler plus tard.

Bois du noyer. — Doux, compacte, liant, flexible, le bois du noyer se travaille à merveille au ciseau, et au rabot il prend un beau poli. Tous les artisans sur bois le recherchent : menuisiers, ébénistes, tourneurs, carrossiers, sculpteurs, armuriers, galochers même, etc. Depuis quelque temps, il est de plus en plus estimé, ce me semble, pour placage des meubles les mieux finis, les plus élégants, parce que les ouvriers de goût, sachant tirer habilement parti de ses veines, de ses nuances, parviennent à représenter une foule d'objets, tels que marbres, arbustes, saules pleureurs, racines, paysages. Ces nuances variées se rencontrent dans le tronc, dans les endroits noueux des tiges, aux bifurcations ; puis, incomparablement, dans ce qu'on est convenu d'appeler *loupes*, soit excroissances ligneuses, qui viennent (ou surviennent), on ne sait pas jusqu'ici comment, au tronc, à la tige, aux grosses branches. Les placages confectionnés avec des lames ou feuilles de loupe l'emportent excessivement sur tous les autres. Nous disons *lames* ou *feuilles*, c'est le terme, puisqu'on est parvenu à les scier de la minceur du plus faible carton. D'après cette donnée, calculons combien en peut fournir une loupe de cinquante centimètres seulement. Cette particularité du noyer une fois démontrée, qui ne croirait que tels chefs d'ateliers, habiles, ingénieux, aient eu la chance de réaliser, en un laps de temps bien restreint, des fortunes relativement considérables, par l'exploitation des loupes de noyer. Il est un exemple, à cet égard, connu par quelques-uns de nos compatriotes, un exemple dont je garantis l'authenticité, c'est celui d'un maître menuisier, mort à Chambéry depuis environ deux ans. Voici le fait : Cet homme a su tirer un si riche parti des loupes du noyer qu'il a été bien vite à même de faire divorce, pour jamais, avec son humble rabot. En effet, en très peu de temps, ses bénéfices ont atteint le chiffre inaccoutumé pour lui de soixante-et-dix mille francs, pour le moins. Nul doute que, pour obtenir un tel résultat, il n'ait dû joindre au goût et à l'adresse dont il était doué, beaucoup d'activité et d'énergie ; nul doute qu'il n'ait porté ses vues au-delà de l'étroite enceinte de son atelier et des limites de nos montagnes. Oui, effectivement, assez perspicace pour comprendre que la vente de ses loupes serait d'autant plus avantageuse que, d'une part, elles seraient *débitées*, sciées avec plus d'économie et de perfection, et que, de l'autre, elles rencontreraient des amateurs plus opulents, il n'hésite pas le moins du monde à porter ses pas dans l'étranger ; il se rend d'abord à Paris, où en peu d'heures, où à des prix modérés, il fait convertir en une multitude incroya-

(1) Dans notre pays, la noix verte, dont nous voulons parler, se ramasse pendant la seconde quinzaine de juin.

(2) Le mot *variétés* serait plus exact ; si nous employons les mots *sortes*, *espèces*, c'est pour nous conformer au langage vulgaire.

ble de lames ses précieux billots ou tronçons de noyer. Il parcourt ensuite la capitale, puis les grandes cités, pousse jusqu'à Londres, et partout dirigé, je ne sais par quel instinct, il réussit au-delà de ses espérances. Ses amis intimes ont seuls soupçonné combien lui valut sa merveilleuse industrie. L'un d'eux a certifié qu'une belle loupe, achetée pour cinq francs, lui avait produit la somme assez ronde de trois mille francs.

En présence de semblables faits, on se surprend à dire : « N'y aurait-il point moyen d'obtenir artificiellement sur le noyer, comme aussi sur d'autres essences, sur l'orme (1), par exemple, sur l'érable, etc., des loupes ou excroissances du genre de celles qui ont été exploitées, lesquelles, vraisemblablement, ont été l'effet de quelques accidents qui ont altéré la partie de l'arbre devenue lupeuse ? » Si rares, si capricieusement disséminées, les loupes sont pour l'arbre, c'est évident, une dérogation à son état normal ; elles sont une chose éventuelle, fortuite, contingente, dirons-nous, pour sa constitution ligneuse. Une meurtrissure, une incision, une entaille qui, durant la période de l'accroissement, arrêteraient ou détourneraient en partie la sève, ou en changeraient la circulation ordinaire, ne serait-ce point en cela que consisteraient l'art et le secret d'arriver à l'utile solution de notre problème ? Il n'y a rien d'impossible ; étudions donc attentivement la nature, appliquons-nous de notre mieux à en saisir les lois et les procédés : tout est là, si nous aspirons à faire des découvertes ; nos ancêtres n'ont pas puisé à une autre source l'ensemble de ce qui porte le nom d'art (2). L'étude et l'esprit d'observation, c'est à ce prix que Dieu nous accorde de pouvoir soulever, les uns ici, les autres là, le voile de notre ignorance originelle, et de conquérir de nouvelles connaissances. Dans ce cas, ma conjecture sur les loupes du noyer et autres essences ne sera pas dédaignée, quelle qu'en soit la nouveauté, et n'est pas sans espoir.

Tant d'avantages réunis ne garantissent point le noyer d'une destruction d'autant plus surprenante qu'elle tend à devenir plus générale.

II.

L'agriculture moderne, après avoir assez conspiré, dans ses comices et par ses écrits, contre les noyers, dont elle exagère les inconvénients, leur déclare ouvertement la guerre et demande qu'on abatte tous ceux qui lui nuisent.

Voici également la manie des meubles luxueux, l'entraînement de la spéculation, l'appât vertigineux du lucre qui prononcent leur verdict de mort et poussent à la roue de la destruction. Quel spectacle ! Chaque jour voit nos plaines, nos collines se dépouiller de leurs plus beaux noyers, que vingt générations avaient épargnés. Une multitude innombrable d'énormes billots sont emportés dans des contrées lointaines ; les abords de nos lacs, les chantiers de nos

scieries, de nos gares, en sont encombrés. Ne dirait-on pas que, par suite on ne sait de quelle malédiction, de quelle démence, c'est à qui en détruira davantage ! A part quelques tiges décrépites, à part quelques jeunes arbres chétifs, il n'en restera que fort peu pour les âges à venir. Ce que nous avons le plus admiré disparaît de jour en jour. Les Vandales, et anciens et modernes, ont détruit, ont saccagé les plus somptueux édifices, les monuments les plus magnifiques, j'en conviens, mais de telles ruines sont réparables en peu d'années, par la main de l'homme, tandis que l'arbre plusieurs fois séculaire est l'œuvre du temps, et ne peut être rétabli par aucune puissance humaine. Donc la destruction du noyer est encore plus désastreuse que celle du plus brutal vandalisme.

A voir l'agriculteur concourir à la ruine des arbres dont, à d'autres époques, il fut si partisan, si enroué, on ne laisse pas d'éprouver tout d'abord quelque surprise ; mais, pour peu qu'on se recueille et que l'on revienne sur ses souvenirs, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une réaction. Effectivement, tant de noyers, comme on le voit à présent en Tarentaise, entre autres, au lieu d'être cultivés en bordure, ou dans les terrains assez peu productifs d'ailleurs, sont malencontreusement jetés autour et trop près des bâtiments, dans les vergers, au centre des meilleures terres, champs et prairies, voire jusque dans la vigne ; tant de noyers, disons-nous, placés avec si peu de discernement dans le sol le plus riche, libres de tout frein et de toute direction, s'étendent démesurément sur une ligne plutôt horizontale, couvrent de leur ombrage humide une grande étendue de terrain, gênent le cultivateur et lui causent des préjudices dont ils ne sauraient le dédommager. En faudrait-il davantage pour soulever de justes plaintes chez les intéressés et les déterminer à se débarrasser de tels arbres ? Écoutons leur réquisitoire contre un arbre qui n'a cessé d'être le bien-venu, où qu'il fût placé, tant que la consommation n'a pas autant exigé de la terre qu'à notre époque ; que lui reproche-t-on donc ? On lui reproche le prolongement excessif et de ses racines traçantes qui effritent le sol, et ses branches rameuses projetant par trop loin des ombres qui nuisent à tout ce qu'elles couvrent ; de plus, au moment de la récolte des noix, elles occasionnent des accidents extrêmement regrettables. Mais, en vérité, parer à de tels inconvénients, ou les atténuer, rien de plus aisé ; vos noyers, dirons-nous aux propriétaires, ont été mal placés, il faut l'avouer, ils vous embarrassent, ils vous nuisent ; voici le moyen d'y remédier, au moins en partie : ravalez les branches, comme vous l'entendrez, taillez en saule, ou à peu près. Vous verrez vos arbres pousser avec vigueur, prendre la forme agréable et presque inoffensive du fuseau, et, à l'heure de la récolte, n'offrir aucun danger. Mieux vaudrait mille fois les conserver taillés que de les sacrifier tout à fait. Quant à ceux qui sont en lignes, le long de vos propriétés, rabattez-en du côté du champ les branches les plus préjudiciables, les plus prolongées en ligne horizontale, et, en même temps, toutes celles qui sont trop dangereuses à secouer. Notez que lorsqu'on raccourcit, ou supprime des branches, on peut aussi,

(1) Je lis, à l'instant même, que la loupe de l'orme sert à faire de beaux ouvrages en tabletterie.

(2) *Notatio naturæ præperit eritem*. Cic. L'étude de la nature, telle est l'origine de l'art.

dans une certaine proportion, diminuer les racines en les taillant avec soin.

Avez-vous des noyers sur le retour, déjà un peu vieux, séchant à l'extrémité des branches? Dans ce cas, si vous tenez à tirer parti du bois, il faut les abattre; au contraire, si vous visez à la récolte, vous taillerez les branches à la distance de 0^m,70 à 1 mètre des tiges charpentières, et les débarrasserez totalement du bois mort ou rompu en partie. Ainsi traités, vos vieux arbres renaîtront en quelque façon et sembleront rajeunir.

Concernant les tout vieux noyers, dont le bois ne peut plus servir que pour chauffage, il faut les ravalement jusqu'au vif, dût-on ne laisser qu'un tronc de la hauteur d'un mètre au-dessus du sol.

Une observation fort importante, c'est que, au sujet de la taille ou du ravalement de nos arbres, quels qu'ils soient, nous adopterons pour règle invariable qu'il est nécessaire de veiller à ce qu'il n'arrive ni éclat, ni écorchement autour de la plaie, et que celle-ci soit parfaitement aplanie à la surface à l'aide d'une lame bien affilée, pour être, dans tout son circuit, recouverte de cire ou d'onguent à greffer, afin de la garantir de l'humidité et des rayons du soleil; on a soin de tamponner le conduit médullaire; on pourrait couvrir d'une planche les plaies (1). L'opération de la taille des noyers, vieux ou jeunes, se fait à froid, en automne ou en hiver, si le climat n'est pas trop rigoureux, alors qu'il y a complète absence de sève; ou bien au commencement de juin, époque, pour notre pays, où la sève, à l'état gommeux, ne coule pas comme au printemps où il s'en fait une telle déperdition, que l'arbre alors souffre de la taille, et qu'on y a renoncé (2).

En prenant toutes ces précautions, vous n'avez pas à hésiter à tailler, suivant vos convenances, vos noyers vieux ou jeunes. L'expérience vous apprendra que, tout en parant à de graves inconvénients, vous avez moins à perdre que vous ne pensez, sous le double rapport du bois et du fruit. La sève, qui auparavant semblait assoupie, prend une énergie toute nouvelle, afflue à chaque plaie récemment faite, y produit des jets vigoureux qui, éclaircis, dirigés avec intelligence, vous composeront, en peu d'années, un arbre de la plus jolie configuration. Libre à vous d'en disposer les branches en forme arrondie ou en éventail, en palmette, je suppose, le long d'un chemin.

Au point de vue du fruit, deux années après l'établissement, le couronnement, ou autre opération de ce genre, le nouveau bois commence à fructifier avec plus d'abondance que les vieilles branches. D'ailleurs, il est reconnu que les rameaux fructifères, sur les arbres à noyaux, s'épuisent vite et demandent à être remplacés, n'en déplaise à la routine; taillez donc, mais avec jugement, tantôt ici, tantôt là, sans crainte, car je n'avance rien sur cette question que je n'aie constaté par des observations répétées, et je n'hé-

(1) Les plaies négligées engendrent le chancre, la gangrène caverneuse qui, avec le temps, corrode l'intérieur de l'arbre jusqu'à l'aubier, lequel, en certains cas, compose avec le liber comme un manteau, seul pivot de l'arbre, jusqu'à ce qu'un ouragan vienne le renverser.

(2) Depuis longtemps l'ancien maire de Chapeiry, M. Jacquemod, agronome distingué, fait tailler ses noyers à l'époque indiquée ci-dessus, et en pratique avec succès le greffage, à l'imitation de beaucoup de propriétaires des environs d'Albertville, etc.

site pas à m'inscrire en faux contre l'assertion contenue dans la *Maison rustique du XIX^e siècle*, ouvrage, du reste si sérieux et si estimable, assertion relative au noyer, et d'après laquelle il faudrait s'abstenir de le tailler. En vérité, cette thèse n'est pas soutenable; j'ignore sur quelles bases on s'appuie pour la mettre en avant. Sans doute que la taille du noyer exige plus de précautions que celle d'aucun autre arbre, et c'est vraisemblablement pour ce motif qu'on ne la pratique pas. Mais, avec les soins voulus, elle réussit très bien et n'a pas les graves inconvénients qu'elle occasionne lorsqu'elle est faite avec négligence. G.

(A suivre.)

BULLETIN

L'abondance des matières nous force à regret d'ajourner au prochain n^o l'intéressante revue musicale de M. Johannès Weber.

La Société Florimontane a perdu l'un de ses membres correspondants les plus dévoués: M. François Seguin est mort subitement à Genève. En lisant ses articles sur *les moyens d'échange employés par divers peuples*, qui ont paru dans les dernières livraisons de la *Revue savoisienne*, et d'autres études publiées dans différents recueils académiques, on peut se faire une idée du soin minutieux et des recherches patientes qui distinguaient ses travaux. M. Seguin avait habité longtemps la Russie et en avait rapporté une magnifique série de médailles, où les pièces d'argent de grand module se comptent par milliers. Il avait aussi formé une collection des médailles commémoratives des tirs fédéraux. Loin de conserver ses trésors avec un égoïsme jaloux, M. Seguin avait donné une partie de ses doubles aux musées de Genève et d'Annecy. L'excellent vieillard que nous regrettons a été enlevé au moment où il préparait, pour la *Revue*, un travail sur les *plotars* ou *plates*, une singulière monnaie suédoise, en usage au siècle dernier, jusqu'en 1770, consistant en plaques de cuivre de forme rectangulaire, frappées de 5 coins, et dont le diamètre variait de 15 à 20 centimètres; l'une de ces plaques atteignait même les dimensions peu communes de 30 centimètres sur 53. Les *plotars*, les coupons de cuivre de Russie et les coquillages-monnaies n'étaient pas une des moindres curiosités numismatiques de la collection Seguin.

M. Gabriel de Mortillet, ancien conservateur du Musée d'Annecy et actuellement attaché au Musée national de Saint-Germain-en-Laye vient de parcourir nos vallées pour préparer une nouvelle édition de son *Guide en Savoie et Haute-Savoie*. A la partie pittoresque et descriptive, l'auteur ajoutera l'histoire et la science; sous ce dernier rapport, en particulier, on peut compter sur le savoir et l'exactitude scrupuleuse d'un travailleur qui a fait ses preuves comme ingénieur civil, comme géologue et comme archéologue. Edité chez M. Perrin, à Chambéry, l'ouvrage paraîtra en avril 1872. L'atelier lithographique de M. Perrin fournira pour ce Guide, dont le prix n'est que de 5 francs, un luxe inusité de planches: la carte d'ensemble des deux départements, huit cartes d'arrondissements, les plans de Chambéry, d'Annecy et d'Aix, un autre de Brides et Moûtiers, un panorama du Mont-Blanc, une seconde vue panoramique des Alpes prise de Saint-Louis-du-Mont, et enfin une série de vues pittoresques. Avec de tels éléments, M. Gabriel de Mortillet et M. André Perrin peuvent compter sur le succès de leur entreprise.

L'imprimerie Cane, à Moûtiers, achève dans ce moment la réimpression des *Mémoires* de Besson sur l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste et Maurienne. A la fin d'octobre, les souscripteurs recevront cet ouvrage, dont nous avons examiné les feuilles, imprimées avec le plus grand soin, sur papier fort. La longue liste des *errata* a disparu; en outre, un volume qui paraîtra en 1872 contiendra un supplément destiné à corriger et à compléter l'œuvre de Besson.

Il vient de paraître, à Vienne en Autriche, un travail intitulé: *Les monnaies des comtes de Genève*, par Albert Sattler (*Die münzen der Grafen von Genf, von Albert Sattler. Wien, 1871*). Ce travail, qui est une reproduction d'un article du journal allemand de numismatique, contient 16 pages in-8^o et une planche. — J. V.

Le Directeur-gérant, L. REVON.

ANNECY. — TYP. A. PERRISSIN ET C^{ie}.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Observations sur le noyer (suite), par M. G. — Archéologie : l'Habitation du chœur, le Saint-Sépulcre et Gevrier, par M. C.-A. Ducis. — Bruxelles, par M. de Vigne. — Chronique musicale, par M. Weber. — Henri IV à Beaufort, par M. C.-A. Ducis. — Bibliographie : *Les Etats généraux de Savoie de l'an 1822*, de M. Jules Vuy, par M. A. Albrier. — Recueillement (poésie), par M. B. Dufernex. — Bulletin.

OBSERVATIONS SUR LE NOYER

(Suite.)

Autre grief (prétendu) contre le noyer.

On ose dire : l'écorce de cet arbre, les feuilles, le brou, contiennent un principe tout particulier d'odeur âpre, pénétrante, qui s'exhale fortement dans les jours de chaleur, de là des émanations malsaines pour tout ce qui respire et même pour les végétaux. Son ombrage humide, ajoute-on, et l'eau qui dégoutte quelquefois de ses feuilles sont à éviter ; c'est la croyance généralement admise. Mais « si cette ombre, dit un auteur, pouvait causer quelque incommodité, cela pourrait peut-être arriver à des personnes qui, par suite d'un exercice violent, ayant extrêmement chaud, se mettraient sous son feuillage, et dont la transpiration se trouverait arrêtée par la trop grande humidité de la place (1). » Suivant l'opinion d'un naturaliste érudit, à laquelle je m'associe volontiers, il en est de l'ombrage du noyer comme de celui de tout autre arbre de la même fraîcheur ; et cela d'autant mieux qu'il est reçu que la feuille du noyer est médicinale, et comme telle, d'une grande efficacité, qu'elle est alimentaire pour le bétail, etc. Le lecteur se rappelle ce que nous en avons déjà expliqué plus haut : nous ne commettrons donc pas des redites. Nous n'ajouterons qu'une réminiscence de notre jeune âge ; à certaines belles matinées de juillet, les enfants du village accouraient sous les gros noyers de la localité à la recherche des feuilles *mannées*, c'était leur expression pour indiquer les quelques feuilles qui tombaient couvertes d'une sorte de manne assez semblable à une légère couche de miel sauvage, que chacun s'empressait de lécher avec avidité. Or, jamais, que nous sachions,

ces feuilles n'eurent rien de vénéneux, rien de nuisible, en cette circonstance.

Dirai-je encore qu'au moyen d'une grosse tarière il est quelquefois pratiqué aux noyers les plus vigoureux, pendant le plus fort de la sève, des trous de la profondeur d'une douzaine de centimètres, d'où, pour l'ordinaire, découle un liquide sucré, mucilagineux, qui, figé ou épaissi, offre les qualités de la mélasse ? En voilà bien assez pour nous rassurer à l'endroit du voisinage du noyer, si gratuitement redouté par quelques personnes.

De plus, il n'est pas prouvé que ce voisinage ait rien de dangereux pour les végétaux ; du moins, il y a des exceptions, et je me hâte d'en signaler une, celle du cerisier. En effet, j'en ai vu un, d'une belle ~~épaisseur~~, ~~ayant été~~ roulé en spirale, de la souche aux premières branches, avec un gros noyer, dont le feuillage l'enveloppait totalement. Hé bien, ce cerisier se chargeait chaque année d'une abondante récolte de son beau fruit noir. A la vue des inflexions ou courbures sinueuses de leurs tiges, résultant de leur naturelle étreinte, j'ai cru pouvoir constater qu'ils avaient une origine identique et simultanée, d'autant plus qu'ils avaient pris essor et s'étaient développés à travers un mur (sans mortier) de soutènement, dans les joints duquel les rats, c'est probable, en avaient fait le semis. Mais, ces arbres ne devaient pas avoir la même longévité, car il y a longtemps que le cerisier a péri, laissant debout, bien vigoureux, et pour bien des années encore, le compagnon de sa vie.

A propos de cette fructueuse *dualité*, car c'en est une, n'y aurait-il pas d'étude à faire, n'y aurait-il point de secrets à dérober à la nature, dans nos vergers, concernant l'association possible, présumable, osé-je dire, des arbres, afin d'en assurer la fructification. Bien entendu qu'il ne s'agirait nullement d'arbres puisant, humant les mêmes sucres nutritifs ; ceux-là se nuiraient réciproquement ; mais d'arbres qui, s'alimentant diversement, ne se porteraient point préjudice les uns aux autres. Voilà un nouveau problème qu'il nous importerait fort de résoudre en faveur de l'arboriculture. Heureux si nous parvenions ainsi à nous assurer de la fructification de nos arbres ! Cette découverte vaudrait pour le moins la recette de plâtrer les prairies, enseignée par le célèbre Franklin.

(1) M. de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*

La cause du noyer a un adversaire bien redoutable, ainsi que nous l'avons insinué, c'est le goût effréné, c'est la manie étrange des meubles du bois de cet arbre, à l'exclusion d'autres essences, à l'exclusion de l'acajou, du palissandre, et souvent de l'ébène même. Sans cet engouement, combien de personnes se contenteraient du bois de frêne, d'érable, de chêne, d'alisier, de sorbier, de platane, d'aune, de plane, de cerisier, de poirier, de mûrier, de mélèze, etc., et feraient baisser le prix du noyer ! Un autre préservatif, ce serait de frapper d'un impôt l'exportation de ce bois précieux. Une telle détermination de la part de l'administration compétente serait d'une haute sagesse. Peut-être faudrait-il accorder des primes aux artisans qui, pour économiser le noyer et ralentir la destruction de ce bel arbre, se mettraient à confectionner des meubles en tout autre bois.

Enfin, si, malgré tous nos efforts, nous sommes condamnés à voir disparaître de plus en plus ces noyers magnifiques qui avaient été respectés par un si grand nombre de générations, avisons du moins, désormais, au moyen de les remplacer pour l'avenir.

Culture du noyer. — Cet énoncé n'a trait, bien entendu, qu'à la culture à venir, et non à la culture présente qui, chez les quatre cinquièmes des propriétaires, soit dit sans offusquer personne, est à peu près nulle. En effet, où remarque-t-on des semis de noyers ? Et alors, comment, pour l'ordinaire ces arbres se propagent-ils ? Les habitants de la campagne, tant soit peu observateurs, vont nous l'expliquer : à la récolte des noix, il s'en échappe toujours quelques-unes sous le coup de la perche ou dans le transport qui s'en fait d'un lieu à un autre, pour aller se loger dans un creux, au pied d'un mur, dans une haie, sous une touffe de mousse ou de feuilles, ou bien les rats, qui ne manquent jamais de s'approvisionner abondamment pour l'hiver, sont parfois forcés de renoncer à quelques-uns de leurs magasins, ou encore certains oiseaux, ne pouvant avoir raison de la coque d'une variété de noix trop dures, en laissent tomber sur une pointe de roc, sur une pierre quelconque, en vue d'en dégager l'amande dont ils sont friands. Mais voilà que leur visée et leur fil à plomb sont mis en défaut, on ne sait par quelle cause ; les précieuses noix tombent intactes, rebondissent dans les broussailles, dans des infractuosités de rocher, etc. Ce sont bien là les divers modes fortuits dont a lieu le semis du noyer.

Si du moins la transplantation en était bien conditionnée ! mais communément il n'en est rien. Partout, l'examen attentif de ce qui regarde le semis du noyer, sa transplantation, la taille, le greffage, etc. est digne d'une sérieuse attention. Ici, comme en quoi que ce soit, il faut se ressouvenir que tout, sur la terre, arbres et plantes, sous le poids d'un perpétuel anathème, n'a de fécondité qu'en raison du concours laborieux que l'homme y apporte.

Le semis. — Chaque jour le démontre : les noyers semés en place (à demeure) par la main de l'homme ou accidentellement, réussissent mieux que s'ils avaient été transplantés, et cela, dans toute espèce de terre, par la raison que l'ensemble des racines

s'établit plus confortablement ; chacune d'elles s'épand autour de la souche librement et pour jamais, le pivot s'enfonce en toute profondeur dans le sol, pour y puiser une nourriture aussi abondante qu'assurée. « Il résulte du semis à demeure, lisons-nous dans un ouvrage sérieux (1), que la pousse de la tige gagne « plus de dix ans sur vingt, comparativement à la « noix semée en même temps dans la pépinière, et « dont l'arbre est ensuite transplanté ; le tronc « s'élève beaucoup plus haut, plus droit, et on est « maître de l'arrêter à la hauteur qu'on désire, soit « en en retranchant le sommet, soit en élaguant « les branches inférieures. » A l'appui de cette assertion, me sera-t-il permis de citer un fait dont j'ai été témoin, et que, au besoin, il serait aisé de vérifier. On arrachait une pépinière de noyers, pour en opérer la transplantation. Arrivé au dernier arbre, on remarque, non sans surprise, qu'il avait merveilleusement insinué ses racines principales entre deux énormes pierres effleurant le sol, et qu'il ne pouvait s'extraire avec assez de racines pour la reprise. Néanmoins, eu égard à sa bonne venue, à son port élancé, on regretterait de le risquer, on le laisse donc en place. Excellente idée ! Aujourd'hui, ce noyer, de vingt et quelques années, est le plus joli de toute la colline (2) ; monté sur une tige de six mètres et plus, droit comme un jonc, d'une apparence magnifique, trois ou quatre fois plus gros et notamment plus élevé que ses contemporains, les mieux réussis même, il est et sera de tout point admirable, d'autant plus qu'il est taillé et conduit à teneur des procédés exposés dans cette notice. De plus, il est laissé à l'état de sauvageon, parce qu'alors, d'une constitution plus forte, il sera moins sensible à l'âpreté du climat, moins exposé aux gelées, car, quand on greffe, on néglige la question du bois dans l'intérêt de celle du fruit, dont on s'assure, non par l'opération seule du greffage, nonobstant tout ce qui se débite vulgairement à ce sujet, mais par le choix et la préférence de variétés tardives, qui sont d'un produit plus certain.

Que les noyers, semés à demeure, soient destinés ou non à être greffés, on ne laisse pas de les traiter de la même manière.

Le semis se fait dans une terre défoncée à 0^m,80 environ, bien ameublie, sans autre engrais, suivant le journal *Le Sud-Est*, que de la cendre. Celle qui a servi à la lessive est également bonne, pourvu qu'elle soit restée quelque temps à l'abri de la pluie. Indépendamment de l'avantage de ses sels, la cendre rend la terre plus perméable aux racines et en facilite l'expansion.

On choisit des noix d'une belle et bonne qualité, complètement mûres. Si on les sème tout de suite, en automne, il faut les mettre à une profondeur où le froid ne puisse les atteindre, les laisser dans le brou dont l'âcreté les défend contre la voracité des rats et des mulots ; et, dans le même but, il est bon de les entourer de rameaux de genévrier.

(1) Dictionnaire ou nouveau cours d'agriculture.

(2) En Faucigny, exposition sud-est, à 820 mètres, pour le moins, au-dessus du niveau de la mer ; dans la même direction, altitude de 1,000 mètres environ, il y a quelques noyers dont la végétation annonce qu'avec un peu plus de soins ils ne manqueraient pas d'y réussir assez bien.

Lorsque le semis est réservé pour le printemps, on stratifie avec du sable un peu fin les noix qu'on retire dans un endroit frais, à l'abri des rongeurs et du froid, jusqu'aux beaux jours. Il est même conseillé de les humecter légèrement pendant les derniers mois de l'hiver afin d'en provoquer la germination, ce qui avance de beaucoup le semis. Le printemps arrivé, on les place à une profondeur de 0^m,06 à 0^m,08.

Il est très important, indispensable, devons-nous dire, d'ébourgeonner peu à peu, dès la première année, les jeunes noyers, en n'y laissant que la tige centrale, de les dégager de tous autres végétaux dans un circuit d'une convenable étendue, et de les protéger par de petits échalas; dépratiquer, deux ou trois fois l'an, de légers labours au pied afin d'ameubler la terre et de la rendre plus susceptible de s'imbibber de la pluie, des imprégner des émanations atmosphériques. Enfin, on complète ces premiers soins en jetant sur la terre nouvellement labourée une petite couche de paille menue ou d'herbe à demi sèche; c'est le vrai moyen d'y maintenir de la fraîcheur sans arrosage. Il y a des circonstances où l'on obtiendrait le même avantage en couvrant de pierres plates le pied de l'arbre.

Tout ce travail, toutes ces attentions ne sont encore, jusqu'à un certain point, qu'une mise en scène, qu'un prélude; il faut, sans se lasser, continuer de labourer pendant quelques années au pied de l'arbre, en disposer les branches de manière qu'elles ne s'entrelacent par les unes aux autres, il faut élaguer les rameaux trop pendants, couper le bois mort et tout ce qui empêche la libre circulation de l'air, surtout dans l'intérieur de l'arbre.

Traités de la sorte, ils diffèrent essentiellement de ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes.

S'ils doivent être transplantés, il convient, après la deuxième et troisième année, de les *cerner*, c'est-à-dire d'enfoncer verticalement en terre le fer d'un instrument aratoire, d'une bêche (vulgairement pelle carrée), de manière à couper les racines à la longueur de 0^m,40 à 0^m,50. L'opération exécutée par un bras vigoureux et à l'aide d'un tranchant affilé, les plaies ne tardent pas trop à se cicatriser; il y pousse un abondant chevelu qui, lors de la transplantation, amène une bonne reprise et l'accélère. On conseille de fouiller la terre le long de la souche pour rogner le pivot au cas où l'on ne serait pas sûr de la profondeur du sol qui doit recevoir l'arbre dans la suite.

La transplantation. — Comment se fait-elle, la plupart du temps? — Arraché, extirpé avec brusquerie, le jeune noyer est jeté, fiché dans un trou pratiqué tout juste à la mesure du peu de racines qui lui reste. On recouvre celles-ci de la terre prise sur place, on piétine dessus, comme autour d'un poteau, et tout se termine par là; vaille que vaille, on n'y pense plus... Qu'en résulte-t-il? — C'est facile à prévoir. Les jeunes plants n'acquièrent pas de vigueur, ils languissent, ne poussent que des rameaux faibles et plutôt pendants; ils s'étiolent et périssent en grand nombre. Ceux qui subsistent ne sont pas à comparer à ceux de même date, transplantés à la même époque, mais entourés des soins convenables.

Dans la question de la transplantation, nous n'avons rien de mieux à faire que de résumer ce que nous avons vu mettre en pratique: lors de l'extraction des plants, loin de les arracher, à tour de bras et de vive force, sans ménagement pour les racines, l'arboriculteur digne de ce nom ouvre une tranchée qui lui permette d'aborder aisément chaque pied d'arbre et de le soulever avec peu d'effort, muni de toutes ses racines latérales et pivotantes. Les bouts sont-ils légèrement endommagés, il les coupe *franc*; il les unit avec sa serpette; les pivots, il les raccourcit lorsqu'il suppose le sous-sol imperméable ou trop froid. Ce dernier procédé toutefois n'a pas raison d'être s'il s'agit d'un terrain profond et de bonne qualité. Mettant l'arbre en place, dans un sol ameubli, à quatre-vingts centimètres, il en étend symétriquement les racines, tout en les dirigeant plutôt du côté où elles doivent moins nuire et les garnit une à une de terre menue, et mieux encore de terreau composé en grande partie de matières végétales et de cendres. Pendant plusieurs années consécutives, il ne cesse d'y opérer de fréquents mais légers labours dans un circuit de trois ou quatre mètres. Ces labours, si recommandés par tous les connaisseurs, sont absolument négligés chez nous, soit dit en passant; de là le trop peu de progrès de nos transplantations et leur chétive apparence.

Un autre soin qu'il se reprocherait d'omettre, c'est l'usage de bons tuteurs, auxquels il lie l'arbre de manière à le dresser parfaitement; et cela, pour plus d'un motif: la position droite d'un arbre offre un plus joli coup d'œil, contribue à sa solidité, à son équilibre, et ce qui est plus précieux, elle favorise la marche ascensionnelle, la circulation de la sève. Et si l'on me permettait ici une parenthèse, je demanderais à quoi bon ces incisions longitudinales qu'on fait sur la tige principale, côté est, et même le long des branches faibles, pendant la période de la sève ascendante? Cette opération est également propre à donner plus d'activité au cours séveux. De là une plus grande dilatation des tissus et une nouvelle croissance.

Le tuteur a d'autres avantages considérables: lié avec la tige de l'arbre, il le soutient contre le vent, contre la pétulance du bétail et l'étourderie des enfants. Cette sauvegarde est plus nécessaire qu'on ne croit communément. L'arbre isolé subirait une agitation fréquente; par suite, la commotion et l'ébranlement descendant peut-être jusqu'aux racines, les dessouderaient plus ou moins de la terre dont elles sont enveloppées, et au sein de laquelle, par leurs spongioles (éponges, suçoirs), placées à l'extrémité de chacune d'elles, elles vont puiser l'eau dont la succion est essentielle à la vie de l'arbre (1). En conséquence, l'immobilité est-elle pour les jeunes arbres ce qu'il y a de plus normal, et s'explique-t-on l'état chétif de ceux qui ont été dépourvus de tuteurs dès le commencement, quoique, pour tout le reste, ils soient dans des conditions convenables.

(1) Ce liquide transporté suivant les lois de la capillarité, surtout jusqu'aux extrémités des feuilles, d'où, enrichi, transformé au contact de l'air, il redescend, coule dans toutes les parties de l'arbre et s'étend jusqu'au bout des racines. Ce liquide s'appelle *Cambium* et contient toutes les qualités qui constituent les végétaux.

Ce principe admis, comment nos ouvrages touchant l'arboriculture sont-ils si peu explicites sur l'échassement en général, et en particulier sur celui des arbres ?

Concernant la transplantation, il est à propos de rappeler l'observation d'un homme fort expert : persuadé qu'il y a toujours des avantages réels à établir solidement les arbres qu'on plante, « il faut, disait-il, s'en procurer qui soient déjà très forts : on réussit mieux, on gagne du temps, et beaucoup. Les plus gros, ajoutait-il, sont les meilleurs ; eussent-ils déjà huit pouces d'épaisseur, fallût-il quatre hommes, quatre forts-à-bras pour les manier ; n'importe, n'hésitez pas, préférez-les, placez-les avec soin dans une fosse suffisamment grande. Ils grossiront et se développeront à vue d'œil. » En nous associant pleinement à cet avis, justifié par l'expérience, nous ferons cette réflexion : alors même que ces arbres, déjà d'une certaine dimension, pourraient se passer de tuteurs, encore ne serait-il pas inutile de les protéger par quelques rameaux d'épines, passés autour.

Enfin, au dire de quelques auteurs, plus le noyer subit de transplantations, plus tôt il donnera du fruit, et du plus beau fruit, parce qu'il travaillera moins sur le bois et que les racines et le chevelu se multiplieront davantage.

Le greffage (1). — Dès que les sujets ont atteint l'épaisseur du bras, c'est le moment de les greffer ; et cela en flûte, ou en fente, ou en couronne. Si l'on adopte la première opération, on le taille une année à l'avance (2), pour avoir des jets d'un an propres à recevoir les sifflets ou anneaux. Une année après, au plus fort de la sève ascendante, un sifflet, muni d'un œil, est placé à un scion du sujet qu'il enveloppe exactement dans son pourtour sur une place d'où l'on a enlevé un semblable sifflet. Il y a des pépiniéristes qui fendent longitudinalement ce sifflet, afin de pouvoir plus vite, plus facilement l'appliquer circulairement au scion et couvrir celui-ci avec exactitude, sans déranger la sève ni d'un côté ni d'un autre. Les écorces étant bien jointes latéralement et dans le bas, on recouvre de cire à greffer, et l'on pratique la ligature. J'insiste sur le système du greffage au sifflet.

(A continuer.)

ARCHÉOLOGIE

L'HABITATION DU CHŒUR, LE SAINT-SÉPULCRE ET GEVRIER.

A l'extrémité de la commune de Gevrier, où son territoire fait, entre ceux d'Annecy et de Seynod, un angle marqué par le ruisseau de la Prairie et l'ancienne route de Rumilly, se trouve la maison de

(1) « Autrefois tous les noyers étaient élevés francs de pied, et l'on récoltait leurs fruits tels qu'ils voulaient bien les donner ; aussi les variétés sont-elles très nombreuses, car cet arbre ne se reproduit pas identique par la semence. Ce n'est guère que depuis un siècle qu'on s'est appliqué dans quelques localités (Isère) à rechercher les variétés les plus avantageuses et qu'on les a perpétuées par la greffe. » (Le Sud-Est, p. 494).

(2) Alors que la sève est apaisée, c'est-à-dire aux premiers jours de juin, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

MM. Tripp frères, dans les dépendances de l'ancien chapitre du Saint-Sépulcre Jérusalemite d'Annecy hors les murs.

Au perron de l'escalier on peut voir encore une inscription romaine qui, bien qu'en partie oblitérée, peut offrir encore à l'archéologue un point d'étude d'histoire locale. Nous la donnons sous toute réserve aussi bien que l'essai de lecture qui la suit :

C·CLAVDIVS·T·F·W
F O L·ET·CARIO·E CLE
I·I ET·L·IVI·OPI ·II
F CA IT·HABITATI
II II·CHORI· O·

Le seul nom bien lisible est celui de la première ligne ; *Caius Claudius Titi filius*. On ne peut même assurer que les lettres qui suivent expriment son surnom ou la tribu Voltinia... Le second paraît être un *Cario* E.... *filius* ou *filio*.... surnommé *Cle*.... Faut-il reconnaître dans la troisième ligne un *Lucius Julius Optatus* de la même famille que le flamine de Mars, qui avait une villa à la campagne Gaillard, qui a fait élever à ses frais, de *sua pecunia*, un monument au chef-lieu de Gevrier, un autre dans la plaine d'Annecy ?

Avec ces trois sujets il est peu grammatical de lire ensuite *œdificavit habitationem chori* ; à moins de ne considérer comme sujet que le nom de la première ligne et de supposer les autres à l'ablatif comme *Cario*, en les qualifiant d'ouvriers, *Operariis*.

Nous laissons la décision à de plus habiles, en signalant à leur attention ce monument, unique en son genre dans les trouvailles d'Annecy.

Le *Chorus* était le personnel des chanteurs, musiciens, danseurs dans les cérémonies du culte ou sur la scène dramatique.

Dans la première hypothèse cette pierre accuserait un temple voisin. La chapelle primitive du Saint-Sépulcre lui aurait-elle succédé ? On ne le sait. En tout cas elle était une des plus anciennes du pays. Il en est fait mention dans une bulle du pape Célestin III, de la fin du XII^e siècle (1). On sait que les religieux ont fait le premier service paroissial du *Burgum Annessii*, et qu'ils avaient continué à desservir les faubourgs à mesure de l'extension des murs d'enceinte de la ville (2). Ce qui viendrait à l'appui de cette provenance, c'est l'encastrement dans le même escalier d'une pierre sacraire ou bassin creusé en entonnoir, qui n'a pu venir que de la même église, agrandie au XIV^e siècle.

Toutefois cette inscription serait jusqu'ici le seul souvenir romain de ce quartier ; tandis qu'on a trouvé à peu de distance de là les restes de plusieurs édifices religieux, entre autres au mas des Allouèges, où les inscriptions constatent le culte d'Apollon, de Castor et Pollux (3). L'*ex voto* d'Atilius, dont on ignore l'objet, était monumental. Un autre édicule sacré a été découvert sur les bords du Thioux non loin de là

(1) Besson, *Preuves*, 94.

(2) Archives départementales. Archives de la ville d'Annecy.

(3) *Les Fins, Baulas et Annessy*, 8-18. Revon, *Inscriptions antiques de la Haute-Savoie*, 9.

maison Aussedat. Quelques marbres couverts d'ornements en ont été transportés à Gevrier. Il ne serait pas impossible que d'autres blocs eussent été employés comme matériaux à l'établissement du St-Sépulcre.

Les statues de Minerve, de Mercure, d'Hercule, de Vulcain, etc., trouvées à différentes époques, doivent avoir orné ces divers édifices.

Je ne parle pas du monument du Mas-des-Dieux, à Meythet, ni de celui de Jupiter à Annecy-le-Vieux ils étaient trop éloignés.

La seconde hypothèse, celle d'une compagnie attachée au service d'un théâtre, peut avoir également une grande probabilité. Bien que ce personnel fût plus ordinaire chez les Grecs que chez les Romains, il ne serait pas étonnant de le retrouver ici, où le théâtre était, non point au milieu de la ville, comme dans la plupart des cités latines, mais en dehors, comme chez les Grecs, et adossé à un coteau de Gevrier.

L'existence de ce théâtre est assez établie par l'inscription *Theatrum* et les sièges en demi-cercle découverts près de la fontaine, et par les matériaux employés à la construction de l'ancienne église de Gevrier (2).

On sait que le marche pied de l'autel principal était une dalle avec inscription romaine retournée; que des tronçons de *podium* avaient été renversés sur le dos pour servir de degrés entre le chœur et la nef sous l'arc triomphal. Des stèles à volutes, à oreilles, des pierres tumulaires avec inscriptions avaient été disposées soit comme autels collatéraux, soit comme sièges formant une avenue devant l'église.

Je ne parle pas des tronçons de fûts, de chapiteaux, des tuiles à rebords, du sifflet de théâtre et des autres objets trouvés soit autour du cimetière soit dans les maisons environnantes et surtout à la villa de *Sextus Julius Optatus*, flamine de Mars, dans la campagne Gaillard.

Dans le courant du *xiv^e* siècle une fenêtre ogivale a été ouverte ou agrandie à la paroi méridionale du chœur. La nef avait été refaite au *xvi^e* siècle, ainsi qu'on le voit par le style flamboyant de la porte et la date de 1521, qu'y fit placer Jean Revilliet.

La nef a été détruite, il y a peu d'années, et cette porte a été adaptée à la nouvelle façade construite dans le vide de l'arc triomphal. La chapelle actuelle de Gevrier présente donc une bigarrure de trois styles architectoniques. Celui du sanctuaire n'est bientôt plus reconnaissable. Les trois baies romanes ont été fermées. Le petit clocher qui surmontait le chœur a disparu.

Ce ne sont pas les seuls regrets qu'inspirent les réparations inintelligentes dont ce monument a été l'objet. La première inscription romaine que j'y avais découverte, et qui a provoqué les recherches et les trouvailles postérieures, a disparu sous le marteau et le crépissage aussi bien qu'une autre, dont je n'ai pu achever la lecture. Longue de 1^m,35, large de 0^m,88, elle est encadrée à l'extérieur sous la fenêtre du chœur, avec une inscription de douze lignes, dont le texte est perdu pour l'histoire. C.-A. Ducis.

(2) *Revue savoisienne*, 1862, p. 9.

BRUXELLES

Bruxelles devient une ville si agréable que son séjour est de plus en plus recherché. La population flottante y est nombreuse et les étrangers établis à demeure forment une notable fraction des habitants. On a, depuis quelque temps, réuni les faubourgs à la ville; aussi, le chiffre de l'agglomération varie actuellement de 350 à 400,000. Il n'en faudrait pas plus: les trop grandes cités deviennent des labyrinthes et resserrent l'espace pour l'individu, si elles l'augmentent pour la masse. Les conditions de l'existence deviennent trop difficiles et trop coûteuses. Bruxelles, c'est Paris, moins le fracas et la surabondance de la classe ouvrière.

Bruxelles se divise en deux parties, la ville haute et la ville basse. Dans le bas, règne l'activité commerciale; le bas-Bruxelles comprend les théâtres, les marchés, la bourse, l'hôtel-de-ville, le passage Saint-Hubert. Le haut-Bruxelles est la demeure de la cour, des classes riches, de la haute finance, des ambassades; cette partie de la ville s'étend du côté de l'Ouest. Dans la ville haute sont situés le parc, jardin ou plutôt bois de haute futaie, ayant le palais du roi au midi et le palais de la nation et les ministères au nord: le palais ducal, ancienne habitation du prince d'Orange, aujourd'hui bâtiment d'utilité publique; le musée de tableaux et la précieuse bibliothèque de Bourgogne, fondée par les ducs de ce nom; le palais de la nation, où se réunissent les chambres législatives; le quartier Léopold, faubourg Saint-Germain bruxellois, plus élégant et plus homogène que celui de Paris.

Le logement est la première préoccupation d'un voyageur. Dans la ville haute se trouvent les grands hôtels; le premier en tête est l'hôtel de *Belle-Vue*, attenant au Jardin royal, viennent ensuite l'hôtel *Mengelle*, l'hôtel de l'*Europe*, de *Flandre*, de *France*, de la *Grande-Bretagne*. La plus mince chambre est de 5 fr., le dîner de 5 à 6 fr., sans le vin. Disons ici qu'en Belgique on ne compte pas la boisson dans le prix du dîner: le vin se paie à part à la demi-bouteille ou à la bouteille. On ne sert de bière dans aucun hôtel bien tenu, à moins de la payer aussi cher que le vin, qui se débite depuis 1 fr. à 2 fr. 50 la demi-bouteille d'ordinaire. Dans le nord de la Belgique, ce que l'on boit le plus c'est le bordeaux, quelque peu de mâcon; dans le sud et surtout dans le Hainaut, le bourgogne a grande vogue. La France exporte annuellement en Belgique du vin pour une valeur de dix millions. Il est passé en proverbe que nulle part il n'y a d'aussi bonnes caves qu'en Belgique; mais il ne faut pas juger les bibliothèques par les volumes qui se rencontrent dans l'ordinaire des tables d'hôtes; il faut visiter les collections particulières ou bien demander dans les hôtels les exemplaires qui ne sont pas d'un usage journalier, alors on finit par donner raison au proverbe: tout cela coûte mais cela vaut son prix. Le commerce des vins français a pris une extension telle que le nombre des marchands est devenu innombrable; joignez-y les marchands allemands de vin du Rhin et vous comprendrez que les personnes aisées ont été obligées de prendre des mesures pour se ga-

*

rantir des visites trop multipliées. Les domestiques ont la leçon : tout étranger soupçonné d'être marchand de vin trouve *visage de bois* ; les vieilles relations seules passent, les nouvelles n'ont qu'à se munir de solides recommandations.

Le centre de Bruxelles s'étend de la place de la Monnaie à l'hôtel-de-ville et au passage Saint-Hubert, large rue couverte en vitres, bordée de magasins ; les passages de Paris n'offrent aucun point de comparaison. Deux grandes galeries, la Galerie du roi et la Galerie de la reine, plus un petit dégagement appelé Galerie du prince divisent le célèbre passage ; ces galeries forment le rendez-vous de la flânerie bruxelloise, et sont un précieux refuge en cas de pluie ; de 6 à 10 heures du soir elles offrent la plus grande animation. Elles renferment un théâtre de comédie et un casino où se font entendre les Thérésas.

Aux environs du centre de Bruxelles sont situés les vrais hôtels pour le commun des voyageurs. Citons par ordre : l'hôtel de l'Univers et l'hôtel de Suède, qui prennent des allures d'hôtels de premier rang ; l'hôtel de l'Empereur, fréquenté par les Belges du nord et les Hollandais, maison tranquille, d'une propreté non flamande mais hollandaise ; l'hôtel du Grand monarque, lieu de descente des voyageurs de commerce français, surtout des marchands de vin : c'est là qu'on entend des discussions sur le crû ; l'hôtel Royal, l'hôtel des Etrangers, excellents hôtels. A l'hôtel de l'Univers et à l'hôtel de Suède, la chambre revient à 3 fr. ; dans les autres, le prix est fixé à 2 fr. ; le dîner est coté 3 fr. 50, toujours sans le vin. Mentionnons qu'en Belgique la pension ne se compose que du dîner, les autres repas se paient à la carte. Presque partout, à Bruxelles, on dîne à 5 heures. Quelques hôtels ont une seconde table à 1 heure, heure flamande.

Dans une catégorie inférieure, on remarque l'hôtel de Cologne, du canal de Louvain, du café Liégeois et surtout l'hôtel de la Campine, très convenable. La chambre coûte 1 fr., le dîner 1 fr. 50 c. ; ces établissements ont des tabagies où l'on débite de la bière, de sorte qu'en soupant ou en déjeunant on peut prendre cette boisson, ce qui allège considérablement la dépense.

Les principaux restaurateurs sont Dubost, rue de la Putterie, Allard, rue Fossé-aux-Loups ; dans ces établissements, le moindre dîner est de 3 à 4 fr. ; puis vient le Rocher de Cancale, où l'on peut dîner depuis 2 fr., ce qui, avec la demi-bouteille de 1 fr. 50, met le repas ordinaire à 3 fr. 50. Après ces établissements très bien montés on peut citer un grand nombre de restaurants moindres, tels que la Ville de Paris, où l'on dîne à 1 fr. 50, avec faculté de boire de la bière.

Les grands cafés entourent la place de la Monnaie : le Café des Mille-Colonnes est fréquenté surtout par les étrangers et les provinciaux : il y a une salle de lecture, où il est défendu de fumer et de jouer, et une tabagie ; c'est un fort grand établissement. Le Café Suisse est surtout fréquenté par les voyageurs de commerce et les boursiers ; la bourse est tout près : le café en est une succursale. Le Café des Trois-Suisses, à côté du théâtre, est le plus bruxellois : il a

une salle de lecture où l'on peut fumer sans jouer et une salle de jeu. Dans d'autres quartiers de la ville, on trouve le Café du Globe, à la place Royale, le Café de Foy, au Passage. Ajoutons que le pourboire est de rigueur dans les cafés et restaurants, à l'instar de Paris.

Le café, en Belgique, est un lieu de réunion huppé, ce que l'on appelle aujourd'hui aristocratique, ce mot ne signifiant plus qu'extrêmement convenable ; la bourgeoisie va peu au café et en province encore moins ; au-dessous du café il y a l'estaminet, où l'on prend de la bière : les cafés ne vendent pas de bière ou la vendent cher ; l'estaminet est le véritable lieu de réunion des Belges. Il y a, à Bruxelles, un estaminet célèbre, le Doux ; là on trouve le vrai bourgeois de la cité brabançonne, vidant son verre de faro ou de lambick et fumant gravement sa pipe, en jouant au wisth ou au piquet. Dans les cafés on ne voit pas de pipes, tout le monde y a une certaine tenue ; aussi, pour mettre à l'aise les personnes qui ne tiennent pas à fréquenter les cafés le soir et n'aiment pas l'estaminet, on a inventé la taverne. La taverne est un établissement moyen, un café où l'on vend de la bière, mais rien que de la bière étrangère : la bavière, l'ale, le pale-ale. Un grand nombre de tavernes se sont ouvertes à Bruxelles. En province, l'aristocratique café a dû baisser pavillon devant la taverne et se résigner à vendre des bières étrangères à la chope pour conserver sa clientèle du soir. Il est assez d'usage, en Belgique, de ne fréquenter le café qu'après le dîner, on y prend le café, les liqueurs, et le soir on boit de la bière à l'estaminet. Les Belges de l'ancien temps n'ont pas encore pu se familiariser avec les tavernes, de même que certains propriétaires de cafés établis depuis longtemps sont restés longtemps fidèles au decorum et n'ont jamais voulu vendre de la bière, pour ne pas altérer la qualité de leur public. « Vous ferez ce que vous voudrez, disaient-ils à leurs enfants, mais nous nous tenons aux traditions. »

Le théâtre de la Monnaie est la principale scène de Bruxelles : on y joue l'opéra et l'opéra-comique ; le théâtre est situé sur la place du même nom, en face de l'hôtel où l'on bat la monnaie. A l'ancien théâtre du Cirque on joue l'opéra italien ; on y donna aussi pendant une année des soirées d'opéra flamand ; c'est là aussi qu'ont lieu les séances de musique classique à grand orchestre. Les théâtres du Parc et des Galeries Saint-Hubert exploitent le genre comédie, drame et vaudeville ; le théâtre Molière à Ixelles, faubourg de Bruxelles, cultive le même genre ; au théâtre des Délassements et au théâtre des Variétés on représente particulièrement le drame. Le théâtre Lyrique n'ouvre qu'en été, c'est le lieu de rendez-vous de la haute et basse cocotterie ; la pièce décolletée y est en faveur ; après le spectacle on recule les chaises et l'on danse, la salle de bal s'ouvre sur un jardin aux bosquets sombres. En hiver, il y a généralement un cirque sur l'une ou l'autre place publique, ordinairement la place du Trône, assez à l'écart, dans le haut de la ville et au centre de quartiers riches. En été, l'orchestre du théâtre royal de la Monnaie donne des soirées musicales, journellement, dans un endroit réservé du parc, appelé le Vaux-Hall. Sous les grands arbres, le kiosque, artis-

tement établi, renvoie le son comme dans une salle; le prix d'entrée de ces concerts est de 50 centimes. Rien n'est plus agréable que ces soirées d'harmonie; un excellent buffet fournit des glaces et des rafraîchissements que l'on savoure voluptueusement dans ce coin mélodieux.

Le pâtissier Marugg organise, en hiver, des soirées du même genre dans son établissement, rue Treurenberg. Marugg n'est pas un pâtissier ordinaire. Son magasin communique avec un salon donnant accès à une charmante salle de concert, or et blanc; les fenêtres de cette bonbonnière s'ouvrent sur un jardin délicieux où l'on voit les anciens remparts de Bruxelles. Les concerts-Marugg sont fréquentés par la meilleure société.

Après Marugg vient en seconde ligne le pâtissier Marchal, presque en face des galeries Saint-Hubert, rue de l'Écuyer, charmant établissement, moins grandiose.

A la suite des théâtres, nommons les grands cafés-concerts, l'Alcazar et le Casino Saint-Hubert. L'Opéra joue neuf mois, de septembre jusque fin mai; le théâtre des Galeries ne chôme guère, ainsi que les cafés-concerts; les autres établissements ont des saisons.

N'oublions pas la scène flamande où jouent des sociétés dramatiques d'amateurs, qu'on appelait autrefois les *chambres de rhétorique*; ces représentations ont généralement lieu au théâtre du Prado.

Un lieu d'amusement très agréable est le jardin zoologique; ce fut autrefois le jardin d'une abbaye, dont on a transformé les bâtiments en salons de conversation, salles de restaurant, de collections, etc. On y trouve une fraîcheur délicieuse, il est situé au-delà de la ville haute, dans un bas-fonds, un peu loin; il est bon de prendre une voiture pour s'y rendre. On donne au jardin zoologique, pendant la belle saison, des concerts très suivis, dans un kiosque de verdure éclairé au gaz. Quand on va voir le jardin zoologique on part de bonne heure et on visite d'abord le musée Wiertz, situé quelques pas plus loin.

Wiertz, peintre, né à Dinant (Namur), fut un génie homérique. Son atelier, une ancienne fabrique dont on a enlevé les plafonds des divers étages, est rempli d'œuvres colossales, étranges. Le principal tableau est la *Mort de Patrocle*, dont les figures ont des proportions dignes des récits de l'Odyssée et de l'Iliade. Parmi les ouvrages que nous nous rappelons citons un *Napoléon I^{er} devant son œuvre*. Le grand homme est entouré de ces *troupeaux d'esclaves qu'il foulait tremblants sous son char*, de soldats sanglants et mutilés, de veuves, d'orphelins, de misérables affamés; tout cela pleure, gémit, maudit: les hommes lèvent le poing, les femmes se tordent échevelées; au loin des ruines fumantes; pâle, pensif, profond, Bonaparte contemple sa gloire!

Un autre tableau représente le *Christ et les partis*; la papauté, la royauté et la démocratie s'empoignent dans une lutte insensée: la tiare roule par terre, le sceptre est brisé et la démocratie donne de furieux coups de poings sur des faces augustes; le Christ évangélique se couvre la figure d'une main, tandis que de l'autre il repousse les combattants. Ce tableau

fut exposé à Gand en 1865; il excita la colère du journal ultramontain le *Bien public*, qui l'appela une croûte; on peut dire que l'exécution n'est pas à la hauteur du génie de l'artiste.

Wiertz était l'homme des choses extraordinaires; beaucoup d'artistes à l'eau de rose l'ont appelé saltimbanque; il avait des allures à la Mangin, mais Mangin était un philosophe connaissant les hommes. Wiertz aussi connaissait les hommes. On voit écrit sur l'un des battants de la porte de son atelier: *Modestie; vertu qui s'efforce de plaire aux autres et rend timide*; sur l'autre battant: *Orgueil, vertu qui blesse les autres et fait faire de grandes choses*. Wiertz a préféré l'orgueil à la modestie; l'orgueil est permis quand il se joint à l'étude et au travail; ainsi compris c'est une force: l'homme s'incline naturellement devant la force, et surtout devant la vraie force: l'intelligence, avec cela et du labeur on laisse tranquillement aboyer le *vulgum pecus* des talents ordinaires et des ignorants.

Lorsqu'on entre dans l'atelier de Wiertz, on aperçoit à droite, sous une table, un énorme chien noir, armé de crocs formidables: cela inquiète, rassurez-vous: il est en peinture; plus loin on salue une personne penchée à une fenêtre: restez couvert, personne et fenêtre ne sont qu'une illusion. Voyez cette porte, ouvrez-la, la clef est au mur, vous souriez, vous êtes pris comme bien d'autres: trois ou quatre coups de pinceau, voilà la clef. Cela fait rire les artistes sérieux, cela dénote simplement une connaissance de l'ombre et de la lumière inconnue à la majorité de ces grands personnages. Derrière ces cloisons sont des tableaux que l'on regarde par un petit trou. Si vous êtes impressionnable, passez; si votre imagination est forte, penchez-vous. Voici une inhumation précipitée. Le mort, ou du moins celui qui a été pris pour tel, soulève le couvercle de son cercueil, sa main passe à travers la fente, une main fiévreuse, décharnée; on aperçoit le visage livide, terrifié, animé de la rage du désespoir; on sent pénétrer en soi l'épouvante qui est dans le cœur du malheureux; on assiste à cette scène effroyable de l'autre monde: c'est si saisissant, les reliefs sont d'une vérité si frappante qu'on croit voir la réalité hideuse. Ce tableau fut fait lors d'une invasion du choléra, alors qu'on laissait à peine le temps aux cadavres de se refroidir.

D'après une convention avec le gouvernement belge, Wiertz, moyennant un traitement annuel, laissait toutes ses œuvres faites ou à faire à l'Etat, sous la clause que son atelier porterait le nom de *Musée Wiertz*. Cet artiste est décédé, si nous ne nous trompons, en 1863 ou 1864.

Pour terminer cette causerie, faisons un tour au bois de la Cambre. Nous sommes à la place de la Monnaie, montons dans cette petite calèche, assez propre, qui attend la pratique, et prenons par la Longue Rue-Neuve. Nous voici arrivés à la place des Nations, qui s'étend devant la monumentale gare du Nord. Nous gravissons le boulevard du Jardin Botanique. Autrefois, les boulevards étaient séparés des faubourgs par de vilains fossés, des clôtures en bois; l'abolition de l'octroi a permis de combler les fossés et de jeter bas les barrières. Ville et faubourgs ne

forment plus qu'un ; les boulevards et les promenades se sont élargis, de nouvelles maisons se sont bâties et le tout a contribué à l'embellissement général. On ne saurait croire combien la suppression de l'octroi a développé les cités. Ce fut un beau jour que le 21 juillet 1860 : le 21 juillet est l'anniversaire du couronnement de Léopold I^{er}. A minuit, les employés de l'octroi ouvrirent solennellement les portes dans toutes les villes du royaume pour ne plus les fermer. En quelques endroits on brisa la serrure à coups de hache, c'était plus romantique. Nous assistâmes à une de ces cérémonies. Des chariots chargés de matières imposées quelques instants auparavant entrèrent pavoisés et illuminés : un corps de musique les précédait ; une foule nombreuse se forma en cortège et l'on circula ainsi dans les principales rues de la ville. Le ministre Frère-Orban s'est acquis une gloire réelle par cet acte de bonne administration. L'octroi a été remplacé par des impôts sur divers objets, entre autres les accises (eaux-de-vie et bière), le sucré. Le produit en est réparti entre les villes, proportionnellement à la population.

Du haut du boulevard du Jardin botanique on jouit d'un coup d'œil admirable : devant soi s'étend le ruban immense du boulevard ; à droite le vaste jardin avec sa serre en coupole ; plus loin la place de la Nation et la gare ; au-delà la campagne, tout cela animé par une circulation continuelle, c'est un de ces points de vue qui sentent la grande ville. On a un panorama tout aussi grandiose à la terrasse de la colonne du Congrès, rue Royale : une partie de Bruxelles, et des lieues de campagne s'étendent là, devant le spectateur.

Du boulevard du Jardin botanique on arrive aux boulevards élégants, lieu de promenade des désœuvrés. Voici l'allée des piétons, l'allée des cavaliers, la voie carrossable et le pavé pour les chariots, qui ne sont pas admis sur le macadam. Le boulevard de la Régence est bordé de maisons charmantes, presque toutes précédées de jardins, c'est une vraie suite de villas, dont plusieurs ont l'aspect de châteaux ; quelques-unes ont des façades ornées, artistiques, d'une grande élégance de lignes.

Des boulevards on passe à l'avenue de la Cambre, longue de quatre à cinq kilomètres ; on y bâtit des maisons à grand style. Remarquez l'hôtel Tesch. Voulez-vous savoir une aventure qui arriva à cet ancien ministre de la justice ? Tesch est un homme sec et vertueux. Devenu ministre, il se montra rigide pour la conduite des magistrats et des fonctionnaires attachés aux tribunaux. Un greffier, Mestriaux, fut destitué pour cause de vie légère. Tesch, s'étant rendu aux bains d'Ostende, y rencontra le greffier qui, dès lors, s'attacha à ses pas, le suivant partout. A son tour, le chef du département de la justice fit suivre Mestriaux par un gendarme, de sorte que l'on voyait sur la plage le ministre, le greffier et le gendarme se suivant à la file, se rencontrant, se passant, se dépassant, à la plus grande jubilation du public. Tesch ne fut débarrassé de Mestriaux que lorsqu'il quitta Ostende. Dans les rues de Bruxelles, le greffier, chaque fois qu'il apercevait le ministre, allait à sa rencontre, le forçant parfois de se garer ; il écrivit même une brochure

contre son ancien supérieur, mais il n'en resta pas moins révoqué, puis il se fatigua lui-même.

Le bois de la Cambre est une forêt de haute futaie, faisant partie du bois de Soignes ; il n'a fallu qu'abattre et tailler pour créer une promenade ; tout y est ombre, fraîcheur et silence ; on y roule discrètement dans des allées toujours ombragées. Le bois de Boulogne, création artificielle et coquette, est inférieur à cette majesté de la nature. On a creusé à la Cambre une immense nappe, vrai lac, dominé par une cascade artificielle.

Avez-vous le temps ? Vous ne tenez pas à dîner à Bruxelles ? Eh bien, allons à Boitsfort, on y trouve de bons restaurants. Le chemin qui y mène est sous bois, rien que de l'ombre et des collines verdoyantes : le paysage le plus pittoresque. Nous longeons la splendide campagne du banquier Oppenheim avec son lac. Au retour du dîner, nous revenons par la Cambre ; puis, prenant à droite, nous faisons un tour par Ixelles, charmante commune, pleine de villas et de jardins. Si cela peut vous être agréable, nous descendrons au concert du Parc, où nous terminerons la soirée, aux sons des mélodies de Meyerbeer et de Rossini.

JULES-CHARLES DE VIGNE.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, le 10 octobre 1871.

La musique et les théâtres suivent nécessairement la reconstitution lente et laborieuse de l'organisation politique et de la prospérité de la France. J'ai dit : lente, par rapport à notre impatience, car si le ciel nous est propice, il pourrait bien se faire que cette lenteur soit une rapidité réelle, peut-être même surprenante. Les recettes des théâtres prouvent que ces établissements ont repris leur rôle dans la vie du peuple ; mais il ne nous suffit pas qu'ils fassent des recettes. La diminution du chiffre des subventions des scènes privilégiées augmentera sans doute les difficultés ; nous ne saurons qu'au mois de décembre si la réduction proposée par la commission du budget deviendra définitive. Les journaux quotidiens en ont assez parlé, pour que je n'aie pas à m'y arrêter pour l'instant.

D'un autre côté nous voyons avec satisfaction que les artistes qui autrefois occupaient le premier rang dans les théâtres de musique et qui étaient partis pour l'étranger, reviennent peu à peu à Paris. On donne comme certaine la rentrée de Faure à l'Opéra. M^{me} Sasse était engagée pour chanter dans un nouvel opéra de Verdi, au Caire ; les négociations ont été rompues et elle doit nous revenir aussi. M^{me} Carvalho va donner des représentations à l'Opéra-Comique ; puis elle rentrera probablement au théâtre de la rue Lepelletier. Dans peu de mois d'autres artistes encore seront revenus, ou ils auront subi la loi des équivalents.

Un autre fait rassurant, c'est la nomination de M. Halanzier-Dufrénois à la direction de l'Opéra. Sa réputation n'est pas une de ces réputations faciles et surfaites comme par exemple celle de son prédécesseur, M. Perrin, actuellement administrateur du

Théâtre-Français et membre du Conseil municipal de Paris. M. Halanzier a gagné la science en province ; or, vous le savez, ce n'est pas chose aisée dans l'administration d'un théâtre de province, de joindre les deux bouts, comme on dit ; y faire fortune, est chose presque inouïe. M. Halanzier y a fait fortune. D'après les biographes, il est pour ainsi dire un enfant du théâtre. Sa mère, comédienne de talent, et femme de la plus grande honorabilité, était elle-même directrice et a laissé à son fils une petite fortune laborieusement gagnée et que celui-ci a largement fait fructifier. Depuis l'âge de dix-sept ans (il en a cinquante aujourd'hui), il dirigeait des troupes théâtrales ; il a été successivement à la tête des théâtres de Strasbourg, de Lyon, de Bordeaux, de Marseille et de tous les théâtres importants de province. On le dit homme de relations cordiales et sûres, d'une énergie calme et tenace, telle que peut en donner une longue pratique des affaires.

Nous ne tarderons pas à le voir à l'œuvre, mais, jusqu'à la fin d'octobre, les artistes de l'Opéra restent en société. Quoique l'on ne puisse pas leur demander de donner des nouveautés, ils ont fait à M. Reyer, bibliothécaire du théâtre, la gracieuseté de monter son *Erostrate*, joué à Bade en 1862. Cet ouvrage, en deux actes, servira de lever de rideau pour la reprise du ballet *Coppélia*.

Le poème de MM. Méry et Pacini est assez mauvais ; l'opéra n'ayant pas encore été joué, je ne parlerai pas de la musique, car l'auteur peut y avoir fait des changements plus ou moins considérables.

Telle qu'elle est publiée, elle obtiendra les mêmes éloges et soulèvera les mêmes contestations que la *Statue*. Elle consolidera la réputation de M. Reyer en attendant qu'il triomphe, s'il le peut, par une œuvre plus importante.

Il n'est pas encore question de *Jeanne d'Arc* de M. Mermet, sans doute parce qu'il faut trouver d'abord une Jeanne. L'auteur avait jeté les yeux sur M^{lle} Krauss ; on a parlé en effet, l'année dernière, d'engager cette cantatrice à l'Opéra ; on en parle même encore. Tout ce qu'on sait, c'est que la pièce de M. Mermet se termine par le sacre de Charles VII ; le bûcher n'apparaît que dans une vision, on dit même dans deux visions. Je ne comprends toujours point comment il peut y avoir là un bon sujet d'opéra.

Quelques débutants se sont essayés sur notre première scène lyrique. M. Bouhy, qui devait remplacer Faure, a montré une bonne voix avec tous les défauts de l'enseignement du Conservatoire. M^{lle} Berthe Thibault avait obtenu d'abord à l'école un premier prix de piano ; puis elle ne s'était pas moins distinguée dans le chant et l'opéra. On lui a attribué la succession de M^{me} Carvalho ; mais au Conservatoire déjà on pouvait voir, sans beaucoup de sagacité, qu'elle serait mieux placée à l'Opéra-Comique qu'au théâtre de la rue Lepelletier. *Faust* a porté ce fait à la dernière évidence ; M^{lle} Thibault y risque le peu de voix que la nature lui a donné.

La rareté des basses va devenir plus grande encore que celle des ténors, dits ténors de force. Belval, qui malgré la fatigue de sa voix et sa diction lourde tenait convenablement sa place, s'en va en Russie pour tirer le meilleur profit du talent qui lui reste.

L'Opéra n'a pas même à lui donner un successeur qui le vaille.

Les artistes de l'Opéra-Comique s'étaient également mis en société ; mais, il y a quelques semaines, les deux directeurs ont jugé le moment assez favorable pour rentrer dans leurs droits. Ils cherchent à équilibrer les recettes et les dépenses, et j'ai lieu de croire qu'ils y réussissent amplement. Le public devenu assez indulgent depuis quelques années, a été trop longtemps privé de théâtre pour être sévère aujourd'hui.

La reprise de *l'Ombre* continuera le succès de l'œuvre, jusqu'à épuisement ; c'est une question d'argent, rien de plus. Quant au projet de faire paraître M^{me} Carvalho dans des ouvrages étrangers au répertoire de l'Opéra-Comique, nous verrons ce qu'il en sera. L'état actuel du théâtre ne nous offre, d'ailleurs, aucun fait digne d'être signalé ; dans quelques mois seulement nous pourrions bien juger sa situation.

Il est à craindre que si l'on supprime les sept douzièmes de sa subvention, les artistes de l'orchestre, les artistes du chant les moins rétribués et les compositeurs, ne soient les premiers à en ressentir le contre-coup.

J'ai parlé de l'indulgence du public ; il n'en faut cependant pas abuser ; M. Martinet vient d'en faire l'expérience. Le théâtre dont il a le privilège étant incendié, il est retourné à la salle de l'Athénée, salle trop petite et très incommode pour un théâtre d'opéras. Il a commencé par donner une médiocre reprise de *Martha* et par livrer à la risée du public *Ne touchez pas à la Reine* de M. Boisselot, joué en 1847 à l'Opéra-Comique et qu'on a eu peine à reconnaître. Ce n'est pas par de telles erreurs que M. Martinet réussira à obtenir la subvention qu'on lui refuse. Il est prouvé que le directeur des Fantaisies-Parisiennes (transportées à l'Athénée) a toujours été en déficit ; il est certain que la situation du Théâtre-Lyrique, si l'on rebâtit la salle, sera plus difficile que jamais, et il n'est nullement sûr que M. Martinet soit homme à réussir dans une tâche où de plus habiles ont échoué, alors qu'elle était moins ardue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Je constate simplement pour mémoire que les Bouffes-Parisiens ont fait leur réouverture en reprenant le dernier ouvrage d'Offenbach.

Le Théâtre-Italien se trouve dans la situation la plus singulière ; c'est le seul théâtre de musique dont on propose de maintenir la subvention intégralement, et cependant son existence est devenue problématique. On avait annoncé que M. Bagier avait abandonné la direction ; celui-ci a protesté en déclarant que son privilège n'expire qu'en 1873 et qu'il n'a point l'intention de le céder. Quoiqu'il en dise, il est assez embarrassé de continuer son entreprise, puisqu'il cherche à la monter par actions. Y réussira-t-il ? Un autre prendra-t-il sa place ? Les propriétaires de la salle perdront-ils patience et disposeront-ils du local pour n'importe quelle destination ? Nous n'en savons encore rien. En attendant, il est probable que les bons artistes italiens chercheront à s'engager ailleurs.

Ce qui nous importe davantage c'est que la Société du Conservatoire, pour réparer le temps perdu, reprendra ses concerts à la fin du mois courant ; elle

en donnera de vingt à vingt-quatre. M. Padeloup annonce la réouverture des concerts populaires de musique classique, pour le 22 octobre. Puisque les choses tendent à rentrer dans leur état normal, espérons que M. Padeloup ne me fournira plus les remarques que j'ai faites dans ma dernière chronique.

M. Ambroise Thomas est nommé directeur du Conservatoire, mais jusqu'à présent il n'a pas fait de coup d'audace. On a mis à la retraite quelques professeurs; on a donné de l'avancement à d'autres; on a remplacé ceux qu'il fallait bien remplacer; on a créé une classe d'histoire musicale et une classe d'ensemble vocal, pour l'exécution de chœurs; on se propose aussi de faire enseigner l'acoustique.

Mais ôter le grade de capitaine-commandant à des hommes dignes tout au plus d'être caporaux, ce serait le renversement de toute hiérarchie, la destruction des positions acquises, et acquises Dieu sait comment. Il n'est pas question non plus, jusqu'à présent, d'une réforme dans les études; rien ne nous garantit, qu'aux prochains concours publics, nous ne verrons plus les chanteurs obtenir des prix en débitant plus ou moins bien un morceau ou une scène étudiés depuis longtemps; ni les instrumentistes avoir les mêmes facilités, à cela près qu'ils sont tenus de lire à première vue un petit exercice toujours fort anodin.

Dire que les changements qu'on a faits soient tous bien faits, c'est ce dont je me garderai. Comme exemple, je ne signalerai que les suivants. Pendant que le gouvernement était encore à Versailles par la force de la commune, il a mis à la retraite le préposé à la bibliothèque, sans le remplacer. Cet employé était indispensable pour maintenir le bon ordre de l'établissement, et il faudra bien que tôt ou tard on lui donne un successeur. A la mort de Berlioz, qui s'occupait peu de la bibliothèque, on avait donné sa place à un compositeur qui n'y met jamais les pieds, et à qui l'érudition musicale a toujours été indifférente; mais on voulait lui conserver la pension que lui payait le gouvernement. Pour faire sa besogne on lui a adjoint un sous-bibliothécaire; c'était en même temps une fiche de consolation pour celui-ci, qui avait été son compétiteur.

De plus, on vient de nommer un conservateur du musée des instruments, ouvert une fois par semaine, qu'on visite peu, qui laisse beaucoup à désirer et qui se conserve à peu près tout seul. Ainsi, pour un poste essentiel qu'on a supprimé, il y a au moins une sinécure. Que l'on crée des places en faveur d'artistes auxquels on veut payer un traitement, soit; mais que l'on s'occupe aussi de ce qui est réellement utile et nécessaire, à la bibliothèque comme dans tout l'établissement.

JOHANNES WEBER.

HENRI IV A BEAUFORT

Les registres de naissances, de mariages et de décès n'étaient tenus autrefois que par les curés des paroisses. Le Concile de Trente leur en fit une obligation rigoureuse, que les ducs de Savoie appuyèrent de leur autorité. Ces registres étaient comme les annales des familles dont ils constataient les alliances

et divers autres rapports. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les rédacteurs y insérassent tous les faits qui pouvaient intéresser leur communauté et compléter ainsi l'histoire locale, comme constructions d'édifices publics, établissements, institutions, passages de troupes, particularités de saisons, accidents divers, etc. On a pu le remarquer à l'occasion de plusieurs annotations que j'ai publiées dans cette *Revue* l'année dernière aux pages 24 et 75.

Celles qui suivent ont été extraites des *Registres de baptême de la paroisse de St-Maxime de Beaufort*, et sont relatives à la guerre qui éclata entre le duc de Savoie et le roi de France pour la possession du Marquisat de Saluces à la fin du xvi^e siècle.

1^o Août et septembre 1600.

« Il te faut noter que le samedi 12 aoust le roy de France a pris Montmellian et tanstot après Cham-béri et secutivement Conflens et le reste du pays avec grande calamités au pouvre puple.

« Mousseigneur d'Anymeurs (1) a este icy le jour unzieme septembre et departi por aller vers Lecherese (2), le 12^e sen est aller cucher Annessi. Le jour la S^{te} Croix (3) les gensdarmes du roy sont venus fere une picore jusques vers les Baroz et la Loza (2) tellement quil ont pris douze vintz bestes bovines sans les mouthons, chevres, juments et mullets et bagages. »

2^o Octobre 1600.

« Le jour 10^{me} le roy Hanry de Borbon roy de France et de Novarre a este icy en grande compagnie de princes et aultres gensdarmeries. Le jour 11^{me} il est allé au Cornet (2) et fesait mauves temps, le jour 12^{me} il est parti conduysant huict mille personnes ayant faict grandissimes follies. »

3^o Novembre 1600.

« *Nota renota* que le jour St-Martin que le lendemain est arrivée larmée du roy de France environ 18 mille personnes ont presque tot ruiné et sacagé ce pouvre pays. Le roy a este icy le mardi 21^{me} present moys. Soit departis le 23^{me} du dict moys toute la dicte armée. »

4^o Décembre 1600.

« 24 decembre le dict jour est arrivée une grande gendarmerie de la part du seigneur des Didières (4) les quels ont fait grands ravages pour etre en si grand nombre car il y havoit icy douze capitoynes oultre ce quetoit aux Villars et a Aulteluce où estoit la compagnie de Chambost. Bon Dieu le scait, vont departis dicy le jour St-Jean 27 present moys. A l'instant on a fait un accord avec le seigneur capitayne de Bardivenche de cinq cent ducattions oultre ses contributions les quelles viennent a.... par jour et prenoit pour 32 souldars oultre les foings et avoynes. Je ne scaurais escrire les grandes calamités du temps present. »

Pour juger des conséquences du passage de tant de troupes dans cette vallée il suffit de rappeler que

(1) De Nemours, Henri I^{er}, duc de Genevois.

(2) Chalets sur les limites des vallées de Beaufort et de Tarentaise.

(3) Le 14 septembre.

(4) Lesdiguières.

la population n'arrivait pas alors à huit mille personnes.
C.-A. DUCIS.

BIBLIOGRAPHIE

Les Etats généraux de Savoie de l'an 1522, par Jules Vuy, président de la section des sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire, de l'Institut Genevois. (Extrait du liv. XIII des Mémoires de l'Institut national genevois.) Genève, imp. et lithog. Marc Vaney, 1871, in-4° de 24 pages.

Au mois de septembre 1522 se réunissaient à Moûtiers en Tarentaise les délégués du clergé, de la noblesse et du tiers état des provinces savoisiennes situées au nord des Alpes. Les observations formulées par les membres des Etats généraux, les réponses du duc à ces demandes, et l'ordonnance rendue ensuite par le prince, étaient restées inconnues à M. Sclopis, l'auteur de *Degli stati generali e d'altre istituzioni politiche del Piemonte e della Savoia*. M. Jules Vuy, qui a eu la chance de retrouver le procès-verbal de cette assemblée, vient de le faire paraître dans les *Mémoires* de l'Institut genevois.

Il est curieux de relever dans cette publication quelques-uns des vœux exprimés par les délégués des trois ordres. La première et la principale demande que les Etats adressent à leur souverain, celle qui paraît leur tenir le plus à cœur, c'est le maintien d'une paix bienfaisante qui seul peut permettre le développement fructueux et calme d'une nation. Les députés prient ensuite le duc de vouloir bien *mander et commander que bonne et brève justice* soit rendue à tous, que les procédures soient expéditives et sommaires, que les juges, institués par le prince, s'occupent exclusivement de la magistrature qui leur est confiée, qu'ils lui consacrent tout leur temps et ne se laissent point détourner, par d'autres fonctions, des devoirs sérieux qui leur incombent.

A la demande des Etats, le duc décide qu'à l'avenir le paiement des redevances féodales ne pourra être réclamé à des contribuables que pour trois ans en arrière au lieu de *trente* ans.

Dans un autre domaine, les députés se prononcent catégoriquement contre les empiètements que se permettent les juges ecclésiastiques, en se mêlant d'affaires purement temporelles; ils demandent que les juges ecclésiastiques s'occupent uniquement de choses religieuses et que le domaine temporel leur soit formellement interdit; que les *pardons* ne soient ni *colportés* ni *prêchés*; que le clergé soit tenu de supporter les charges et fortifications des villes dans la proportion des immeubles ruraux qui lui appartiennent; que les subsides et fouages ne puissent jamais être réclamés au contribuable au-delà d'une période de trois ans, etc.

Combien est instructif et curieux le travail édité par M. Jules Vuy! Combien aussi sont intéressantes les considérations émises par votre savant confrère au début de son mémoire. Aussi sommes-nous heureux de signaler aux érudits savoisiens la nouvelle publication du président d'une des sections de l'Institut genevois.

A. ALBRIER.

RECUEILLEMENT

La nuit, lorsque à travers ma vitre
La lune regarde en passant,
Quand sa blancheur sur mon pupitre
Bénit un poème naissant;

A l'heure où nul bruit ne s'élève,
Où nul pas ne trouble mon seuil;
Le front dans les mains, quand je rêve
Sans mouvement dans mon fauteuil;

Quelle est cette aile qui m'effleure?
Ce tressaillement quel est-il,
Qui souvent passe en ma demeure,
Léger comme un souffle d'avril?

Oh! c'est l'espoir qui me visite!
Murmurant un mot de bonheur,
Sur ma tête son vol palpite,
Puis il vient nicher dans mon cœur.

BENJAMIN DUFRÈNE.

BULLETIN

M. Anthony Durand, membre correspondant de la Société Florimontane, demeurant à Lancy près Genève, a fait hommage à la Société de deux forts volumes manuscrits, contenant son ouvrage sur les *Médailles et jetons des numismates*. Cet exemplaire, unique, renferme un grand nombre d'additions restées inédites, une quantité de gravures tirées sur chine, des calques et des photographies.

Nous sommes encore redevables à M. Durand d'un autre acte de générosité: il a offert à la bibliothèque de la Société toute sa correspondance avec les numismates contemporains; c'est une volumineuse collection de *huit cent vingt-deux lettres*, offrant pour la plupart des documents d'un grand intérêt. Parmi ces autographes, on trouve les noms de quelques-uns des plus célèbres numismates français, anglais, belges, hollandais, allemands, suisses, italiens, russes et suédois.

La Société Florimontane a reçu pendant les vacances les dons et échanges suivants:

A. Durand, manuscrit de son ouvrage: *Médailles de numismates*, avec additions, 2 forts vol. in-8°, don de M. Durand. — Collection de 822 lettres autographes de numismates, don du même. — Portraits de numismates, 9 photographies, même donateur. — 53 brochures: controverse religieuse, pamphlets politiques, descriptions de localités de la Savoie, histoire, etc., don de M. Charles Burdet. — 3 brochures et recueil de voyages du XVIII^e siècle, don de M. Jules Philippe. — Le P. Menestrier, *La Philosophie des images*, don de M. Faure. — *Domus Sabaudia duobus membris divisa*, authore J. Frisatto, 1630, don du même. — *Gallia christiana*, etc., t. 16, in-folio, don de M. Jules Dégerine. — Jules Vuy, *Les Etats généraux de Savoie de l'an 1522*, don de l'auteur. — *Compte-rendu des travaux de la Société d'architecture de Lyon*, par M. Charvet, don de l'auteur. — Léon Charvet, *De l'enseignement des beaux-arts au point de vue de l'industrie lyonnaise*, 1 vol. grand in-8°, don de l'auteur. — G. Spano, *Paleoetnologia sarda*, etc., Cagliari, 1871, don de l'auteur. — Pilot, *Eglise et ancien couvent de Sainte-Marie d'en haut, à Grenoble*, don de l'auteur. — Croset-Mouchet, *Cenni storici sulla chiesa ed arciconfraternita del SS. Sudario dei Piemontesi in Roma*, don de l'auteur. — Ougier, *Une page de rêves*, don de M. J. Crud. — J. Replat, *Les amours de la Josen*. — La *Veilleuse*, poème, dons de M. Dépollier. — 3 ouvrages in-4° du XVI^e siècle, échange de M. l'abbé Dufour. — *Association scientifique de France*. — *Revue du Lyonnais*. — *Mémoires* de l'Académie du Gard. — *Mémoires* de la Société dunkerquoise. — *Bulletin* de la Société des sciences de l'Yonne. — *La Bourgogne*. — *Journal des connaissances médicales*. — *Revue bibliographique universelle*. — *Annales de la Société d'agriculture de la Loire*. — *Journal*

de la Société centrale d'agriculture de la Savoie. — Mémoires de l'Académie de la val d'Isère. — L'Éducateur, revue pédagogique. — Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles. — Mittheilungender naturforschenden Gesellschaft in Bern. — Atti della Società italiana di scienze naturali. — Annual report of the Smithsonian Institution. — Le Mont-Blanc. — L'Union savoisienne. — L'Industriel savoisien. — Le Faucigny. — L'Echo du Salève. — La Gazette du peuple. — La Savoie thermale. — L'Italia agricola.

Nous avons appris avec regret la mort subite de M. Joseph Perrin, de Chambéry. Pendant de longues années il a rendu de nombreux services à la Savoie en dirigeant une lithographie de premier ordre. Ses ateliers ont produit la plupart des cartes, plans et vues pittoresques qui ornent les guides et descriptions de nos contrées. Les sociétés scientifiques ont eu maintes fois recours à ses presses et au crayon de ses habiles dessinateurs, M. Champod et M. Dijoud. L'entreprise soutenue avec tant de persévérance est entre bonnes mains : à M. Joseph Perrin succède son fils, membre correspondant de notre société et collaborateur de la *Revue savoisienne*. Comme on pourra en juger dans une de nos prochaines livraisons, la belle planche qui doit accompagner une étude sur les *Palafites du lac de Paladru*, prouve que M. André Perrin tient à soutenir l'honneur artistique de sa maison.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 13 octobre, jugeant le concours relatif aux antiquités de la France, pour l'année 1871, a décerné :

La première médaille à M. l'abbé Clouet, pour son *Histoire de Verdun*, 3 vol. in-8°. Verdun, 1870.

La deuxième médaille à M. Guillaume Rey, pour son *Architecture militaire des Croisés*, 1 vol. in-4°, Paris, 1871.

La troisième médaille à MM. Beaune et d'Arbaumont, pour leur ouvrage sur les *Universités de Franche-Comté*, 1 vol. in-8°, Dijon, 1870.

Elle a accordé des mentions honorables :

1° A M. Longnon, pour divers *Mémoires sur les pagi de la Gaule*. Broch. in-8°, Paris, 1869.

2° A M. l'abbé Chapotin, pour son *Histoire du collège de Dormans Beauvais*, 1 vol. in-8°, Paris, 1870.

3° A M. Léon Pigeotte, pour son *Étude sur la construction de la cathédrale de Troyes*, 1 vol. in-8°, Paris, 1870.

4° A M. Max. de Ring, pour son ouvrage sur les *Monuments celtiques de l'Alsace*, 1 vol. in-f°, Strasbourg, 1870.

5° A M. Emile Mabille, pour ses trois mémoires sur les *ducs d'Anjou, l'invasion des Normands et les seigneurs de l'Aquitaine*, 2 br. in-8°, 1 gr. in-4°, Paris, 1869-1870.

6° A M. Louis Revon, pour ses *Inscriptions antiques de la Haute-Savoie*, 1 vol. grand in-4°, Annecy, 1870.

A la séance du 20 octobre suivant, elle a décerné le prix Bordin pour l'année 1871, qui avait pour sujet l'*Histoire de l'église et des populations nestoriennes*, à M. l'abbé Martin, vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs, pour son mémoire manuscrit, in-4°, intitulé : *Histoire politique, religieuse et littéraire de l'église nestorienne*. Tome I^{er}, Histoire politique.

PROGRAMME D'UN ATLAS DE LA FRANCE RÉDIGÉ A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

I. — *Etat politique et administratif de la France*. — Carte des divisions anciennes et modernes : Provinces, départements, etc.; divisions judiciaires, universitaires, militaires, etc. et leur rapport avec le relief du sol.

II. — *Description géologique de la France*. — Cartes des versants, bassins; du régime des cours d'eau, des marées. Carte et tableau de la composition des eaux courantes, des sources minérales. Carte géologique générale. Cartes des limites successives des formations géologiques. Carte des roches éruptives et des filons métallifères. Carte des mines, carrières, houillères, salines, etc. Cartes des terrains alluviaux et diluviens, des terrains perméables et imperméables, des terres calcaires, siliceuses, etc.

III. — *Climatologie*. — Cartes des lignes d'égale température, abstraction faite du relief du sol. Cartes des températures extrêmes. Cartes des pluies par année et par saison. Cartes des orages et des grêles.

IV. — *Agronomie*. — Cartes de géographie botanique des plantes caractéristiques, des climats et des terrains. Cartes des feuillaisons, floraisons et fructifications des plantes de grande culture. Cartes de l'état des cultures : terrains stériles, pâturages, bois, prés; cultures ordinaires et industrielles. Cartes des irrigations naturelles ou artifi-

cielles, des terrains irrigables. Cartes des régions agricoles, de leurs produits, de la répartition des cultures, du mode de tenure du sol. Cartes de l'élevage et de l'engrais des animaux domestiques.

V. — *Industrie*. — Carte du réseau télégraphique et postal. Cartes des voies de terre et d'eau, du mouvement des ports, des routes, des chemins de fer et des canaux. Carte des marchés et foires et de leur rayon d'approvisionnement. Carte de la répartition des principales industries. Carte de la production minérale, de la production manufacturière.

VI. — *Population*. — Cartes des races autochtones et limites des diverses invasions. Cartes de la densité et du mouvement de la population. Carte du prix des journées, du prix du froment, etc. Carte de l'instruction primaire, secondaire, supérieure. Cartes des asiles, prisons, etc. Carte de la taille moyenne des conscrits; de la durée moyenne de la vie; des mariages, naissances, décès, etc.

L'Italie vient d'être enrichie par la découverte d'un récif très étendu formé du plus beau corail. La trouvaille est située près de la côte de Paluiz, en Calabre, et les pêcheurs de la localité ont déjà fait des expéditions qui leur ont rapporté un précieux butin.

Deux navigateurs, allemands MM. Payer et Weyprecht, sont arrivés heureusement à Tromsø, de leur expédition au pôle Nord. Cette expédition a été très fructueuse, puisqu'ils ont découvert une mer ouverte à l'est du Spitzberg et de la terre du Roi-Charles. Ils pensent que cette mer communique au grand Océan polaire, où se trouvent les îles de la Nouvelle Sibérie. S'il en est ainsi, l'on aurait enfin trouvé un chemin pour arriver au pôle Nord, en passant entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble.

Une expédition scientifique allemande est arrivée à Smyrne, écrit-on de cette ville à la *Gazette d'Augsbourg*; elle se propose de faire des recherches archéologiques dans les localités les plus importantes de l'Asie-Mineure. L'expédition se compose des professeurs Ernest Curtius, Starck, Adler et d'un major qui appartient au grand état-major général à Berlin. La chaloupe-canonnière le *Métore* a été mise à la disposition de ces messieurs, afin qu'ils puissent entreprendre avec le plus de facilité possible les excursions qui leur seront nécessaires sur les côtes, dans l'intérieur et dans les îles.

La mission a fait exécuter des fouilles à Ephèse pour la *Dilettant's Society* de Londres, et les savants se sont ensuite dirigés vers Sardes.

La question de l'instruction publique commence à occuper sérieusement l'attention du gouvernement russe. Un rapport élaboré sur le système d'instruction en Russie, comparé à celui des autres pays européens, a été préparé sous la direction du ministre de l'instruction, et la conclusion de celui-ci est que, malgré son harmonie apparente, le système russe est encore très incomplet à l'égard de beaucoup de points importants. La division des écoles russes en degré inférieur, intermédiaire et supérieur est assez bien organisée; mais il n'y a, pour ainsi dire, aucun rapport entre les écoles élémentaires et les autres. Dans les écoles intermédiaires, on ne fait aucune distinction entre les écoles qui doivent donner une éducation préparatoire à celle des universités, et celles qui sont destinées à instruire spécialement leurs élèves pour les professions scientifiques.

Le ministre dit aussi que les études du latin et du grec sont insuffisamment poussées, et que, dans les écoles du degré inférieur, il n'y a aucun moyen pour préparer les élèves à des professions ou à des métiers spéciaux. Il s'est donc mis en mesure de proposer prochainement au conseil d'Etat trois projets de réforme dans l'instruction.

Le premier pourvoit à l'établissement d'écoles spéciales pour faire des professeurs, et aux règlements relatifs aux écoles élémentaires municipales.

Le second met les collèges impériaux sur un pied plus convenable, et le troisième établit des écoles de science.

Le recensement de 1871 prouve qu'en Angleterre l'écart déjà si grand en 1851 et 1861 entre le nombre des hommes et celui des femmes s'est notablement accru. Sur 27,704,108 habitants de l'Angleterre et du pays de Galles, le total de la population féminine dépasse de 623,302 celui de la population masculine. Tandis que dans les vingt années qui viennent de s'écouler la population s'est accrue de 27 pour 100, l'excédant du nombre des femmes sur celui des hommes s'est accru de 70 pour 100. C'est là un fait très important au point de vue anthropologique et gros de conséquences au point de vue social.

Le Directeur-gérant, L. REVON.

ANNECY. — TYP. A. PERRISSIN ET C^{ie}.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tout genre adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Innocent V, pape, originaire de Tarentaise, par M. C.-A. Ducis. — Observations sur le noyer (suite et fin), par M. l'abbé Gex. — Dénombrement d'Annecy en 1561, par M. C.-A. Ducis. — Le puits Saint-Jean à Annecy, par M. Elol Serand. — Bibliographie : *Les palafittes du lac de Paladru* (Isère), station des Grands-Roseaux, de M. Ernest Chantre, par M. A. Perrin. — *Ardeur de voyage* (poésie), par M. B. Dufernex. — Bulletin.

INNOCENT V, PAPE, ORIGINAIRE DE TARENTEISE

L'année dernière, dans le n° du mois de juin de la Revue, j'ai résumé les principaux faits de la vie du pape Innocent V, appelé avant son exaltation *Petrus de Tarentasia* ou de *Campaniaco*.

Dans une séance de la Société académique d'Aoste (Italie), plusieurs membres ont revendiqué pour leur pays la nationalité de cet illustre personnage. Ils prétendent avoir un portrait de ce pape, d'après ces lettres placées au bas I. S. P. V. avec les armoiries de la famille de *Curii* dans la commune de la Salle.

D'abord, en l'absence d'un document authentique, la lecture de ces lignes par ces mots : *Innocentius summus pontifex quintus*, est tout-à-fait arbitraire.

De l'admission même de cette lecture, il ne résulterait pas encore que le personnage fût originaire de cette commune. Car une famille de ce nom a existé à Champagny en Tarentaise. Ces deux familles peuvent avoir été deux branches de la même, et il était tout naturel que chaque maison tint à conserver le portrait de celui dont l'illustration ne pouvait que rejaillir sur tous ceux qui s'y rattachaient de près ou de loin.

Mais c'est le nom du personnage qui embarrasse surtout nos contradicteurs, *Petrus de Tarentasia*, que lui donnent la majorité des historiens. Quelques-uns le qualifient de *burgundus* ; la Savoie avait fait partie de la Bourgogne. Mais aucun ne le fait originaire de *Valle augustana*.

A bout d'arguments, ces messieurs ont imaginé que le... de *Tarentasia* pourrait être une qualification religieuse, comme pour les noms de Saint-Bernard de Clairvaux, de Saint-Guérin d'Aulps, etc., à qui on a donné le surnom des monastères dont ils ont été les fondateurs ou les premiers abbés.

Or, rien de semblable n'a eu lieu pour Pierre de Tarentaise. Car, il était dominicain, et jamais aucune maison de cet ordre ne s'est élevée dans le diocèse de Tarentaise.

Mais, dit-on encore, avant d'être dominicain, il était chanoine de Tarentaise ; c'est le titre qu'il a gardé.

Depuis quand donc un titre canonial a-t-il été jugé assez important pour créer une seconde nationalité, et la substituer à celle d'origine ? Saint-Bernard de Menthon, quoique chanoine et archidiacre du chapitre d'Aoste en Italie, et fondateur des deux hospices des Alpes graies et pénines, n'en a pas moins gardé le nom du manoir de Menthon en Savoie.

Si Pierre de Tarentaise avait été de la vallée d'Aoste, comment aurait-il obtenu à l'âge de dix ans un canonicat à la métropole de Tarentaise ? Il n'y a pas de crime à le conjecturer, sa nomination, à cet âge, est due à une influence locale de famille, que les vertus et la science du bénéficiaire ont largement légitimée, quels qu'en aient été le motif et l'origine.

Supposons un instant que Pierre fût d'Aoste : il aurait donc remié le nom de sa patrie pour prendre celui du diocèse, où il aurait à peine résidé après l'obtention de ce canonicat ? Car il fut envoyé immédiatement à Paris continuer ses études à l'université. Conçoit-on tant de prévenance dans cette métropole de Tarentaise pour ce petit étranger ?

Quelques évêques ont porté dans l'histoire le nom de leur diocèse, comme saint Pierre II de Tarentaise, quoique originaire du Dauphiné ; saint Maxime de Riez, originaire de Décomer, etc., saint Thomas de Cantorbéry, etc. On conçoit qu'un évêque contracte avec son église une alliance telle que son diocèse est pour lui une seconde patrie, et c'est au point que des évêques devenus cardinaux ont gardé le titre de leur évêché, comme le bienheureux Allamand de Saint-Jeoire, appelé le cardinal d'Arles, Jean Allarmet, appelé le cardinal de Viviers, puis d'Ostie.

Or, Pierre de Tarentaise n'a jamais été archevêque de Tarentaise, quoique Augustin della Chiesa l'ait prétendu ; il n'a pu en fournir aucune preuve. Mais il est devenu archevêque de Lyon, puis cardinal évêque d'Ostie. Or nulle part il n'a pris les titres de Pierre de Lyon, ni Pierre d'Ostie. Il a gardé celui de Tarentaise, sa patrie ; non point toutefois comme

Allarmet dit Fraczon a gardé définitivement le titre de cardinal de Brogny, son village natal au pied d'Annecy-le-Vieux; car je ne pense pas que notre Pierre fût natif de la ville de Tarentaise; cette ville avait été détruite, et ce nom ne désignait plus alors que le diocèse (1).

En entrant au chapitre métropolitain de Moûtiers, Pierre portait le nom de Champagny de la maison des Cours, *de Campaniaco, de Curiis* (canton de Bozel).

Envoyé à Paris, il suivit les leçons de St-Thomas d'Aquin, entra dans son ordre, et lui succéda dans la chaire de théologie. Or, à Paris, les noms de la petite paroisse de Champagny ou de la maison des Cours n'étaient pas connus, tandis que celui du diocèse de Tarentaise l'était généralement en Europe et surtout à l'université de Paris. La métropole des Alpes graies et pœnines avait joué un rôle important dans l'histoire dès l'époque romaine, dont elle a conservé tant de souvenirs.

Le professeur à l'université devait donc être bien mieux désigné par le nom de son diocèse, où, d'ailleurs, il avait un titre, que par le petit manoir de sa famille perdu dans les gorges des montagnes. Et ce nom, il ne l'a jamais échangé contre aucun autre, pas même pour celui des sièges de Lyon et d'Ostie, dont il a été pourvu.

Le diocèse d'Aoste date du v^e siècle comme celui de Tarentaise (2). Comment se fait-il qu'il ne soit jamais question d'Aoste dans les nombreuses biographies de Pierre de Tarentaise?

Evidemment parce que la Tarentaise était sa patrie.

Et c'est ce qu'affirme formellement la chronique d'André Dandolphi, qui résume en cela toutes les autres, que j'ai citées ailleurs: elle l'appelle *Petrus natione burgundus de Tarentasia Sabaudia*.

Tout le monde sait que la *Sapaudia* avait fait partie de la Burgondie dès le v^e siècle, qu'elle fut donnée aux Burgondes par Théodose, et qu'au xiii^e siècle les princes de la maison de Savoie étaient en voie de réunir successivement les provinces de l'ancienne Burgondie dans leur nouvelle monarchie. Et pour ne laisser aucun doute, l'historien a bien soin de préciser le nom de cette province d'un nouvel état, après avoir rappelé le nom plus généralement connu de la nationalité burgonde, à laquelle s'était rattachée jusqu'alors cette petite province.

Si tout cela n'a été dit que pour tromper la postérité, nos contradicteurs peuvent soutenir, avec la même assurance, que St-Anselme, archevêque de Cantorbéry, n'était point originaire de la vallée d'Aoste.

Et, s'il suffit d'un vote académique pour mettre au panier tous les documents historiques, je puis assurer que l'Académie de la val d'Isère, se trouvant assez riche des gloires historiques de la Tarentaise, n'usera pas de représailles pour St-Anselme d'Aoste.

Je n'ajouterai qu'un mot en finissant. Mon honorable prédécesseur, M. Lecoy de la Marche, aujourd'hui aux archives nationales à Paris, a publié, en 1868, un ouvrage remarquable, intitulé: *La Chaire*

française au moyen âge, dont j'ai rendu compte dans cette *Revue*. Le savant auteur y fait connaître, parmi les ouvrages de Pierre de Tarentaise, un traité inédit: *Alphabetum in artem sermocinandi à magistro Petro etc.* On sait que notre Pierre de Tarentaise était orateur et qu'il fit, entre autres, l'éloge funèbre de saint Bonaventure au concile de Lyon, en 1274, et qu'il est qualifié de *Concionator gallus* dans la liste des papes attribuée à saint Malachie, archevêque d'Armagh. C.-A. Ducis.

OBSERVATIONS SUR LE NOYER

(Suite et fin.)

Le système du greffage au sifflet, incisé par côté, est bien préférable à l'autre, en tant qu'il n'expose pas à racler, agglomérer la sève de l'aubier et du liber, comme il arrive assurément lorsqu'on insère un sifflet non incisé, soit à l'état de tube. L'opération est plus sûre; en outre, elle économise du temps. Suivant les observations consignées dans le *Sud-Est*, ce système, si rationnel, si expéditif, ne manque pas de réussir, et a plus d'importance qu'il ne semble de prime abord. On sait quelle patience, quelle justesse, quelle précision exige le greffage ordinaire en sifflet, ensuite quelle perte de temps pour un succès assez limité!

M. Duvaure, arboriculteur fort expert, prétend qu'on peut greffer le noyer en écusson, et cite à l'appui son expérience de dix ans, ainsi que la pratique de ses voisins du Dauphiné.

Si l'on veut greffer en fente ou en couronne, il faut détacher les greffons pendant l'hiver et les conserver dans du sable à la cave, pour n'être employés que lorsque les sujets seront en pleine sève, à la fin de mai ou au commencement de juin, suivant la saison. On affirme que les tout jeunes noyers se greffent avec succès en fente, mais à fleur de terre.

Un effet du greffage à ne pas dédaigner, c'est que les noyers greffés, s'ils sont plus délicats, s'ils n'arrivent pas aux mêmes dimensions que les sauvagesons, probablement parce qu'ils produisent plus vite et plus souvent du fruit, offrent le grand avantage d'ailleurs de se former presque d'eux-mêmes; ils s'arrondissent, se proportionnent, et, avec de légers soins, ils prennent un aspect si agréable, qu'ils ne seraient pas indignes de figurer partout comme arbres d'ornement.

Sous ce point de vue, les noyers nains, également obtenus par le greffage, sont encore plus beaux.

On greffe pour obtenir des fruits à huile ou des fruits de dessert.

Les noix à huile sont principalement celle de *Saint-Jean*, noix tardive, comme nous l'avons fait observer; la noix *Chaberte*, du nom de son propagateur. Elle est très fertile, produisant une huile abondante et de première qualité. Aussi tardive que la précédente, elle tend à lui être substituée.

Les noix de dessert sont plus grosses, plus belles à l'œil, et meilleures au goût. Elles produisent moins d'huile que les autres, et d'une qualité inférieure. Ce sont: la noix *Mayette*, du nom de Mayet, son propagateur, il y a cent et quelques années; la noix *parisienne*, ainsi nommée, non pas qu'elle soit venue de

(1) *Questions archéologiques et historiques sur les Alpes de Savoie entre le lac Léman et le mont Genèvre*, pages 95—104.

(2) *De l'origine et de l'organisation provinciale des diocèses de Savoie*.

Paris, mais parce qu'elle est remarquable et qu'elle est digne de la capitale ; la noix *Franquette*, trouvée par Franquet, au commencement de ce siècle.

Ces trois variétés, d'une végétation aussi tardive que les deux premières, sont fertiles. La *Mayette* l'emporte cependant sur les deux autres (1).

Aux principaux marchés de Grenoble et de Voiron, les noyaux à huile, parfaitement émondés, c'est-à-dire débarrassés de tout ce qu'il y a de noir et de véreux, se vendent, en moyenne, un franc le kilog (2).

Les noix de dessert vont jusqu'à quinze et même seize francs l'hectolitre. Elles sont transportées à Marseille, d'où on les embarque pour l'Amérique, la Russie, etc. « Dans la vallée du Graisivaudan, « il n'est pas rare de trouver des propriétaires qui « vendent annuellement pour deux ou trois mille « francs de noix récoltées sur des propriétés assez « restreintes, » propriétés, dit-on, seulement de sept à huit hectares (3).

Taille des jeunes noyers. Si l'on admet, (et n'est-ce pas démontré par l'expérience ?) si l'on admet qu'à l'aide de toutes les précautions requises, telles que nous les avons prescrites, les gros noyers, les vieux noyers, sont susceptibles d'être avantageusement taillés, élagués, étêtés ; à combien plus forte raison n'en serait-il pas ainsi de nos jeunes noyers ? Verrait-on pourquoi, entre tous les autres arbres fruitiers, ils seraient privés des bienfaits d'une éducation faite avec beaucoup de clairvoyance, puisque à chaque pas il est aisé, pour qui a des yeux, de se convaincre des heureux effets, sous ce rapport, d'une direction, d'un émondage bien combinés et non interrompus, pendant bon nombre d'années ?

« On aurait vu des haies de noyers, aussi fourrées « que celles d'aubépine ; on croit même qu'il serait « possible de leur donner la plus grande hauteur de « nos charmilles, en couchant presque horizontale- « ment les branches (4). »

Néanmoins, en insistant sur l'utilité de l'éducation du noyer, personne n'entend qu'il faille toujours et partout couper, mutiler, façonner cette espèce d'arbres ; non certes, telle n'est pas la pensée de qui que ce soit, seulement nous tenons à constater qu'il est possible, qu'il est très avantageux de conduire le noyer, suivant la place qu'il occupe ou qui lui est destinée.

Quant à ceux de ces arbres qui sont placés loin des habitations, dans des terrains qu'ils n'appauvrissent point par leur présence. Quant à ceux qui croissent dans des parcelles de terre, pierreuses, ordinairement incultes, et presque stériles, rien n'empêche qu'après les avoir dressés, on les laisse se développer, s'étendre, sans trop s'en inquiéter ; ils ne nuisent pas, c'est plutôt le contraire ; et, concernant la récolte des fruits, l'arbre est en telles conditions, qu'il est possible, avantageux même de ne les ramasser qu'au

fur et à mesure que la maturité en détermine la chute.

D'autre part, il ne serait pas hors de propos qu'on en livrât plusieurs à leur allure native, projetant sans frein de longues branches, arrondissant de larges têtes, quelles qu'en fussent être les conséquences. Ils contrasteraient si fort avec les autres, qu'il en résulterait en notre faveur, un argument des plus concluants et des plus persuasifs.

Voilà toute notre pensée ; bien comprise, elle ne saurait paraître étrange. Dès lors quels n'ont pas été notre étonnement et notre regret de l'avoir vu si mal interprétée dans une feuille mensuelle, que nous connaissons tous ! « *L'idée émise par M. G., y est-il dit, est de nature à remplir d'inquiétude les artistes et les admirateurs de nos magnifiques noyers savoyards, prêts à subir la mutilation qui rend si franchement laids les noyers dans une certaine partie du Dauphiné !* »

Que les artistes de M. R. se rassurent ; mieux que nul autre nous aspirons à conserver tels quels nos gigantesques noyers savoyards, en aussi grand nombre que le permettra l'agriculture, à laquelle il vient d'être proposé, convenons-en, des moyens de transaction propres à tout concilier. Du reste, sans méconnaître le prix des arbres géants, à l'état de sauvages, dont il s'agit, sans en déprécier la beauté, au point de vue artistique, le public des hommes de goût en est-il exclusivement épris ? Quoi ! des arbres géants, soit, mais difformes, courbés, penchés, négligés dès le principe, disproportionnés, mal placés, sans symétrie ! Oh ! nous vous en adjurons, artistes, qui que vous soyez, dites-nous si cette nature échelée, sauvage, ébouriffée est le type du beau idéal que vous poursuivez ? Est-ce bien la source essentielle de la poésie et de la magnificence de vos paysages ? Non, ce ne sont que des ombres au tableau ; ombres, contrastes même, si l'on veut, dont le côté plus ou moins grandiose, quelquefois grotesque, sans être l'élément capital de la peinture, met néanmoins puissamment en relief la nature choisie, cultivée, perfectionnée par l'art, autant qu'elle peut l'être. C'est dans ce sens que nous répéterons avec le poète :

« Il n'est point de serpent ni de monstre odieux :

« Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux. »

C'est pourquoi, ne vous pâmez pas absolument en face de nos noyers *savoyards*, réservez un peu de votre enthousiasme pour ces arbres qui, parfaitement dressés, équilibrés, bien conformés, habilement dirigés, sont admirés de loin et de près par tout le monde, étrangers et indigènes ; pour ces arbres, entre autres, de variété naine, à hauteur moyenne, à tige droite, à tête arrondie et naturellement symétrique, plantés aux bords des propriétés, ou le long des avenues, auxquels tous les voyageurs se sont plu à prodiguer l'épithète de jolis, très jolis (1). Avouez que, n'était un misérable sentiment de respect humain, on finirait

(1) Les pépiniéristes des environs de Grenoble expédient à qui en demande, et pour un franc le pied, des noyers d'une grosseur convenable et de la variété qu'on désire.

(2) Le *Sud-Est*, p. 493.

Nos noyaux se sont vendus également ici un franc le kilog. le 5 décembre, cette année.

(3) Cours complet d'ag. p. 389.

(4) *Ibid.*

(1) Un Dauphinois parle en ces termes du noyer cultivé comme nous l'entendons : « Le noyer n'est pas seulement un arbre très utile, il est encore très ornemental. Une propriété sans noyer est comme une propriété sans eau ; il lui manque quelque chose que nous nommerons l'animation, l'agrément : elle est triste, aucun autre arbre ne peut le remplacer, à cause de sa forme élégante, de son ample feuillage d'une « verdure charmante. *Sud-Est* p. 449. »

par les substituer en grand nombre aux arbres qu'on appelle *d'ornement*, qui pourtant ornent moins que le noyer nain, et sont absolument stériles (1). A quand, par exemple, pour n'en citer qu'une espèce, notre vulgaire et trop classique platane cédera-t-il la place au noyer ? Le fruit, objectera-t-on, entraînerait du côté des enfants, un maraudage désagréable, dangereux pour les voisins ? — Non, cet inconvénient n'aurait pas lieu tant que l'arbre serait jeune, parce que le fruit serait aisément vendu aux confiseurs, avant maturité. Plus tard, alors que l'arbre aurait pris de l'accroissement, la récolte pendante trouverait des acheteurs qui s'en assureraient par la surveillance d'une quinzaine de jours. Ces noyers, suivant la sage observation de quelqu'un naguère, inquiéteraient moins les promeneurs que les marronniers du Pâquier, auxquels, pendant l'époque du fruit, ne sont épargnés ni jets de pierres, ni jets de bâtons. Donc, arrière ces arbres purement de luxe ; place au noyer qui, à l'agrément, joint une précieuse récolte de fruits.

Au sujet des arbres de luxe, exprimons une fois de plus (2) notre joie d'avoir vu disparaître les peupliers de l'avenue du Pont-Neuf. Cette mesure de bon goût fait honneur à l'administration de la ville d'Annecy. Non, ces peupliers, pas plus que ceux qui, il y a quelque temps, donnaient à la cour du collège un aspect si sauvage, ne devaient plus rester si près des habitations ; car on sait que, par leurs longues ondulations, ils attirent le fluide électrique, comme c'est arrivé sur un de ceux de l'allée d'Albigny, et que de plus, friands de leurs feuilles, les hannetons s'y agglomèrent excessivement, pour s'abattre ensuite dans tout le voisinage.

Le sol convenable au noyer. C'est d'après les éléments constitutifs de cet arbre qu'on peut juger de la qualité du sol qui lui convient le mieux (3). Car il faut de toute nécessité que le sol contienne les corps qui en composent la substance arborescente. Or, ces éléments, nous les connaissons par l'analyse de la cendre du noyer, et cette analyse présente les résultats suivants :

Sels solubles	31 60
Silice	2 »
Chaux	26 40
Magnésie	8 50
Acide phosphorique	3 70
Acide carbonique	27 80
Total.	100 »

(1) Nos ancêtres, lisons-nous, plus sages et surtout plus économes que nous, « plantaient en noyers les avenues de leurs châteaux, de leurs maisons de campagne ; un luxe mal entendu leur a fait substituer le tilleul « stérile, ou l'ormeau parasite ; cependant le noyer est le plus bel arbre « de l'Europe, et celui dont le produit est le plus considérable. (Cours « complet d'ag. p. 392.) »

Après avoir ajouté quelques autres réflexions dans le même sens, l'auteur continue ainsi : « Alors l'homme esclave du luxe et de la mode, n'aura « rien à regretter... Il pourra même faire tailler les branches en palissades « du côté opposé à l'allée de l'avenue, faire exercer les ciseaux et le « croissant de ses jardiniers, et les branches de l'intérieur formeront « d'elles-mêmes le plus beau berceau. (Cours complet d'ag.) »

(2) Une de nos feuilles périodiques en a déjà exprimé un sentiment de satisfaction que nous avons partagé.

(3) En agriculture, afin de procéder avec le plus de garantie possible, il faut, règle générale, étudier la composition du sol qu'on travaille, celle des végétaux à cultiver, des engrais ou amendements qu'on emploie.

Ensuite de ces données, chacun voit que, hormis le sol granitique, tous les autres, calcaire, schisteux, volcanique, etc., lui vont à des degrés divers. Sans doute que dans un fonds riche, il prospère merveilleusement et fructifie souvent dès la sixième ou septième année. Pour les terres humides, argileuses, elles demandent à être drainées (1) ou au moyen de tubes, ou mieux encore, si on en a la facilité, avec des lits de pierres rondes, recouvertes de mousse ; elles demandent aussi à être amendées et ameublées, à la largeur de deux mètres au moins, afin que les jeunes arbres s'enracinent promptement dès la première année.

Les terres sèches, arides, pierreuses ne sont pas à négliger non plus ; il n'est pas rare de voir des noyers d'une certaine apparence là même où d'autres végétaux, sinon la vigne, ne subsisteraient pas. Par le moyen du semis à demeure, on parvient à enrichir de verdure les terres les plus sablonneuses, voire des masses de pierres, des chaînes de rochers, pourvu qu'il y ait des scissures, où, par un travail et des efforts incessants, les racines puissent s'établir de loin en loin. On en a vu traverser les interstices des graviers, perforer la craie.... On conçoit qu'alors ils n'aient pas une végétation bien forte ; elle est néanmoins suffisante. S'ils n'arrivent pas à de grandes dimensions, le bois n'en est que plus fin et l'huile plus délicate. Que de landes, par conséquent, que de rampes, maintenant improductives, où le noyer vivrait, où il prendrait peu à peu de la vigueur, à mesure que le volume de son feuillage augmenterait et entretiendrait plus d'humidité à l'entour, feuillage par lequel cet arbre, à l'égal de tous les végétaux à substances parenchymateuses, tire de l'atmosphère une grande partie de son alimentation ! Espérons qu'il sera pris bonne note de ces notions,

Résumé et conclusions pratiques.

En faveur de ceux qui n'auraient pas le loisir ou la patience de parcourir en détail nos observations touchant le noyer, nous récapitulerons nos principales idées : pendant bien des siècles, l'arbre le plus précieux de l'Europe, propagé chez nous, dans des proportions fort peu préjudiciables d'abord, au moins relativement, est devenu de notre temps, non sans quelques motifs, un point de mire de la part des agronomes, parce que, avant tout, ils s'ingénient actuellement à tirer de la terre des produits alimentaires de plus en plus abondants. A cette cause de destruction pour le noyer s'en joint une bien puissante, celle de la soif du gain, excitée par les mille combinaisons du négoce. Il entre dans nos convenances et nos intérêts d'arrêter cet abus et d'y remédier par les précautions qui ont été exposées dans le cours de cette notice : s'agit-il de terres fertiles ? Gardez-vous d'y élever des noyers dont le rendement ne compenserait pas suffisamment le préjudice qu'ils vous causeraient, et quant à ceux qui y sont déjà, vous en limiterez la nocuité par le ravalement des branches, ayant soin de tamponner le conduit de la moëlle, de couvrir la plaie d'onguent et même d'une planche. Par là prévient-on, pour la charpente de l'arbre, la maladie qui, par erreur et par

(1) L'exemple de M. Granchamp, propriétaire dans les environs de Genève, a prouvé l'efficacité du drainage des terres humides.

défaut d'expérience, jugée inévitable, empêche de pratiquer la taille des gros noyers.

Pour ceux qui ne nuisent pas ou presque pas, respectez-les, ce sont des monuments de la nature ; conservez-les, c'est votre avantage ; c'est un précieux dépôt qu'à votre tour vous êtes obligés de transmettre religieusement. Car y a-t-il quelque chose qui embellisse autant une propriété ? N'est-ce pas, jusqu'à un certain point, un titre nobiliaire ?

Nos paroles, si convaincues, arriveront peut-être trop tard, pour un grand nombre de propriétaires, et il n'échappera pas à la destruction autant de nos magnifiques arbres que nous l'aurions désiré ; elles contribueront du moins, nous en avons l'espoir, à en sauver quelques-uns et à remplacer ceux qui ont été abattus.

Il est urgent de se mettre à l'œuvre, sitôt que la saison le permettra, n'importe la nature du sol, car, à de légères différences près, le noyer végète dans toute espèce de terrains ; n'importe non plus votre âge. N'est-il pas toujours temps de se livrer à des actes utiles et dévoués ? L'octogénaire à qui Cicéron demandait pourquoi il plantait encore des arbres, lui répondit : « Je le fais en l'honneur des dieux qui ont inspiré à nos ancêtres l'excellente pensée de travailler pour nous. » Au fait, pour un bon cœur, ce doit être une satisfaction bien douce que celle de vivre dans le souvenir des siens par des bienfaits désintéressés ! Cette noble et généreuse idée, le poète de Mantoue l'exprime avec un parfum de charité qui sent le christianisme : « Continuez, cher Daphnis, à greffer vos jeunes arbres, fussent les fruits en être réservés à vos arrière-neveux. » A propos d'un tel désintéressement, qui n'a pas gardé le souvenir de la fable du *vieillard et des trois jeunes gens* ?

Planter des arbres à cet âge ! (1)

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant que patriarche il vous faudrait vieillir.

.....

Tout cela ne convient qu'à nous.

— Mes arrière-neveux me devront cet ombrage ;

Eh bien, défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui,

J'en puis jouir demain et quelques jours encore,

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Ajoutons ici un vieux dicton : *Qui craint de travailler pour autrui ne fait point assez pour soi.*

Terminons en affirmant qu'il n'y a rien de trop personnel, rien d'exagéré dans ce qui vient d'être dit sur l'intéressante question du noyer. Pour preuve, indépendamment des citations déjà faites dans le cours de cet exposé, nous en avons sous la main grand nombre d'autres, fort autorisées en l'espèce, sur lesquelles, au besoin, nous fonderions notre thèse. Toutefois, bornons-nous, pour abrégé, à deux des plus significatives, dont une, datant déjà d'un peu loin, (de quelque cinquante ans), démontre que ce

(1) Quatre-vingts ans.

n'est pas d'aujourd'hui qu'on prend souci du noyer. Les voici : « En 1809, la société d'encouragement, « pénétrée de toute son importance, (du noyer) a « proposé un prix pour sa plantation et sa greffe (1). »

Au concours de Chambéry, en 1863, il a été décerné une médaille, grand module, à M. Biétrix, horticulteur distingué, de l'Isère, pour son lot de dix jeunes noyers greffés.

Cette prime, jointe à d'autres sujets d'émulation et d'encouragement, a produit un effet remarquable dans le département de la Savoie, où, sur plusieurs points, rivalisant d'efforts éclairés avec leurs voisins du Dauphiné, beaucoup de propriétaires se vouent efficacement à la culture du noyer.

Puisse le feu sacré gagner de proche en proche, et porter ses fruits dans toute l'étendue de notre pays ! Puissent nos sociétés et nos comices agricoles, après une halte imposée hélas ! par de lugubres épreuves, reprendre généreusement leurs utiles et gratuits labeurs, afin de continuer à répandre autour d'eux, comme auparavant, les lumières d'un savoir tout à fait pratique, par leurs exemples et leurs leçons ! Oh ! pour lors, nous n'en doutons nullement, ils prêteront une sérieuse attention à la cause du noyer, ils en stimuleront et primeront de leur mieux l'intelligente culture. Ainsi acquerront-ils de nouveaux titres à l'admiration et à la reconnaissance de leur patrie.

L'abbé GEX.

DÉNOMBREMENT D'ANNECY EN 1561

Personne n'ignore l'intérêt qui s'attache aux statistiques anciennes. Ce sont les documents les plus importants pour établir l'assiette sociale d'un pays.

Jusqu'ici nous ne connaissions pas de recensements plus anciens que celui de la ville d'Annecy, de 1708, aux archives de la ville, et de 1723, 1724, 1725, 1726, 1727 aux archives du département, où l'on voit encore le dénombrement du Genevois et du Faucigny en 1726.

Ces deux derniers ne contiennent que des noms d'hommes et servaient à former le cadre des recrues, avant l'établissement de la conscription.

Le premier avait encore pour objet la répartition du sel.

M. Serand, en fouillant dernièrement aux archives de la ville, y a découvert un vieux cahier, non encore inventorié, et intitulé : *Régistre du rôle de la description et dénombrement fait par moy Francoys Garin, commissaire à ce député, des personnes manans et habitans dans en et riere la ville d'annecy fait le dimenche quatorzieme jour de septembre mil cinq cens soixante ung.*

On conçoit la nécessité de ce dénombrement après les guerres précédentes et l'occupation française de 1536 à 1559. Emmanuel Philibert venait de recouvrer ses Etats et donnait une vive impulsion à tous les services publics.

Dans l'énumération des enfants le registre distingue avec soin ceux qui sont au-dessous de cinq ans et qu'il appelle *moindres d'age*. Leur nombre est même noté en marge pour faciliter le décompte.

(1) La maison rustique.

Après le personnel de chaque famille se trouve le nombre des bestiaux qu'elle gardait. Evidemment cette statistique était encore relative à la distribution du sel, selon le dernier édit du prince, du 28 novembre 1560. Ce qui établirait que ces sortes de dénombrements se faisaient périodiquement et qu'il ne faut pas désespérer d'en trouver de plus anciens. Ils étaient obligatoires pour les Etats de Savoie. Car on y voit quelques personnes déclarant qu'elles avaient déjà consigné leurs noms en d'autres paroisses des environs et même jusqu'en Bugeys.

Je constate avec d'autant plus de satisfaction cette découverte que les dénombrements les plus anciens de la France ne remontent pas au-delà du règne de Louis XIV.

Il est inutile d'appuyer sur l'importance des autres indications de ce recensement, comme les noms des rues et portes, la situation des familles par quartier dans les anciennes maisons, dont quelques-unes peuvent encore se reconnaître aujourd'hui, le personnel des autorités constituées au civil comme dans le clergé, les professeurs et pensions du collège chapuisien établi seulement depuis douze ans, etc., etc.

Nous y reviendrons.

C.-A. DUCIS.

LE Puits SAINT-JEAN A ANNECY

En 1290, les Chevaliers Templiers érigèrent une église dans l'emplacement occupé aujourd'hui par la maison qui fait angle à la rue Royale et à celle du faubourg de Bœuf. Supprimés dans le commencement du XIV^e siècle, leur église fut adjugée aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont la commanderie fut réorganisée en 1312 avec Compsièrre pour centre. Comme devant la plupart des églises dédiées à saint Jean-Baptiste, il y eut un puits, appelé le *Puits Saint-Jean*, en souvenir symbolique du baptême de Notre-Seigneur.

En parcourant les registres des délibérations municipales, on voit que ce puits a été plusieurs fois détruit et reconstruit. Ainsi, le 21 juin 1621, la municipalité ordonna un curage complet. En 1689 elle le fit reconstruire à neuf au centre des quatre rues; une toiture élégante le recouvrait; sur le pourtour de la margelle nos syndics firent graver une inscription pour en perpétuer le souvenir. Démoli ensuite, en avril 1781, il fut enlevé du centre de la place et installé sous un des arceaux de la rue du Pâquier. Ce rapprochement des maisons amena des filtrations qui corrompirent bien vite les eaux, au point que sa suppression fut ordonnée en 1789. De nouveau rétabli au centre de la place, il ne put échapper aux mêmes désagréments, et la mauvaise qualité de l'eau le fit abandonner en 1805. Les matériaux qui le composaient furent vendus et transportés à Sévrier, où ils ont encore été utilisés pour le puits qui se trouve devant la ferme de M. Fernex.

L'idée du rétablissement du puits Saint-Jean sur la place qui en portait le nom fut remise sur le tapis en 1827 et 1830; l'insuffisance des eaux fit abandonner définitivement le projet.

L'inscription dont j'ai parlé plus haut est parfaite-

ment conservée: je la donne telle que je l'ai copiée en 1852:

COSS NN·V·V· N·BAYTAZ DE LATOVR·
F. DE LACOMBE· SAGET·P·DECHOSAL·
TITIIS CIVITATIS ARDOR ALGIDAS
PROVIDIT AQVAS· KAL·APR·1689

Je traduis ainsi:

Nobles hommes N. Baylaz De Latour, F. De Lacombe, Saget, P. Dechosal étant syndics, le zèle de la cité a fourni des eaux vives aux Titiens (pour Annéciens) Kalendes d'Avril 1689.

Cette inscription m'a paru d'autant plus curieuse qu'elle nous reporte à cette époque où nos pères ne rêvaient, pour leur petite cité qui commençait à prendre du développement, qu'origines classiques.

Un général romain du nom de *Titius* aurait canalisé le Thieux, comme le consul *Anicius* aurait fait bâtir la ville d'Annecy.

C'était modeste de leur part; car leurs devanciers avaient pensé que la *Cité de Bœuf* pouvait bien avoir été une colonie Egyptienne, qui aurait apporté dans nos contrées le culte du bœuf Apis.

E. SERAND.

BIBLIOGRAPHIE

LES PALAFITTES DU LAC DE PALADRU (ISÈRE)
(STATION DES GRANDS-ROSEAUX)

par M. Ernest Chantre (1).

Les habitations lacustres découvertes en Suisse et en Savoie appartenaient à l'âge de la pierre, à l'âge du bronze et au premier âge du fer; quelques emplacements avaient paru présenter des traces d'occupation à l'époque romaine, mais tout s'arrêtait là et un intervalle considérable paraissait les séparer des temps historiques en Europe.

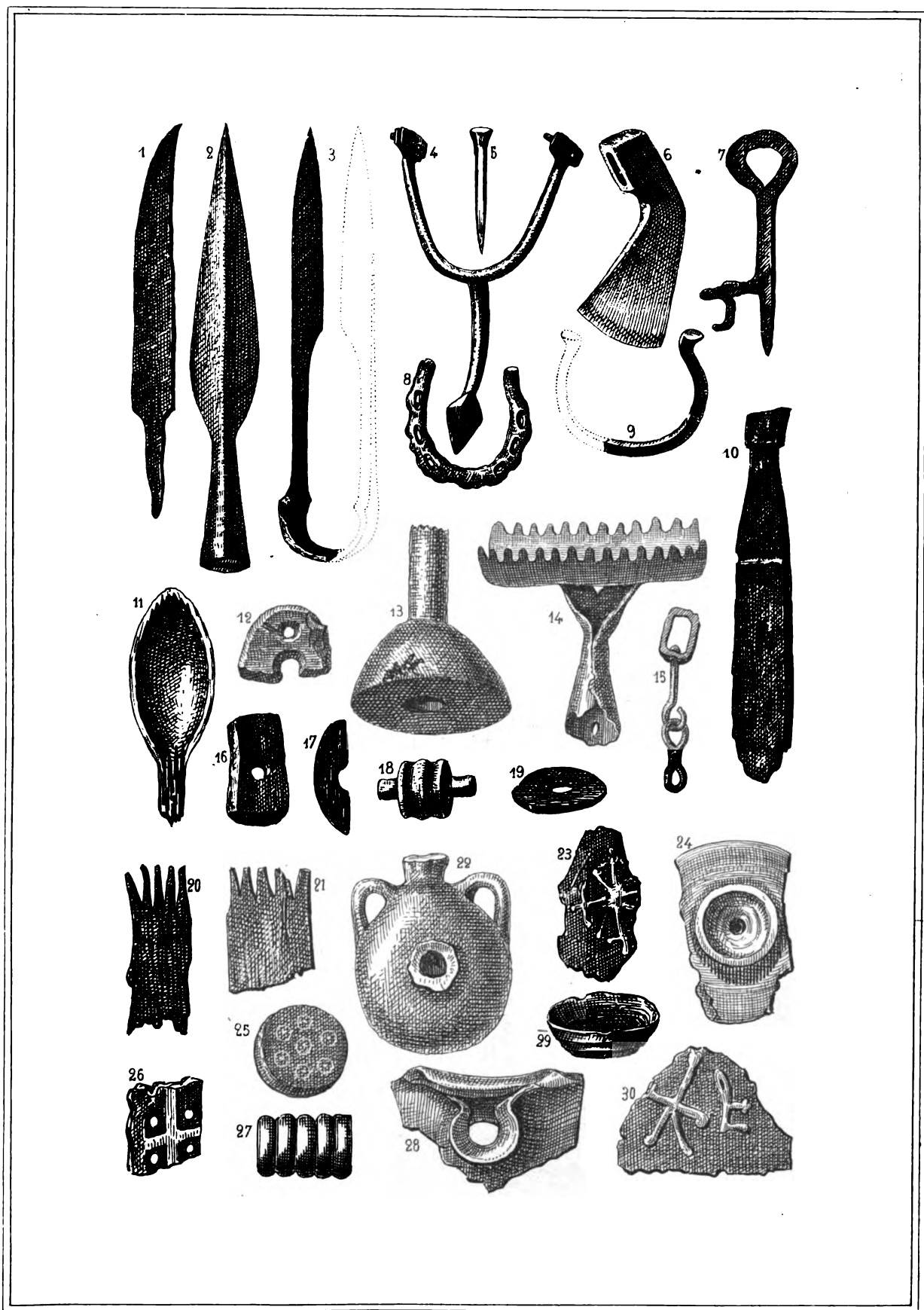
L'intéressante publication de M. Chantre vient lier ce passé aux temps historiques modernes en nous montrant l'existence, à Paladru, d'habitations sur pilotis à une époque relativement récente.

Le bronze a entièrement disparu, le fer est le seul métal employé, et les nombreux objets découverts ont l'époque de leur existence fixée d'une manière indiscutable par des découvertes identiques faites dans des tombeaux et datées par des monnaies carlovingiennes qui placent leur existence au IX^e siècle.

Nous voilà bien loin de l'époque romaine; il nous faudra maintenant rechercher si ces peuplades lacustres ont été les derniers restes des populations qui ont vécu sur les eaux des lacs de Savoie, ou si elles ont appartenu à un peuple envahisseur, peut-être aux Sarrazins (2).

(1) Une brochure et un atlas lithographié, in-8o, 1871.

(2) Leur nom a été attaché à tort à tant de restes anciens: mines, ruines, etc., que cette idée sera difficilement accueillie. Il est cependant historiquement certain que les Sarrazins ont envahi le Dauphiné au IX^e siècle: qu'ils ont été chassés par les évêques et les habitants. Quelques tribus de fuyards ont pu s'établir dans l'impénétrable retraite de Paladru, protégée par des forêts, et s'y construire des habitations semblables aux abris temporaires qu'ils élevaient au bord des fleuves dans leur marche à travers l'Europe.



Autogr. A. Perrin à Chambéry.

Champod 1

PALAFITTES DU LAC DE PALADRU (ISÈRE)

Quelle que soit son origine, cette population a vécu sur les eaux du lac de Paladru au VIII^e et peut-être au IX^e siècle et laissé les traces nombreuses d'un établissement présentant tous les caractères d'une habitation prolongée.

Le principal palafitte, établi sur l'îlot des *Grands-Roseaux*, à l'extrémité du lac, a été mis à découvert (1867), par suite de l'abaissement des eaux produit par la construction d'une écluse destinée à alimenter le cours d'eau de la Fure, en été.

Cet abaissement de près de deux mètres a fait descendre le lac au niveau qu'il devait avoir à l'époque où les lacustres élevèrent leurs constructions.

Les poutres, les charpentes, des planchers et les débris des parois ont été trouvés en place et intacts, et il a été possible, en levant le plan des pilotis et des poutres, de reconstituer la physionomie de la station. Une nouvelle publication de M. Chantre nous fera connaître cette partie de sa découverte que des recherches continues lui permettront de rendre complètes.

Autour des pilotis, dans une tourbe tenace serrée par les racines des roseaux, l'on découvre des instruments, des armes et des ustensiles en fer, en bois et en os; des vases et des fragments de poteries ornées; de nombreux débris de cuir travaillé; des fruits et des ossements d'animaux parmi lesquels le *Sus scrofa ferus* et le *Sus scrofa palustris*.

J'ai réuni, sur une planche destinée à la *Revue savoisiennne*, les pièces les plus importantes de ces découvertes, réduites au 1/4; en voici la nomenclature :

Fer, 1 couteau, 2 fer de lance, 3 ciseau à tondre les chevaux, 4 éperon, 5 poinçon, 6 hache, 7 clef, 8 fer de cheval, 14 étrille, 15 chaînon;

Plomb, 9 moitié d'un bracelet;

Bois, 10 pièce indéterminée, 11 cuiller, 12 contrepoids de filet, 13 pilons, 16 contrepoids de filet, 17 id., 18, 19 contrepoids de filet, 20 peigne, 21 peigne.

Poterie, 22 gourde intacte, 23 fragment de poterie ornée, 24 couvercle cassé, 26 fragment orné d'une croix et de points, 27 ourle, 28 goulot, 29 petit vase, 30 fragment orné;

Bois de cerf, 25 pièce d'ornement.

L'album de Paladru se compose de 13 planches, d'une carte du lac et d'un plan de la station des Grands-Roseaux.

La notice qui l'accompagne rappelle d'abord les légendes et récits relatifs à une ville coupable détruite par le feu du ciel et engloutie ensuite dans les eaux du lac; croyances populaires que M. Gustave Vallier avait développées dans sa *Légende de la ville d'Ars*.

M. Chantre raconte ensuite ses premières fouilles et comment l'abaissement du lac lui a permis de mener à bien des recherches qui auraient été difficiles et coûteuses, sinon sans résultat, s'il eût fallu travailler avec deux mètres d'eau. Il put reconnaître la forme circulaire de la station, de 15 à 1,600 mètres de tour, reliée à la terre par deux passerelles établies sur pilotis. L'on recueillit sur le sol et dans la tourbe des objets très divers, mais pas en grand nombre, ce qui s'explique facilement, les objets tombés pouvant être aisément retrouvés par les habitants et

ceux-ci ayant quitté volontairement leurs demeures qui n'ont pas été détruites par le feu, comme cela a eu lieu pour la plupart des palafittes.

Cette étude d'un grand intérêt sera sans doute complétée par une publication relative au mode de construction et d'assemblage des matériaux et aux résultats obtenus dans les fouilles faites dans les autres stations du même lac.

Cet espoir ne tardera pas à se réaliser, grâce à l'activité et au dévouement que M. Chantre apporte aux études antéhistoriques.

A. PERRIN.

Conservateur du Musée départemental de Chambéry.

ARDEUR DE VOYAGE

Le repos m'irrite et me pèse,
Pour moi le calme est un tourment;
Brûlant d'un feu que rien n'apaise,
Mon sein, pour respirer à l'aise,
Cherche l'éternel mouvement.

Chantant comme l'oiseau qui passe,
Suivons au loin notre désir.
L'oisiveté du port nous lasse :
Au large! au large! — A nous l'espace!
A d'autres l'abri du loisir.

Adieu, colline aux flancs sauvages,
Au front couronné de rameaux!
Adieu, fleuve aux bruyants rivages,
Sentiers cachés sous les ombrages,
Vallons où nichent des hameaux!

Adieu, montagne abrupte et verte,
Où tant de fois mon cœur joyeux
M'entraînait à la découverte,
Croyant sur ta hauteur déserte
Entendre les secrets des cieux!

Adieu, coteaux qu'aime la vigne!
Adieu, bois touffus, verts enclos!
Adieu, lac d'azur, où le cygne,
Peut seul ouvrir une aile digne
De sillonner tes chastes flots!

Pays où grandit ma jeunesse,
En partant je songe au revoir.
O sol qu'habite l'allégresse,
J'emporte, à l'heure où je te laisse,
Ton souvenir doré d'espoir!

BENJAMIN DUPERNEX.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 11 décembre 1874.

PRÉSIDENCE DE M. DUCIS, VICE-PRÉSIDENT.

M. le Président communique les lettres de MM. Hamman, Leblond, Raverat et Johannès Weber, nommés membres correspondants.

M. Jules Philippe annonce la mort, survenue à Florence le 7 décembre, d'Ignace Billo, bibliothécaire du ministère des travaux publics d'Italie. Né à Chambéry, il avait fait une partie de ses études au collège d'Annecy. Billo a publié un grand nombre de poésies dans les journaux savoisiens.

M. l'archiviste présente les dons et échanges de manuscrits et de publications dont nous avons donné la liste dans le dernier n° de la *Revue*.

M. Ducis entretient la Société des études qu'il a commencées sur les anciens noms des quartiers d'Annecy, pour remonter aux origines de la ville, à ses agrandissements successifs et aux limites des franchises féodales. Les nombreux parchemins des archives du département, de la ville et des hospices lui ont révélé bien des détails topographiques, à peu près perdus aujourd'hui.

C'est ainsi que, au XIII^e siècle, le faubourg de Bœuf, dans les chartes *Bous*, était encore à distance de la *villa Anessii*. Il avait un *territorium* à part s'étendant jusqu'aux *Isles*. C'est précisément l'espace qui a fourni le plus d'antiquités romaines. Le radical *Bou* signifie *bœuf* dans nos patois aussi bien que dans les dialectes de Bretagne et du pays de Galles. Était-ce le nom primitif, dont les Romains ont fait *Boutas* ou *Bautas* dans leurs itinéraires ?

M. Ducis ajoute quelques mots sur les listes qu'il a commencées également avec la collaboration de M. Serand, de tous les dignitaires civils et ecclésiastiques de la ville d'Annecy dans les siècles passés, soit de la municipalité, de la Chambre des comptes, de la judicature mage, du Conseil présidial, du chapitre collégial, des curés et doyens ruraux, etc., etc.

M. Revon rend compte de la situation de l'école gratuite de dessin et de modelage, fondée il y a dix ans par la ville en vue d'être utile surtout aux jeunes ouvriers. La prospérité de cette institution, dirigée par M. Caband, est allée en croissant : plus de 60 élèves se sont déjà fait inscrire pour l'année scolaire qui commence. M. Revon propose à la Société de témoigner ses sympathies à l'école, en votant trois prix à joindre à ceux que donnera l'administration municipale. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. Serand s'est attaché depuis plusieurs années à noter toutes les variantes du nom d'Annecy, depuis le IX^e siècle jusqu'à nos jours. Il communique une liste qui ne contient pas moins de 76 noms différents. Quand le nombre de ces appellations pourra être considéré comme complet, M. Serand en rendra compte dans la *Revue*.

M. Revon expose quelques-uns des dons faits récemment au Musée :

1^o M. Guilbault, inspecteur des forges et chantiers de la Méditerranée, qui avait déjà envoyé 8 grandes photographies représentant les navires construits dans les établissements de Marseille et de Toulon, vient d'y adjoindre 16 nouvelles feuilles, en promettant de compléter peu à peu cette collection, intéressante au double point de vue scientifique et industriel.

2^o MM. Gourd, Croizat fils et Dubost, directeurs de la manufacture de soieries de Faverges, ont fait établir spécialement pour le Musée un très-joli modèle, fonctionnant, du métier à tisser la soie unie, avec ses accessoires ; M. Dubost ajoute à ce don celui d'un beau portrait, en tissu de soie façonné à 3 navettes, de Philippe de La Salle, célèbre dessinateur et auteur de perfectionnements remarquables dans l'industrie de la soie ; Philippe de La Salle est né à Seyssel, Haute-Savoie, en 1723 ; il est mort à Lyon en 1804 ; la *Biographie universelle* lui a consacré un article.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Revon présente aussi un magnifique médaillon d'argent, à fleur de coin, de Lysimaque de Thrace, échangé par M. Vallier, de Grenoble ; — des antiquités lacustres, échange du musée de Chambéry ; — des faïences et verreries anciennes de Savoie ; des costumes nationaux de Tarentaise, en nature et en photographie ; des antiquités, collections ethnographiques et objets d'histoire naturelle, recueillis dans un récent voyage en Tarentaise, etc.

Les bandes de la *Revue savoissienne* devant être réimprimées au commencement de 1872, ceux de nos abonnés qui auraient à signaler des corrections dans les adresses sont priés de vouloir bien en informer M. Revon, directeur-gérant, à Annecy.

Les Sociétés musicales d'Annecy ont célébré solennellement la S^{te}-Cécile le dimanche 26 novembre, à la messe de 11 heures, à l'église de St-Maurice. La *Fanfare municipale*, dirigée par M. Gentil, la *Société chorale*, directeur M. Ritz, les *Enfants d'Annecy*, ayant pour chef M. Ruff, se sont acquittés de leur tâche d'une manière satisfaisante. Parmi les morceaux exécutés, signalons un *allegro* dédié à S^{te}-Cécile et composé par M. Gentil, ainsi qu'un *Agnus Dei* dû à M. Ritz. N'oublions pas une nouvelle Société : la S^{te}-Cécile, qui s'est fait entendre aux vêpres et a chanté un *O salutaris*, composé par son

directeur, M. l'abbé Tissot, vicaire de St-Maurice. Ce nouveau cercle promet.

La direction du théâtre de Chambéry donne cette année des représentations hebdomadaires sur la scène d'Annecy.

Les genres exploités sont : le drame, la comédie, l'opérette ; de temps en temps l'opéra-comique en un acte ou des scènes d'opéra.

Des pièces jouées avec le plus d'ensemble, citons M^{lle} de la Sciglière, de Sandeau ; les *Femmes qui pleurent*, de Lambert Thiboust ; le *Mariage aux lanternes*, d'Offenbach ; et le 2^o acte du *Barbier*.

Parmi les artistes, mentionnons M^{me} Servatius, Fromont, Dorsan, Vasseur ; MM. Guffroy, Porte-d'Hercourt, Vasseur, auxquels il faut joindre l'excellent chef d'orchestre et accompagnateur, M. Emile Sonnet.

L'exposition universelle et internationale de Lyon s'ouvrira le 1^{er} mai prochain, pour durer jusqu'au 31 octobre. Le directeur, M. Tharel, veut bien nous informer que le délai pour les demandes d'admission, primitivement fixé au 30 novembre, est reporté au 31 décembre. Les demandes doivent être adressées à M. le directeur, place de Lyon, 44, à Lyon.

M. l'abbé Cochet vient de signaler dans son rapport annuel à l'administration préfectorale de la Seine-Inférieure des fouilles intéressantes qui ont eu lieu sur le territoire de la commune de Nesle-Hodeng, au lieu dit le *Champ du Paradis*, et ont mis au jour une nécropole mérovingienne.

Dix rangées de fosses, composées chacune de quinze à vingt-deux inhumations, ont été interrogées. Un grand nombre de sépultures avaient été violées au moyen âge par des chercheurs de trésors. Néanmoins les antiquaires y ont fait une abondante moisson.

La céramique était représentée par trente-huit vases, trente-six en terre cuite et deux en verre. Il y avait une foule de perles en verre coloré, formant un bracelet et quatre colliers. Le fer a donné des boucles, un sabre, huit haches, quatorze lances, une vrille, des cercles de cuves, etc.

Le bronze était représenté par un vase de forme hémisphérique, des triangles à orner la ceinture, par une bague encore passée au doigt, enfin par des fibules (sortes de boutons), les unes au type cruciforme, les autres figurant des oiseaux de proie. On a trouvé aussi cinq monnaies romaines, une d'Hadrien et trois de Tetricus.

L'or était très abondant. On a recueilli un anneau décoré d'une croix, sept perles provenant d'un collier, une épingle à cheveux enlustrant un lapis-lazuli et deux magnifiques fibules (estimées 500 francs) décorées de grenats et de filigranes.

La plus belle découverte consiste en une monnaie d'argent de Théodebert 1^{er}, roi d'Austrasie (534-548), unique dans son genre. Elle constitue une véritable révélation pour la numismatique. C'est une monnaie impériale adaptée aux rois barbares. C'est un prince mérovingien qui, dans l'atelier d'Arles, se substitue aux Césars de Rome ou de Byzance.

M. Charles Blanc, directeur des beaux-arts, vient d'obtenir du gouvernement l'autorisation de former à Paris un musée de copies où seront reproduites toutes les œuvres d'art les plus importantes des musées étrangers.

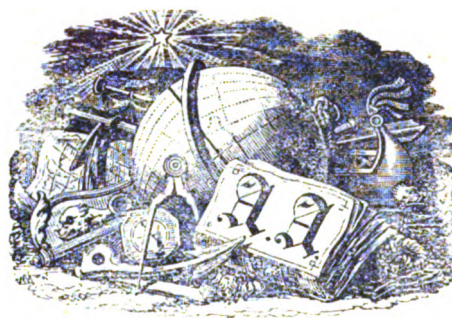
Les derniers sondages d'asphalte, ordonnés il y a un an par le Grand Conseil du canton de Neuchâtel, ont été terminés récemment à Mosset, près Travers. Le dernier trou de sonde ayant 220 pieds de profondeur, porte à près de trois millions de tonnes le poids du volume d'asphalte constaté aujourd'hui, et pourtant le banc se prolonge encore contre la montagne ! A raison de 7 fr. 80 par tonne de redevance à l'Etat, prix moyen actuel, on peut espérer une recette totale de 23 millions de francs après 50 ou 100 années d'exploitation, si les prévisions du moment se réalisent. En apprenant la confirmation des suppositions théoriques de M. Desor et après une visite à la mine faite par MM. Escher de la Linth, Desor et Jaccard, le Conseil d'Etat a ordonné la continuation des recherches d'asphalte pendant l'hiver, afin d'arriver, si c'est possible, à connaître l'étendue complète du banc d'urgonien imprégné de bitume.

Il va être érigé à Folkstone un monument en l'honneur de Harvey qui, le premier, a découvert les lois de la circulation du sang. La ville de Folkstone, où Harvey est né, célébrera à cette occasion l'anniversaire tricentenaire du célèbre médecin.

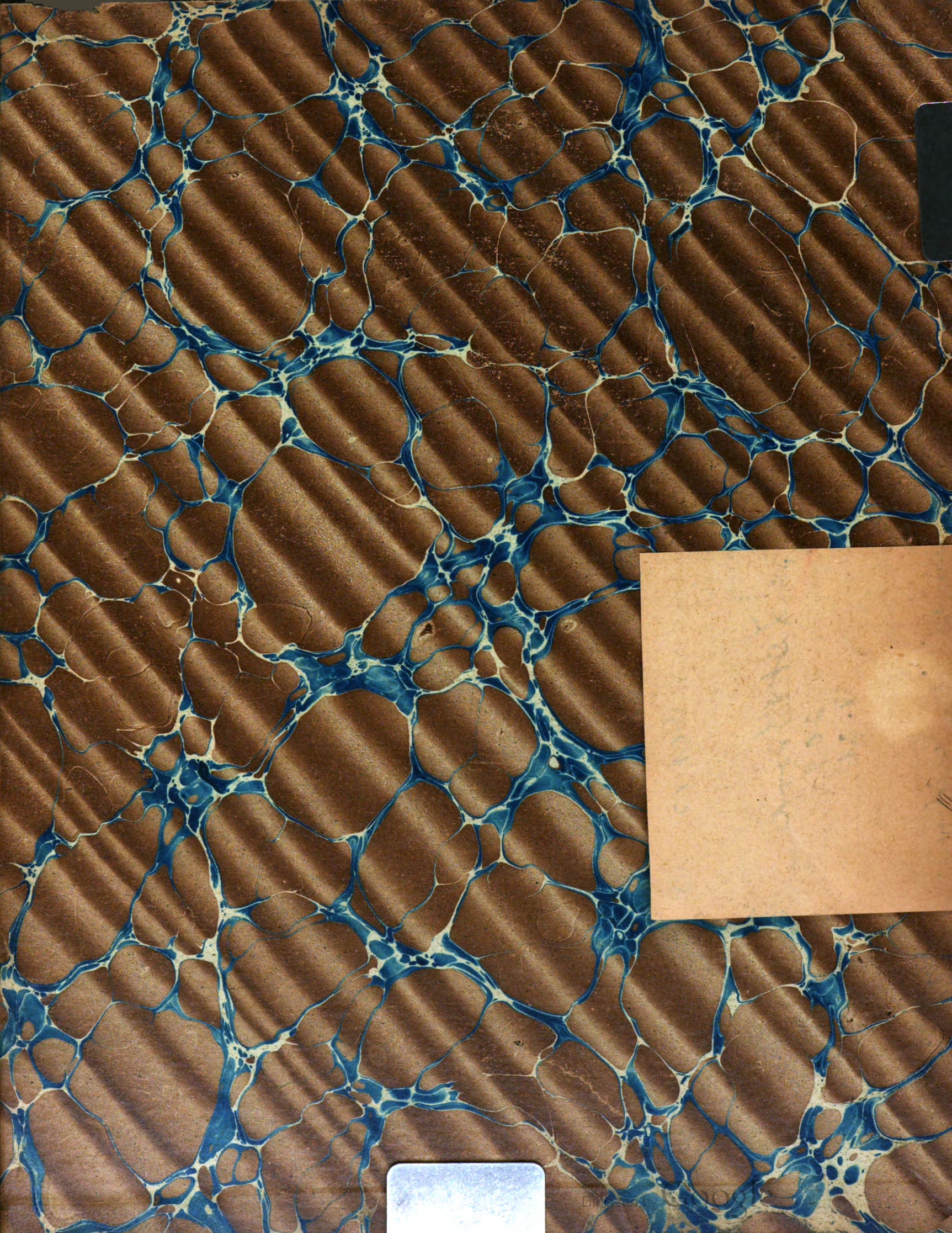
Le Directeur-gérant, L. REVON.

ANNECY. — TYP. A. PARRISSIN ET C^{ie}.









Widener Library



3 2044 105 522 197